LA

CONSTANCE DU SATANISME

LA VRAIE HISTOIRE DE GILLES DE RAIS

—

L'aventure mêlée de mystère et de crime de l'ancien sous-diacre Landru a fait lever une troupe nouvelle d'historiens du maréchal de Rais. On compare, dans les Gazettes, ces deux *Barbes-bleues* et on les confond dans une même réprobation écœurée. Entre eux, pourtant, il y a la distance qui sépare un artiste d'un besogneux. Le chevalier de Jehanne, le savant dévoyé, ne saurait se commettre avec le cambrioleur qui suborna des coquettes sur le retour ou des filles enrichies. La légende populaire est simpliste, qui s'empare déjà du sous-diacre de Saint-Louis en l'Isle pour détrôner et Troppmann qui florit en 1870, et Rais, lui-même, qui, depuis 1440, cristallisait toute l'horreur des crimes *inouïs*, autour de son *pseudonyme*.

Aux temps de tourmente, on connaît ces étranges efflorescences (1). L'esprit des hommes simples recherche avidement une image concrète — mais synthétique — de son héros, ange ou démon. Un grand criminel autant qu'un grand capitaine ou un saint servira à condenser l'aliment de cette faim du mystérieux. Le progrès n'est frappant que pour des gens superficiels, tant il est patent que nous

(1) M. Maeterlinck et P. Loti sont eux-mêmes entraînés dans le courant mystique de ce temps. La science exacte se mêle chez eux au spiritualisme littéraire ou religieux. Leur appétit de surnaturel est un mélange étonnant d'idéalisme et de rêverie. Reprocherons-nous à d'humbles intelligences d'aller à la quête d'une espérance, d'une raison de vivre ?

avons à peine varié. Toujours la foule se nourrit d'*occulte*. Elle désire vivement les voyantes, les visionnaires, voire les cartomanciennes. Le sorcier n'a peut-être jamais eu plus de fidèles qu'aujourd'hui. N'a-t-on pas remarqué que le fétichisme le plus naïf accompagne les gestes de nos mondaines ? Un sportsman et un membre de *l'Epatant* ou du *Jockey-Club* ne se croient pas diminués de faire un acte de magie puérile avant que de prendre les cartes ou de monter dans un *gentlemen-rider*. Une étude reste à faire pour préciser les rapports de la mode et de la superstition. Ceci peut sembler médiocre qui ne s'attache pas à la vie intérieure. Mais voici pour l'intime. Soixante mille hommes — peut-être 100.000 ! — ont visité, à Loublande, la voyante Claire Ferchaud. C'est un fait d'hier (1). En Lorraine, on pèlerine au pied de quelques arbres élus par les visions d'une paysanne. Dans Paris même, vingt petits cultes prolifèrent. Les Antoinistes élèvent, au carrefour d'une nouvelle voie, une église qui ressemble aux autres temples quotidiens.

Le criminel intelligent et qui use de mystère est assuré de trouver des sympathies. Bientôt on le confondra soit avec une victime, un précurseur, soit avec le martyr, le mage.

Il nous sied mal de rire de Nostradamus, du Grand Albert, de Mesmer ou du zouave Jacob : nous avons fait la fortune de savants qui n'étaient que des charlatans à côté des vieux chercheurs mystiques de la pierre philosophale. Sur le vieil empirisme, à tâtons dans le crépuscule du matin de la science, on a établi tout le moderne savoir. Sir Ernest Rutherford, qui vient de préciser le principe de la transmutation, à l'aide du merveilleux appareil d'aujourd'hui, est tributaire de ce Nicolas Flamel, qui accompagnait son alchimie élémentaire d'incantations et de prières (2).

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1919.

(2) L'hermétique tâchait à muer le plomb en mercure des philosophes. Les savants d'aujourd'hui, le symbolisme mis à part, ne cherchent pas autre chose. Alors que l'alchimiste n'avait à sa disposition que les moyens d'une chimie élé-

Gilles de Rais est un disciple de Flamel. Certes, il a une autre allure que Landru, séducteur de servantes ; ou que le moine porcin de la cour russe. Le prêtre syrien Sabounghi, dont on a *condamné* les victimes (1), à leur dire envoûtées, est un homme de peu, auprès du maréchal de Charles VII. La parenté, néanmoins, est certaine. Comme nos sorciers, il mêlait l'hystérie à la pratique religieuse. Mais il raffinait dans l'horreur. C'est un artiste du meurtre. Il a, de son fait, établi qu'il est une hiérarchie du crime.

Dans la mentalité de ces dévoyés, dans leur manière, on note des correspondances curieuses. C'est logique, au fond. Il y a des lois intransgressables de l'esprit. Remy de Gourmont aurait, j'imagine, un beau sourire à voir vérifier ici sa loi de constance intellectuelle.

Une volonté de puissance les anime. Les magiciens, presque toujours, sont des ambitieux, des arrivistes qui n'avouent pas. Chez tous donc on retrouve les procédés occultes. Gilles n'invoque Satan qu'après avoir ruiné une énorme fortune. Il requiert du malin : le savoir, la force, l'or et il signe d'une plume trempée dans son sang.

Landru, don Juan des portières, a besoin d'argent. Ce n'est pas un fat. Il a des projets et la vie médiocre lui répugne. J'ignore si sa connaissance de la liturgie ne l'a pas amené aux sciences secrètes. En tous cas, il est satanique d'instinct. Un fait que décèle son interminable *instruction*, c'est que pour l'intelligence, il est au-dessus de l'ordinaire. Sa volonté très puissante, sa fermeté nous le proposent comme imperturbable et assuré ; — assuré de quoi ? Qu'est-ce qui lui donne ce front ?...

Le criminel, pour Lombroso, est voisin du génie, comme il jouxte le fou. Le tout est question de dosage. Mais on

mentaire, les disciples de Curie et de Berthelot, les W. Ramsay et les Rutherford, possèdent les forces radioactives pour leurs opérations.

Sir Rutherford a simplement démontré la possibilité de démolir un atome d'azote et d'en faire jaillir l'hydrogène. On a fort bien noté que le Balthazar Claes de Balzac avait essayé cela dans la *Recherche de l'Absolu*. Et c'est à quoi confusément tâchaient les Flamels.

(1) Voir le *Mercure de France*, 1er août 1920.

sait que le maître italien exagère. Une idée forte peut donner à un aliéné la figure d'un esprit supérieur. Gilles n'était pas un fou, tout d'abord.

L'art magique demande des qualités. La psychologie et la passion qu'il y faut ne sont pas imparties à une brute.

Je noterai, en passant, que cet art difficile, — peut-être autant qu'il est vain, — conditionne toujours des procédés pareils, les mêmes qu'aux temps médiévaux, et qui depuis Alexandrie, depuis Babylone sans doute, n'ont pas changé. En occultisme, comme le vocable le comporte, le mystère est de principe. Le symbolisme est d'un constant usage, autant par tradition que par prudence. Le feu qui purifie — et principalement anéantit les traces, efface les preuves, — le feu qui transmue est l'agent par excellence des opérations. Tout de même, et selon les mêmes principes hermétiques, le meurtre est de règle, et cela d'instinct autant que consciemment.

Ce n'est pas le conte de Perrault, poudré et enrubanné, qui émerveilla notre vie puérile, dont un moderne s'aiderait pour monter aux liesses sataniques de Rais. D'ailleurs, cette Barbe-bleue du XVII[e] siècle n'est pas la vraie ; elle a bien peu de commun avec le seigneur diabolique et magnificent de Tiffauges. On donne pour prototype de l'Ogre de Perrault un quelconque soldat des Anglais qui oppressaient la Bretagne. Parfois, on veut y reconnaître Henri VIII, royal époux d'une demi-douzaine de princesses.

Ce nom de *Barbe-bleue* conviendrait mieux, à ce qu'il semble, à un Mathieu Gough, *tommie* de ces temps ignivomes, qui était, je suppose, très brun, portait une barbe d'aile de corbeau, à la place du traditionnel teint de roastbeef, et aimait beaucoup les femmes, les petites filles, voire les petits garçons du pays nantais. Toutes choses plausibles pour un Grand-Breton ; les gens de certains comtés ont la chevelure et le teint bruns, et puis les insulaires ne manquaient pas d'auxiliaires, normands, picards et autres mercenaires continentaux.

L'histoire, on l'a dit mille fois, se répète.

Il est aussi, pour prétendre à ce nom macabre et légendaire, le seigneur Cunnor que Michelet nous montre dépeçant à loisir des épouses renouvelées, dans son manoir breton.

Pour l'esprit populaire, Gilles cristallise donc autour de lui l'horreur amassée par une troupe de sabreurs. Il demeure un monstre compliqué et plus horrible encore que ne l'imaginent les simples.

L'interrogatoire du Maréchal, qui nous a été gardé, est la meilleure source de la psychologie d'un monstre, et le document qui explique la psychose de cet assassin magnifique. Il révèle sa jeunesse livrée, par la faiblesse d'un grand-père débonnaire, à des jeux grossiers et cruels, à des fantaisies d'enfant terrible et intelligent (1).

A quatorze ans, il menait déjà, fort bravement, ses lances à la bataille, entendait le latin, s'initiait à de nombreuses connaissances d'alors et, comme un baron, buvait du meilleur.

Il eut plusieurs fiancées qui moururent avant les épousailles. C'est, disent les initiés, que son œil déjà était maléfique. Il est à penser, seulement, que la mortalité était forte, alors, des êtres faibles, dans certains manoirs bretons, plus qu'aujourd'hui, dans nos villes nombreuses. Et c'est encore à établir. Quoi qu'il en fût, à seize ans, on lui donnait noble dame Catherine de Thouars en mariage, avec de grands biens, des terres, des châteaux, des richesses. Elle devait avoir de lui une fille, survivre à des chagrins qu'il faut supposer inouïs, et assister à son supplice infamant.

(1) La Brinvilliers, si belle, avec un regard très doux, empoisonnait avec des sourires, autant par plaisir sadique que par intérêt. On sait que ses crimes furent nombreux et qu'elle fut brûlée vive. Elle avait eu une enfance précoce et mouvementée. A cinq ans, dit un de ses historiens, elle avait des vices horribles; à sept, elle perdit sa virginité; par la suite, elle se donnait à ses frères. Michelet dit de cette femme charmante qu'elle avait, de sa jeunesse, des peccadilles sur la conscience!

Seigneur de nombreux fiefs, Rais est, à la mort de son aïeul, le plus puissant et le plus riche baron breton et peut-être de France. Le duc de Bretagne, son suzerain, a trouvé en lui son meilleur vassal, qui le délivre des Anglais. Il s'exerce déjà, avec des compagnies qu'il solde de ses deniers, à les bouter hors de France. Quelques années après (il avait vingt-cinq ans), il mène ses bannières au siège d'Orléans, auprès de la Pucelle. C'est un robuste chevalier qui porte la lance au combat et, dans le conseil du Dauphin, tient de bon avis. C'est pour cela, je suppose, qu'il présente l'épée au sacre, à côté de Boussac et de Jeanne d'Arc : il est le plus jeune maréchal de Charles VII. Sans doute, est-il aussi beau que fastueux. A la cour, il les passe tous en richesse — une pauvre cour néanmoins pleine de trahison, de médiocrité, de superstitions, de basse politique.

Soudain, à vingt-six ans, on le voit qui se retire. Il se claustre réellement dans ses châteaux, s'enferme dans des rêves mystérieux. Certes, il a connu une cour mesquine, un roi inconstant, sans énergie. Les chevauchées aux côtés de l'enthousiasmante guerrière, dont il eut la garde, ne surent pas le retenir, ou plutôt elles le firent s'en aller au silence, à la solitude, puis aux fastes de sa cour, aux dévotions de sa collégiale magnifique — aux délices affreux des crimes les plus rares.

Etrange secret de Jehanne! Ce qui lui faisait entendre des voix célestes, à elle, bergère pieuse, précipite le rude capitaine aux profondeurs de l'ignominie ! Le beau roman qu'on rêve. Mais Jehanne est si naïvement une héroïne, il s'est cristallisé autour de son image, ainsi que des fleurs champêtres ou des ornements primitifs, tant de légendes suaves, que d'attenter à sa renommée paraît sacrilège ! Rais a appris de cette paysanne de bon sens la vanité de la science des Capitaines et, comme dit M. Andrew Lang, cet Anglais qui défend contre les siens la guerrière-enfant, que *l'art de la guerre est l'application du bon sens aux affaires militaires*. Il connut, par elle, l'utilisation de ce

mysticisme des foules qui fait les croisades. Le secret de Jehanne, c'est plus cela, que ce secret monastique découvert par Péladan. Je ne nie aucunement que les confesseurs de Jehanne d'Arc n'aient guidé quelqu'une de ces pensées.

Les Anglais tenaient la Lorraine pour sorcière. Elle fut brûlée de bonne foi par certains que la peur du diable abrutissait. D'autres, des politiques sans vergogne, utilisèrent contre une jeune fille, fidèle à la parole des moines, les pouvoirs inflexibles de l'Inquisition. Urbain Grandier a passé le même effroyable seuil.

Le baron de Rais a connu le suprême pouvoir, su le bonheur que ne borne pas la médiocrité de la condition, et cependant il se retire. Sa cour sera infiniment plus riche, plus fastueuse. Il sait en jouir en chef absolu, avec toutes les prérogatives de son rang, et le droit souverain, de justice, de vie et de mort, la conscience enfin de toutes les impunités. Certainement il n'a que du mépris pour son roi hésitant, traître au fond, il n'a qu'un grand dédain pour son misérable suzerain, le duc, rustre et duplice. Ses pairs, il les voit, la plupart, livrés aux beuveries, aux habitudes des camps, aux débauches des tout-puissants.

Son pays de Retz, c'est la Bretagne à 30 kilomètres de Nantes. Les mythes sanguinaires du druidisme au XV[e] siècle empoisonnent encore l'air de ses bois, émanent des landes désertes et offrent aux *imaginations* nouvelles du christianisme luxuriant un terroir où proliférer. Le sorcier règne au village. Il n'a pas été détrôné autant qu'on croit. A Machecoul, capitale des sires de Retz, ou à Tiffauges, le baron se compose une vie étrange. Il a commencé par une soif, rare chez ses pairs, admirable, de tout connaître. Le luxe, il le renouvelle à son usage. Notons précieusement qu'il use de soins raffinés de propreté. On peut, là, discerner l'indice dénoncé par le casuiste de la décomposition de la foi. Sa table est de merveille, pour le service, pour la cuisine, pour tout l'appareil que la « bouche » demandait

— toujours c'est à cet appareil que les hommes ont déployé le plus d'ingéniosité et de faste, depuis les âges des festins babyloniens jusqu'aux petits soupers. Son habit et son meuble sont de pair, c'est dire de splendeur alors unique. Tout l'art médiéval est mis à contribution pour ses rêveries. Rien ne coûte à son imagination déréglée de des Esseintes gothique, servie qu'elle est par un pouvoir absolu et une fortune immense. Sa bibliothèque nous est en partie connue. Elle est de manuscrits précieusement reliés, enchâssés, enluminés et adornés même d'émaux de son industrie personnelle. C'est Suétone, Tacite, Valère-Maxime, Ovide, Saint Augustin, traduits. Dans un temps où l'on acquiert un manuscrit au prix de 200 moutons, et souvent le pré en sus, il possède tout ce qu'on a retrouvé de Rome. Je soupçonne qu'il connut aussi — mais plus tard — Aristote ou quelque commentateur qui mêlait le grand Grec à la science arabe assez confuse, au fatras gnostique, à l'occultisme byzantin, à toute la littérature hermétique d'alors.

Pétrone de baronnie bretonne, il mène de château en château sa collégiale, sa garde, ses savants, ses artisans d'art. Deux cents gardes du corps, parés comme de grands seigneurs, escortent ses chanoines qu'il voulut — en vain d'ailleurs — voir tous évêques, ses chevaliers, ses magiciens. Des orfèvres veillent sur ses précieux manuscrits qui ne le quittent pas, sur ses reliquaires, ses bijoux, ses *heures*. Son orgue, un orgue, rare objet d'un luxe inestimable, le suit, porté par quatre chantres, pour accompagner des offices qu'il a lui-même réglés (1).

Ses acquisitions de collectionneur « averti » — comme on parle à présent — peuplent ses manoirs, en musées fabuleux. On imagine volontiers ses donjons et ses salles basses, ses chambres seigneuriales emplis de richesses qui seraient aujourd'hui sans prix. Et il faut ajouter à cela tout

(1) Sainte-Croix, l'Amant et le complice de la Brinvilliers, savait *divinement* parler des choses de la religion et il avait même composé des ouvrages de piété.

ce qu'une volonté malade et sans contrainte a pu désirer.

En moins de huit ans, il fondit au creuset de ses désirs fous huit millions de notre or. Pour l'époque, cela s'estime à une fortune de fable, cela suppose une puissance unique. Il l'épuise pourtant. Son faste, sa frénésie ensuite le jettent aux mains de l'usure. Il engage ses terres, ses joyaux, dilapide une part de ses biens. Le luxe lui est si nécessaire, à ce malade du rêve, qu'il cède, avec quelle rage au cœur ! une à une, les pièces de ses *collections* pour retarder telle échéance, solder telle acquisition nécessaire à son œuvre. Notez qu'il croit que c'est le *grand œuvre*. Je pense que s'il avait pu, comme il est habituel à nos névropathes, recourir aux paradis artificiels, la fin de son histoire ne serait pas tragique et la légende n'en ferait pas l'image du monstre. Un tel homme ne peut voir accourir la médiocrité sans sombrer et périr. Plutôt l'enfer que d'être faible et pauvre ! Faust s'est appelé aussi Gilles de Rais.

A ce moment, il se désempare. Rien où reposer l'anxiété de son regard. Sa foi vacille. Il n'y a, à cette heure de religion rayonnante, qu'un recours après le ciel, et c'est la magie.

Sabounghi, pour être riche autant que les pères de Lourdes, puissant et au-dessus de la plèbe d'Eglise, veut capter une vierge miraculeuse. Landru, déclassé, veut de l'argent ; le son de l'or, la dépense aisée, il les cherche en séduisant des servantes rentées. Raspoutine caresse des filles hystériques de princes, avec des lèvres de gourmand. Gilles ne peut prétendre qu'à soumettre le malin qui lui octroiera tout : science, pouvoir, richesse. Mais c'est en vain qu'une cédule, en bonne et due forme, fut signée avec son sang.

§

Les historiens de Rais sont fort nombreux. Il me serait loisible d'aligner ici les références les plus diverses, de manifester la *science facile des patientes recherches*. Des savants, c'est bien ; un artiste est mieux. Huysmans l'a

mieux expliqué que tel chartiste, ce baron infernal. Quoique sa psychologie soit souvent rudimentaire et partiale, son génie (il en a), ç'aura été dans son meilleur roman, *Là-bas*, de peindre Gilles de Rais à côté de héros modernes de même race. Mme Chantelouve, le chanoine Docre et Durtal (qui est lui-même) ne cèdent en satanisme au maréchal que parce que des lois égalitaires les contraignent. C'était la bonne manière de l'analyser que de se référer à l'action d'une hystérie cérébrale, dans des âmes d'aujourd'hui, et de confronter à chaque instant l'action du mysticisme chrétien dans le cœur de Durtal et de Gilles.

Huysmans, qui fut des Esseintes, est aussi Durtal et des Hermies. Il faut connaître son chemin de Damas, suivre la route de fange qui l'a mené du naturalisme le plus laid au mysticisme le plus absolu, mais encore imprégné de réalisme.

Ce familier de Médan, où le raffinement n'était pas médiéval, non plus que bien subtil, comment a-t-il rencontré le seigneur scatologue, l'aristocrate hors-nature et parfois fou ? Il n'y a pas plus de singularité à cela que dans la rencontre du père des *Sœurs Vatard* avec *Sainte Lydwine de Schiedam*.

Alors que Zola s'évade du réalisme qui désespère l'art, c'est-à-dire l'amour, par le moyen d'un socialisme romantique, d'une mystique humanitaire, Huysmans, qui n'a pas le tempérament vigoureux de son chef, se reprend par la grâce de l'art liturgique et du narcotique religieux. Longtemps, il hésite. *En Route* a son prix d'être, en un style ouvragé, — et tel que Bloy, seul, lui est ici comparable, — la biographie de son évolution. Mais ce n'est pas tout de suite qu'il vit rayonner l'ostensoir consolateur de la foi humble, volontairement aveugle, dans l'ombre nauséeuse où passent les affligeantes figures de *Marthe*, d'*Un dilemme*, d'*En Rade*, ces sœurs de *Pot-Bouille*.

Zola, sans qu'il y prît garde, mena Durtal — qui n'est encore que des Esseintes — sur le chemin de lumière de

l'art. Il lui présenta Manet et Monet. Le disciple s'en fut à grand pas. L'impressionnisme qui demeure presque toujours à l'extérieur de la vie — et je n'oublie pas les inoubliables : Renoir, Sisley, Pissarro..., etc... — ouvrait une resplendissante fenêtre au soleil moderne, au vent du ciel généreux. Huysmans donna à plusieurs peintres des idées qui étaient les siennes, écloses dans une imagination bourrée d'horreur, devant leurs jardins lumineux et leurs nudités palpitantes d'à présent. La nausée qu'un nerveux comme lui sentit monter, au regard des maîtres obscurs, lui fit rechercher d'autres spectacles et haïr peu à peu la foule autoritaire et ignare et l'art officiel. De Monet, de Raffaelli, il alla à Gustave Moreau et Grünwald. C'est le même chemin qui va de Zola à Mallarmé, à Villiers de l'Isle-Adam, à Hello. Il n'y avait qu'un pas à faire pour entrer dans les églises qui recèlent le trésor toujours jeune de l'art médiéval.

A Rebours fut la *somme* confuse des aspirations d'une troupe et d'un temps. Huysmans, qui n'a pas l'intelligence froide, la psychologie critique, l'immense acquis d'un renaissant ou d'un Gourmont, Huysmans, artiste moderne, accoutumé à ne point trier ses sensations, verse dans ce livre tout ce qu'il a amassé de connaissances et d'impressions avec *Certains* et l'*Art Moderne*. On reconnaît le procédé de tous ses livres, qui ne valent pas par l'ordonnance. Il a des prétentions à la science, mais il manque de méthode. Ce n'est pas à dire que ses œuvres ne vaillent mieux qu'un patient labeur de bibliothèque.

Auprès de l'art religieux il y avait la littérature idoine pour l'animer. Des lectures sans ordre, d'un curieux mélange, l'avaient nanti d'une culture composite et raffinée qui l'enchantait et donnait, à le suivre, un charme alors nouveau : Villiers de l'Isle-Adam étant trop distant pour le commun.

Remy de Gourmont, qui l'a connu à ce moment, à l'époque de *Sixtine*, nous l'a sévèrement montré qui ânonnait le

latin décadent qu'il vantait trop. Il est à peu près certain qu'en artiste ingénieux, et ouvrier merveilleusement habile, il a utilisé des matériaux de seconde main. En réalité, cela n'est pas extraordinaire pour l'auteur *d'A Rebours*, qui se donnait une fête de factice et vivait avec délices au royaume du mensonge. Son esthétique instinctive justifiait en bonne foi le procédé.

La psychologie du *naturalisme* serait singulièrement éclairée si l'on pouvait vérifier la continuité de cette méthode depuis *Sac-au-dos* et les soirées de Médan. Il est plus vraisemblable que Joris-Karl Huysmans s'était arraché à la discipline de Zola pour entrer dans le hors-nature et l'artificiel. C'est maintenant qu'il envisage, pour la première fois Gilles de Rais, par l'aventure d'une rencontre, dans ses études sur les messes noires et le satanisme.

Ce fut, à coup sûr, une entrevue singulière. Ce chef de bureau, nerveux à la cervelle bouillante, j'imagine le long frissonnement de sa chair maladive devant le maréchal diabolique. Ils étaient faits pour se comprendre cependant. Des Esseintes aurait agi comme Gilles, s'il en avait eu le pouvoir, et l'Inquisition les eût brûlés avec la même rigueur, pour leurs curiosités parentes.

§

Gilles de Rais est un des Esseintes plus qu'un condottiere. Néron au petit pied, il entrerait aujourd'hui dans une clinique de neurologie, parce que notre monde n'est plus assez vaste.

Alors, il est libre. On le craint. Les puissants le ménagent, par une solidarité sensible.

Il ne saurait donc admettre que sa vie où elle est parvenue soit empêchée par cette autre maladie de tous les temps : *faute d'argent*. Il connaît un peu l'hermétisme. On peut fabriquer de l'or. La pierre philosophale, depuis l'Egypte, apporte la toute-puissance. Son pouvoir est plus que mo-

nétaire, si l'on peut dire, il est occulte. La perfection en émane et par ainsi l'impunité.

Par un soldat enfermé, à Nantes, dans certain cul de basse-fosse, Gilles fut initié à l'alchimie. Il est à croire qu'on savait ses recherches, sa curiosité et ses vices. Ses manoirs (1) étaient un refuge pour une foule d'inquiets, de savants mêlés de dévoyés, de diacres marrons et de sorciers profiteurs. Les astrologues en rupture compagnonnaient avec des fumistes et des illuminés. Huysmans suppose, après d'autres, que ce pouvaient être les manuscrits, du moins des copies, de Flamel qu'on lui fit connaître. Sa science rapide attribue à ce vieil hermétique, qui fut peut-être un faux monnayeur, des connaissances assez peu assurées par les recherches modernes.

Au temps de Gilles, les traités du Grand-Œuvre n'étaient point rares. N. Flamel tenait, dit-on, un manuscrit merveilleux d'un rabbin. Mais les Arabes d'Espagne, dès longtemps, avaient commenté Platon et Aristote et les avaient assaisonnés de mystère oriental. Les clercs et les lettrés mêlaient à la science scolastique ce confus amas de doctrines sibyllines, venues du fond de la Chaldée ou des rives du Nil, malgré l'Inquisition. On ne s'en cachait pas autant qu'on pense. Les princes, pressés d'argent, recouraient aux hermétiques. Les astrologues, les magiciens et les alchimistes *soufflaient*, chacun dans sa partie, à la quête du Magistère.

L'alchimie, dit Berthelot..... prétendait à la fois enrichir ses adeptes, en leur apprenant à fabriquer l'or et l'argent, les mettre à l'abri des maladies par la préparation de la panacée, enfin leur procurer le bonheur parfait en les identifiant avec l'âme du monde et l'esprit universel.

L'alchimie désespérait le seigneur de Rais. Tout l'appareil des cornues et des incantations dont ses retraites fu-

(1) L'alchimie.... dit Berthelot : les savants et les philosophes s'y mêlent et s'y confondent avec les hallucinés, les charlatans et parfois même avec les scélérats.

ment et bruyent lui paraît vain. Il a appelé Satan qui connaît l'élément essentiel, ce mercure des philosophes qui transforme tout. Ses courriers ont parcouru la Chrétienté, recherchant les occultistes et les sataniques. Il a connu les sorciers et les mages. On lui amène un diacre italien défroqué du nom de Prélati. Ils interrogent ensemble les grimoires, — en vain. Le diable, cet enfant de la sorcière (pauvre femme, habitée par la faim et l'hystérie, commandée par la peur, la misère et la bestialité, et telle que Michelet l'a bien vue), le démon demande du sang. Au moyen-âge, et dans la magie de tous les temps, primitive ou moderne, populaire ou hermétique, mélanique ou gnostique, le sang a été un élément plus que symbolique. En lui peut-être trouveront-ils le *principe ?* Gilles fit couler un fleuve de la liqueur vivifiante. Il tua, peut-être incidemment, un enfant. Dans sa dépravation, il y trouva du plaisir. Il refit le sacrifice, toujours vain. Il raffina le meurtre, y ajouta la frénésie génésique. Il connut un délire ordurier par un stupre plus hideux qu'on n'imagine, se vautra sur des entrailles.

Ses victimes ne sont pas sept, dix ou douze, mais deux cents, peut-être huit cents.

Le sadisme s'allie à un mysticisme exaspéré qui le fait confesser ses péchés ignobles et recevoir l'absolution après chacun de ses meurtres. Le chevalier, empoisonné de connaissances damnables, où la liturgie se marie avec le fétichisme assyrien, patauge dans l'ignominie.

Des Esseintes est, certes, un savant artiste, et aussi un nerveux que l'hyperesthésie pousse à la folie—nous dirions un satyre, selon le parler des grands quotidiens.

Il avait élu sa maîtrise de clergeons beaux comme des *angelots*. Tiffauges avec Machecoul, Champtocé avec la Suze, son hôtel de Nantes, ne reçoivent presque jamais de femmes. C'est, semble-t-il selon les données de la morale la plus orthodoxe, d'après la scolastique ennemie de la sensualité antique. Il a renoncé la chevalerie et sa religion

galante. Sa femme et sa fille, depuis longtemps, sont reléguées à Machecoul, croit-on, dans un donjon.

Et lui déprave les enfants qui chantent les laudes du Seigneur du ciel. Sa fringale est si forte, et le meurtre si fréquent, que des rabatteurs et des sorcières vont, dans les campagnes terrifiées, à la quête des chérubins à salir, à taillader, à transgladier et voir mourir. C'est, a-t-il avoué, la torture et les larmes, l'effroi et le sang, les entrailles et le cœur palpitants qui lui donnent la joie plus que l'autre plaisir. Le pied lui manqua dans ce bourbier. Il s'enfonce encore. La chair moribonde l'enivre affreusement. Il s'éjouit des têtes coupées qu'il baise aux lèvres, il s'assouvit salement sur des cadavres déterrés, en vampire.

De tant de terribles ivresses, mêlées aux attendrissements mystiques, en somme, il ne sort rien. L'or n'est point issu vierge des métaux vils, malgré les incantations, les offices sataniques, les opérations alchimiques et le bain de sang. La transmutation n'a pas, dans l'adjuvant du meurtre, trouvé sa réalisation. Son dépit exaspère sa frénésie et monte son orgueil.

Les circonstances, l'appareil remplacent, dans le cœur du nécromant, le but. Il s'y vautre, s'y roule. Tous prononcent, peu ou prou, la parole de Rais : *Il n'est personne sur la planète qui ait osé ainsi faire.* Cependant le baron institue pieusement un office, à Machecoul, en l'honneur des SS. Innocents, et établit à Orléans une fondation dévote, au même titre. C'est d'une naïveté typique ou d'une ironie à la grandeur de leur Satan. Le goût de la magie vient surtout de son odeur dépravée. Satan n'est pas aimé tant que le stupre inhumain et bestial qu'il propose.

Le magicien, à ce point, est prêt pour l'analyse de Ribot ou de Lombroso et la maison de force. Le moyen âge, plus expéditif — parce que la contagion était alors durement rebutée — mettait le malade de cette sorte au bout de la corde d'un gibet. Au-dessous, on allumait le bûcher purificateur. Le Seigneur de Tiffauges n'y échappa point.

On n'osa, tout de suite, attenter aux prérogatives d'un si grand personnage. Il effrayait. L'audace tranquille des grands seigneurs, tout au long de l'histoire, a permis que vive l'horrible culte satanique. Depuis Rais jusqu'à Ph. d'Orléans, on pourrait jalonner les grands siècles de ces figures marquées par le malin (1).

Le roi ou son suzerain, seuls, auraient pu, dans la confusion du droit contemporain, contraindre le sire de Rais à comparaître devant des juges. Les témoins manquaient, tout d'abord, parmi les campagnes muettes d'horreur. Il fallut une faute grossière pour arrêter ce débordement de crimes qui avait duré plus d'un lustre. L'évêque de Nantes se jugea offensé dans la personne d'un de ses clercs molesté par les gens du baron. On suppose que Gilles avait cédé en gage un fief à ce prêtre — peut-être usurier, — mais que, passant outre à ses engagements, il avait fait chasser son créancier après qu'il eût été bâtonné. Le prélat cita le seigneur de Tiffauges à comparaître au tribunal ecclésiastique. La complicité d'inertie des puissances pour un baron de cette importance s'effrita à ce coup. La terreur clouait les langues. On n'osait penser une horreur si grande. Ce qui se murmurait, tout à coup fut dit bien haut. Les témoignages recueillis, le duc de Bretagne appuya enfin le mandat épiscopal.

Le maréchal de Charles VII, qui, à 16 ans, tuait de sa main, en un combat, le capitaine anglais Blatkburn, le compagnon et le gardien de Jehanne, refusa la lutte et se rendit à merci. A-t-il peur ? Se repent-il ? Point. C'est un

(1) Mme de Montespan recourut 12 années durant aux bons offices de l'abbé Guibourg et de la Voisin. Ils firent pour elle bien des incantations, envoûtements et poudres d'amour, dirent bien des messes noires. Guibourg immola ses propres enfants, dans les offices sataniques. Mme de Montespan offrit un million pour la mort de Mlle de Fontanges et pour la mort du roi.

Louis XIV voulut la sauver cependant et fit brûler dans sa cheminée les dossiers péniblement réunis par le courageux La Reynie. Des criminels avérés furent sauvés ainsi. Et ils étaient alors nombreux, puisque, en 1680, sur 442 accusés de ce chef, 367 furent retenus.

malade tout à coup abattu, mais qui réagira tantôt. Le déséquilibre est patent.

Le mandat d'arrêt est du 13 septembre 1440. Des complices ont pu fuir. Quelques gens fidèles, jusque dans l'infamante occurrence, sont emprisonnés à Nantes, avec lui.

D'abord il est insolent. Le reître reparaît. Il outrage ses juges : « Menteur ! Traître ! » jette-t-il à l'accusateur. « Simoniaques ! Ribauds ! » lance-t-il sur les dignitaires de l'Eglise qui siègent en grand apparat. C'est à croire qu'il escompte une intervention surhumaine, l'aide d'une invisible présence.

Peut-être qu'il espère en Satan, et qu'il attend le miracle de magie. Sur l'heure, il est excommunié. On lui jette l'anathème. A ce seul mot, connu des hermétiques qui sont des croyants, mais révoltés, il sent le doute l'emplir. Il désespère des maléfices et s'humilie. Le grand inquisiteur n'est pas sans âme et, devant cette repentance, il relève l'excommunication.

A ce moment, dans une atroce confession, Gilles de Rais avoue l'effarante litanie de ses crimes. Il adjure les pères et les mères de ses victimes de pardonner à l'infâme qui s'humilie, au seigneur qui s'abaisse au-dessous de toute imagination, et, repentant, présente ses mains jointes, son visage noyé de pleurs. Le peuple n'a pas accoutumé de tels spectacles et crie : *merci !*

Prélati, premier coryphée de ses saturnales, lui venant au regard, il s'écrie : « Repentez-vous !... Priez pour moi et je prierai pour vous ! » Il réclame des prières publiques, et les murmures hostiles de la foule se muent en prières de compassion et de pardon pour le vampire hérodien.

Par pudeur, un juge avait voilé le Crucifix pendant la confession publique. Il le découvre à présent, relève Rais et l'embrasse, au milieu des sanglots de toute une assemblée envahie par l'attendrissement mystique qui a soulevé les foules du moyen âge. Après la question rituelle, appliquée sans rigueur, on l'emporta dans sa prison où il

ne cessa pas de s'humilier et d'édifier ses gardiens. On le mena à son autodafé, dans la 36e année de son âge. A peine la corde du gibet fut-elle rompue par les flammes, que six femmes en cagoule de pénitente vinrent enlever son corps. Elles le lavèrent et le parèrent pour l'office solennel qui lui avait été octroyé. Il y fut porté, dans la cathédrale même, par une procession expiatoire de pleurants. On a pensé que sa femme et sa fille étaient parmi les six pénitentes.

Comme il était seigneur, la justice révérente lui accordait des funérailles chrétiennes, cependant qu'on jetait au vent de la Loire les cendres roturières de ses complices, tout de même qu'on avait fait quelques ans auparavant pour Jehanne, sa compagne des guerres anglaises. Le procès avait duré moins de deux mois.

C'est ici que nous pouvons observer l'influence étonnante de ces êtres sur la foule crédule et sur l'opinion publique entière. Le seigneur flamboyant, le magicien criminel, après l'expiation, étonnait encore les hommes. Le supplice n'avait pas abaissé toute sa force suggestive, n'avait pas décrié sa renommée princière. Il enlevait encore par la force de son mystère, son satanisme puant la bête, une étrange et malpropre sympathie. L'animalité de la foule, les instincts primitifs étaient remués. On jeûna, à Nantes, durant trois jours pour sauver cette âme diabolique, comme les fidèles s'y étaient engagés, par serment, au tribunal de l'évêque (1).

Il est loisible d'assimiler certains traits de la séduction des Landru, des Raspoutine et autres sadiques à la dévotion posthume des Nantais. L'être qui sort de l'ordinaire,

(1) L'infâme Brinvilliers, au jour de son jugement, était calme et assurée. Le premier président pleurait d'amères larmes et les juges avaient de l'attendrissement. Condamnée à faire amende honorable, elle s'humilia enfin, subit la question sans faiblesse. Elle fut brûlée vive et ses cendres furent jetées au vent. Ceux qui étaient auprès de l'échafaud virent son visage se transfigurer, et d'aucuns le virent même s'auréoler d'un nimbe de sainte adorable...

Mme de Montespan, après le supplice de ses complices, se retira dans la plus grande dévotion et, pendant 27 ans encore, édifia par ses vertus !...

soit en bien, soit en mal, émet une électricité qui attire (ou repousse encore) les simples, les faibles parfois, même des esprits forts, abusés par la foi dans l'absurde, l'occulte, ou par une mystique érotique. Notre temps donnerait avec peine l'impunité à des criminels de l'envergure de Rais. Cependant, il ne faut pas croire que les *Barbes-bleues* et autres saturniens soient plus rares à présent qu'aux beaux jours du moyen âge (1). L'*affairisme* d'aujourd'hui est une façade derrière quoi se cache une effarante réalité. Les des Esseintes pullulent et les Huysmans sans génie font, d'abondance, de la littérature satanique. Si l'on ne brûle pas les Gilles et les Prélati en place de Grève, de vrai, c'est qu'elle fumerait d'un perpétuel autodafé. L'humanité des cités est plus nombreuse et semble plus propre à la culture de ces germes pestilents. On s'en offusque moins, parce qu'il est notoire que le bûcher, la roue ou le gibet n'y feraient rien.

Et il est bien ainsi, car il ne faut pas donner aux choses humaines plus d'importance qu'elles n'en comportent pour la planète.

L'esprit humain n'a pas tant varié qu'on pense. La loi de constance intellectuelle de Gourmont est une imperturbable assise des études de ce genre. En faisant l'histoire du diabolisme on trouverait mille faits qui l'appuient encore. Il n'entre pas dans mon sujet de refaire cette histoire. Il faudrait prendre l'homme quaternaire et dépouiller une immense littérature avant que de toucher à Rais. Et de Rais jusqu'à nous s'étend un monde grouillant et dont la confusion, il est vrai, contient toute la connaissance moderne.

(1) Le siècle de Louis XIV fut aussi une belle époque de satanisme. La Reynie découvrit une nombreuse association où voisinaient les alchimistes et les faux monnayeurs, les magiciens et les prêtres, les banquiers et les filles, les grands seigneurs, les princesses et les officiers, les laquais et les truands. Vers 1680, on estimait que 400 sorciers pratiquaient à Paris. La Voisin gagnait 100.000 fr. par an. Elle faisait payer un empoisonnement habile 50.000 francs, par les dames de la Cour. C'est ainsi qu'elle faisait vivre une famille de 10 personnes et une meute d'amants. D'ailleurs fort bien accueillie partout, chez le recteur de l'Université, comme au bouge. On sait qu'elle était la providence de sa paroisse.

Qu'il me suffise de montrer que le maréchal de Charles VII ne serait pas dépaysé dans le Paris de Huysmans et dans le Paris du lendemain de la guerre. Le diabolisme, qui ne commence pas à la Bible, se perpétue et persévérera par delà les religions scientifiques nouvelles. M. J. Huxley peut bien créer de nouveaux êtres avec la glande thyroïde, l'esprit de l'Humanité cherchera, plus loin toujours, le pain quotidien de sa faim de surnaturel.

Ce sont, en vérité, les simples et les mystiques qui ont raison. Sir Rutherford ne diffère pas tant des *souffleurs* en quête de la pierre philosophale. Il a fallu des siècles à la science pour résoudre un problème posé par les Grecs ou les hermétiques et la distance est plus grande de l'anthropopithèque à *l'homo sapiens* que de Flamel à Berthelot.

Nos savants sont inquiets d'un occultisme, que, dans la confusion des notions, on a appelé le satanisme, voire la possession. Il s'y mêlait des éléments morbides ou passionnels inexplicables. Du moins les explications ne satisfont pas toujours la raison. Le Père J. de Bonniot (1), qui s'est beaucoup occupé des *sciences maudites*, explique ingénieusement la possession :

Le démon n'agit pas immédiatement, écrit-il, il met en mouvement l'organisme du possédé en opérant directement, suivant toutes les vraisemblances, sur son système nerveux... C'est ainsi, par exemple, que M. Charcot fait éclater les symptômes de l'hystérie en pressant certaines régions de l'organisme qu'il appelle les points hystérogènes. Cet habile homme joue, par rapport à ses malades, un rôle analogue à celui du démon à l'égard des démoniaques.

Voilà ce que les catholiques, inquiets d'accorder la religion et la science, pensent communément. Gilles était donc un possédé, mais qu'importe le nom de son mal ?

(1) Chose curieuse, parmi les premiers fidèles de cette *Notre-Dame des Pleurs* que Sabounghi convoitait comme une ferme de bon rapport, on trouve un chanoine de Bonniot, qui doit être le frère de J. de Bonniot. Comme quoi ce sont des esprits parents que l'occulte assoiffe... Ce chanoine serait mort des envoûtements du Syrien.

La nouvelle idole n'est pas sans susciter, elle aussi, des éléments étrangers à sa nature. Toujours les recherches — et surtout en ces régions, — toujours les curiosités de l'esprit humain qui vacille après des millénaires, furent embarrassées de ces scories striées de soufre. Il y aura des *possédés* encore, artistes comme des Esseintes, savants comme Papus, sadiques comme Guibourg, flamboyants comme Gilles. Je n'aurai garde d'oublier les besogneux comme Marie Brosse et ses fils.

Huysmans peut bien avoir fait ses classes et fréquenté les disciples de Comte, il peut bien être fort intelligent des choses de l'art, être un grand créateur, un beau jour il déménage de la rue Monsieur (1), parce qu'il y craint les larves qui font déborder son évier, le démon qui allume un feu de cheminée !

Certes, il n'approuverait pas que son *Là-Bas* ait pu servir à montrer que Gilles n'était autre qu'un malade, d'une maladie dont on n'a pas pu immuniser les hommes. Du culte de l'artificiel, Huysmans a chu à la foi du *Marteau des Sorcières*. Sa religion était mêlée de croyances condamnées et de superstitions nègres. En cela, est-il inférieur à tel savant d'aujourd'hui qui nie obstinément l'origine naturelle de l'homme ?

Cagliostro et Raspoutine, qui pensèrent utiliser des forces inconnues, ne sont séparés de M. Flammarion, qui tenta d'identifier ces forces, que par notre notion de l'honnêteté sociale, notre sentiment de la grandeur morale du poète de *Stella* et de *Lumen*. C'est beaucoup, et c'est peu du point de vue de la planète et du temps. La différence encore est bien mince entre Mesmer (2) qui émeut les nerfs des belles patientes, autour d'un baquet, au son de l'occarina, et le

(1) *Les logis de Huysmans*, par Poinsot et Langé.

(2) Paracelse et Van Helmont sont des noms respectés par la médecine intelligente, malgré les naïvetés de leur science. Ambroise Paré et Harvey, avec leur empirisme, Michel Servet ont plus fait pour l'humanité que tel professeur qu'on répute aujourd'hui.

meilleur thérapeute de toutes les *thérapies* qu'on prône, depuisl'Académie jusqu'aux 4e pages des journaux.

Le satanisme s'est précisé, avec la science. Nous savons qu'il est l'exutoire des ferments de l'imagination — la folle du logis. L'abus des poisons du pharmacope et du mastroquet — ainsi que dirait des Esseintes — lui donne quelques aspects nouveaux. La civilisation et la barbarie se mêlent pour donner des figures nouvelles au monstre humain. Il demeure le constant rapport de cause à effet. Constance intellectuelle !...

ÉLIE RICHARD.

L'ŒUVRE D'ERNEST RAYNAUD

—

I

Le Poète désireux que son nom

Aborde heureusement aux époques lointaines

ne perd rien à se recommander d'un des groupements ou mouvements qui jalonnent l'océan de l'histoire littéraire. Il ne nuit pas à Du Bellay d'appartenir à la Pléaide, ni à Guiraud, l'auteur du *Petit Savoyard*, d'avoir coudoyé au cénacle de « la Muse française » la lyre vagissante du futur barde des *Contemplations*. Plus nous irons, plus la précaution sera bonne. Ernest Raynaud l'a bien prise, étant solidement attaché non à une seule, mais à deux Ecoles : la décadente et la romane.

Impossible de parler de l'Ecole décadente en connaissance de cause sans citer *Le Signe* (1887), *Chairs Profanes* (1888) et, surtout,*Les cornes du Faune* (1890). Impossible d'expliquer ce qu'est l'Ecole romane en négligeant *Le Bocage* (1895) et *La Tour d'Ivoire* (1899). Ceci constaté, on admettra que l'œuvre du poète, qui comprend en outre *La Couronne des Jours* (1905) et les *Deux Allemagne* (1913), a sa place réservée dans les manuels de littérature.

En tant que décadente,l'œuvre de Raynaud est utile, parce que, sans elle, un côté du mouvement décadent resterait à demi dans l'ombre ; et, justement, celui qui s'est le moins fondu dans le Symbolisme. On sait assez que, par rapport au Symbolisme, l'Ecole décadente (originaire de

Verlaine, tandis que le Symbolisme revient mieux à Mallarmé) joue le rôle d'un affluent. Eh bien, avant que le fleuve l'engloutisse, la rivière a comme détaché un bras. De ce bras — si j'ose dire — Raynaud constitue le geste le plus accusé. Ce superlatif ne fait point tort aux esthètes qui, délaissant en même temps que notre poète leur organe hebdomadaire, *Lutèce*, en train de passer au Symbolisme, — *Lutèce* où Raynaud publiait le *Carnet d'un Décadent* — demandent avec lui asile au *Décadent* d'Anatole Baju. Et je n'oublie pas ce que l'école ainsi en hégire doit à un Laurent Tailhade et à un Dubus, à un Du Plessys et à un Albert Aurier. Mais je tiens compte du rôle prépondérant que Raynaud assume parmi ceux qui tirent les ficelles de leur inénarrable marionnette de directeur. Inénarrable !... Raynaud l'a narré cependant dans sa récente *Mêlée Symboliste*... Mais ne nous égarons pas, encore que tout ceci soit la même histoire.

Il y eut deux façons d'être décadent entre 1880 et 1890. L'une plutôt instinctive, l'autre plutôt volontaire. L'une plutôt de sensibilité, l'autre plutôt d'esthétique. La première a pour protagoniste Laforgue. Jules Laforgue ! et ce nom dit tout :

> Vidasse, vidasse ton cœur,
> Ma pauvre rosse endolorie !

mais le décadisme qu'illustre Raynaud ne dodeline pas avec une gouaillerie stoïque coupée de toussements caverneux et de bouffées d'iodoforme, cette hydrocéphalie spirituelle qui donne à l'auteur des *Complaintes* figure de fœtus dans son bocal. Voyez le portrait, aux *Cornes du Faune*, du poète. Un gaillard avec ces moustaches et ces épaules n'a pas deux choses à faire, s'il veut jouer lui aussi les « Empire à la fin de la décadence ». Il doit être autant descriptif du monde extérieur que Laforgue est analyste de soi. — Descriptif, c'est la qualité caractéristique de Raynaud :

Tout au bout d'une allée ombreuse de tilleuls
Un vieux château de brique aux toits de fine ardoise,
Un perron décoré de roses, de glaïeuls,
Une terrasse en fleurs d'où l'on voit couler l'Oise...
. . . .
Ce fin portrait de femme au long geste rêveur
Ramenant sur la jupe étroite en cachemire
Un châle à fleurs comme on en portait sous l'Empire.
. . . .
Un salon Louis XV aux blanches boiseries ;
Des fauteuils à coquille et tendus d'Aubusson,
Des glaces à trumeau mirant la verrerie
Des lustres......

Le meilleur du *Signe* se compose ainsi de paysages, d'intérieurs, de portraits, de natures mortes d'un dessin exact et habile, et notamment de peintures de Versailles dignes de rivaliser avec celles que, plus tard, Henri de Régnier produira.

O Jardins alignés où roucoulait Léandre,
Je ne sais quoi de triste à vous voir me revient !

Rien n'empêche par conséquent le jeune poète de ramasser dans les plis les plus « sinueux » de la Babylone moderne ce qui lui paraît le mieux ressortir à l'idée de décadence, de l'amalgamer à ce que les civilisations défuntes et les grands décors abandonnés contiennent à son goût de plus piquant. Puis de traduire à coups de vocables rares, de tours compliqués, et suivant une métrique tarabiscotée, une mélancolie truffée de réminiscences et d'allusions. Et de produire, par exemple, ce sonnet :

Avec, dans les cheveux, la fleur des Ptolémées
L'Antinous, au fond des Versailles perclus,
Se dresse encor, triste d'un culte qui n'est plus
Et de survivre à ceux des rois qui l'ont aimé !

Sur sa lèvre entr'ouverte en frêle fleur de mai
Subsiste un rire auquel personne ne croit plus.
Voici qu'au lointain copte un mystique Angélus ;
La Rome antique s'en est allée en fumée.

Plus Adrien, ni ses baisers, ni plus rien d'Elle !
Virgile a clos ses yeux d'aurore et dans Mantoue
Ne gémit plus sa douce voix de tourterelle.

Et le marbre du bel éphèbe, dans l'allée
Où l'encens bleu du soir s'élève de partout,
Vêt des deuils blancs, comme on en voit aux mausolées...

Mais de la vie fiévreuse des villes Raynaud ne rapportera pas la moindre marque de cette lassitude, de ce pessimisme, de cette aspiration au néant que Laforgue sécrète par tous les pores. Et il ne lui suffira pas de faire rimer « spleen » avec « mousseline » pour faire croire qu'il meurt d'ennui. Le faune, dans la peau duquel il s'est cousu — comme si un faune, n'était pas, par définition, l'emblème le moins décadent qu'on puisse choisir ! — n'aura rien de languissant.

Moi ! je vais retourner dans mon village étrusque,
Puisque les coqs de Gaule aujourd'hui sont chapons...

...de languissant et, ai-je besoin d'ajouter : rien d'équivoque. Aussi, quand, pour nous confesser ses « deuils et joies », le poète déchaussera le pied fourché, nous aurons un chatoiement de *Chairs Profanes* et une explosion de sensualité au spectacle desquels la chaste et poitrinaire muse laforguienne exhalerait de frayeur (et de jalousie) son dernier souffle :

Mais voici que déjà me ressaisit l'envie
De ton corps, de ton corps glorieux de s'offrir
Où noyer tout ce peu qui me reste de vie !
....
On a tenu l'Armide nue aux seins d'ivoire
....
Celle-là ! Je la veux de la nuque à l'orteil,
Nerveuse et frissonnante aux ardeurs de Gorgone !
....
Et sur ton lit, c'est malgré moi que je m'engoue
En des délices bestiales de Capoue,
Où se détrempe l'acier fin de ma nature.

Quoi d'étonnant que la muse de Raynaud répugne à soutenir poétiquement la gageure décadente ! Une moitié des sonnets qui composent ses trois livres de début choient dans l'humour : croquis de plages, de cafés-con-

certs,de courses, de musique militaire en les squares de province ou de bals officiels :

Une fête en l'honneur du Président Carnot :
Des généraux dorés sur toutes les coutures ;
Bourgeoises de noblesse et dames de roture ;
Des reporters, envoyés là par leurs journaux.

Des sous-préfets, outrecuidants plus que nature,
Inémus aux éclats de voix de soprano,
Qu'accompagne Gounod, lui-même, au piano,
S'adjugent au buffet volaille et confiture.

Une rumeur : chacun se tourne comme un fou,
Pour voir entrer le vieux roi nègre Salifou
Parmi des gens, en habit noir, à la Française.

Et la belle madame une telle, en brocart,
Que galamment vient prendre et conduire à sa chaise
Son Excellence le ministre des Beaux-Arts.

On connaît aussi la responsabilité de notre esthète dans les mystifications où le *Décadent* adjoint la personnalité de Rimbaud à celle du Brav'général, et ce dont « le néphélibate Mitrophane Crapoussin » lui est redevable. Tout cela est très bien, encore que la verve raynaudienne,peut-être,manque, par comparaison,de mordant; et que dans le genre où le feu d'artifice décadent tire son bouquet, Du Plessys et Laurent Tailhade lui soient préférables. Tout cela est très bien...mais est-ce ce que nous attendions du poète qui expliquait ainsi le titre de son premier volume ?

Ce livre adolescent, je le publie afin
Qu'il soit aux yeux pensifs, tel qu'un Signe divin
Pour marquer la venue au monde du Poète !

II

Tout ce qui éloigne Raynaud du décadentisme, même à fleur de peau, le conduit à l'Ecole romane et montre sa prédestination à devenir, aux côtés de Maurice du Plessys et de Raymond de la Tailhède,

Un qui de Moréas suivit les pas pieux.

L'Ecole romane, en effet,prend le contrepied de la décadente. Dans la pensée comme dans le style, elle veut être une chose de commencement et non une chose de fin. Et quand le Symbolisme, héritier de la Décadence, pousse à fond l'esthétique romantique, les poètes romans rebroussent à la source de la tradition.

La classicité congénitale de Raynaud est évidente non seulement dans le *Signe*, où elle met de ces distiques:

J'ai rassemblé ces vers qui n'ont pas tous encore
Le pouvoir de s'aller de grâces attifant,

ou de ces quatrains :

De midi craignant la force,
Tout a fui en même temps,
Les faunes dessous l'écorce
Et les nymphes sous l'étang ;

mais dans *Chairs Profanes* et les *Cornes du Faune*. Les pires hardiesses métriques s'y bornent à des vagabondages de césure :

Un fracas épouvantable d'orage en l'air,

pratiqués déjà par Banville, et à des mariages à la rime de féminins et de masculins qui seraient plutôt des hommages à l'orthodoxie que de vrais outrages. Car ce n'est pas en écrivant

Le bois où flotte au soir comme une mousseline,
L'âme des Isolés s'y délivre du spleen...

Séjour clair (sinon des Hespérides) d'Armide
Où c'est, de mille oiseaux, quels adorables lieds !

qu'on tord le cou à la rime — suivant le conseil final de cet impeccable versificateur de Verlaine. On le protège plutôt avec de hauts faux-cols, ce cher cou ! Malgré son fanatisme verlainien, Raynaud se montre réfractaire aux préceptes de la musique avant toute chose (si bien réalisé par Laforgue, par Samain, par cet exquis Van Lerberghe) de l'impair, de l'imprécis. Rien de flou chez lui, rien de mol. Quoi de plus ferme, de plus arrêté que le moule de

ses sonnets, sinon leur syntaxe ? Quant à l'obscurité mallarméenne, il faut encore moins la lui demander. Précieux, tant qu'on voudra, mais d'une clarté parfaite. Le charabia à la René Ghil lui est impossible... sauf pour l'usage de Mitrophane Crapoussin. Impossible, aussi, le néologisme — et même la néologie :

> Le long d'un ciel crépusculâtre,
> Une cloche angéluse en paix
> L'air exilescent et marâtre
> Qui ne pardonnera jamais...

Ceci est de Laforgue. Lui se contentera d'écrire :

> Voici qu'au lointain *cople* un mystique angélus.

... s'il tient, à propos d'angélus, à mettre en alexandrin un mot qui n'y a probablement jamais été, mais que le dictionnaire recèle. Enfin, pas goutte, chez lui, de mythologie wagnérienne et de métaphysique schopenhauérienne. Mais les demi-divinités de l'Olympe voltigent autour des cornes de son Faune, et dans le *Signe* une profession de foi panthéiste, toute prête à devenir païenne, se trouve ébauchée En somme un roman écolier avant la lettre...

C'est pourquoi le parti pris roman de Raynaud, tel qu'il s'accuse dans *Le Bocage*, lui sera aussi naturel que le décadent, paradoxal. C'est naturellement qu'il archaïsera à force ; que, dans un dessein de concision (qualité qui est peut-être, des qualités classiques celle que le Romantisme et le Symbolisme connaissent le moins), il usera et abusera de l'ellipse et de l'inversion ; naturellement qu'il fera grande dépense des pronoms elliptiques *en* et *y*; de *où* remplaçant *dans qui ;* de l'ablatif absolu ; du verbe « aller » précédant un participe présent ; de l'adverbe « *ores* »; du démonstratif « cil » — dont La Bruyère disait qu'il fut, dans ses beaux jours, le plus joli mot de notre langue, etc. Naturellement qu'il prendra, coûte que coûte, les mots dans le sens étymologique ; et, entre un mot vieilli et un mot neuf, qu'il choisira le premier. Qu'il amputera son

vers avec l'aphérèse et le panachera avec l'apocope. Enfin qu'il s'efforcera, non pas en disant « coursier » au lieu de « cheval », ni grâce à des périphrases (je ne crois pas que vous lui en trouviez une seule!) mais par beaucoup d'habiletés savoureuses, à faire parler au vers un langage différent du langage de la prose. Et c'est là une entreprise qui résume, me paraît-il, l'ambition de Raynaud et de ses amis. Lui, si instruit de la poésie contemporaine, et qui a fini sa rhétorique parnassienne sur la même banquette de café que Charles Cros, c'est naturellement qu'il escamotera en lui tout le XIXe siècle et s'en ira évoluant (comme il dirait) dans un milieu qui commence avec Ronsard pour finir avec La Fontaine. Car il n'a pas remonté le cours du fleuve traditionnel aussi haut que Moréas, et la romanité moyenâgeuse n'est pas son fait. Il a trop l'esthétique classique dans le sang, l'esthétique de Malherbe et de Boileau...

Or, elle ne lui vient pas uniquement, — l'esthétique de Boileau et de Malherbe, — de Malherbe et de Boileau. Il l'a prise, dans une certaine mesure, chez ceux qui la leur ont enseignée. Je ne vous l'ai pas dit encore : Raynaud, à la date du *Signe*, est un latiniste digne de ce nom. En attendant qu'il nous donne, comme il fait aujourd'hui, une traduction en vers des *Bucoliques*, Horace, Ovide, Catulle n'ont guère pour lui de secrets et il sait de la littérature grecque ce qu'on en sait quand on la sait bien. Sa *latinité*, voilà ce qui distingue Raynaud à côté de Moréas, de Du Plessys et de la Tailhède. S'ils ont leur originalité chacun, que je ne serais pas en peine de dire, lui possède la sienne et il me semble qu'elle lui vient de là. En dehors même des pièces qui traduisent mot à mot les écrivains du siècle d'Auguste, *le Bocage* abonde en traits et en tours, lesquels semblent tirés des lyriques du XVIe et du XVIIe siècle, parce qu'ils sont souvent les mêmes que ceux que les lyriques du XVIe et du XVIIe siècle ont pris aux Latins.

Muses, délaissez la prée,
Où, sur les pas d'Apollon,
Votre groupe se récrée
Aux doux sons du violon.

Du double mont négligentes,
Et des phœbiques pourpris,
Muses ! soyez diligentes
Aux bords de Seine où j'écris...

Lisant ceci, il se peut que vous commenciez par dire, parodiant un mot célèbre : «Pastiche de Ronsard, que me veux-tu ? » mais vous reconnaîtrez vite que Ronsard, et les siens, ni Segrais ou Théophile (auxquels vous songerez peut-être), ni personne, n'ont rien de direct à faire là. Je dis de « direct » dans le sens, par exemple, où Hugo, Baudelaire et Leconte de Lisle n'ont rien à faire chez Verlaine. De même, tantôt Ronsard et tantôt Malherbe et tantôt les deux ensemble vous pourront venir à l'esprit devant cette ode (traduction littérale de l'ode I, livre I d'Horace, sauf que Mécène y est remplacé par Moréas) :

Toi, dont le mouvement de strophes cadencées,
Par le sillage émerveillé du Vendomois,
Nous rapatrie aux bords de la pure Odyssée,
Mignon des muses, qui te rangent sous leurs lois,

Tu sais quels soins divers se disputent les hommes :
L'un jaloux du centaure est seulement joyeux
De faire voler la poussière aux hippodromes,
Où conquérir un prix qui l'enfle jusqu'aux cieux...

etc. Puis, vous avouerez simplement qu'il y a là un mouvement d'éloquence capable de rappeler l'éloquence ronsardienne et la malherbienne. Et, sans doute, si l'élégie ainsi terminée :

La suprême leçon qu'il faut qu'on en médite,
Avec austérité, c'est que la mort vient vite,
Et que vous pourrissiez sous un lourd monument,
Soit dans les champs où l'herbe en sera plus épaisse,
Vous n'en pourrirez pas moins tous également.
Donc ! usez du répit que le destin vous laisse,
Cueillez l'heure et pressez vos bouches doublement.

Pensez, pour que l'ardeur qui vous tient s'en active,
Que la saison d'amour est la plus fugitive
Et que le proche automne, environné d'autans,
Peut-être couchera vos cœurs en même temps
Que ce feuillage, où votre amour va s'abritant !

a passé près de quelqu'un, ce doit être La Fontaine ou le Moréas d'*Œnone* ; mais vous n'en tiendrez pas moins pour un écrivain original autant (toutes choses égales d'ailleurs) que Moréas, et que La Fontaine, l'auteur de cette élégie. Ainsi, l'originalité d'Henri de Régnier n'est pas atteinte par ses ressemblances passagères, cependant frappantes, plus frappantes souvent que celles qui vous frappent dans le *Bocage*, avec Heredia ou Mallarmé.

Ne parlons donc pas, comme le fit à son heure, de la froideur de la muse romane de Raynaud. Si la raison, l'ordre, la discipline communiquent à cette militante un air quelquefois bien sage, elle est vivante et elle saura, pour sourire, quitter quelquefois la lance et le bouclier. Ouvert par une double et fort belle attestation de Moréas et de la Tailhède, clos par l'auto-apologie du poète, le *Bocage*, avec sa division en odes, élégies, poèmes, sonnets, forme un corps poétique en son essence et divers en sa figure, dont la nouveauté et la fraîcheur, après vingt-cinq ans, restent entières. Certes, à l'étudier de près, j'y ferais quelques réserves. Mais l'ayant su par cœur, ce *Bocage*, j'y retrouve tout le grand plaisir que, jadis, il me donna. Le *Dithyrambe*, l'*Ode Printanière*, l'*Ode à Moréas* me parlent toujours et l'*Ode à Bacchus* me secoue.

Que ma voix ait crédit chez vous, races futures !
J'ai vu Bacchus, au fond d'un antre replié !
Les nymphes lui faisaient une belle ceinture,
Son chant tenait droite l'oreille au chèvre-pied.

Le cerveau me débat encore d'épouvante,
Evoé ! tout le dieu m'agite encor le sein ;
Si ma vue a souillé ta demeure éloquente,
Sois-moi clément, Toi, dont le thyrse est trois fois saint !

Presque toutes les *Elégies* m'enchantent, notamment celle :

Le morceau de jardin qui rit sous mes volets...

et celle (prise au latin de Catulle) :

Moi ! qu'a tiré d'un chêne une fruste cognée......

et celle où le chêne parle (voyez plus haut) à la foule des amants, les « magnifiques » et les « rustiques » qui s'aimèrent sous son ombre et composent maintenant, ici ou là, un humus semblable à celui dont l'arbre — qui n'est pas non plus éternel ! — continue de tirer sa sève. Si j'aime peu le poème où il est dit : « Comment Narcisse d'adolescent demeura fleur » (traduction d'Ovide, sauf un passage, me semble-t-il, sur la fin), je demeure très favorable au *Sommeil d'Endymion* :

....
L'air, où le goût des fleurs s'entremêle aux épices,
S'ébranle aux traits du dieu tout chargé de malices,
Et, tandis qu'on entend, poursuivant leurs travaux,
Haleter de la nuit les robustes chevaux,
Toi ! Sélène, au balcon de la nue apaisée,
Ta face sur le coude indolemment posée,
Tu rêves, oublieuse, et ta bouche descend
En bleuâtres vapeurs sur cet adolescent
De qui, comme un long miel, la chevelure crêpe,
Les trompant, dans leur course, arrêterait les guêpes !

Enfin, la *Consolation à Maurice du Plessys* :

Si Plutus ennemi par des chants ne se dompte,
Ne cessons pour cela d'animer nos pipeaux...

ne me paraît pas un simple jeu, mais la marque éloquente d'une haute foi poétique, l'image d'un feu qui pour brûler harmonieusement ne brûle pas avec moins d'ardeur.

Vraiment, les Muses l'habitent, ce *Bocage*, et loin de me plaindre d'y voir constamment venir celles de la Renaissance, je suis reconnaissant à Raynaud de me faire toucher du doigt, non par imitation et artifice excessifs, mais par une sorte de fraternité morale, l'état d'esprit des poè-

tes de la Pléiade; de me rendre vivantes des mœurs, certes disparues lors de l'avènement du Romantisme, mais que l'individualisme romantique finissait par nous rendre incompréhensibles. Cette résurrection d'un passé saint, tous les livres de l'école romane y collaborent, et *le Bocage* s'y montre actif.

Cependant, pour prendre ce livre ainsi, il ne faut pas le considérer avec les idées étroites en conséquence desquelles les poètes romans, bruyants renégats du Symbolisme, furent condamnés par leurs anciens compagnons. Il faut abandonner des raisons dont quelques-unes écartèrent d'un Moréas lui-même un suffrage qui, raisonnablement, était dû à l'école romane : le suffrage de ceux qui ont pour métier d'enseigner la langue et la littérature classiques.

Il ne faut pas exiger du poète qu'il soit de son temps, de la même façon qu'on veut qu'une jolie femme soit à la mode. Et comprendre : d'une part, qu'il est impossible à un poète, aussi bien qu'à... un concierge, de ne pas être de son temps; d'autre part, qu'aucune Ecole n'a jamais pu obéir à des préoccupations plus actuelles que celles auxquelles l'Ecole romane obéissait. (Je dis actuelles; je ne dis pas nécessaires, parce que je raisonne ici sans esprit de parti et que mon raisonnement serait juste, même si la poésie romane s'était montrée aussi médiocre que je la crois bonne.)

Il faut ne pas partager sur *l'invention du sujet* ce préjugé romantique grâce auquel on serait conduit à conclure qu'entre La Fontaine qui copie et Florian qui invente, c'est Florian l'écrivain original...

Il faut ne pas dire au Poète : « Tu as le droit de te livrer à toutes les fantaisies, car ton esthétique ne relève que de toi-même. A toutes, sauf celle-ci, bien entendu, car c'est vraiment une fantaisie inimaginable par le temps qui court ! sauf à celle qui consiste à aimer passionnément la clarté, le bon sens, l'ordre, le goût, la mesure. Tu peux

barbariser et solóciser à loisir, inventer tous les termes qui te paraîtront aptes à traduire ta pensée, pensée à laquelle on ne te demande pas d'ailleurs, si le contraire te plaît, de donner un sens... compréhensible. Mais tu ne te serviras pas d'un mot ou d'une tournure qui ont vieilli. Tu peux faire le voyage d'Amérique pour copier Poe et Walt Whitman, mais pas le voyage du XVIe siècle pour copier Ronsard. Si la mythologie gréco-latine ne t'est pas précisément interdite, il faut que tu n'emploies pas cette même mythologie qu'ont consacrée Horace, Virgile, Ovide et que la poésie classique a utilisée. Tu ne dois pas appeler le faune « chèvre-pied » ou « boucquin »; Vénus, « Cythérée » ou « la mère d'Amour », et les Muses « les neuf sœurs ». Il te faut sortir de ton atlas Hélicon et Hippocrène. Sans quoi, je n'ai pas besoin de voir ce que tu en auras fait et je dis tout de suite que tu pastiches... »

Il faut, pour être juste envers *le Bocage*, posséder une certaine liberté d'esprit. Et, en outre, quelque chose qui est moins rare, mais qui ne court pas les rues de notre démocratie esthétique : il faut ne pas être un ignorant. Pour savoir si Raynaud plagie Ronsard et Malherbe, il faut savoir ce que c'est que Malherbe et que Ronsard. Et tel encore peut être fort savant d'eux, quant à la lettre, qui les connaît mal, en esprit. Avis aux mânes de ces critiques d'origine universitaire chez qui la révolution romane trouva, au lieu d'alliés, des opposants, un Brunetière par exemple, voire un Lemaître !...

III

Lorsqu'en 1899 Raynaud publie *la Tour d'Ivoire*, le destin de l'Ecole romane est accompli. En donnant au Symbolisme, touchant la liberté de l'Art, la seule leçon qui ne rentra pas dans le programme de ce libertaire illogique, elle a opéré la suture, à l'endroit le plus cassé, entre le Classicisme et le Romantisme. Si bien que les *Stances* de Moréas ont pu, sans choquer personne, sans même qu'on

se soit rendu bien compte de la hardiesse, exprimer, dans une forme tout à fait classique, des sentiments d'un romantisme parfois poussé.

La *Tour d'Ivoire*, cependant, sauf un écart sur lequel je reviendrai, demeure si en deçà du Romantisme, qu'elle constitue la seconde moitié de l'œuvre romane d'Ernest Raynaud. Ce livre n'a pas le caractère militant et l'esprit de corps qui anime *le Bocage* ; et la signification individualiste du titre mérite d'être retenue; mais *le Bocage* ne tournait pas le dos à son temps avec plus de désinvolture.

La *Tour d'Ivoire*, c'est non pas le pèlerin..., mais l'antiquaire passionné. Les ouvrages décadents du poète révélaient le goût des vieux meubles, et de ce qui les garnit, les décore, les remplit et les accompagne. Ce goût s'est fortifié. Il se spécialise, avec quelques bibelots régence et trianon, sur une époque qui va de la prise de la Bastille à la Révolution de juillet. Et nous avons une exposition Directoire, Empire et Restauration. Où notre antiquaire la prend-il ? — Un important poème, *le Plaisant Domaine*, le dit. Dans un « château séculaire » non gothique, certes, mais louis-quatorzien, bâti, je croirais, par Claude Perrault lui-même au fond d'un parc que Le Nôtre dessina. Domaine assez « entouré d'ombre sauvage et d'eau » et peuplé de solitude, pour faire songer à la Belle-au-bois-dormant. Il ne saurait y avoir façade plus injuriée par le temps et voilà le plus défraîchi de tous les vestibules où

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales !

Mais les appartements, malgré l'air glacé et la senteur de moisi, font un musée qui semble ès-mains d'un conservateur modèle.

Les murs, comme il s'en voit au château de Versailles,
Du grand salon seraient surchargés de rocailles.
Un lustre de cristal, descendu du plafond,
Mire au parquet ciré sa verrerie en rond.
La cheminée, avec deux vases de porphyre,

Porte un buste de femme...
....
Des consoles d'onyx où la chimère tord
Sa gueule menaçante et ses écailles d'or,
Des commodes de rose aux guirlandes de cuivre,
Une table de marbre où penche un Silène ivre,
Des fauteuils où Beauvais a brodé le blason
De l'Amour et les quatre attributs des saisons.
....
J'y verrais se mêler à la cuisse velue
Des boucs l'ivoire frais des belles nymphes nues,
Et les dieux, quand tout flotte indécis dans le soir,
Aux princesses noués, traverser les miroirs.
....
O tristesse ! de voir les charmantes figures
D'Antan, tomber avec l'écaille des peintures.
....
Ce serait toi, Thérèse, infante aux longs yeux noirs,
Dans ta jupe massive en forme d'entonnoir,
Toi ! dont le falbala excède à flots la chaise,
Lodoïska ...
....
Je me tiendrais souvent dans la bibliothèque...

Telle est la tour d'ivoire où se retire le poète quand la pluie, la canicule et les ténèbres le chassent de ce parc ruiné. Là, pour tromper « l'heure triste et présente », il tire de tant de reliques l'âme du passé. Comment ? En les maniant, les interrogeant, les sollicitant ? — Non pas : mais en les décrivant de la façon la plus simple et la plus respectueuse de leur quant à soi. C'est la manière classique. Elle demande beaucoup de raison et de travail, qu'on ne lâche pas la bride à sa sensibilité et qu'on tienne l'imagination en défiance. Très raisonnable et soigneux, de sensibilité discrète, ce n'est pas à l'imagination que Raynaud se confie. Comparons-le à un second antiquaire qui, sans être imaginatif et sentimental à l'excès, et d'ailleurs ayant su mettre dans son vin un gros doigt de classicisme, n'est pas né classique. Henri de Régnier, descriptif, s'aime lui-même dans les vestiges mobiliers de ce XVIIIe siècle qui lui est si cher. Il en fait le décor de sa nostalgie. Il confie à ce fauteuil ses épaules voûtées par le poids d'un

aristocrate regret ; il assortit son sourire désabusé au tain dormant de ce miroir ; dans ce chiffonnier il serrera ses manuscrits préférés ; il se passa cette bague au doigt ; il coudrait cette dentelle à son jabot... Les délicieuses créatures de ses *Sept estampes amoureuses* sont les Galathée de ce Pygmalion. Raynaud est un collectionneur désintéressé. Il appartient à une école qui ne fait pas du paysage, du bibelot, du visage féminin un « état d'âme » ; et où l'écrivain, dans les moments mêmes où il cesse de s'oublier, se souvient que le moi est haïssable. Et l'auteur du *Miroir des Heures* et la *Cité des Eaux* est un grand artiste, et la mélancolie que son art dégage est bien puissante et profonde ! mais, sur deux points, l'esthétique descriptive de Raynaud l'élève à un haut degré. En premier lieu, une pièce, par exemple ,comme l'*Ode en l'honneur d'une tasse de porcelaine*, témoigne que, même après Gautier, Verlaine et Samain, il restait à faire, descriptivement, dans le domaine infini du délicat et de l'achevé.

Sur ma tasse, Flore, à pleines
Mains, vidant son tablier,
Illustre la porcelaine
D'un frais décor printanier.

Le souvenir des exquises
Elégances Pompadour
Flotte encore aux indécises
Nuances de ses contours
....

Sur un côté de l'albâtre,
On a tracé, au pinceau,
Un villageois de théâtre
Qui joue un air de pipeau.
....

Babet, à ses pieds coiffée
D'un chapeau de paille à fleurs,
En sent comme une bouffée
D'aise lui emplir le cœur.

...Mais cette tasse occupe seize quatrains, et ne pas les citer tous c'est lui faire subir le sort dont le poète adjure le ciel qu'il la garde ! J'aime mieux passer au second point

et demander si vous connaissez chose plus 1815 que cette estampe :

La route sonne au bruit que font les régiments,
L'air éclate et s'emplit de tonnantes fumées,
Il n'est femme aujourd'hui qui ne tremble alarmée
Pour les jours d'un époux, d'un père ou d'un amant.

Mais la saison des ris que l'ordre a ramenée
Mêle un chant de fontaine aux festons du printemps,
Et, dans la cour de la caserne abandonnée,
Se lâche un bruit joyeux d'oisillons caquetants.

Dans les jardins ombreux qui décorent la rive,
A n'être point suivie Amélie attentive
Se dérobe au plus noir des tilleuls enlacés ;

De son sein elle tire une guerrière image
Colorée et la baise à petits coups pressés.
Un bruit se fait... Tout est rentré dans son corsage.

Ce don de la description classique, objective, est essentiel à Raynaud. Il m'a frappé dès le *Signe* et j'y revois un sonnet au millésime 1795 :

Près de la lampe antique où veille un feu nocturne,
Zélobé sur la harpe exècre les tyrans...

au dernier tercet duquel la Marseillaise « déroule son vacarme » et qui servirait d'épigraphe aux *Dieux ont soif*. Voilà vraiment de la poésie historienne, dans le sens où l'histoire (suivant l'expression de Michelet) est une résurrection. — Raynaud ne se contente pas de donner à son modèle l'atmosphère exacte, les lignes et les couleurs, — meubles, gravures, pastels, bijoux, porcelaines, figurines, dessus de pendule (l'objet le plus abondant peut-être de sa collection) ; *il les traduit dans le lyrisme de leur époque*.

Le lyrisme de leur époque !... C'est-à-dire le lyrisme qui aurait été celui de l'époque, si cette époque eût produit des poètes comme elle a produit des peintres, des sculpteurs, des bijoutiers, des menuisiers, des décorateurs de toutes matières. Et l'on dirait que l'auteur de la *Tour d'Ivoire*, en jetant son dévolu sur le Directoire, l'Empire,

la Restauration, a voulu réparer l'injustice dont souffrirent alors les Muses. Dans la bibliothèque où ma citation a quitté l'heureux possesseur du *Plaisant Domaine*, voyez-le tirer des rayons Gilbert, Sainmore, Dorat, Colardeau, Léonard, Maugenot et autres Berquin, avec une malice qui, dans un poème où le Boileau des bonnes minutes vient plusieurs fois à la pensée, rappellerait l'inventaire du *Lutrin* si l'amateur de reliures, ici, ne désarmait pas le critique. Car ces messieurs sont si bien vêtus ! Il vous lit cependant, traducteurs, imitateurs ou créateurs; il lit et relit vos odes, vos élégies, épîtres, églogues et madrigaux, vos héroïdes et vos érotiques... Et il juge que votre travail est à refaire, et il le refait. Oui, il vous corrige jusque dans l'*Almanach des Muses* ou le *Calendrier des Grâces !*

Assise au bord d'une onde bocagère,
Songes-tu pas, lorsque tu vas tressant,
Dans tes cheveux dénoués de bergère,
Les belles fleurs, qu'il y coule du sang ?
De quelques-uns, ce fut la destinée
D'avoir aux fleurs leur âme emprisonnée...
....
Et de là vient que ta fleur préférée,
Le chrysanthème, offre le même éclat
Que les frisons de ta nuque dorée,
Et que ton sein imite le lilas ;
Le lis, taillé ainsi qu'un verre à boire,
A, d'une cuisse, emprunté son ivoire ;
Le pavot prit naissance d'un chasseur ;
Et c'est ta bouche, Hélène, aux formes blanches,
Qui dans la rose, ouverte sur la branche,
A répandu ce qu'elle a de douceur...

Est-ce à dire que son talent lui paraisse tellement supérieur au vôtre ? — Non, mais vous manquiez de son secret et de son outil. Vous ne vous êtes pas douté, ô descripteurs, que la Nature doit se prendre toute nue, comme les artistes plastiques, que vous voyez cependant faire, la prenaient. Vous ne vous êtes pas aperçus du secours que les beaux arts procurent aux belles-lettres... L'originalité

de Raynaud consiste à suivre, avec la plume, la propre marche du crayon et du pinceau. Ce n'est pas l'*Almanach des Muses* qu'il copia, qu'il plagia pour exprimer Zélobé, Aurélie. C'est Boilly,et c'est Prud'hon et de plus inimitables :

> O subtil Fragonard ! que n'ai-je ton pinceau,
> Pour rendre avec sa joue qui offre, humide et fraîche,
> Sous les givres du riz, comme un velours de pêche,
> Sa narine, où frémit comme une aile d'oiseau.

Et puisque j'ai parlé de ses dessus de pendule, rendons cet *Antique* à David :

> Armé du bouclier, au multiple dessin,
> Achille a frappé l'air du cri de sa menace ;
> Ses yeux étincelants de colère et d'audace
> Montrent qu'il a conçu quelque atroce dessein.
>
> De Troyens étripés il a brandi la trace
> Fumante, qui ruisselle à son fer assassin,
> Sa crinière crépite et l'on voit sa cuirasse
> Suivre les mouvements désordonnés du sein.
>
> Il se rue...

Et Chénier ? direz-vous. Ne l'a-t-il pas plus connu que Léonard ou Saint-Lambert le connurent ? — Dans la partie purement exposante de la *Tour d'Ivoire*, non.C'eût été un anachronisme impardonnable... Mais peut-être la partie finale du livre... Là, une subjectivité discrète, bien que parfois vive, et qui reste d'essence classique,apparaît. Sous le titre *Les Amours d'Emilie* il y développe des sentiments à lui personnels, et à un être très cher. Il s'y montre amant, époux et père. Il peint sa jeune fiancée qui distribue du pain aux passereaux ; il lui offre la bague de fiançailles ; il honore « à la mode latine » la lampe qui éclaire leurs amours,

> Cristalline, dorée, astrale, élyséenne !
> ....
> Ta clarté présidait à nos joyeux ébats
> Jusqu'à l'heure indécise ,où, fraîche de rosée,
> L'aurore se jetait aux rideaux des croisées...

Que de fois ouïs-tu les soupirs éperdus,
Me proclamant vainqueur, par sa bouche rendus !
Exaltée, abattue, altière, suppliante,
Tour à tour, elle était, sur sa couche pliante,
Occupée, au milieu de mes embrasements,
A mourir et renaître alternativement...

Oui ! quand il invoque Cybèle en faveur de son enfant, quand il dépeint ses soirées familiales, quand il reçoit des mains de son Emilie une couronne de fleurs champêtres, à défaut d'un laurier tardif — il se peut que notre poète n'ait pas attendu, dans un logis où pas un meuble, pas un bibelot n'est postérieur à la chute de Charles X, que Chénier se fût envolé des cartons qu'Henri de Latouche déficellera. Il se peut aussi que Chénier et lui aient rencontré les mêmes poètes latins et regardé les mêmes tableaux et gravures...

Deux mots pour le paysagiste de la *Tour d'Ivoire* qui est le même que celui du *Bocage*. Un seul suffirait : Versailles. La nature que décrit Raynaud prend, partout, une figure de parc; et de ce parc qui est le roi des parcs, comme la rose la reine des fleurs et Louis XIV le grand roi. Même quand il peint la campagne qui se laboure et se sème, la campagne du paysan, Raynaud lui donne un je ne sais quoi qui fait songer à Versailles. Phénomène analogue d'ailleurs chez tous les paysagistes du XVIIIe, de Boucher à Fragonard; mais ce n'est pas seulement, chez Raynaud, un souvenir des musées. C'est dans le parc de Versailles, en plein sous-bois de Trianon, que l'enfance du poète a reçu le baptême du ciel, du feuillage et des eaux. Une page de la *Mêlée Symboliste* explique pourquoi les premiers vers décadents publiés par lui furent un des onze sonnets consacrés à Trianon. Ils sont dans le *Signe;* et j'ai indiqué que c'est en chantant Versailles que cette muse descriptive a montré d'abord qu'elle avait des ailes. Raynaud doit en grande partie à Versailles sa romanité. Autant que ses maîtres latins et français Versailles lui a appris à traiter la Nature de cette façon large, générale,

quasi abstraite dans son pittoresque positif, de cette façon classique et antique. Son admiration pour Versailles, voilà le secret de pareils vers :

Un beau ciel traversé de tranquilles oiseaux
....
Lorsque l'épais feuillage avait quitté les branches,
Que la neige faisait les routes toutes blanches,
....
Discontinu flambeau qui veille sur les ondes,
....
Que l'onde ruisselière où tu luis renversée
Prête sa molle inclinaison à ma pen ée !
....
Les feuillages chanteurs dont se parent les bois,
....
L'étang reflète Hécate, et c'est l'heure attendue !
....
Force ! qui fais lever les blés de la poussière.

qui sont sa monnaie courante d'élégiaque

IV

Ma réserve quant au caractère absolu du contre-romantisme de la *Tour d'Ivoire* n'a pas en vue deux ou trois passages où la muse raynaudienne mélancolise un peu haut. Elle se réfère à la pièce intitulée *Allégorie*. Le poète, par une voie assez embrouillée et des rencontres pas habituelles — ainsi ces agneaux bêlants « qui rentrent du pâturage », un soir d'automne, inquiets,

Comme effarés devant cette énigme de l'ombre

—arrive à s'y comparer à un train, lequel, « secouant la campagne avec rage », se précipite, dans la nuit, « vers l'inconnu ». Il y aurait donc un voyageur romantique, chez ce sédentaire roman ? Pour un voyageur, il y en a un. Ses itinéraires sont en sonnets au début de la *Couronne des Jours*. Ils parcourent la France du nord au midi, de l'est à l'ouest, s'arrêtant, mais pas plus que n'a le temps un touriste actif, à Vouziers, berceau de la branche maternelle du poète (lui-même né à Paris... près de Versailles)

et dans un autre village de l'Aude où « son autre racine a son attache »... Ils visitent la Hollande, la Belgique, Londres, *de* l'Allemagne (comme disait Mme de Staël), Naples, Athènes... Cependant la *Chanson des Villes* ne contient pas trace du romantisme hugolo-baudelairien que cette *Allégorie* imprévue pronostiquait. L'esthétique, à base objective, que nous venons d'étudier, nous l'étudierons ici. Quand le peintre se met sur sa toile, c'est à titre de simple passant. Ou, si sa personnalité se substitue au paysage, ce sera pour se perdre elle-même dans un sentiment aussi peu égotiste, en soi, que le jour où, dans « la forêt de sapins qui domine Arcachon », notre touriste apprend la mort d'un ami. En somme, Raynaud, voyageur, fait de la géographie comme, antiquaire, de l'histoire. Il tend à résumer le visage, la mentalité d'une cité, d'une région à la minute où cette région, cette cité lui est tombée sous les yeux.

O cité rocailleuse, ancien nid à corsaires,
Où est le temps que, prompte à conquérir les flots,
Par le bras d'un Surcouf, effroi des matelots,
Tu donnais à retordre à la vieille Angleterre ?

Te voilà devenue un attrait balnéaire ;
Au pied de tes remparts flamboie un casino ;
L'étranger, au café, feuillette les journaux
Et se prélasse à la musique militaire.

Dinard t'envoie un bruit de fête et Paramé
Corrige tes relents d'un bouquet parfumé ;
Ton fin clocher à jour emplit l'air de ses cloches ;

Mais tu gardes toujours, malgré ces bruits joyeux,
Tant l'âme de René vit vivace en tes roches,
Je ne sais quoi d'âpre et de triste au fond des yeux.

Ce portrait de Saint-Malo est parfaitement représentatif de l'ensemble des quelque cinquante vues que contient l'album. René est là, mais pas l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem !* Sans que je prétende enfermer l'abondant et souple génie d'Henri de Régnier, voyageur, dans la for-

mule romantico-subjective, l'opposition, que j'ai exprimée tout à l'heure, pourrait resservir...

Avec la *Légende bleue*, second chapitre de l'ouvrage, le poète donne, malgré lui, une bonne preuve de son classicisme congénital. Ici, non seulement Raynaud ne fuit pas le sentiment romantique, mais il court après. Conscient de son impuissance à le trouver et même à le désirer, lorsque son modèle est réel, il s'attaquera à l'imaginaire. Incapable de mentir avec de la vérité, il essayera avec le mensonge. Il s'excite, en méditant, comme épigraphe, une phrase, certes! suggestive du super-romantique Rimbaud, une phrase qui sème à pleine volée le caprice et la fantaisie : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, la littérature démodée, latin d'église,... contes de fée », etc., etc. Il ajoute un grain de poésie étrangère, lieds et ghazels. Et le résultat ne sera pas médiocre : *Musique*, la *Jolie Meunière*, la *Place Royale* : choses exquises, définitives, le comble de ce que j'appellerais... le parnassien classique, comme il y a l'autre, celui d'*Emaux et Camées*. Cette *Place Royale* surtout, c'est un composé de Manon Lescaut et de la Rotisserie d'Anatole France. Rien de plus garde-française; mais il ne sera guère de la légende, bleue, ou non : du romantique est entré, et du classique sorti.

Comme un aspic dressé siffle la flûte aiguë,
Avec un peigne en diamants dans les yeux,
Impéria s'assied à la table de jeu.
Au jardin, pour Socrate, on cueille la ciguë.

Ce sonnet a beau s'intituler « sonnet romantique », marier devant le réverbère où Gérard va s'accrocher les ombres prestigieuses de Rolla et de Sapho, faire miroiter sous les reflets de la lune

Le voile d'Ophélie arrêté dans les joncs,

Il nous découvrira surtout la largeur du fossé qui sépare l'esthétique romantique de l'autre esthétique... Alors

nous feuilletons les *Illuminations*, les *Cantilènes*, le *Coffret de Santal* (trois livres que Raynaud connaît mieux que nous, cependant) ; nous tirons une bouffée au *Calumet* qu'André Salmon nous allume :

Enchaîné, le roi Lear fut traîné jusqu'au poste.
— « Qu'a-t-il fait ? » et l'agent répondit : « C'est un vieux !... »

Mais si c'est par ce dont il manque que Raynaud, dans le second chapitre de la *Couronne des Jours*, prouve sa classicité, la troisième et dernière partie de l'ouvrage fait de son génie classique une démonstration positive. La *Nouvelle Arcadie* me paraît contenir ce que notre poète a fait de plus fort, parce que c'est dans la recherche de cette perfection-là qu'il fut le plus naturel. Ici, le poète roman a disparu; de même qu'il a disparu, dans les *Stances* de Moréas. C'est là, en effet, pour moi, l'aboutissement de Raynaud; c'est là qu'il cueille son fruit.

Eros, ton jeune éclat, rien ne le peut ternir !
Et lorsque mon ennui s'accoude aux paysages,
J'aime à voir, tout doré des feux du Souvenir,
Ton fantôme riant voltiger sous l'ombrage.

Tout prend ton masque heureux. Je trouve dans les blés
Comme dans tes cheveux le même or qui ruisselle ;
L'ambition des fleurs est de te ressembler,
Et le ciel dans tes yeux puise son étincelle.

O Beauté, tu fléchis l'homme séditieux,
Toute rébellion le ramène à ta couche,
Et l'effort du Génie à conquérir les cieux,
Par ordre du Destin, expire sur ta bouche !

Si j'évoque les *Stances*, ce n'est pas avec une arrière-pensée. On n'imite pas nécessairement Moréas en faisant des « stances », pas plus qu'on n'imite Du Bellay en faisant des « sonnets ». Le genre est créé ; Raynaud ne l'exploite pas plus servilement qu'aura fait Charles Guérin, que font Mme de Noailles, Henri de Régnier, Fernand Séverin ou Gérard d'Houville. Dans une étude déjà ancienne (1), je crois avoir établi que les *Stances* mélangent à doses quasi

(1) V. *Témoignages*, 1re série : *L'Unité de Jean Moréas*.

égales le classicisme dans la forme, et le romantisme, quant au fond. J'ai montré la subjectivité non seulement romantique, mais hugolienne de cette œuvre ; et qu'elle constitue comme le 5e acte du drame poignant qui s'est joué chez Moréas entre une sensibilité d'essence romantique, et une volonté dirigée vers l'esthétique classique. La perfection que Raynaud cueille dans le verger de la *Nouvelle Arcadie* a été,elle, obtenue sans combat. Ou, s'il y a eu combat, ç'a été celui d'une puissante sensibilité d'essence classique contre un certain penchant vers un romantisme de surface, de réminiscence, combat auquel nous devons la *Légende Bleue*, combat sans acharnement. En réalité, le Moréas qui influença Raynaud en tant que poète de la *Nouvelle Arcadie*, ce n'est pas le classique-romantique des *Stances*, c'est le classique pur, celui d'*Eriphile*. Ne parlons pas de la forme, laquelle repousse visiblement le romantisme ; mais, aussi bien pour le sentiment que pour la pensée, le romantisme est exclu de la dernière partie de la *Couronne des Jours*.

Ce sentiment, cette pensée sont, au sens littéral du terme : païens. Sous la forme théologique comme sous la forme philosophique, un paganisme circule dans la *Nouvelle Arcadie*, ainsi d'ailleurs que dans le *Bocage* et la *Tour d'Ivoire ;* et ce titre des *Cornes du Faune* devient parlant. C'est le paganisme qui verse le sang aux odes, élégies et aux poèmes héroïques de cette Muse, et contribue à n'en faire des choses mortes qu'aux yeux des mal éclairés. L'œuvre de Raynaud est à la fois une illustration et une défense de la mythologie gréco-latine, celle qui a sa bible dans Ovide et ses évangiles avec Horace et Virgile et les élégiaques latins. L'auteur des *Cornes du Faune* ne croit pas que Pan soit mort :

> Que ma voix ait crédit chez vous, races futures :
> J'ai vu Bacchus au fond d'un antre replié !

Ce témoignage, motif de ses élégies romanes, revient presque à chaque pièce dans ses *Vers dorés* :

Le poète, affranchi de l'Espace et du Temps,
Habite chez les dieux. Sous le masque des choses,
Il voit, parmi les bois qui couronnent l'étang,
Se déployer le jeu de leurs métamorphoses.
....
Assiste avec prudence au mystère des bois ;
Si ton pas trouble un dieu, garde qu'il s'en irrite.
Ce galop, ce n'est point d'une bête aux abois,
Mais d'une vierge avec un faune à sa poursuite.
....
Un centaure a passé. Canidie avec soin
Cueille les champignons parmi les feuilles sèches...

Tantôt de la façon concrète, imagée, tantôt par le raisonnement, le poète atteste sa foi dans l'existence des divinités et dans leurs métamorphoses. Il dénonce la sottise et la malfaisance de « l'athée », qui, « inaccessible aux voix de la Nature », dévaste les campagnes en étouffant les sources et en déracinant les chênes. Il esquisse des démonstrations lucrétiennes. Et dans ses moments de doute il ne cédera pas plus avant, qu'ainsi :

O dieux ! je vous apporte un cœur de bonne foi,
Sachant que le chaos des vaines apparences
Obéit à l'idée et n'a pas d'autre Loi,
Et que votre pouvoir en est la conséquence.

La bouche qui vous nie est la bouche qui ment,
Le verbe qui vous nomme est-il donc sans mérite ?
Ah ! pour vous affirmer, le meilleur argument
N'est-ce pas votre Image au fond de l'Homme inscrite ?

Le jeu de la Pensée explique l'Univers.
Vous êtes la Formule et le Destin des choses.
Apollon, ta vertu s'atteste par mes vers !
Et ta gloire, ô Cypris, respire dans les roses !

Mais quand vous ne seriez qu'un mirage trompeur,
Je ne cesserais pas de vous marquer mon zèle,
Car de ma volonté naîtrait votre Valeur
Egale au sentiment que je me forme d'Elle.

V

J'appelle classiques ces sentiments et ces pensées... On demandait à Moréas ce qu'aurait fait Racine, vivant

de nos jours. — « Il aurait fait les *Stances !* » répondit-il. Je ne le crois guère ; non que le lyrisme des *Stances* me paraisse tellement indigne du tragique racinien, mais parce que Racine subjectif au point d'écrire les *Stances* n'aurait plus été Racine ; c'est-à-dire l'autre parangon, avec La Fontaine, de l'esprit d'objectivité. Mais je ne vois rien dans l'œuvre de Raynaud, depuis *le Bocage*, rien (sinon ces agneaux effarés et, classiquement parlant, effarants qui bêlent par hasard dans la *Tour d'Ivoire*), je ne vois rien, dans l'œuvre de Raynaud, qu'on n'imagine pas pouvant sortir sinon de la plume, du moins de l'esprit de La Fontaine. Le La Fontaine élégiaque, idyllique, héroïque et esthéticien ; le La Fontaine du *Songe de Vaux*, de *Philémon et Baucis*, du *Discours à Madame de la Sablière*, de l'*Epître à l'Evêque de Soissons;* et, j'ajoute, le La Fontaine versaillais, celui de *Psyché* — voilà le vrai maître de Raynaud..

Et c'est un hommage à La Fontaine que ce poème héroïque *La Métamorphose d'Opale*, qui termine la *Couronne des jours.*

Je veux sonner des vers, suivant le mode antique,
O muses ! Soutenez mon audace lyrique,
Et divulguez comment, devenu pierre un jour,
Le Satyre expia son criminel amour.

Opale était son nom. Droit sur ses pieds de chèvre,
La barbe commençait à lui poindre à la lèvre.
....

Regardé du point de vue indépendant ... laissez-moi dire le mot : intelligent, que j'ai conseillé, on goûtera, encore qu'il ne soit pas sans faiblesses, on doit goûter ce poème, ou, si l'on veut, ce pastiche — mais n'y a-t-il pas aussi, grands Dieux ! des pastiches romantiques, symbolistes ou cubistes ! Celui-ci, à mon avis, n'est pas à la portée de tous les doigts. Je le signale, d'autre part, à ceux qui ne partagent pas, sur la question de « l'invention du sujet », l'opinion des Anciens et de tous nos poètes

depuis Marot jusqu'à Chénier. Aussi ingénieuse que n'importe laquelle des métamorphoses qu'Ovide authentiqua, la *Métamorphose d'Opale* est de l'invention de Raynaud. C'est lui qui a découvert l'explication de l'opale, de cette variation prodigieuse qui produit un blanc laiteux ou nacré à l'aide des plus vives, chatoyantes couleurs du prisme. Car l'opale fond en elle le plus ardent des satyres et la plus pure des nymphes, surpris par Diane tandis que l'innocente succombait sous l'agression de la brute et percée d'un même trait :

Ils tombent enlacés, et la chaleur humaine
Les quitte, refluant soudain de veine en veine.
Pour se disjoindre ils font d'inutiles efforts,
Un froid de pierre aigu leur rampe au long du corps.
Le muscle se roidit d'un mouvement farouche,
Puis la moelle se prend. La mort glace leur bouche ;
Et bientôt, à leur place, on voit, parmi les fleurs,
Pétiller un caillou de diverses couleurs,
Où chacun a laissé un peu de sa fortune
Et de ses sentiments dans la fonte commune.

Certes, si l'invention et l'imagination étaient une même chose, je n'aurais pas dit que Raynaud est peu imaginatif. Mais peut-être ai-je eu tort de dire cela. Il n'y a pas que l'imagination nordique et romantique, celle que nous rencontrons en Shakespeare. Il y a l'imagination gréco-latine. Eh bien ! celle-ci, qui vaut bien autant que l'autre, celle qui a inventé et chanté la mythologie païenne, il me semble que Raynaud ne s'en trouve pas dépourvu.

Les *Deux Allemagnes* sont, à cette heure, le dernier volume de vers de Raynaud. Il ne nous apporte rien de nouveau, du point de vue esthétique. Pour la première partie : description en sonnets des villes et paysages, surtout prussiens, c'est un chapitre à ajouter à la *Couronne des jours*, livre premier. La seconde partie renouvelle cette imitation de littérature étrangère, essayée dans la *Légende Bleue*. Les qualités de justesse et de soin du poète y sont apparentes, et ce serait tout. Mais le côté patriotique et prophétique de ce volume rétablit l'équilibre en sa

faveur, lui donne un peu ce que la comparaison avec les précédents volumes de Raynaud lui enlève. Le poète a visité, en 1913, l'Allemagne contemporaine, celle d'Hindenbourg, de Lasson et d'Erzberger, et son admiration pour l'Allemagne d'Albert Dürer et de Gœthe ne l'a pas rendu insensible aux menaces que le militarisme et la mégalomanie boches adressaient à la sécurité et à l'existence même de notre pays. Nul n'a mieux signalé que ce volume, paru quelques mois avant la déclaration de guerre, l'approche du cataclysme ; nul n'aura appelé avec plus de précision et d'espérance le souci de notre conservation. La poésie allemande n'a pas que des poètes idylliques ou religieux, dit « l'avertissement » de Raynaud. Elle a aussi ses Tyrtées !

Elle a aussi ses Tyrtées qui suscitent l'héroïsme aux heures de crise et dont nous pouvons nous appliquer la ferveur. Bien que leurs chants soient dirigés contre la France, qu'ils soient les bienvenus à cette heure trouble, de nous rappeler qu'il ne faut jamais désespérer au milieu des pires désastres. Non ! la guerre où la voix du canon étouffe l'intelligence ne saurait être l'idéal d'un âge civilisé, mais une nation digne de vivre ne peut se dérober aux nécessités inéluctables et doit savoir affronter le destin. Au moment où les nuages s'amassent du côté de l'Est et font entendre les sourds grondements de l'orage prochain, il est réconfortant d'opposer aux menaces de l'ennemi le défi d'un Arndt plein de confiance : « Penses-tu nous effrayer avec ton bruit de sabre, tes chevaux haletants et ta folle jactance ? » et il est utile de jeter à nos méditations cette vérité énoncée par Kœrner : qu'un grand peuple ne saurait respirer librement avec « la trace d'un soufflet non lavé sur la joue ».

Notre écrivain s'est-il rendu compte du sens imagé que prenait ce mot *avertissement* au lieu de préface ? On le croirait. Cette préface copieuse est admirable d'un bout à l'autre ; et tout patriotisme à part, je la préférerais au livre lui-même, s'il fallait choisir. Sa comparaison entre le romantisme germanique, ce romantisme indigène et notre romantisme d'importation est exprimée d'une façon neuve et profonde. C'est un de ces chapitres critiques

comme l'œuvre de Raynaud en contient quelques-uns déjà... Un poète dont l'intelligence et la sensibilité se soumettent de si bon cœur à la clarté, à l'ordre, à la mesure, au bon sens et au bon goût, à tout ce qui ressortit à l'esprit d'objectivité porte en lui un génie critique; et l'on peut dire que le don critique sera la menue monnaie de sa richesse. Les études de Raynaud sur le peintre Séon, l'imagier Marcel Lenoir, sur Albert Mérat, Jules Renard, Charles Cros, Léon Riotor sont bonnes à lire. Sur Verlaine, sur Baudelaire, surtout, il a publié quelques pages qui doivent être lues. Si le 2e et 3e volume de sa *Mêlée Symboliste* sont à la hauteur du volume récemment paru, Raynaud aura donné sur le mouvement littéraire de ces quarante dernières années un document de premier ordre...

Dans cette première *Mêlée* se trouve l'Ecole décadente. C'est maintenant le tour de l'Ecole romane. Puisse l'objectivité de Raynaud, jointe à sa discrétion, ne pas l'engager à atténuer la part qu'il a prise à ce mouvement et qu'il prend aux conséquences de ce mouvement! La présente étude sera pour corriger l'injustice que subirait ainsi son œuvre...

MARCEL COULON.

1919.

LE JOUEUR DE TAROTS

LES CINQUANTE-DEUX CARTES ET LA RÈGLE

—

LA RÈGLE

1

Un jour que je me promenais dans un bois de bouleaux et de pins, qui est une des plus belles futaies à mon goût, pour le mélange des troncs sévères des uns avec les fûts nus des autres, et le mélange des cimes aussi légères et palpitantes de ceux-ci entre les pattes pelues qui secouent les aiguilles, ce jour-là, je trouvai, à l'orée, une de ces cabanes roulantes de quoi les romanichels font leur habitation. Et j'avisai, au revers du fossé, près de la haridelle dételée, tondant l'herbe, une jolie fille, basanée comme il faut, qui jouait des mains avec des cartes. Et c'étaient des tarots.

2

Connaissez-vous les tarots ? C'est un jeu très ancien et très rare. M. l'abbé de Longuerue, jadis, en vit un, et plus récemment, je crois, M. le docteur Papus-Encausse ; mais apprirent-ils, comme moi, et en tout détail, la façon dont on joue ? Ils ne nous ont point laissé témoignage de cela. Quant aux autres personnages, certainement très savants, qui en ont parlé, notamment MM. Jansen, Singer, Court de Gébelin, Ottley, Breitkopf, Eloy Johanneau, Née de la Rochelle, Boissonnade, Villaret, les abbés Bullet, Rive, Bertinelli, Legendre d'après Lamare et Polydore Virgile, les pères Ménestrier, Daniel, le bibliophile Jacob, le comte de Tressan, et autres, ils n'ont rien dit non plus, que je sache, de l'usage tout particulier de ce jeu, qui est la chose intéressante.

Les uns affirment que nous sommes redevables de ce jeu aux Lydiens, qui, dans le temps d'une grande disette, inventèrent

cela pour ne point trop penser à manger, ainsi, dit-on, que le jeu de paume. Mais pour le jeu de paume, je n'en crois rien ; cela donne trop grand appétit. En tous cas, tous conviennent que les tarots sont originaires de l'Orient et d'une antiquité très haute.

Ils prétendent aussi que le jeu fut, à l'origine, une façon d'échecs ; et il est vrai qu'on y trouve le fou, le cavalier, le roi et la reine, la tour ou roc, comme aux échecs, et que ces cartes de tarot sont aussi, comme les échecs, divisées en deux couleurs ou partis, noir et rouge.

Quoi qu'il en soit, ce serait une très grande erreur de croire que ce jeu eut le moindre point de commun, quant à l'usage, avec nos vulgaires jeux de cartes et tous ces « pique, trèfle, carreau, cœur », ou, selon la mode espagnole : « épée, bâton, denier, coupe », ou encore, pour les Allemands : « vert, gland, grelot, rouge », cartes frivoles, s'il en fut, et point jeunes non plus, puisqu'elles firent leur apparition du temps du roi Charles VII. On les appelait, alors : « naipes, paginæ, tabulæ sigillatæ », et s'il était besoin d'être édifié sur leur vertu, demeurée toujours pareille, il ne serait besoin que de citer le Renard le Contrefait :

> Si comme fols et folles sont
> Qui, pour gaigner, au bordel vont,
> Jouent aux dés, aux cartes, aux tables
> Qui à Dieu ne sont délectables.

Aussi, dis-je bien haut regretter que les ordonnances anciennes qui les condamnaient (*ne sustineant ludos fieri de rege et reginâ*) soient tombées en désuétude ; je n'aurais pas besoin, aujourd'hui, de tant défendre les tarots, sous prétexte que ce sont des cartes aussi, d'avoir avec ces naipes la moindre ressemblance.

Mais on en trouverait l'esprit, plutôt, dans celles que Jacquemin Gringonneur dessina et enlumina pour le roi Charles VI, et qui étaient une manière de danse macabre, où, tel fut le mode dont on jouât, on ne pouvait manquer de trouver des enseignements de philosophie solide, loin des sottises de cabaret.

Enfin, et très simplement, pour se convaincre de l'honnêteté et bonne science des tarots, pour en chercher le véritable mode et l'origine, il n'est que de réfléchir sur le mot.

3

Qu'est-ce que tarot ? Que ce mot veut-il dire ?

On en a cherché l'étymologie dans le nom de la province lombarde Taro, ou dans le verbe : *tereô* (*titrainô*) : percer, parce que les cartes étaient à fond ou envers piqué de mouchetures ; et Trévoux donne le nom de tarots aux dés, sans justifier, d'ailleurs, cette appellation, et sans que j'en aie trouvé d'autre trace.

On a cherché encore l'étymologie dans l'italien : *tarocco*, d'où dériverait notre ancien verbe : *taroter*, que l'on ne connaît, je crois, que dans Naudé, avec la signification : se plaindre, récriminer (*je voudrais que tu eusses entendu taroter tous ses secrétaires*). Car, pour ce qui est de l'adjectif : *taroté*, pour dire des cartes dont le dos est moucheté, ce terme vient de tarot lui-même et non tarot de lui.

Enfin, l'on a voulu voir dans l'arabe : *tharah*, rejeter, rebuter, idée de destruction, l'origine du nom : tarot, par allusion à la figure de la Mort (*Phthorah*) qui s'y trouve et dont on dit qu'elle mettait fin au jeu.

Tout cela ne semble pas bien solide. Mais les recherches auxquelles je me suis personnellement livré, non sans quelque bonheur, peut-être, me feraient trouver la solution dans l'hébreu : *tarap*, que Me Estienne Guichard, lecteur et professeur ès langues sainctes en MDCXIX, explique ainsi : *Imago in qua videntur futura, idola, instrumenta ærea ad cognoscendum partes horarum, Imagines quas faciebant Astrologi, quæ loquebantur : hominum imagines ad suscipiendam virtutem superiorum.* Me Estienne Guichard en tire, par renversement des radicales : *parat*, d'où il trouve, en même signification, le grec : *Bretas*. Je ne sais pas si ce renversement est bien légitime ; en tout cas, il ne nous est du tout nécessaire, en ce qui concerne notre tarot, car *Tarat*, dans sa racine et sa signification, est bien directement et justement notre affaire.

4

Ces considérations n'auront point, je pense, été inutiles pour les personnes qui n'ont pas eu, comme moi, le beau plaisir de voir les effigies mêmes et cette fille bohémienne les commentant si bien, sans hésitation, gravement, sagement, avec des

yeux où, parfois, si clairs dans son visage brun, quand elle les fixait sur moi, je croyais voir de l'inspiration.

Mais, avant seulement qu'elle consentît à me faire voir ses cartes, il me fallut bien des diplomaties et lui faire beaucoup d'amitiés en parole et aussi en monnaie quelque peu ; car elle était assez sauvage. Enfin, elle me découvrit une suite de figures coloriées, quoique assez crasseuses par-dessus, dans quoi l'on distinguait le pape, l'empereur, l'ermite, le fou, l'écuyer, le pendu, les amoureux, la lune et le soleil aussi, l'une accotée des astrologues, l'autre des Parques, et puis encore des images de la Fortune, la Justice, la Force, la Mort, que cette fille appelait : *Phthorah*, une tour, qu'elle appelait : *Maison de Dieu*, et autres figures dont je ne me souviens pas bien.

Car, c'est le malheur. Quelque désireux que je fusse d'avoir ces cartes par devers moi, le temps seulement de les bien copier — et je vous les aurais données ici, aujourd'hui, avec toutes leurs figures — cette tzigane ne voulut pour rien me permettre seulement d'y toucher. Au moins, consentit-elle à m'en expliquer la façon de jouer, et je m'appliquai à la suivre dans tout les commentaires qu'elle tirait de cela ; et ce sont ces commentaires que je vous rapporte ici, encore que cette fille ne parlât pas bien le français et se servît, pour moins de clarté, d'expressions abrégées, amphigouriques, que je n'ai, peut-être, pas toutes comprises.

Mais, au demeurant, eussé-je pu vous montrer les images, que l'explication n'en eût pas moins été nécessaire ; vous auriez eu beau mettre à côté l'un de l'autre : fou et tour et pendu et tout ce que vous voudrez, êtes-vous zingaro ? Vous n'auriez su rien leur faire dire. Même, il faut se réjouir plutôt de l'absence des figures; tout chacun verra bien ainsi que ce n'est point là jeu futile, et que ce recueil-ci n'a point de ressemblance avec ces sortes d'éditions de luxe que l'on fait aujourd'hui à grand renfort de hors-textes, culs de lampes et jolis dessins de marmousets, sans doute à l'usage des gens qui ne savent point lire et à qui, comme niais suçant leurs doigts, il faut montrer les belles images.

5

Mais, passons ; j'en ai dit assez pour montrer l'excellence de

ces tarots, et venons à la règle qui est, ayant mêlé, battu, coupé ses cartes, de les distribuer devant soi, simplement en lisant les devises, s'en récréant et s'en instruisant. Ou bien, si l'on veut s'essayer au grand jeu, il n'est que de mêler, battre et couper encore, et distribuer ses cartes, et voir avec émerveillement tous ces brimborions de phrases se composer en diverses figures idéales.

Il y faut quelque talent, examiner avec sagacité leurs rapprochements, accords ou oppositions, les compléments ou restrictions de sens que ces cartes s'imposent, les déductions à quoi elles mènent, les réflexions qu'elles suggèrent et les applications qu'on en peut faire à tel cas donné, les arguments que mutuellement elles se fournissent, les inférences à quoi elles invitent, les démonstrations qu'elles constituent, le plus souvent par sorites et enthumèmes, et mille autres choses dont on tirera le meilleur enseignement qui soit, étant toujours conforme à l'esprit du joueur même.

On juge si la matière est abondante. Notre docte Rabelais connaissait, de son temps, deux cent seize manières de jouer aux cartes frivoles ; combien ne sont pas plus nombreuses les combinaisons d'un tel jeu de tarots ?

6

Enfin, que si quelqu'un n'y trouve point toute sa satisfaction il veuille bien m'excuser ; j'ai fait de mon mieux. J'ai pris, *de auditu*, toutes les notes que j'ai pu ; mais il s'est trouvé, comme cela arrive, que, de retour en mon cabinet, et mettant en ordre ces notes, quelques difficultés s'y sont fait voir que je n'avais point soupçonnées (1). J'ai essayé de revoir la tzigane ; par malheur, je n'ai trouvé, au revers du fossé, que le crottin de la haridelle qui tirait la voiture et qui l'avait emmenée et la fille.

LES CINQUANTE-DEUX CARTES

eh oui c'est dur métier de chien
tous chemins montent pour aller au moulin
recommencer toujours encore demain
c'est dur quand même

(1) Ainsi, pour deux cartes que je n'ai pu absolument restituer, je les ai remplacées par deux petites chansons qui me paraissent aussi bien faire l'affaire.

oui mais un moulin un moulin
un haut moulin qui a des ailes

—

l'école ici
là le chemin
l'église au tournant
l'auberge un peu plus loin
ce n'est pas difficile

tu entres tu dis bonjour les gens
tu bois un coup tu t'en vas les pieds devant
ce n'est pas difficile

—

le chemin la tour l'escalier
l'escalier le toit la fenêtre
la fenêtre l'horizon le ciel
le ciel et les planètes

le carrosse sur ses roues
le cheval sur ses pieds
l'homme marche avec sa tête

—

nu dans l'eau
vêtu sur le pont
l'amour c'est la rivière

mais il y a aussi les bateaux

—

tu es le vin nous t'adorons
dieu prisonnier des secrètes prisons

tu es l'eau nous te méprisons
fille si gaie si vaine si agile

ma coupe beau sein parfait buvons
buvons la coupe et qu'on la brise

—

nombre 7

chiffre 4 mon petit marmouset
des pieds des mains ah être en haut
un grand I sous un grand chapeau
chiffre 3 dos du regret
vieille à fagot
descendre

—

maisons du ciel
les destins en images
petites filles qui donnent la pomme
pour savoir qui sera dessous

toujours Pâris au milieu d'elles
les enfants les dieux et les fous

—

cette neige si parfaite sur terre
le beau silence sur les toits
le vent terrassé sur la terre
le soleil qui a froid

angelots
tout descendu le ciel
les canards attendent le dégel

—

ce fumier et tout l'or du monde
yeux mis clos une chienne qui songe
les petits au ventre grouillant

à cette source au bois féconde
de tant de beaux petits chiots blancs

—

seule fenêtre
une main claire
rose une lumière entre les doigts

adieu

point de visage
les éphémères
l'ombre pleine la nuit bleue

—

à dents rangées chemin mordu
durs passants à empreintes vaines

ce nuage sans couleur qui vous suit
ce nuage sans couleur qui s'abaisse
peu de chose souffle de vent rideau de pluie
et un parfait linceul de neige

—

dents jaunes
mangeur de béthel
dents noires
ma chique et mon brûle-gueule

dents blanches dans une pomme
c'est bien sauvage aussi

—

mon beau château
asseyons-nous sur l'herbe
j'ai vendu ma maison

une flûte de roseau
une barque sur l'eau
mon beau château
d'Espagne

—

connaître

qu'un ami soit loin
la tête est haute
les yeux sont vains
la femme soit proche
le sens est étendu
mille formes au corps nu

connaître

—

un enfant devant un gros livre
sur quoi quelque chose d'écrit

un magister qui latinise
dresse à ronger une souris

un merle entre deux cerises
a déjà tout appris

—

cœur de moelle si légère
pieds tenaces bras noueux
tête de cime aux oiseaux bleus

ô mon père
mon grand-père
aimé divin du feu

—

porte obscure fenêtres borgnes
âtre au cœur mort
un chat la nuit

—

tête claire cœur sonore
un cher ivrogne
un doux mépris

—

col à licou voici mon âne
licol au cou voici la foire

je vendrai bien mon âme
prend-la par mon licol
mais me laisse le cou

—

cette belle que voilà revenant du verger
embrassez-nous la mère

une chanson encore nous irons nous coucher
les gas avec les filles et le coq au clocher
embrassez-nous la mère
et le coq au clocher

—

quelle hurle du diable
tous ces chiens d'ouragan
que me veux-tu sorcière
la porte du cimetière
bâille du grand battant
chantons les gars voici la ville
chantons les gars voici les gens

—

et mille et mille moins mille et mille
gennis
et mille et mille et mille et mille
champis

main sur la bouche parle à l'esprit
bouche sur la main parle aux hommes

—

pieds blancs
je t'ouvrirai ma porte si tu veux
je t'ouvrirai mon lit si tu veux
si tu veux tu boiras dans mon verre

et quand je mourrai si tu veux
je te donnerai ma tombe

—

moulin qui tourne dévide la rivière
ânon qui trotte déroule le chemin
chevalier de la marjolaine

et toi qui fais des pieds des mains
ta vie comme une pelote

—

quand les filles se donnent la main
quand la foire montre son ventre
quand on est tous frères et qu'on chante

c'est qu'il va pleuvoir passe ton chemin

—

j'ai ouvert ma besace sous le ciel
au mois que tombent les étoiles

alors la pluie y est tombée
dans ma besace j'ai regardé
et j'y ai trouvé les étoiles

—

on croit une nonne
au tour du couvent

on dit demain
j'attends je viens
je mets hier dans aujourd'hui
et j'arrête le monde

—

la grive a vu ta main
la grive a vu ta main
ton blé ne poussera point
semeur de perles

bon bon qu'il dit ça ne fait rien
ça ne fait rien qu'il dit
mangerons-nous pas les merles

—

braise à l'œil rouge
flamme à l'œil bleu
fumée

mes jolis yeux s'éteignent
la fumée monte au ciel

—

belle en prairial
jambes redindaines
ma jolie chose
m'amour

et le boucher tout de même
pique une rose
sur la bête à l'étal

—

païenne à longs cheveux mouvants
grève nue qui tout du long s'y frôle
et l'impudique dieu étendu sur ses champs

caillou blanc
trois pies dans un champ
un homme

—

par ici ou par là
le chemin est en croix
la borne

chemin du souvenir
chemin de l'avenir
chemin de mon désir

chemin de ton mourir
le jour que t'arrêtera
la borne

—

riolé piolé
chandelle des rois
les beaux œufs de Pâques

muguette muguette

un bon quinquet pour éclairer
un œuf cul de poule pour manger
la jolie chanson pour pleurer
muguette

—

c'est n'avoir pas d'espace
que d'avoir des chemins
tu es savant tu comptes un à un
tu clopines bien sur ta béquille

tu ne sais pas sans ta souquenille
qu'il te pousserait des ailes au dos

—

ventre plein et plein
et cruchon plein et plein
et grenier plein et plein
et bourse pleine

chante chante
mon oison
route chante
ruisseau chante
mon oison
pigeon vole

—

face ou pile
cette pièce dans ma main

avare face immobile
les habits les figures le long ennui commun

pile grimoire muet
la pièce je la jetterai

la vie qui court je l'achèterai
ô beau hasard
face ou pile

—

ses souliers sur le pré
son bâton à côté
son chapeau flottant sur la rivière
je ne savais pas mon Dieu
comment on peut aimer mon Dieu

seulement cela un bâton des souliers
un chapeau flottant sur la rivière

—

ce bonhomme-là fumant sa pipe
il ne gênait personne on était habitué

et puis quoi tant de gens le curé le notaire
la mairie le corbillard le cimetière
les petits cousins les chantres et leur gosier

ce bonhomme si facile à vivre
si difficile à enterrer

—

pilori
et son supplicié

la justice
dans nos champs de blé
cela sert à faire peur aux merles

—

ne pleure pas mon petit gas
je te dirai un conte
un papillon deux papillons
une mouche au plafond
il était une fois
il était une fois hélas

il était une fois
mon beau conte

—

miserere
bonnes gens qui passez

sous le porche de l'église
miserere
un bénitier plein de péchés

une nonne dans sa chemise

miserere
un doigt qui n'ose au bénitier
miserere
miserere

—

vie aux belles mailles
le carrelet hors de la rivière
bondit au ciel et le poisson bondit

ce n'est pas le cœur qui tressaille
c'est le filet d'amour de rêve
où il est pris

—

ce matin suspendu
cette lune qui s'efface
couleur incertaine de ciel

pluie ou neige
quel jour sera-ce
beau noire soir secret toujours pareil

—

un baiser
deux baisers
mignarde
chante la route ô gué

quand elle dira je t'aime
n'oublie pas de l'étrangler

—

le pré peint en vert le soleil
la mare le fait fondre en cachette
le buisson l'a tout déchiré

et la vieille dans le bois
en ramasse les miettes

—

et Dieu dit à Adam

la marmite en gémit et pleure abondamment
tout le long de son ventre

elle rit bien cette pleine de soupe
dit Adam
et rit aussi
bonne bête

—

féri féri fiérabras
beau garbe gabe et gale
et ci et ci et ça
qui colit barbam

mais tourne un peu le dos
et ça
qu'on voie ta bosse

—

poisson qui saute
un beau vol de couteau
les fleurs rouges goutte à goutte
et cette grande tache toute

comme sa robe tombée en rond

—

la treille et la vieille
et le chat au soleil

sur le carreau on voit bien l'heure
mais ne sait pas quelle heure c'est

—

lune au nuage
œil aux persiennes
lune pâle
pucelle en chemise
lune rousse
belle fille nue dans les blés

le soleil se lève au sommet roide des peupliers

—

au soir vous qui faites les yeux doux
bonnes petites maisons à genoux
sous vos cloches jetant des gros sous
benoites étroites

le ciel au travers d'un carreau
l'amour en chemise sous un rideau
et même la mort dans une boîte

—

la hulotte à doux cœur sanglote
des doigts menus touchent le silence
les crapauds dans la nuit flûtant

une chauve-souris sur l'eau creuse
douze corbeaux autour du cadran

—

deux roues dans le soir toutes seules
guidées au songe long des fossés

deux roues pour traîner toutes seules
tant d'inconnu tant de silence
tant de gens qui demain encore vont passer

KER-FRANK-HOUX.

NOMADE

—

Nous avions fait halte au bas d'une colline. La route continuait, indolente et vague, bientôt confondue dans les terres.

Les dunes, à notre droite, se poussaient soulevant leurs épaules lisses et violettes vers des montagnes embrumées que nous prenions pour des nuages. En face tout le désert. Des oueds taris, un bouquet de tamaris, des pâturages broutés et quelques tourbillons de sable, ocres et cuivres, sur l'horizon. Et le silence.

Puis l'ombre se mit à pleuvoir.

Un dromadaire allongea son cou sur la terre chaude et gargouilla de repos. Un cri inquiétant de hibou, un frémissement d'ailes qui s'éloigne. Une jument hennit faiblement.

La nuit venait.

Et des chacals invisibles grimpèrent des replis des oueds et, sur le crâne crevassé des collines, ensemble glapirent.

Mon guide les écouta, son visage osseux frissonnant. Il murmura :

— Elles sont venues, les pleureuses. Pleurez. Pleurez sur la fille de la colline !

Ensuite, il demeura rêveur. Comme les Mages, ses pères, contemplant le ciel, le bédouin semblait lire une légende en déchiffrant l'écriture des étoiles.

Les Astres clignotaient comme des yeux qui parlent.

Une brise fraîche papillonnait autour de nous. Le bédouin s'enveloppa frileusement dans son burnous de

laine et prit entre ses mains ses genoux qu'il serra contre sa poitrine. Il y appuya son menton et tristement soupira :

— O Nuit ! O mes amis !

Et il raconta.

« Il était un orfèvre, dans la tribu des Bénis-Lahâms, très aimé des bédouines qui ne trouvaient pas son pareil pour leur œuvrer de jolis bijoux.

Il avait une jeune fille, Jawhar, et ce nom indiquait que, gemme du désert, elle éclipsait tous les joyaux de l'éclat de sa beauté. Chose étrange ! Jawhar n'appréciait guère les bijoux de l'orfèvre. Elle ne portait pas à son bras bracelets de cuivre ou d'argent, ne se sentait aucun goût pour les bagues qui enserrent et meurtrissent les doigts, pour peu qu'on engraisse ; son nez restait vierge de tout anneau ; les colliers d'ambre et de corail gênaient dans ses ébats son cou souple et sa poitrine nerveuse ; elle les oubliait toujours sur une peau de chevreau, sous la tente. Les rosettes n'avaient jamais fait un trou à ses oreilles.

Elle se renversait, se pliait, les bras aux hanches, et riait franchement lorsque, par hasard, elle rencontrait la femme d'un chef déambulant avec un lourd bracelet sonnant contre ses chevilles, et des breloques s'entre-choquant au bout de ses tresses. Que c'était amusant !

Elle se sentait elle-même un vivant joyau. N'y avait-il pas des diamants dans ses yeux, du corail fondu sur ses lèvres, et tous les reflets de l'or et du soleil sur son corps, quand, toute ruisselante, elle se dressait au creux du ruisseau, et fixait l'onde dormante comme un miroir ?...

Cela lui suffisait.

Cependant, lorsque, vers le soir, elle revenait des champs, on la voyait toujours parée de fleurs sauvages écarlates.

Son père lui demandait :

— Qui a tressé ces fleurs dans tes cheveux ?

Elle ne répondait jamais. Son père soupçonnait toutefois quelque pâtre nomade.

Un soir, elle rentra sous la tente familiale tard, très tard et sa mère la gronda et la tira par la manche de sa tunique, violemment. Son père, en lui prenant les mains, fut intrigué et adouci de les voir pleines de pièces de monnaie inconnues, verdâtres, et de bagues rouillées, aux formes excentriques.

— Où as-tu trouvé ces pièces et ces anneaux, Jawhar ?

— Là-bas, dans des dunes de sable.

— Dans les sables ?

— Où il y a des ruines, des antiquités. C'est très loin.

— Et qui t'a emmenée si loin du campement ? N'as-tu pas peur ?

Jawhar se tut et, rougissante, regarda sa mère.

— Dis la vérité. Sinon, par la tête de cette fille de l'oncle, ta mère, je t'attacherai aux cordes de la tente, comme une chèvre.

— A quoi bon? douce barbe. Je saurai bien me rendre libre ; et j'irai jouer encore là-bas, avec Mézéel, le pâtre, et entendre la musique de sa flûte de roseau.

C'est lui qui a creusé dans les ruines et m'a rapporté toutes ces choses. C'est merveilleux !

— Et après ?

Elle se rapprocha de la poitrine de sa mère et dit,naïve :

— Après, il m'a embrassée.

L'orfèvre s'emporta et malmena l'impudique dans sa colère paternelle. Quant aux bijoux déterrés, il continuait de les examiner avec autant de curiosité que de mépris. Sans doute, venaient-ils de quelque peuplade ancienne qui avait campé par là, il y a longtemps, bien longtemps.

— Tu ne sortiras plus pour jouer avec le pâtre, Jawhar, toi, la fille de l'orfèvre. Allah nous garde ! dit-il à sa femme. Et le fils du chef qui ne regarde qu'elle, lorsqu'elle revient du ruisseau, avec sa tunique plaquée sur son épaule ronde, mouillée par l'outre pleine !

Et il arracha à sa fille les bijoux étranges qu'elle avait eus pour un baiser.

Jawhar, perdant son cadeau qui, soudain, lui était si cher, devint triste, immobile et muette comme la nuit. Elle s'endormit après avoir pleuré et pensé dix fois à Mézéel et à la colline aux bijoux.

Les jours suivants, elle ne vécut plus que dans l'espoir d'une escapade dans les dunes lointaines. Enfin, elle osa. Elle se glissa sous un pan de la tente, du côté du désert, et se dérobant à travers broussailles et tamaris, elle s'éloigna. Tout droit, elle courut sur les collines familières. Elle n'avait pas peur. Mézéel était-il là à l'attendre ? Quelles mystérieuses trouvailles feraient-ils ? Et les bédouines qui seraient jalouses ! Tout cela.

Ce soir-là, sa mère l'attendit jusqu'à la levée de la lune. Jawhar ne parut pas sur la route du campement. On la chercha partout, et les terres vides rendirent en échos son nom crié dans toutes les directions : Jawhar ! Jawhar ! Rien. Nulle part on ne trouva signe d'elle. Le vent avait déjà rejeté le sable sur les traces de ses pieds.

On parla longtemps de sa disparition sous les tentes des Béni-Lahâms. Et les bédouines, au ronron des petites meules qu'elles tournent indolemment, chantèrent de mélancoliques mélopées et des plaintes sur son sort.

Le pâtre Mézéel, plus malheureux que tous, erra nuit et jour, du creux des dunes jusqu'à leurs sommets. Il ne trouva rien, si ce n'est quelques crottes de chameau dispersées sur une direction déjà perdue sous le sable. Des maraudeurs, un clan nomade, avaient passé par là; surprenant la jolie enfant seule, ne l'avaient-ils pas...... ? Mais il garda le secret pour lui. Depuis cette découverte, sa douleur devint plus vive chaque jour à son souvenir, blessure empoisonnée qui fait mal et ne se ferme plus.

Et les jours blanchirent et les nuits s'obscurcirent de deuil, incalculables. Jawhar ne revenait pas. Et Mézéel ne la quittait pas de sa pensée, comme s'il la portait constamment dans son cœur. Les parents finirent par croire que leur fille avait été dévorée par un fauve. Mais celui

qui l'aimait soupçonnait une vérité plus torturante.

Puis vint une année sans pluie. Durant des mois interminables, un été de malédiction détruisit les herbes, brûla les pâturages, dessécha les ruisseaux et tua le bétail. Les bédouines ne pouvaient plus se désaltérer qu'aux mamelles chiffonnées des chamelles. Les champs étaient secs et durs comme des bancs de rochers. Pas une goutte ne vint humecter les lagunes taries ou féconder les mamelons nourriciers. Les troupeaux furent alors frappés de maladies inconnues, les hommes aussi. Et bientôt, les chamelles, seul espoir de la tribu, toutes pelées, décharnées et titubantes, traînaient désolément devant les tentes leurs mamelles ridées et pendantes comme des peaux.

Quelques-unes allongeaient le cou et mordillaient avidement les cordes des tentes.

Et le Semoum, de ses tourbillons étouffants, s'abattit un matin sur le campement et, tout le jour, il plut du sable chaud.

Sans doute, le lieu du campement était tombé sous le coup d'une implacable malédiction, et, tout le monde en convint, ce fut depuis la disparition de la fille de l'orfèvre.

Dès lors, le Sheick ordonna de lever les tentes et de changer de terrain de pâturage et de chasse. On partit donc : femmes, enfants, bédouins armés de massues, cavaliers à la longue lance, bergers poussant les troupeaux, dans un nuage de poussière.

Ils s'en allèrent, comme entraînés, à la recherche du fétiche égaré, vers un territoire meilleur.

Et leur caravane lamentable, égrenée dans les collines chaotiques, se profila sur l'horizon violet du soir, comme la silhouette décharnée d'une forêt d'hiver.

Or, il arriva, par ce temps-là, que dans le harem du sheick des Oumars, tribu riveraine du Dijleh, on vit soudain entrer une femme nouvelle. Elle n'était pas de la

tribu. Des rumeurs curieuses se colportaient sur son origine. Des Oumars maraudeurs, l'ayant enlevée, l'avaient abandonnée à leur sheick.

Proie de rapine, enfant perdue ?

Cette histoire étrange, poétisée par les vives imaginations, corsée par les mauvaises langues, courut le long du fleuve et prit le retentissement d'un grave événement.

Que l'étrangère fût belle, jeune et svelte, cela chatouillait tous les yeux. C'était justement pour ses qualités exquises que les femmes des Oumars,— était-ce jalousie? — se la représentaient comme le signe précurseur d'immanquables catastrophes.

Toutefois, les jeunes guerriers de la tribu, au sang bouillonnant et aux yeux câlins, n'étaient pas aussi superstitieux. Ils abandonnaient la chasse et les glorieuses razzias pour rôder autour de la demeure du sheick, furtivement, le poignard piqué dans leur ceinture et leur burnous retroussé, prêts à s'entre-tuer pour l'enlèvement de la belle.

L'étrangère demeurait invisible. Le sheick était-il si jaloux ? Qui aurait osé lui disputer ce rare butin ? Néanmoins, la garde avait été doublée autour du château en pisé. Et le chef, naguère si généreusement hospitalier, n'inspectait que rarement le campement, l'air renfrogné et les yeux méfiants.

Bientôt se répandit un bruit troublant : l'étrangère regimbait à la captivité. Elle se révoltait, menaçait et suppliait. Quelques bergers, revenant une nuit des pâturages, avaient aperçu une fine silhouette glisser au bord du fleuve, geignant et se lamentant dans une chanson plaintive.

Une autre nuit, l'alerte fut subitement criée par-dessus les tentes endormies autour du château. Surprise ! Une brusque razzia ? Les nomades n'attaquent pas dans les ténèbres nocturnes. C'est la loi du désert. Qu'était-ce ? Une bande de cavaliers s'était lancée dans les terres, je-

tant l'épouvante de son galop effréné et de ses cris farouches. Ils rattrapèrent la fugitive, et l'un d'eux, l'enlevant lestement sur son alezan, la reconquit.

Hors d'haleine, hoquetant et sanglotant, elle fut ramenée chez le sheick dont la barbe se penchait déjà à terre, soucieuse et humiliée. Quand ses gens se furent retirés, il lui demanda d'une voix cassée par l'âge, que la bonté faisait chevroter :

— Pourquoi cette insulte à mon hospitalité ? Pourquoi fuir ?

Affaissée sur le tapis, elle pleurait ; des sanglots secouaient les rondeurs de son corps tentant. Le chef la regardait; dans ses yeux, dont une étincelle pouvait anéantir le monde des tentes grouillant à l'entour, il y avait du désir et de la mélancolie qui s'écoulaient timidement vers ce corps vaincu, mais captivant.

— Pourquoi fuir ? Depuis ta venue bénie, tu es ici une princesse. Mes vieilles épouses tissent de leurs mains tes manteaux de laine et mes filles t'apportent ton eau de leur main. T'ai-je fait le mal, si je t'aime ? Parle, Jawhar, fais-moi entendre la flûte de ta voix.

Elle retira d'entre ses cheveux croulants son visage barré par les traces des larmes, et réclama en dévisageant le tyran :

— Ma mère, ma famille, ma tribu, mon...

— Je te l'ai dit, je connais ta tribu et ton sheick ; nous fûmes bons voisins, nous nous coudoyâmes dans maintes razzias et ils n'ignorent pas mes exploits. Epouse-moi et nous partirons à la recherche de tes frères nomades. Je leur donnerai la moitié de ma palmeraie sur le Dijleh.

Toujours le même refus scellait les lèvres de Jawhar.

Il ricana douloureusement.

— Je suis vieux ! Reproche-t-on son âge au vieux lion qui a défié les chasseurs et éparpillé la force de sa griffe dans chaque flanc de gazelle tuée ? Et dis-moi. Est-ce que les dattiers, vieux de deux générations, sont pour cela

impuissants à nourrir le campement de leurs grappes abondantes ? Et faut-il les abattre ?

Elle répliqua :

— Le vieux lion ne se trouble pas à l'odeur des gazelles ; et le palmier, qui a nourri deux générations de bédouins, protège de son ombre le campement familial, et résiste aux souffles du Semoum qui l'assaillent et convulsent la touffe de ses palmes. Médite bien ce langage du désert.

Le sheick baissa la tête ; puis d'une voix où revenait l'autorité sans bornes du maître :

— J'ai compris. C'est ton cœur qui se défend. Et tu aimes dans ta tribu.

Un imperceptible frémissement courut dans ses cheveux flottants en désordre. Elle ne répondit pas et resta impassible.

Il l'enveloppa d'un regard ardent où pétillait un désir contenu sur le point de jaillir en tumulte.

— Mon hospitalité te blesse ! En es-tu fatiguée ? Que veux-tu encore ?

— Libre ! Je veux être libre et suivre la course lointaine de ma tribu dans le désert, car je la vois errer là-bas, vers de nouveaux pâturages et des sources nouvelles.

— Pourquoi me quitter ? Et si je ne pouvais plus vivre sans ta caressante présence autour de moi ?

— Ma famille, ceux de ma tribu qui m'aiment, se meurent, sont peut-être déjà morts désespérés de ma disparition. Et je resterais ? Partir, partir !

Elle éclata en sanglots ; se levant chancelante, échevelée, sa poitrine blême, haletant hors de la tunique déchirée, ses bras tordus, ses mains incurvées et suppliantes, elle clama :

— Par tes aïeux, laisse-moi partir. Je mourrais ici, et là-bas, ma mère, ma tribu, mon Mézéel...

Sa douleur affolée la trahit. Le sheick, souffleté par la dure rivalité de ce nom, s'abandonna à son courroux. Il

bondit sur elle, et, la saisissant dans l'agitation démente de ses bras contractés, il la secoua, comme s'il secouait un arbre dont les fruits sont inaccessibles. Lassé vainement, il la repoussa de toute sa violence et l'abattit sur le tapis.

Elle se pelotonna, se fit toute petite, ses bras enroulés protecteurs sur ses seins, et fut inerte.

Après l'avoir contemplée, le sheick se mit à grommeler dans sa barbe. Puis il s'agenouilla près d'elle, et enfouissant avec une volupté suprême son visage ravagé dans la masse des cheveux hallucinants de leur tourbillon noir, il pleura longtemps, sans bruit, brisé et faible comme s'il avait perdu la raison.

Depuis ce soir-là, Jawhar fut torturée par le plus morne désespoir. Les portes de la fuite s'étaient fermées à tout jamais devant elle. On aurait dit, à la voir errer, le jour, aux confins de la palmeraie, les yeux creusés d'ombre, et la tête tombante, qu'elle s'en allait porter péniblement son squelette au cimetière. Les bédouines la disaient folle, possédée par un Djinn et s'écartaient d'elle ; d'aucunes, apercevant sa traînante silhouette au détour d'une colline, laissaient échapper leur jarre et s'enfuyaient terrorisées.

Alors toute la souffrance, la haine et l'épouvante envahirent le cœur de la nomade et y firent la nuit.

★

— Ya leyli ! O nuit !

Le sable est moins chaud, le voyageur est moins las,
La caravane qui n'a pas bu
Marche aux frais rayons de la Lune.
L'Amân aux voyageurs de la nuit !
C'est la loi du désert.
Hiboux ululent, chacals glapissent,
Tous en chasse.
Le cavalier, couché comme sa lance,
Rêve de tresses brunes,
Au clair de lune,
Ya leyli ! ô ma nuit !

La caravane des Béni-Lahâms errait toujours. Elle n'avait pas encore trouvé pâturages libres, ni eaux vives, ni terrain de chasse. Elle s'était jusque-là contentée de boire aux mares stagnantes quand ses éclaireurs en découvraient. Elle passait aussi des jours sans boire.

Les nomades avaient rencontré maints campements disséminés à travers la solitude, poussés comme des bouquets d'herbes noires et dures au bord de ruisseaux à moitié taris, ou à côté de citernes en ruines au fond desquelles une légère couche d'eau croupissait, verte de grenouilles.

De loin, les aboiements des chiens chassaient les nomades. A chaque tribu son pâturage. C'est la loi du désert.

Un jour, les Béni-Lahâms rencontrèrent trois cavaliers. Alerte chez les bédouins ! Etait-ce l'avant-garde d'une bande de pillards ? On s'apprêtait à combattre ; et les lances, du haut des épaules, s'étaient allongées, nerveuses et hérissées, dans la main des nomades.

Mézéel se porta vers les assaillants.

— De quels Arabes êtes-vous ?

— Des Béni-Lahâms !

— Nous aussi.

— Le Salam et l'Amân sur vous ! ô frères ! Notre campement est à l'est de Koût. Nous sommes sur les traces d'un Ghazou qui nous a emporté plus de cent chamelles avant-hier. Et il y a un jour que nous n'avons rien bu.

— Nous n'avons pas vu de Ghazou sur notre route.

Et Mézéel offrit son outre.

Avant de boire, les frères s'inquiétèrent :

— Où allez-vous ?

— Nous cherchons des pâturages, et de l'eau. Nous aussi, nous ne buvons pas tous les jours.

— En ce cas, nous ne pouvons toucher à votre eau. Qui sait quand vous en retrouverez.

— Buvez, ô frères, Allah est généreux.

L'un des nouveaux frères défit la ficelle et, tenant la

bouche de l'outre entre deux doigts, il l'éleva au-dessus de sa bouche et desserra peu à peu ; un mince filet d'eau jaunâtre tomba en crépitant entre ses dents avidement retroussées et ses lèvres brûlées.

Le deuxième et le troisième eurent leur tour de ce bonheur qui prolongeait leur existence. Quand l'outre retourna suspendue sur l'épaule de Mézéel, elle n'était plus qu'une peau flasque et aplatie.

Les yeux des désaltérés pétillaient. Ils ne s'éloignaient pas encore, mais voulaient servir à leur tour la tribu.

La caravane arrivait autour d'eux.

— Et de quelle tribu est votre Ghazou ? demanda Mézéel subitement soucieux.

— Des Oumars. Leur grand campement est par là sur le Dijleh le grand fleuve ; la plus belle palmeraie !

Leurs doigts pointus accusaient des étendues verdâtres, sur le couchant.

Les regards des Béni-Lahâms convergèrent vers la terre promise. La palmeraie du grand fleuve ! Ils sentaient que leur route devait passer par là ; et leurs lances et leurs sabres aussi, s'il le fallait !

— Est-ce loin ? demanda Mézéel.

— Combien d'outres d'eau vous reste-t-il ?

— Un quart d'outre par homme jusqu'à demain soir, si Allah n'envoie rien devant nous. Et rien pour les chevaux. Quant aux chamelles, elles n'ont pas bu depuis cinq jours, les mesquines !

— Vous brûlerez du feu, de la soif, car vous n'y arriverez pas avant deux jours, si vous arrivez. Et entre nous et le Dijleh il n'y a que sables. Que ferez-vous ?

Le chef des nomades mesurait des yeux l'affreuse étendue où toute sa caravane pourrait ensevelir ses os, dès demain. Les outres sèches, la soif, un tourbillon de Semoum, et tous retourneraient aux sables d'où ils étaient sortis, comme l'herbe sèche.

Mais les chevaux piaffaient déjà, voulant partir ; et les

chamelles redressaient le cou et suspendaient la tête sur le désert, sentant quelque chose d'invisible.

— Les Oumars ne sont pas dignes de nos tribus. Ce ne sont pas des guerriers. Ils ne se battent pas, mais ils volent les chamelles, la nuit, comme des maraudeurs. C'est un clan sans honneur ; ils enlèvent les bédouines; la femme de leur sheick est une étrangère qu'on a volée à sa tribu.

— La route ? demanda Mézéel, décidé.

— Pas d'inquiétude, je vous accompagne.

— Alors marchons,commanda Mézéel prenant la tête de la caravane vers la direction terrible. Sur l'ordre de leur compagnon, les deux cavaliers dirent adieu et s'éloignèrent sur leurs pistes.

Vers le soir, la caravane des Béni-Lahâms s'allongeait, à travers les sables, rampant en soubresaut comme un python géant attiré par les senteurs du grand fleuve et des herbes cachées. Ils voyagèrent lentement à travers sables; ils ne suivaient ni route, ni piste, ni trace aucune laissée par les nomades. Ils allaient tout droit sur le couchant. Lorsque deux nuits et une journée de marche et de privations eurent collé à leurs jambes la fatigue comme une déprimante sangsue, l'eau manqua. Ils se levèrent le deuxième jour avant l'aurore ; ils ne distinguaient pas encore un fil blanc d'un fil noir. Instinctivement, ils portèrent la main à leurs outres ; une fraîche humidité seule y restait pour les désaltérer. Ils se réunirent et partirent. Les outres pendaient à leur côté, molles, grises et ridées comme le ventre d'une vieille.

Le guide des Béni-Lahâms du Nord était là-bas en avant. Son cheval, réduit en squelette, avançait toujours d'une allure monotone et sûre. Mézéel suivait sur sa jument ; il s'arrêtait au tournant d'une dune et regardait sa tribu jusqu'à ce qu'elle fût toute rassemblée, gens et troupeaux, et acheminée derrière lui.

Sur chaque flanc de la caravane, la lance d'un cavalier nomade pointait confusément à distance, signal de sécurité et de veille : c'est la loi du désert.

Puis l'aube ouvrit le désert devant les yeux des nomades, immense et sec à donner le vertige. Bientôt le soleil brûla leur dos. Un tourbillon de poussière impalpable, vaguement ocre, suivait la caravane. Pas un bruit. Les bédouins baissaient la tête et, la gorge aride, la langue collée dans la salive épaissie, se taisaient. Quand le soleil monta, ils mirent leurs outres sur leur tête.

Lorsqu'il n'y eut plus une tache d'ombre que sous le ventre des bêtes, la chaleur fut telle que les sables étincelants brûlaient comme l'intérieur d'un four ; la sueur, comme une source chaude, s'égouttait et aveuglait les yeux. En sentant ces gouttes glisser sur leurs lèvres, machinalement les nomades sortaient le bout de leur langue et léchaient.

Alors, vint la soif. Leurs jarrets furent brisés. Ils ne pouvaient plus ni marcher, ni respirer. Ils se groupèrent, firent coucher leurs bêtes, étendirent leur burnous pardessus la bosse des dromadaires et tous se couchèrent à l'abri, pressés contre les flancs velus, humides de sueur. Ils ne bougeaient plus. Leur gorge sèche se cimentait étouffant le souffle. Leur bouche, où les dents crissaient de grains de sable, dont les lèvres gonflaient, ne s'ouvrait plus. Et les outres, où les traces humides s'évaporaient, fumaient comme des torches éteintes. Quelques bédouines sortirent une boulette de plomb de leurs haillons, la glissèrent entre les dents serrées et se mirent à sucer, en regardant le désert de leurs yeux éperdus, fixes, à demi fermés. Une bave blanche suinta à travers leurs lèvres. Ils se recroquevillaient, se tenaient le ventre et se tordaient dans leur torture. Puis ils s'immobilisaient.

Et des ronflements, des toux profondes éclatèrent pénibles et rauques comme des râles. Comment se relever, vivre et marcher encore !

Enfin le soleil se pencha, descendit et allongea les ombres d'un côté.

Alors le chef de la tribu arracha sa tête des flancs de son chameau et le regarda longuement. La pauvre bête avait allongé le cou sur le sable, en plein soleil, et toute figée, immobile, les yeux fermés, semblait tombée pour rester là et mourir. Le chef tira son sabre et l'égorgea. Ensuite, il appela les Béni-Lahâms. Ils vinrent et firent cercle, en hâte, autour de la bête immolée, comprenant qu'ils allaient boire. En effet, ils lui ouvrirent le ventre et en retirèrent une outre gluante et gonflée qu'ils suspendirent à une selle, bien à l'ombre. Quand l'outre fut refroidie, on y fit une incision et on appela les enfants et les femmes. A quelques-unes on dut ouvrir la bouche de force, tellement les mâchoires avaient été contractées par la torture de la soif.

Au contact de quelques gouttes délicieuses et génératrices de la vie, des yeux scellés se rouvrirent et des lèvres violacées sourirent. Les assoiffés renversèrent la tête sous l'outre suspendue, plus exquise que la mamelle de leur mère. Chacun recueillit quelques gouttes fraîches, sa part de vie, sur lesquelles il referma les dents et les lèvres pour que pas la moindre parcelle n'en fût évaporée.

Lorsque la dernière goutte tomba entre les dents, brillante comme un éclair, trois nomades n'avaient pas encore bu : le chef de la tribu, Mézéel et le guide.

Mais on chargea aussitôt les bêtes et on repartit. Quelques heures de marche à travers sables et le soleil, posé comme une braise sur la poitrine des nomades, ramenèrent la soif et ses tortures. Seuls n'y faisaient attention les trois qui n'avaient pas bu, car leur souffrance s'émoussait. Mais les autres marchaient, raidis, les yeux hagards, le pas précipité, voyant partout s'étendre des nappes palpitantes, dans le mirage.

Et le soir vint. Et la soif déchirante affolait les Béni-Lahâms.

C'est alors que sous la lumière fulgurante et croulante apparut la palmeraie et ses touffes vertes striant le pourpre du soleil.

Et soudain une brise humide froufrouta, vint au-devant des nomades et s'engloutit dans leur poitrine. Les chevaux dressèrent leur tête, dilatèrent leurs narines, et hennirent, voyant déjà les reflets rouges du grand fleuve ; les dromadaires allongèrent le pas, impassibles. Tout le bétail fut secoué par l'odeur des herbes.

Le bras du guide dardait déjà vers l'horizon. Mézéel avait tiré son sabre, tandis que le chef de clan ralliait ses hommes.

Ils laissèrent les femmes, les enfants et les charges des tentes à la garde de quelques vétérans. Et tous les guerriers, se faufilant dans les replis du terrain, s'avancèrent fébrilement. Ils approchaient sans se trahir.

Un crépuscule de flamme rougeoyant et violet irisait à leurs yeux les dentelures d'une palmeraie abondante. Sous l'horizon incendié des sinuosités rousses et bleuâtres s'enroulaient : le Djileh ! Ils apercevaient à travers les fentes de la forêt les bosses brunes des tentes et la masse carrée, au centre, du château en pisé du sheick. Et des prairies herbeuses, et des pâturages tout autour. Et l'eau scintillante et rapide, mamelle gonflée, intarissable, infinie, où ils pouvaient bondir et boire.

Les nomades étaient ramassés pour l'attaque, fauves irrésistibles, poussés par la soif ardente.

— Ce sont les Oumars ! Ils ont volé les chamelles des Béni-Lahâms ! dit le guide en aiguisant son sabre contre un poignard.

— Ce sont les Oumars ! Ils ont volé la fille des Béni-Lahâms ! murmura Mézéel.

— Que dis-tu ? Que dis-tu ?

— Jawhar ! Ils ont volé Jawhar ! Et là-bas, elle est là-bas, esclave et prisonnière. La fille des Béni-Lahâms : Jawhar ! La volée...

— Jawhar ! Jawhar ! firent des voix tumultueuses et irritées.

Des sabres grinçaient sur des sabres; des mâusers excitaient à la bataille de leurs cliquetis bruyants et ouvraient, en ricanant la bouche pour happer les cartouches.

La moitié des Béni-Lahâms, le guide avec Mézéel en tête, première vague d'assaillants, fondirent brusquement sur le campement des Oumars. Ils ne criaient, ni ne lançaient insultes et défis ; ils brisaient, renversaient tout, et, implacables, tombaient sur l'ennemi.

On ne les vit que lorsque, débouchant de la palmeraie, ils assaillirent les troupeaux et leurs gardiens qui revenaient du fleuve. Un épouvantable hurlement secoua le campement surpris, et des guerriers, en hâte, jaillirent des tentes, des recoins de la palmeraie, et se mirent à faire feu.

De toute part, la fusillade crépita. Brandissant leurs sabres, les Béni-Lahâms s'élancèrent sur le château du sheick. Ils se heurtèrent à une masse de bédouins hérissés de lances qui accouraient sur eux. Ce fut une mêlée meurtrière. Les sabres cinglaient et fauchaient dans la masse, tandis que les lances faisaient des trous sanglants dans les poitrines. Et des guerriers, de toute part, accouraient. Alors, la seconde vague des Béni-Lahâms, le chef en tête, sortit de la palmeraie, et poussant des cris stridents, étourdissants, qui en doublaient le nombre, se précipita à son tour dans la bataille.

Les Oumars crurent à une invasion innombrable et se tournèrent contre les nouveaux combattants.

D'un bout à l'autre du campement les bédouines hululaient lamentablement.

— Au château ! hurla Mézéel; et il y entraîna ses compagnons qui, de la pointe du sabre, s'ouvrirent une route derrière lui. Au même instant, la porte du château s'ouvrit et, entouré d'une garde nombreuse, le sheick apparut. Les Béni-Lahâms étaient sur lui comme la foudre im-

pitoyable. Les sabres rencontrèrent les sabres et résonnèrent en jetant dans la mêlée houleuse leur âpre chanson de métal.

Des lambeaux de burnous voletaient, tachés de sang ; des corps s'écroulaient en geignant; des guerriers s'encourageaient, battaient du sabre dans le tas et hurlaient. Et la voix du sheick fouettait la force des guerriers et, hargneuse, dominait le vacarme. Les Oumars luttaient pour leur sheick.

Soudain, chose incroyable, une jeune fille, le poignard à la main, bondit sur le sheick. Il fit un geste violent, pour s'arracher de l'étreinte sauvage, mais il se convulsa, il râla et se plia en deux ; le poignard était dans son cœur. Il chavira. La garde lâcha les Béni-Lahâms et se jeta sur la jeune fille.

— A moi, ô Béni-Lahâms !

— C'est elle ! C'est Jawhar ! Courons, ordonna Mézéel qui l'avait reconnue.

Les Béni-Lahâms écrasèrent leurs ennemis. Le sheick mort, ils n'avaient plus besoin de tuer. Ils étaient les vainqueurs. Mais pour sauver la fille de leur tribu, celle qu'on leur avait volée, ils rugirent et s'élancèrent vers elle, comme des lions, à travers les sabres et les poignards hérissés.

Trop tard. Au même instant, des lances rouges se croisèrent devant eux et sur la tête aux longs cheveux noirs.

Jawhar jeta un cri aigu, brisé, puis plus rien. Les gardes l'avaient immolée et l'étouffaient. Ils avaient, séance tenante, vengé leur sheick par le sang. C'est la loi du désert

Lorsque les Béni-Lahâms arrivèrent, en passant sur des cadavres, ils arrachèrent leur fille des griffes des Oumars et Mézéel la prit dans ses bras. Mais ils n'avaient arraché qu'une morte.

Quelques jours après, les Béni-Lahâms abandonnèrent la palmeraie des Oumars, emportant un butin immense.

Ils emmenèrent cent chamelles blanches, prix du sang de la fille de la tribu,et sur l'une d'elles, la plus belle, le corps de Jawhar, enveloppé dans les voiles de soie des femmes des vaincus.

Ils retournèrent à leurs dunes familiales. C'est là que, dans la colline où elle allait jouer, Jawhar fut inhumée.

Mézéel ne quitta plus cette colline. Il y pleura tant que tout son sang se changea en larmes. Il y mourut. Il fut enterré à côté de celle qu'il avait aimée et vu tuer à ses yeux.

Les clans de la tribu vinrent de loin pour visiter leur tombeau.

Tous les nomades connurent leur histoire si triste.

C'est là, regardez !... la colline de la Fille des Béni-Lahâms.

NAOUM.

QU'EST-CE QUE L'ASTROLOGIE SCIENTIFIQUE ?

—

I. — ATTITUDE DE LA SCIENCE OFFICIELLE EN FACE DE L'ASTROLOGIE

Quelle que soit l'opinion qu'on professe sur l'astrologie, son histoire ne peut laisser indifférent celui qui cherche à connaître l'homme dans son passé.

L'astrologie a eu, en effet, une importance telle dans les civilisations anciennes qu'il est inconcevable que les historiens l'aient si peu étudiée. La plupart l'ont même dédaignée sans chercher à la comprendre, tout en éprouvant le besoin de la critiquer.

Or, l'ignorance sur cette question aboutit toujours, dans la critique, à des erreurs déplorables de mise au point qui mènent forcément à la contradiction. Dès lors il n'y a plus moyen d'éluder celle-ci qu'avec des mots d'esprit, comme le prouve *l'Astrologie grecque*, de M. Bouché-Leclercq, membre de l'Institut (1) : malgré toute l'érudition remarquable dont cet auteur a fait preuve, son livre montre qu'il n'a pas la moindre idée de la base scientifique qu'a pu comporter l'astrologie chez les esprits sérieux qui en ont fait l'objet de leurs travaux.

D'autre part, on s'explique encore moins qu'après avoir été défendue par les intelligences les plus cultivées des temps passés, l'astrologie ait été condamnée, il y a près de trois siècles, par la science officielle qui, depuis, se refuse systématiquement à tout examen de la question. Cela est d'autant plus surprenant *qu'il est impossible de ren-*

(1) Voir l'analyse de cet ouvrage dans mon livre *Preuves et bases de l'astrologie scientifique.* (Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.)

contrer nulle part sa réfutation mise sous forme logique et expérimentale.

Celui qui voudrait soutenir le contraire n'a d'ailleurs qu'un moyen : c'est d'exposer cette réfutation, en tenant compte, bien entendu, des recherches faites et des preuves obtenues sur ce terrain depuis 25 ans.

Il y a là, on peut dire, un fait unique dans l'histoire des connaissances humaines, — et une sorte d'offense même à la Raison, — qu'on a toujours jusqu'ici plutôt cherché à éluder qu'à résoudre ; car on ne saurait prendre au sérieux des objections du genre de celle relative au *système astronomique* changé, invoquée par quelques-uns comme péremptoire : que ce soit en effet la terre ou le soleil qui tourne, celui-ci nous envoie toujours un rayonnement astral, donc une influence possible ; en tout cas, cette « influence » ne saurait être *à priori* plus admissible dans un cas que dans l'autre, et il en est de même pour les autres astres.

L'objet essentiel de l'astrologie n'est donc pas changé pour cela, malgré le dire des astronomes modernes tels que C. Flammarion et l'abbé Moreux (1). Ces auteurs ne fournissent d'ailleurs là-dessus que des hypothèses, des anecdotes et des bons mots en guise de réfutation scientifique, sans vouloir consentir à poser la question sur ses vraies bases, c'est-à-dire tout simplement sur sa définition.

Voltaire avait aussi avancé triomphalement dans son *Dictionnaire philosophique* l'argument du *changement du zodiaque*, dû à la précession des équinoxes. Il est vrai que, quelques pages plus loin, il le réfute lui-même en disant : « Les maîtres de l'art se trompent ; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister... »

Ainsi Voltaire réfute lui-même l'argument qu'il tenait

(1) Voir à ce sujet *l'Inconnu* et *la Mort et son mystère*, de C. Flammarion ; et, d'autre part, les réponses à ses objections dans mon livre, *Preuves et bases de l'astrologie scientifique.*

pour le meilleur et « le plus décisif », disait-il, contre la science qu'il attaquait !

En somme, Voltaire a éludé le fond de la question qu'il a cherché à étouffer sous la plaisanterie d'abord et les injures ensuite. Et l'on continue aujourd'hui à en faire autant... Cela est tellement vrai que la plupart, — à notre époque pourtant de libre examen, — se sentent froissés ou tout au moins gênés s'ils entendent quelqu'un parler gravement d'astrologie devant eux.

Pour l'honneur même de l'esprit humain, il est à souhaiter que la science moderne consente à s'en occuper avec franchise et qu'une lumière définitive soit faite pour tous là-dessus ; car il ne saurait être ici indifférent de savoir qui a raison : le savant, le psychologue et l'historien sont également intéressés au problème. Or, tous les mots d'esprit colportés là-dessus, bien avant Voltaire lui-même, ne feront rien pour résoudre celui-là. « L'esprit » tout seul (fait pour éluder l'argument scientifique) n'a en effet jamais suffi pour réfuter une science, ni pour l'établir.

A notre époque, pourtant d'analyse scrupuleuse, la majorité des esprits éludent l'astrologie comme indigne de préoccupation sérieuse ; et n'ayant aucune idée de ce que peut être sa définition et ses bases envisagées scientifiquement, ils ne soupçonnent pas que la question, loin d'être insoluble, peut très bien être mise au point par le calcul des probabilités judicieusement appliqué.

Il est vrai que les dictionnaires académiques ne sont guère faits pour les éclairer, car il suffit d'en ouvrir un quelconque à l'article « astrologie » pour se convaincre qu'aucune science n'a été plus maudite qu'elle.

On a peine à croire, dit laconiquement le dictionnaire Larousse, que les hommes les plus célèbres dans tous les temps, que Tacite, Galien, saint Thomas d'Aquin, Tycho-Brahé, Képler et mille autres s'en soient occupés... Cette absurde superstition ne disparut complètement qu'au XVII[e] siècle.

Cette dernière phrase est assurément inexacte : car non seulement il s'agit de toute autre chose que d'une « superstition », comme on va le voir, mais l'astrologie, qui n'a jamais « complètement disparu », possède actuellement des milliers d'adeptes intelligents dans tous les pays civilisés,et n'a jamais eu peut-être de base plus solide qu'aujourd'hui, — n'en déplaise aux négateurs mal informés.

L'intérêt capital serait évidemment de savoir non seulement *pour quelles raisons scientifiques valables* cette science « disparut » du monde officiel, mais surtout pour quels motifs tant de savants illustres ont consacré le meilleur de leur intelligence à la cultiver et à écrire des traités dessus, sans nullement méconnaître les critiques dont ils étaient l'objet.

Ce *fait*, que nul ne peut nier, n'a jamais encore été tiré au clair. Or, il est pourtant, à lui seul, de nature à justifier *à priori* toute enquête approfondie sur la question ; puisque, indépendamment de la recherche scientifique, c'est l'honorabilité intellectuelle d'un très grand nombre de savants anciens qui est en jeu. On ne saurait indéfiniment glisser là-dessus et faire ensuite « comme si de rien n'était » pour parler d'eux et glorifier leur génie qui a pu s'exercer en même temps ailleurs... C'est avoir raison à trop bon compte et faire preuve même d'un esprit critique plutôt ingénu.

II. — DÉFINITION DE L'ASTROLOGIE SCIENTIFIQUE

C'était au xxe siècle qu'il appartenait de faire la lumière là-dessus et de mettre au point la question comme elle le mérite.

Le « grand public » — comme on dit — soupçonne à peine encore le courant *d'astrologie scientifique* qui a pris naissance depuis un quart de siècle, — à l'étranger comme en France, — et qui n'est pas prêt de s'arrêter. Et, ce qui surprendra plus d'un lecteur, c'est que le succès de ce courant est bien moins dû à l'attrait du merveilleux et de l'oc-

culte qu'au caractère positif des méthodes employées, ainsi qu'à la simplicité,— et j'ose même dire à l'évidence, —des preuves obtenues, *accessibles à tous et reproductibles à volonté* ; et cela sans faire appel,bien entendu,à des prophéties ou à des calculs transcendants. Mais quelques définitions s'imposent ici,avant d'aller plus loin : l'astrologie (nouvelle ou ancienne) est essentiellement une science de *correspondances* basée sur des *données astronomiques*. Elle ne saurait donc se réduire, suivant l'opinion courante, à «l'art des prédictions» et à une sorte de divination magique.

Si le mot « astrologie » comporte un sens qu'on peut aisément généraliser, la science dont je m'occupe ici est celle des *correspondances entre les astres et l'homme, d'après son ciel de naissance*,et que la terminologie ancienne appelait « généthliaque ». Ce fut toujours le point de vue essentiel des discussions là-dessus.

Aussi loin qu'on puisse interroger l'histoire de cette science, on s'aperçoit, en effet, que là a toujours été le centre des débats entre ceux qui l'ont défendue et ceux qui l'ont attaquée : les anciens écrits, tels que ceux de Tacite et de Cicéron, de même que ceux des auteurs du moyen âge et de l'époque moderne, le prouvent sans ambiguïté. On ne saurait donc avoir le droit (comme cela a déjà été fait et ne manquera pas de se faire dans la critique future) d'éluder le problème essentiel de l'astrologie pour sembler « avoir raison quand même » et venir dire en face de la nouvelle mise au point scientifique de l'astrologie : « Ce que vous défendez peut être vrai, mais cela ne justifie pas l'astrologie d'autrefois. »

Il n'y a pas à tourner autour de la question posée ici et sur le sens de laquelle aucune ambiguïté ni échappatoire n'est désormais possible : car il s'agit de faits, comme on va le voir, et de correspondances positives qu'on ne peut qu'accepter ou réfuter.

Mais que faut-il entendre ici par « correspondance », au

sens scientifique du mot ? Toute la question est en somme là, car on a tellement abusé du mot qu'on lui a fait souvent exprimer les rapports les plus fantaisistes entre les choses... Le système de l'*analogie*, invoqué si souvent, ne vaut que par *l'éducation psychologique et scientifique* de celui qui l'applique ; et cette « éducation » ne peut être fondée et surtout *contrôlée* que par des faits du domaine positif. Il y a toutefois un procédé impersonnel qui permet de savoir s'il y a ou non correspondance entre deux choses : on peut dire qu'il y a *loi de relation* ou *correspondance entre deux choses variables* quand une variation ou une série de variations de l'une entraîne une variation ou une série de variations de l'autre ; la simultanéité des faits observés peut d'ailleurs être non seulement un résultat direct de cause à effet, mais tout aussi bien une concomitance découlant d'une autre cause inconnue ; on pourrait encore dire que deux résultantes variables de phénomènes sont en rapport, ou correspondance, lorsqu'un élément au moins de la première est lié à l'un au moins de la seconde. Or cette *liaison* elle-même ne peut être prouvée scientifiquement qu'en comparant des fréquences d'éléments en jeu, afin de pouvoir distinguer, d'une façon impersonnelle, la coïncidence fortuite du rapport de causalité.

Ici, les deux choses variables sont constituées d'un côté par l'*aspect du ciel* et d'un autre par la *nature humaine.*

Une astrologie scientifique doit donc reposer avant tout sur des définitions précises de «l'aspect du ciel» et de la «nature humaine», afin de mettre en évidence les *fréquences* et par suite les rapports qui peuvent exister entre les éléments respectifs de ces deux catégories de choses ; c'est alors seulement qu'on pourra démontrer qu'il y a correspondance réelle et établir les lois de cette correspondance.

Laissant de côté ici la définition de la nature humaine

qui est une question à la fois de biologie, de physiologie et de psychologie, je tiens à préciser celle de l'*aspect du ciel* à la naissance ; car il importe, avant toute chose, de savoir quels sont les éléments astronomiques à employer pour établir ici des rapports et des comparaisons. Or, la définition de l'astrologie suffit pour cela. Ces éléments peuvent s'exprimer par un schéma ou carte céleste, sans aucun calcul cabalistique ou transcendant : il n'y a qu'à noter, sur un cercle représentant le *zodiaque*, les *positions planétaires* ainsi que les traces du *méridien* et de l'*horizon* pour le lieu et le moment choisis. Cette figuration demande au plus cinq minutes de travail à quelqu'un d'habitué, avec l'emploi de tables astronomiques ou éphémérides (1). Les anciens, comme les modernes, sont tous partis de cette base, à travers des obscurités de langage qui n'en changent guère le fond.

On se trouve ainsi amené à l'étude comparative de cartes célestes de naissances ; ce qui conduit naturellement et scientifiquement à *observer les fréquences de leurs éléments afin d'en apprécier les caractères distinctifs*. Il faut, en effet, pouvoir comparer ce que l'on trouve dans chaque cas avec ce que l'on pourrait trouver. Là, en somme, est la base d'observation de toute science expérimentale; ce qui fait reposer au fond tous les axiomes de causalité sur le principe des *fréquences comparées* ou probabilités, car il est impossible de prouver qu'il y a *correspondance* ou loi de relation avec un critérium indépendant de ce principe-là.

Nous aboutissons donc ainsi à une pure science d'observation, science naturelle qu'on pourrait appeler *graphologie céleste*. Sans mépriser toutes les règles d'interprétations anciennes, — d'une tradition d'ailleurs douteuse et qui sont à vérifier entièrement, — l'astrologie scientifique peut donc exister et progresser en *interrogeant directement la nature*. C'est d'ailleurs la voie qu'elle

(1) Voir *Langage astral* ou encore *Notions élémentaires d'astrologie scientifique*.

a suivie depuis 25 ans, en trouvant des preuves et en établissant des lois de correspondances, d'après les méthodes de la science strictement positive.

Cette même méthode permet aussi de vérifier si les règles soi-disant « traditionnelles » de l'astrologie sont vraies ou fausses. Mais cette apparence nouvelle de l'astrologie ne modifie aucunement sa *définition ancienne*. Ce qui peut être considéré ici comme réellement *nouveau*, c'est l'application à l'astrologie des méthodes positives de la science moderne, et l'obtention par là de preuves qui n'avaient pas encore été fournies, mais simplement pressenties.

L'étude du *calcul des probabilités* (1) m'a permis de mettre ainsi au point en 1914 plusieurs lois de correspondances que je n'avais fait qu'effleurer au début de mes premières recherches entreprises en 1898. C'est ainsi que j'ai pu établir (d'une façon simple et vérifiable pour tous), au moyen de statistiques scientifiquement valables, que l'homme ne vient pas normalement au monde sous n'importe quel ciel, mais le plus souvent *sous un ciel d'une certaine analogie avec celui de ses parents proches* (voir « la loi d'hérédité astrale »). Et la chose semble d'une certaine importance...

Exemple : dans le *cas général*, il est facile de démontrer qu'on a 5,5 chances sur 100, en comparant entre eux deux ciels quelconques, pour trouver une position zodiacale semblable de la Lune (à 10 degrés près) ; mais dans le *cas spécial* de la comparaison visant deux ciels de naissance de frères ou sœurs, on a 15 à 20 chances semblables sur 100, c'est-à-dire trois ou quatre fois plus.

Nous avons là une *différence de fréquence* d'un même élément astronomique (position de la Lune) qui signifie naturellement quelque chose : ce « quelque chose » est ce que j'appelle *l'influence astrale* (ou tout au moins l'influence exprimée par les astres). Autrement dit : on dé-

(1) Voir *le Calcul des probabilités appliqué à l'astrologie.*

montre par là une loi de fréquence, c'est-à-dire une relation ou *correspondance entre l'hérédité et la position de la Lune à la naissance* ; il y a donc là certainement ou un rapport direct de causalité ou une concomitance dérivant d'une cause commune aux deux sources de phénomènes (1).

Autre remarque analogue : sur les 35.040 quarts d'heure dont se compose une année, la nature choisit souvent celui qui présente un *maximum manifeste de ressemblance astrale* vis-à-vis du père ou de la mère.

Comme autres exemples divers de la correspondance des astres, nous pouvons encore citer les suivants : alors que l'*aspect* astronomique (conjonction, opposition, quadrature, sextile, trigone ou parallèle) présenté entre Mercure et la Lune se rencontre dans le cas général des ciels de naissance 50 fois sur 100, il se trouve avec une fréquence de 75 à 80 fois environ chez ceux doués *d'esprit philosophique* prononcé. On démontre donc ainsi une relation entre l'aspect Mercure-Lune et ce que nous appelons « l'aptitude à la philosophie ».

Au moment de la mort ou de la maladie grave d'un individu, si l'on observe le *passage de Mars*, on le rencontre en conjonction avec la place du Soleil de nativité, avec une fréquence au moins trois fois plus grande que lorsqu'il s'agit d'un ciel quelconque; ce fait-là étant mis en évidence sur des centaines de cas observés (comme les autres comparaisons de fréquences déjà mentionnées).

Le passage de Mars sur la position du Soleil de nativité a donc une correspondance avec la vitalité physique d'un être humain.

(1) Quelques-uns ont prétendu que cet écart entre fréquences n'était pas assez important pour conclure, et qu'il eût fallu trouver par exemple 60 0/0 au lieu de 15 0/0. Mais pourquoi ce chiffre plutôt que tel autre ? Et à partir de quel écart la loi sera-t-elle vraie ? Toute la preuve réside ici dans la réalité de l'écart entre deux fréquences : qu'il soit de 5, de 20 ou de 80, il est toujours aussi vrai. Le chiffre de l'écart ne mesure ici que l'importance de la loi visée; c'est-à-dire qu'elle est plus ou moins mêlée à des lois connexes ; mais il suffit que l'écart soit *manifestement réel* (si petit qu'il soit) pour que la loi soit elle-même réelle. Ce n'est pas à la science à commander aux faits : elle ne peut que s'incliner devant eux.

Quand on connaît une personnalité typique et son *jour* seulement de naissance, on parvient, dans beaucoup de cas, à déterminer son *heure* de nativité ; et cela par le secours seul des lois de correspondances astrales déjà connues ; c'est là le *problème vérificateur inverse,* — un des meilleurs contrôles pour se convaincre soi-même de la vérité astrologique, sinon pour la démontrer aux autres.

Etant donné deux individus, issus des mêmes parents et à *destinées où caractères opposés,* on peut d'ordinaire les distinguer du premier coup d'œil jeté sur leurs ciels de naissance (voir pour plus de détails : *Preuves et bases de l'astrologie scientifique.*)

J'ai tenu à citer là quelques-uns des types de faits positifs les plus nets, sur lesquels l'astrologie scientifique tend à se baser aujourd'hui. Malgré leur diversité apparente, il est aisé de se rendre compte que la valeur de chacun d'eux se ramène au principe essentiel des *probabilités et fréquences comparées,* principe qui est basé lui-même sur la *statistique.*

Ces simples faits en disent plus long que tous les discours ; et les négateurs « quand même », s'ils ne veulent pas se dérober devant eux ou se rétracter, auront, je crois, quelque embarras à les concilier avec leur attitude.

Ceux qui voudraient le contester n'ont d'ailleurs qu'un moyen : c'est d'accepter une discussion scientifique de bonne foi — et sur le terrain expérimental — qui soit *écrite* et *publique.* Or, depuis plus de vingt ans, je n'ai encore rencontré personne y consentant, et résolu auparavant à se renseigner sur les travaux publiés là-dessus.

Quand il s'agit d'une *statistique* bien conduite, remarquons-le, on ne saurait se dérober devant elle : on ne peut que l'*interpréter* ou bien alors lui *en opposer une meilleure.* C'est pourquoi la « statistique » indispose si souvent les esprits superficiels ou obscurs qui affectent de n'y voir qu'une « méthode à part » et inférieure pour asseoir notre jugement, alors que, philosophiquement, on peut aisé-

ment démontrer qu'elle constitue le principe essentiel de tout contrôle positif (voir l'*Education psychologique à propos de la grande guerre*) (1).

Quant au mode d'opération de l'influence astrale, ou du moins exprimée par les astres, je ne juge pas à propos d'en parler ici, bien qu'on puisse faire sur lui des hypothèses explicatives très admissibles par la raison scientifique (voir *Influence astrale* et *Etude nouvelle sur l'hérédité*).

J'estime, en effet, que cette question est secondaire, sans nier sa valeur ; car, en science, non seulement avant de savoir le *pourquoi* il faut rechercher le *comment*, mais il convient au préalable de montrer qu'on poursuit autre chose qu'une chimère. Les hypothèses explicatives, malgré l'intérêt qu'elles ont, ne sauraient en effet s'imposer avant des *preuves*. Ce qui n'empêche pas presque toutes les discussions sur l'astrologie de s'égarer dans les hypothèses, les citations et les anecdotes futiles, au lieu d'aller droit au *fait de correspondance astrale* à vérifier,— fait, en somme, qui, sous sa forme irréductible, réside dans une *différence manifeste de fréquences d'un même élément astronomique pour deux catégories distinctes d'individus envisagés* : par exemple, la catégorie d'individus d'une parenté proche (frères ou sœurs) et celle d'individus quelconques sous ce rapport, c'est-à-dire sans parenté.

Il est clair que ces fréquences comparées doivent résulter de statistiques bien conduites, c'est-à-dire valables à la fois par la *multiplicité du nombre* et l'*impartialité du choix* ; sans cette double condition essentielle, on pourrait démontrer tout ce que l'on voudrait. Notons, en passant, que ces deux conditions, parfois difficiles à observer, sont extrêmement simples à remplir dans le cas cité de l'hérédité astrale.

(1) Chez Durville, éditeur, 23, rue Saint-Merri, Paris.

III. — DÉFAUT SCIENTIFIQUE DES ASTROLOGUES

Comme on le voit, l'astrologie scientifique n'a rien à voir avec une « superstition » : elle repose non pas sur une *croyance*, mais sur une *expérience*. Malheureusement, là comme ailleurs, ceux qui veulent croire sans raisonner, ou qui raisonnent sur des bases vaines, ont faussé la question ; et je me hâte d'ajouter à ce sujet que les traités des astrologues anciens (et même de la plupart des modernes) ne sont guère faits en général pour réconcilier l'esprit scientifique actuel avec le principe de l'influence astrale, bien que le fond de leur méthode n'ait pas été toujours si erroné qu'on le croit, du moins chez les principaux d'entre eux (tels que Cardan, Junctin, Gaurie, Képler, Morin, etc.).

Les astrologues anciens ou modernes ont eu toujours le tort, il est vrai, de se borner à appliquer des règles anciennes (sans même songer à en discuter l'origine) et de vouloir en tirer des recettes de prédiction coûte que coûte; au milieu de tout le fatras des données anciennes, ils semblent avoir complètement perdu de vue la nécessité d'obtenir au préalable des preuves de leur bien-fondé,—preuves qui ne sauraient être indépendantes du calcul des probabilités.

Or, avant d'utiliser une science, j'estime qu'il est plus urgent de démontrer qu'elle est vraie.

Comme je l'ai exposé ailleurs (voir *Entretiens sur l'astrologie*), un procédé quelconque de divination est loin de pouvoir être justifié uniquement par le succès apparent de son emploi : car, sans même attaquer la bonne foi des astrologues, la *source* de leurs jugements reste toujours suspecte et obscure.

En science, « la fin ne justifie les moyens » que si l'on peut prouver que les moyens sont bien la cause déterminante de cette fin.

C'est là, en réalité, où se fonde la critique que l'on peut adresser à toute science divinatoire.

Si l'on veut faire œuvre scientifique, on est donc toujours ramené, quoi qu'on fasse, à la supputation de probabilités basée sur des comparaisons de fréquences résultant elles-mêmes de statistiques ; autrement l'on ne peut avancer que des conceptions personnelles et sans portée.

Mais les «tireurs d'horoscopes» n'en cherchent pas d'ordinaire si long ; et leurs détracteurs, il faut l'avouer, sont moins scrupuleux encore dans leurs arguments d'attaque. Aussi semble-t-il qu'on se soit plu à entasser là-dessus toutes les absurdités qu'on peut, sans consentir à bien poser la question. De sorte qu'il est souvent difficile de dire de quel côté sont les principaux torts. Car le défaut de critique semble avoir été jusqu'ici équivalent de part et d'autre, quoique au nom de la science personne ne soit dispensé de fournir des preuves.

IV. — ILLOGISME ET CONTRADICTION DES NÉGATEURS

Toutefois, quand on veut juger une science en l'attaquant uniquement d'après ce qu'en disent ses interprètes, il est peu juste et peu sérieux d'aller s'en prendre aux charlatans ou du moins à ceux qui sont le moins qualifiés pour la discuter. Or, c'est malheureusement là le reproche qu'on peut adresser à l'esprit académique qui juge l'astrologie comme une science morte et enterrée, d'après le ridicule de ceux qui l'ont faussée.

Notre littérature traîne depuis trois siècles, à ce sujet, des boniments qui sont indignes d'elle et dont il serait vraiment temps de se libérer. Cette rétivité de l'esprit officiel apparaîtra probablement un jour à nos descendants comme une chose incompréhensible et même coupable : car nul ne peut prévoir d'avance toute la portée que comporte une vérité scientifique (voir à ce sujet l'histoire de l'électricité).

Ce mépris systématique pour l'astrologie a même pris

un tel caractère d'envoûtement et de dogme classique que l'opinion publique ne reviendra pas dessus d'ici longtemps, bien qu'aucune réfutation scientifique de l'astrologie — je le répète et suis prêt à le soutenir — n'existe nulle part, et pour cause.

La science officielle n'a jamais trouvé encore contre l'astrologie d'autre mode de réfutation que celui des anecdotes humoristiques et d'autres armes contre elle que le ricanement ou le mépris silencieux ; celui-ci dépasse même de beaucoup le dédain qu'elle se croit tenu d'observer pour toutes les autres questions de sciences dites « psychiques » ; or, rien dans la tradition antique ne saurait justifier cette différence d'attitude, bien au contraire.

Ce n'est nullement par l'insuffisance de preuves que l'astrologie reste encore aujourd'hui une science occulte et maudite, c'est uniquement parce que c'est *mal porté* d'en faire, bien que tous ceux qui se donnent la peine de l'étudier n'hésitent guère à reconnaître son intérêt de premier ordre et son bien-fondé évident.

Il conviendrait pourtant, entre esprits de bonne foi, de ne plus tergiverser là-dessus en discussions stériles, et d'avoir le courage *d'aller droit au fait* quand on se décide à en parler. Beaucoup de savants officiels, je le sais (et j'en connais quelques-uns), pris *individuellement*, ne font aucune difficulté pour admettre les arguments exposés ici ; mais, pris *collectivement*, quels sont ceux qui oseraient les soutenir dans une séance académique ?

Il serait pourtant intéressant de savoir comment une commission scientifique s'y prendrait pour montrer ici que nos points d'appui ne sont pas valables ?

Chez nos amis les Anglais ou les Américains,— comptant d'ailleurs beaucoup de savants distingués qui ne craignent pas de se livrer aux recherches des sciences psychiques et de l'astrologie aussi, — on fait moins de simagrées pour regarder la vérité en face. Comme le disait W. Crookes, le grand savant anglais, quand on a décou-

vert une vérité scientifique, il ne faut pas hésiter à « la proclamer complètement et sans crainte, sans se préoccuper de ce qui fait autorité, de la mode ou des préjugés ». Car la vérité fait toujours d'elle-même son chemin tôt ou tard ; et le plus beau rôle de l'homme est justement d'aller au-devant d'elle et d'être un des premiers à l'honorer; ce qui n'empêche pas que beaucoup se croient très avisés en venant les derniers pour cela.

V. — ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION

On doit cependant reconnaître que le mouvement intellectuel qui s'est fait depuis vingt-cinq ans en astrologie scientifique, dans tous les pays, dépasse ce qu'on pouvait prévoir au début. Il faudrait se boucher les yeux ou les oreilles pour ne pas en convenir.

Quand il s'agit d'une réalité démontrable, la « conspiration du silence » ne peut en effet régner toujours.

Des sociétés d'astrologie scientifique se sont fondées en France, en Amérique, en Angleterre, dans les pays Scandinaves, en Allemagne, en Suisse et en Italie. Et ce serait une erreur de croire qu'il ne s'agit là que de sectes d'occultistes et d'illuminés comme on en trouve partout aujourd'hui.

Je n'ignore pas que les membres de ces sociétés, quoique bien intentionnés, comprennent et appliquent souvent mal les méthodes scientifiques ; mais il y a là cependant un fait social qui a sa valeur et qui est à retenir (1).

Des revues, assez nombreuses déjà, ont paru sur l'astrologie dans presque tous les pays. Je crois devoir rappeler ici celle que j'avais fondée en 1913 l'*Influence astrale* (chez Durville, éditeur) et que la guerre vint interrompre.

Je me permets aussi de mentionner les noms des dix

(1) Plusieurs de ces sociétés ont déjà manifesté d'ailleurs des tendances nettement scientifiques, telle que celle du « Zénith » à Copenhague, qui a pour Président le docteur J. Kronstrom.

collaborateurs principaux — tous gens d'étude honorables et sérieux, — rompus aux méthodes scientifiques pour la plupart, et ne cherchant en tout cas ici que la vérité :

MM. *Allendy*, docteur en médecine ; *Bousquet* Louis, publiciste (tué à la guerre en 1914) ; *Brieu* Jacques, homme de lettres, rédacteur au *Mercure de France* (décédé en 1921) ; *Caslant* E., lieutenant-colonel du génie, ancien élève de l'Ecole Polytechnique ; *Flambart* Paul, ancien élève de l'Ecole Polytechnique ; *Grorichard* Henri, docteur en médecine ; *Périer* Th., docteur en médecine ; *Trébucq* Sylvain, ancien professeur de l'Université ; d'*Urmont* René, ingénieur E. C. P. ; *Trarieux* Gabriel, homme de lettres.

Cette revue d'astrologie scientifique avait pour but des recherches ayant comme points de départ non seulement l'antique faveur que l'astrologie trouva jadis auprès de tant de gens d'élite (ce qui doit *à priori* légitimer toute enquête précise sur la question), mais des arguments positifs et d'ordre expérimental qui furent exposés en détail (dans les onze numéros parus de 1913 à 1914).

Ces études aboutirent à exposer des preuves de la réalité de l'influence astrale sur l'homme, à discuter les méthodes qui y conduisent et les hypothèses rationnelles qui permettent de la concevoir, puis à montrer les conséquences psychologiques et pratiques qu'on peut tirer de là. L'histoire de l'astrologie y fut étudiée, en outre, à travers les époques et les milieux les plus divers.

Une « enquête sur l'astrologie », que j'y avais amorcée, démontra aussi qu'à notre époque, comme autrefois, beaucoup d'intelligences d'élite (parmi lesquelles des noms connus que j'ai cités) y adhèrent sans hésiter, en préférant l'attrait de la vérité, même honnie, à la peur du ridicule.

Non seulement l'astrologie scientifique possède aujourd'hui des bases que l'expérience ne peut que confir-

mer, mais, au point où elle en est, sa portée pratique peut déjà rendre les plus grands services. Quant à ses conséquences psychologiques, c'est tout un monde d'idées qu'elle découvre.

VI. — CONCLUSIONS

Comme on le voit, ceux qui voudraient réfuter sérieusement l'astrologie ne peuvent plus désormais se borner à raconter des histoires. Il ne suffit plus de faire de l'esprit pour se mettre en bonne posture, et éluder le fond de la question. Ce serait ressembler à ceux qui, pour discréditer la science médicale tout entière, se contenteraient d'invoquer la page d'un grimoire de sorcier.

En face de la preuve astrologique beaucoup seront portés à dire que, « si c'était vrai, ça se saurait depuis longtemps »... Mais malheureusement les choses les plus vraies sont souvent celles qu'on ignore le plus. D'ailleurs la vérité astrologique est « une vérité qui se sait depuis fort longtemps », bien que sa preuve n'ait pas été encore vulgarisée. Et, chose incroyable, c'est la *simplicité* même de celle-ci qui accentuera peut-être la haine de ses ennemis, qui voudront flairer malgré tout une mystification : ces ennemis-là sont ceux, qui, d'avance, veulent que « l'astrologie ne soit pas vraie » ; l'esprit figé dans une incrédulité systématique, ils sont résolus à rester sourds et aveugles en face de la question, après l'avoir jugée morte et enterrée.

Cela paraît absurde, mais c'est ainsi : ce fait a quelque analogie avec celui de certains coupables dont la haine envers les honnêtes gens s'accroît avec la difficulté qu'ils ont pour les tromper. D'ordinaire, l'homme en veut à celui qui lui a donné tort avec d'autant plus de rancune qu'il reconnaît que celui-ci a raison. C'est pourquoi rien n'indispose les négateurs sectaires ou les esprits timides comme des articles sensés écrits en faveur de l'astrologie,

ce qui leur fait dire « qu'il y a danger à l'habiller scientifiquement ».

Il peut être, en effet, gênant pour beaucoup de revenir sur sa condamnation inepte, quoique vieille de trois siècles, qui a été décrétée par la science officielle ; et quelques-uns, même parmi ceux qui se piquent d'indépendance éclairée, admettront difficilement que le ridicule, à ce sujet, puisse changer de côté, en dépit de tout ce qu'on a écrit là-dessus ; mais le véritable homme de science doit passer outre et ne pas dire comme celui de Nicole dans la logique de Port-Royal : « Si cela était, je ne serais pas un habile homme : donc cela n'est pas. » « C'est la principale raison, ajoute cet auteur, qui a fait rejeter longtemps certains remèdes très utiles et des expériences très certaines, parce que ceux qui ne s'en étaient point avisés concevaient qu'ils se seraient donc trompés jusqu'alors (1). »

L'*esprit académique*, comme on le voit, n'a pas beaucoup changé depuis le siècle de Louis XIV. Malgré ses qualités d'ordre et de prudence, il a toujours favorisé beaucoup plus le besoin d'arrivisme que la recherche de la vérité. L'histoire des sciences et de la philosophie le montre avec évidence.

L'astrologie, cependant, est entrée, sans la permission de la science officielle, et depuis plus de vingt ans, dans le domaine de la science positive qui heureusement appartient à tous. Ce n'est plus une doctrine à enseigner et à appliquer, c'est une expérience à poursuivre et un ensemble de lois de correspondances à établir progressivement, non seulement sans mettre la *logique rationnelle* de côté, mais au contraire en l'invoquant sans cesse.

S'il y a encore quelque danger du ridicule à s'y livrer, vis-à-vis de l'opinion publique très mal informée là-dessus, il y a, par contre, une véritable mine psychologique à

(1) Nicole cité par E. Boirac dans son livre de la *Psychologie inconnue* (chap. VII).

exploiter, dont l'intérêt peut récompenser amplement dans leurs efforts les esprits assez indépendants et hardis pour l'étudier comme elle le mérite.

L'astrologie doit être essentiellement envisagée sous forme de *science naturelle* de pure observation, en abandonnant toutes les élucubrations répandues en son nom qui ont voulu en faire une sorte d'étude magique sans aucune base scientifique. L'intuition psychologique peut s'exercer là comme ailleurs, mais elle doit y être contrôlée sans cesse ; car ce n'est pas avec l'intuition seule qu'on fonde une science ou qu'on peut la réfuter. Une chose compte avant tout en science : ce sont les *faits* avec la logique rationnelle faite pour les coordonner et les interpréter. Autrement, c'est vouloir se perdre dans des nuages ou des contradictions sans issue. Et, d'autre part, toute objection purement abstraite qui perd cela de vue reste sans valeur.

Indépendamment des critiques haineuses et superficielles, ce qui a discrédité l'astrologie, c'est peut-être moins encore le ridicule des charlatans qui s'en sont emparés, que la prétention désordonnée de faux savants, dont l'incohérence des méthodes et l'obscurité des points d'appui aboutirent aux déductions les plus extravagantes ou au plus plaisant galimatias.

Au lieu de baser avec méthode l'étude des correspondances sur les rapports naturels des choses entre elles, ils enseignèrent les analogies les plus abracadabrantes, ce qui arrive fatalement quand on élude la statistique.

Colbert, en fondant l'Académie des Sciences, en 1666, *avait défendu expressément aux astronomes de s'occuper d'astrologie.* Il pouvait avoir des raisons valables à son époque pour agir ainsi (bien que ce ne soit pas certain) ; mais, aujourd'hui, la Science trahirait sa mission si elle persistait à ignorer tout un monde de vérités démontrables et accessibles à n'importe qui sur le terrain positif.

Non seulement il y a là un devoir scientifique, mais il

s'agit aussi d'un devoir historique où est en jeu l'honorabilité d'une foule de savants illustres, qu'il serait temps de réhabiliter avec franchise.

On reste en vérité confondu, si l'on cherche à concilier une pareille docilité moutonnière, déjà vieille de trois siècles, avec les prétentions modernes à la libre pensée et au libre examen! Il n'est plus permis désormais de tergiverser ou de vouloir étouffer la question, en prétendant qu'on a déjà voulu la ressusciter sans succès. En science expérimentale, c'est-à-dire progressive, le dogme ne peut être qu'une absurdité, sinon une malhonnêteté.

La correspondance astrale, démontrée comme il a été dit, fait nécessairement partie intégrante de l'ensemble des lois naturelles qui nous régissent. On ne saurait en effet voir là une vérité *extra-scientifique*, comme affectent de le prétendre quelques-uns qui s'y intéressent volontiers en passant, mais qui se refusent carrément à abandonner leur scepticisme ou leur abstention, estimant impossible d'avouer « qu'ils se seraient trompés jusqu'alors ».

Au reste, sans nier la haute valeur de beaucoup de personnalités modernes du monde scientifique, les qualités de « professionnel » et « d'officiel », pour un savant, sont loin de suffire pour lui conférer une compétence propre à fournir une consécration définitive à la vérité astrologique.

Ce qu'il faudrait ici, de même que dans toutes les recherches qui dépassent la science officielle, — ou du moins qui s'exercent en dehors d'elle, — ce serait un *institut* de recherches. Comme le réclamait pour les sciences psychiques E. Boirac, recteur de l'académie de Dijon, il serait à souhaiter que l'on créât un institut spécial, « où des chercheurs, préparés à ces travaux par *une forte culture scientifique et philosophique, et traités par le public et les autres savants sur le même pied* que les physiciens, les chimistes et les physiologistes », pussent se consacrer à l'étude de

ces lois en se contrôlant les uns les autres. Pas plus que dans une autre science, on ne peut créer une « commission spéciale » de savants officiels *ignorant la question*,et qui seraient en même temps chargés de décider de sa valeur. Cela ressemblerait aux critiques qui, prétendant à une certaine compétence philosophique, croient pouvoir se documenter en quelques jours là où d'autres aussi intelligents qu'eux ont mit vingt ans à s'initier (1).

La seule chose ici qu'on puisse et qu'on doive exiger du chercheur au point de vue de la publicité scientifique, c'est qu'il donne à tous le moyen de répéter ses expériences avec le plus de facilité possible.

Or, je ne pense pas que celui qui me lira attentivement puisse m'accuser de m'être dérobé sur ce point : car j'ai justement cherché, au contraire, le mieux que j'ai pu, à rendre manifeste ce souci-là à chaque page de mes écrits depuis vingt ans.

Je tiens enfin à ajouter que je n'ai voulu prendre ici aucune attitude de prophète, d'apologiste ou de héraut. Je ne suis qu'un humble chercheur de la vérité scientifique, qui, sans prétendre à aucun prosélytisme, a voulu montrer que le domaine astrologique mérite autant d'égards que n'importe quel autre domaine de la science.

Mon but a été avant tout une *mise au point logique* de la question, en la rétablissant sur ses vraies bases, et en permettant à tout lecteur de faire comme moi.

Je ne sais trop s'il s'agit plutôt de créer une science *nouvelle* que d'en restaurer une *ancienne*... Ce qu'il faut dire, c'est qu'il s'agit ici de *lois naturelles* connues — ou du moins pressenties — depuis la plus lointaine antiquité, et plus ou moins mal interprétées à travers les siècles ; que de hautes intelligences s'en sont toujours occupées et que personne ne les a réfutées ; que leur réalité peut être établie

(1) A ce sujet, on peut dire que ceux qui se contentent de leur « journal » comme nourriture spirituelle n'aboutissent généralement qu'à des informations, et à des vues assez médiocres sur toutes choses, en dépit de la haute valeur de beaucoup de journalistes.

aujourd'hui, dans un sens général, par des preuves positives ; qu'il apparaît donc comme un devoir scientifique et historique de les étudier avec nos procédés de mensuration positive applicable à toutes les sciences ; et qu'enfin il y a lieu d'instituer un procédé d'investigation méthodique qui permette à la fois, vis-à-vis de ces lois, de vérifier les anciennes et d'en découvrir de nouvelles.

Or, le procédé d'investigation que j'ai admis, au moins provisoirement, est le même au fond que celui auquel on peut ramener essentiellement toute méthode en science d'observation : il est fondé, en effet, sur le principe des *fréquences comparées*, basées elles-mêmes sur les *statistiques* (valables par la multiplicité du nombre et l'impartialité du choix).

Malheureusement, la plupart des livres écrits sur l'astrologie, jusqu'ici, ne peuvent qu'égarer l'opinion publique, en général peu armée devant ces sortes de choses.

J'estime donc qu'il est du *devoir* de ceux qui ont pu les étudier avec méthode et persévérance de chercher à les bien poser sans hostilité doctrinaire, mais sans avoir peur des précisions et surtout du qu'en dira-t-on.

C'est sur la demande de quelques personnes, ayant constaté l'intérêt qu'offre la question, que je me suis décidé à la mettre au point sous forme résumée, indépendamment de toute technique spéciale et d'une façon qui soit à la portée de n'importe quel lecteur sans parti pris.

Celui qui désirerait étudier la chose de plus près est invité à lire les ouvrages mentionnés au cours de cet article, et je n'ai aucun doute, s'il se décide à entreprendre lui-même des vérifications, qu'il n'aboutisse aux mêmes conclusions que moi.

PAUL FLAMBART.

TAHITI ET GAUGUIN

—

Si banalisée que soit devenue notre machine ronde, il est encore une île minuscule dont le seul nom éveille en tous une étrange émotion : O-Tahiti-Nui.

En ceux qui ignorent cette terre : émotion imaginative et comme d'un mystère ; pour ceux qui y furent : émotion alourdie de regrets, pareille à celle qui naît à l'âge mûr du souvenir des temps heureux où la jeunesse permettait de tout oser.

D'aucuns qui se croient avertis affirment bien d'un air entendu que tout cela n'est que mirages de Loti, dires périmés de voyageurs mensongers..., et pourtant ils s'étonnent, eux aussi, quand aux yeux des marins l'évocation tahitienne amène des larmes d'amour.

Ainsi dans les cornues de l'alchimie ancienne bien des sceptiques n'ont voulu voir que puérilité moyenâgeuse qui sentent pourtant en eux le trouble d'un mystère... comme à l'approche de tout problème pour peu qu'y dorme un rêve humain.

Mais quel est donc le charme étrange de cette île qui, depuis les temps lointains où Wallis, Bougainville et Cook la visitèrent, ne cesse d'alimenter tant de rêves, d'exalter tant d'imaginations ?

Il n'est pas tout entier dans le *Mariage de Loti;* dans ses *Immémoriaux*, Max Anély l'a tellement archaïsé qu'il ne nous émeut plus; et dans son *O-Tahiti*, Lebeau, uniquement préoccupé de nous dire les tares qu'il a pu constater, a passé à côté.

Ce charme, nous ne saurions le définir ; voluptueux et pénétrant, comme d'une femme qui une fois vue vous do-

mine de l'emprise de son souvenir, il tient moins aux apparences des sites ou des traits qu'à une haute spiritualité émanant du pays lui-même et plus encore de l'exceptionnelle attirance de la race maorie.

§

Si tous ne sont pas également sensibles, c'est que d'aucuns réduisent leur vision à l'objectivité matérielle ou encore, ne sachant pas faire abstraction des détails, ne peuvent englober dans un trait, une couleur ou une phrase, toute l'attitude d'une race, toute la gloire d'une heure, toute la poussée d'une âme. Pour ceux-là, un cocotier de Tahiti est cet autre des Seychelles ou tout autre encore du Gabon ; un bon cliché de l'un une fois vu les dispense d'aller voir les autres, et cependant pour nous le premier se penche, panache d'amour, vers l'île Mooréa qu'exalte le couchant, tandis que le second a la tranquillité épanouie et bien anodine des terres qui le portent et que le troisième succède à son voisin, factionnaire niais du cordon monotone des plages africaines.

Pour ceux-là nous concéderons que Papeete — le port et la ville de l'île — est un vilain petit trou où, tels des cancrelats (les cancrelats blanchissent en vieillissant), les blancs s'agitent autour de leurs occupations coutumières ; que malgré que le centre montagneux de l'île soit puissamment pittoresque et la plaine qui l'entoure pareille à un parc fleuri, on pourrait après tout trouver quelque part, sur le globe, beauté toute pareille.

Pour ceux-là nous concéderons encore que la légendaire « wahiné » n'est pas une beauté telle qu'ils ont pu la rêver dans leurs boudoirs parisiens ; que la population tahitienne n'est plus qu'un mélange où se sont croisés les sangs maoris, français, américains et chinois.

Puis, ayant fait œuvre de vérité touristique et satisfait, en les décourageant, j'espère, les bourgeois qui se croient obligés de savoir, je te tends la main, ami lecteur, et te

rées... La pensée, loin de toute envolée, se pose, s'allonge en long rêve d'or.

§

Pourtant, autour d'un manguier, quelques indigènes pérorent ; c'est que la parole est en grand honneur aux pays maoris ; l'écriture était inconnue quand arrivèrent dans ces terres les « piritané » (les blancs) ; sur la seule tradition orale étaient basées la légende, l'histoire, les généalogies, les droits des familles; aux prêtres — les haéré-po — d'en conserver fidèlement la mémoire ; quand on avait dit d'un homme « Taata paraparau maïtai » (c'était un homme qui parlait bien), on avait tout dit.

Tant il est vrai que le parler est comme un reflet de l'âme, le leur est doux et poétique; les consonances dures se sont éteintes dès l'origine ; kanaka, qui aux îles Sandwich désigne l'homme, donne ici « tanata » ou « tané », et de « aïki» (chef) ils ont fait « arii » ; les mots sont flous, indiquant des ambiances, non des réalités précises. Aao : le monde — l'univers — le centre des choses ; Po : la nuit — les anciens temps — l'enfer ; Moana : les abîmes de la mer ou du ciel.

Ce manque de précision conduit l'orateur à l'usage des images, d'où le coloris de la langue ; tout Tahitien est né poète... Sais-tu ce que cette wahiné vient de chanter?

C'est ici, c'est à cette pointe qui s'allonge dans la mer,
Que celui qui m'a abandonnée me promit de l'amour !
O mes jeunes compagnes qui voyez mes pleurs ! Aidez-moi
A ramasser des herbes marines. Je veux lui en former
Des chaînes, s'il revient en ces lieux !

§

Mais voici que dans le grand silence où traîne le parfum pénétrant du tiaré une note nasillarde monte, puis, que sur cette voix d'autres s'appuient, successivement, entre elles s'enlacent, composant un riche tissu de sonorités chaudes, aux timbres étranges et prenants ; de ce fond puissant la

voix merveilleusement souple d'un soliste s'élève et avec une sûreté incomparable improvise, s'élance en fusées, en vocalises, retombe et repart... c'est d'une virtuosité qui donne le vertige ! L'oreille de cette ivresse prend sa part, mais plus encore les autres sens, car si riche, si puissant est l' « hyméné » tahitien qu'il vous prend aux entrailles, vous bouleverse de fond en comble, puis avec le son filé qui le termine vous laisse un peu attristé et tout alangui de volupté ; il exprime directement l'âme du pays : chaudes colorations, coups de reins, ivresse du jouir, douce soumission à l'inévitable, élans de l'âme qui retombe en ce long son filé... traînant... qui dure, dure comme un baiser.

Et si tu t'approches, tu verras qu'hommes et femmes se groupent pour danser : sur une ligne les unes, les autres sur une autre ; aux oreilles des premiers la fleur éclatante de l'hibiscus, à celles des secondes celle plus discrète du tiaré ; les corps se cherchent, puis se fuient, avec des attitudes d'un instant divines de beauté... et chacun s'échauffe et l'ensemble de tous ces gestes — bras qui attirent, jambes qui tenaillent — se résume en cet autre qui est de tous les temps et de tous les pays, mais qui ici semble être la raison d'être, le geste même qui créa ces terres de volupté.

§

Si grand que soit ce charme qui vous grise, il ne durera pas.

Qui veut demeurer en Tahiti doit faire table rase, extirper de son esprit toute complexité ; être né simple, tel le Tahitien — mais nul, à cause de son hérédité, ne saurait y prétendre — ou se simplifier à l'extrême, ce à quoi doit d'ailleurs aboutir toute complexité.

Tahiti nous retient moins par ce qu'elle est que par ce qu'elle a été et ce que nous voudrions mais ne pouvons pas être.

Au fond, là comme ailleurs, ce que tous ont cherché, Loti, Segalen, Gauguin, c'est eux-mêmes ; c'est, à travers le

convie à me suivre vers les sommets sacrés où régnaient les vieux Dieux.

§

Tu prendras avec moi la route fleurie qui fait le tour de l'île ; à l'heure hésitante où le soleil sort de l'Océan, le reflet de Mooréa, en face Tahiti, est comme dans une nacre celui d'un arc-en-ciel qui tremble ; nous arriverons au district de Punaïa, où le peintre Gauguin construisit sa case ; de là, mon guide nous conduira au long du ravin Punaro, vers ce plateau des Tamanu que dominent les pics sacrés de l'île: l'Orofena couronné de nuages, le Diadème, tel une proue de navire, et l'Aoraï leur voisin... Pénible ascension à travers la brousse des lantanas, avec parfois la fraîche surprise de quelques oranges dorées ou de quelque coco que du haut de la fusée du tronc l'on fait tomber. Vingt fois nous traverserons la rivière, et le « pareo » aux fleurs de « tiare » restera collé aux reins cambrés ; vainement le « bourao » tentera de nous arrêter de ses branches entrelacées : nos guides, bien que chargés de régimes de « feï », iront avec cette aisance élastique qui naît de la course en montagnes.

Mais quand viendra l'heure où rôdent les « tupapau », où les grands sommets jettent dans la vallée des ombres fantômales, nous nous arrêterons pour la nuit ; dans le ruisseau un indigène harponnera des chevrettes, tandis que d'autres du bois voisin rapporteront quelque cochon sauvage ; après le repas frugal, tous s'endormiront sous un toit tissé en feuilles de pandanus...

Mais toi... tu veilleras...

Car tu sentiras toute cette terre rude et puissante surgir de son passé ; ses senteurs âcres monteront à toi comme de muets discours dans ce silence inhabité ; instinctivement ira ton regard chercher l'appui des grands corps athlétiques de ces hommes-enfants endormis... mais bien vainement !

Car elle est formidable, l'emprise de ces terres ! elle est souveraine, dominatrice ! nul ne peut devenir Tahitien qui

ne l'a d'abord subie, car c'est du mystère des montagnes qu'est né, aux temps des vieux Dieux, le fatalisme silencieux de la race...

§

Et de la plaine est née sa joie de vivre l'ivresse du jouir... De cette plaine étroite qu'autour des rudes monts les coraux ont tressée comme autour de la tête d'un Dieu des guirlandes de fleurs que des doigts patients de jeunes filles auraient posées.

Est-ce leur désir de cacher la honte des toits en tôle, des cases modernisées qui les fait ainsi s'enlacer ? Je ne sais — mais l'hibiscus et le bougainvillier recouvrent tout d'un lourd manteau et dans le vert sombre et métallique, complémentaire et éclatant, çà et là quelque rouge calice repousse les lourdes feuilles... ou retombe, en une grâce indolente, comme cette fleur de corail qui devant la porte semble une clochette rustique. Au bord du ruisseau s'alignent les « mapés », dont les troncs cloisonnés s'arc-boutent sur le sol, tels des hommes aux muscles tendus qui, en un bond, vont s'élancer ; mais les tiges frêles des vanilliers les entourent, d'où retombent les gousses en un geste éploré qui veut caresser encore l'humide terre...

Si bien que de l'arbre qui s'élance comme de l'homme dont le regard voudrait viser trop haut toute la vie est ramenée vers cet humus où s'étalent à fleur de peau la floraison des désirs et l'épanouissement des caresses...

Toute la vie, là-bas, est horizontale.

A l'horizon ces traînées mauves, ces lueurs carminées, le manteau vert de la mer abyssale et, plus proche, l'écharpe blanche du récif de corail ; au ras de l'eau le grondement obstiné du Pacifique ; au ras du sol la lente approche des lourdes senteurs du « goyavier » ; à même la terre cet homme qui s'est allongé pour rêver, et la caresse est horizontale aussi de ses mains qui sur sa compagne se sont éga-

rées... La pensée, loin de toute envolée, se pose, s'allonge en long rêve d'or.

§

Pourtant, autour d'un manguier, quelques indigènes pérorent ; c'est que la parole est en grand honneur aux pays maoris ; l'écriture était inconnue quand arrivèrent dans ces terres les « piritané » (les blancs) ; sur la seule tradition orale étaient basées la légende, l'histoire, les généalogies, les droits des familles ; aux prêtres — les haéré-po — d'en conserver fidèlement la mémoire ; quand on avait dit d'un homme « Taata paraparau maïtai » (c'était un homme qui parlait bien), on avait tout dit.

Tant il est vrai que le parler est comme un reflet de l'âme, le leur est doux et poétique ; les consonances dures se sont éteintes dès l'origine ; kanaka, qui aux îles Sandwich désigne l'homme, donne ici « tanata » ou « tané », et de « aïki » (chef) ils ont fait « arii » ; les mots sont flous, indiquant des ambiances, non des réalités précises. Aao : le monde — l'univers — le centre des choses ; Po : la nuit — les anciens temps — l'enfer ; Moana : les abîmes de la mer ou du ciel.

Ce manque de précision conduit l'orateur à l'usage des images, d'où le coloris de la langue ; tout Tahitien est né poète... Sais-tu ce que cette wahiné vient de chanter ?

C'est ici, c'est à cette pointe qui s'allonge dans la mer,
Que celui qui m'a abandonnée me promit de l'amour !
O mes jeunes compagnes qui voyez mes pleurs ! Aidez-moi
A ramasser des herbes marines. Je veux lui en former
Des chaînes, s'il revient en ces lieux !

§

Mais voici que dans le grand silence où traîne le parfum pénétrant du tiaré une note nasillarde monte, puis, que sur cette voix d'autres s'appuient, successivement, entre elles s'enlacent, composant un riche tissu de sonorités chaudes, aux timbres étranges et prenants ; de ce fond puissant la

voix merveilleusement souple d'un soliste s'élève et avec une sûreté incomparable improvise, s'élance en fusées, en vocalises, retombe et repart... c'est d'une virtuosité qui donne le vertige ! L'oreille de cette ivresse prend sa part, mais plus encore les autres sens, car si riche, si puissant est l' « hyméné » tahitien qu'il vous prend aux entrailles, vous bouleverse de fond en comble, puis avec le son filé qui le termine vous laisse un peu attristé et tout alangui de volupté ; il exprime directement l'âme du pays : chaudes colorations, coups de reins, ivresse du jouir, douce soumission à l'inévitable, élans de l'âme qui retombe en ce long son filé... traînant... qui dure, dure comme un baiser.

Et si tu t'approches, tu verras qu'hommes et femmes se groupent pour danser : sur une ligne les unes, les autres sur une autre ; aux oreilles des premiers la fleur éclatante de l'hibiscus, à celles des secondes celle plus discrète du tiaré ; les corps se cherchent, puis se fuient, avec des attitudes d'un instant divines de beauté... et chacun s'échauffe et l'ensemble de tous ces gestes — bras qui attirent, jambes qui tenaillent — se résume en cet autre qui est de tous les temps et de tous les pays, mais qui ici semble être la raison d'être, le geste même qui créa ces terres de volupté.

§

Si grand que soit ce charme qui vous grise, il ne durera pas.

Qui veut demeurer en Tahiti doit faire table rase, extirper de son esprit toute complexité ; être né simple, tel le Tahitien — mais nul, à cause de son hérédité, ne saurait y prétendre — ou se simplifier à l'extrême, ce à quoi doit d'ailleurs aboutir toute complexité.

Tahiti nous retient moins par ce qu'elle est que par ce qu'elle a été et ce que nous voudrions mais ne pouvons pas être.

Au fond, là comme ailleurs, ce que tous ont cherché, Loti, Segalen, Gauguin, c'est eux-mêmes ; c'est, à travers le

Maori, le libre épanouissement de certains de leurs rêves... Impossible recherche ! au lieu de s'abandonner à l'emprise tahitienne, Loti, si complexe, crée dans le nébuleux esprit de Rarahu des aspirations nouvelles ! Et Gauguin, l'homme-sauvage qui travaille furieusement à s'assimiler le génie maori, ne peut s'arracher, lui aussi, à sa nature tourmentée et, elle encore, esclave de tant de préjugés.

§

C'est dans ses lettres à Georges Daniel de Monfreid (1) et dans les numéros du *Sourire* et des *Guêpes* (2) que nous avons pu retrouver, que nous allons essayer de démêler l'emprise de Tahiti sur Ganguin ; pour ce qui est de se renseigner sur place, il n'y faut pas compter, tant est vivace encore à Papeete le souvenir des luttes politiques auxquelles fut mêlé le peintre.

Le premier mouvement pour qui aborde à Tahiti est tout de révolte, pour peu que l'esprit de l'arrivant soit épris de Beauté et de Sincérité, révolte contre l'atteinte sacrilège portée à l'intégrité de la race, à son intégrité physique que le Chinois, marchand de bonbons, avant tous autres, se charge de déflorer, à son intégrité morale que les innombrables sectes religieuses ont déchirée à belles dents.

Gauguin est parti pour « aller vivre chez les sauvages », mais, dès son arrivée, il se heurte à ces autres sauvages qu'il avait cru laisser derrière lui ; or, Gauguin est un homme de luttes ; il n'est pas prêt pour le « No atou » (Je m'en f...) de l'indigène ; il écrit à son correspondant : « Vous avez raison, mon cher, je suis un homme fort qui sais faire plier le sort à mes goûts » (p. 83), et il entre dans la lice...

Le Sourire, journal illustré, qu'il rédige et imprime lui-même, n'est pas, quoi qu'en ait dit Ségalen, une feuille badine et aimablement humoristique ; certes, sa déclaration de principes est toute de bonhomie, jugez-en :

(1) Publiées chez Crès.
(2) Les deux journaux éphémères qu'il créa à Papeete.

Le Sourire — journal sérieux — hebdomadaire. Hommes graves, souriez ; le titre vous y invite. Tant de délassement personnel, tant de classement d'idées aimées quoique folles peut-être, je rédige *Le Sourire*. Informes et indécis, l'œil proche, ces écrits au recul et à l'examen deviendront précis si vous le voulez. Je ne vous dirai pas la vérité, tout le monde se vante de la dire ; la Fable seule indiquera ma pensée, si toutefois rêver est penser ; maintes fois aussi un dessin, quelques traits seulement.

Pourtant les attaques tombent comme marteau sur enclume, et ceux qu'il appelle les « Ubus » de la colonie ne peuvent s'y tromper ; elles sont d'une violence telle qu'à l'heure actuelle leur publication soulèverait un tolle.

Dès lors le sort de Gauguin est fixé, son rêve étouffé dans l'œuf, car la pénétration du mystère maori exige de qui la tente un éloignement absolu de tout élément étranger. Gauguin crut arriver à l'antique Maori en luttant, il en mourut...

§

Quand il fut donné à Gauguin de connaître l'île parfumée (1891), la profanation de celle-ci était depuis longtemps consommée.

Dans un numéro du *Sourire* le peintre écrit :

On ne connaît pas assez les écrits de Diderot ; entre autres le dernier voyage de Bougainville. Ces écrits d'hier ne sont-ils vivants aujourd'hui quand il dit par la bouche d'un naturel de Tahiti : « Et la vie paisible de tous les jours à la vue de nos Dieux fécondait la terre. Les grandes pirogues amenèrent les hommes blancs nous apportant un Dieu nouveau, un seul et meilleur. Voilà nos femmes et nos filles, leur avons-nous dit. Prenez-en plaisir ; puisse votre Dieu bénir leurs flancs et engendrer une race meilleure. Le poison des hommes blancs circula dès lors dans nos veines ; nos terres courroucées de l'injure devinrent stériles. »

Certes, nos hommes d'aujourd'hui n'ont pas démenti Diderot ; d'ailleurs, à quoi bon lire Diderot, Rousseau et Voltaire, quand on a sous les mains le jurisprud'homme... et le manuel du parfait gredin ?

Les Dieux sont morts et Tahiti meurt de leur mort.
Le soleil autrefois qui l'enflammait l'endort
D'un sommeil triste avec de brefs réveils de rêve.
L'arbre alors du Regret point dans les yeux de l'Eve,
Qui, pensive, sourit en regardant son sein,
Or stérile scellé par les divins desseins.

Tu n'iras plus jouer au bord de la mer
Et chanter l'Iménée sous les lauriers roses,
Fondre l'or de ton corps à l'or de la mer,
Baigner ton rêve au vague rêve des choses...

(P. GAUGUIN, *le Sourire.*)

Et pour vivre ce rêve, le peintre se plonge tout entier dans l'ambiance qui le crée. « Ma vie est maintenant celle d'un sauvage, le corps nu, sauf l'essentiel que les femmes n'aiment pas voir (disent-elles) » (p. 85). Mais les soucis des blancs l'assaillent et l'étreignent. « Je vais mendier mon voyage au gouverneur. » — « Je suis dans tous mes états et je broie du noir. » No atou, Gauguin tané, no atou ! Le je m'en f... de l'indigène, hélas ! aucun blanc ne peut sincèrement le prononcer !

Il n'y a pas à dire, il faut que j'aille travailler aux Marquises quelques mois avant mon retour, voir le sauvage alors! (p. 109).

Pourtant le charme ne cesse d'opérer.

Ah ! mon cher Daniel, que ne connaissez-vous pas cette vie tahitienne ! vous ne voudriez plus vivre autrement (p. 154) :

Et plus loin :

Si jamais vous étiez libre, que votre mère vienne à mourir, je vous conseillerais fort de venir ici avec 200 fr. de rente par mois. La vie est tellement sereine, propice au travail d'art que c'est folie d'en chercher d'autre (p. 162).

Mais il est certain petit procureur qui lui joue des tours épouvantables, et, comme Gauguin n'est pas homme à se laisser faire, les *Guêpes* et le *Sourire* s'emplissent de virulentes attaques... toujours les soucis blancs ! les brusques

heurts dans la poursuite de l'idéal ! Où donc baigner son rêve au vague rêve des choses ! aux Marquises peut-être !

Je crois qu'aux Marquises avec la facilité qu'on a pour avoir des modèles (chose qui devient de plus en plus difficile à Tahiti) et avec des paysages alors à découvert — bref des éléments tout à fait nouveaux et plus sauvages, je vais faire de belles choses. *Ici mon imagination commençait à se refroidir* ... (p. 315.)

Le voilà prononcé, l'aveu de l'impuissance à définir le mystère maori ! Pour définir il faut faire effort, or, pour être admis dans cette religion du Jouir, il faut écarter toute idée de lutte... No atou ! Gauguin tané, no atou ! Retourne à l'indigène, retourne à la terre !

L'animalité qui est en nous n'est pas tant à mépriser qu'on veut bien le dire... la terre c'est notre animalité, croyez bien (p. 343).

Voilà qui est parler! mais les démons blancs le guettent: c'est le douanier, c'est le juge, c'est l'évêque .. et c'est aussi la tyrannique nostalgie du lointain pays...

Non, Gauguin n'aura pas atteint cet idéal : « être l'homme sauvage », et la dernière toile qu'il a peinte, là-bas, en Polynésie, c'est un paysage de Bretagne !

§

Félicitons-nous de ce que Gauguin — homme de lutte — n'ait pas été assimilé tout entier par le génie maori, car alors il n'aurait pas produit.

Il est du charme de ces pays comme de celui de certaines femmes ; pour le définir, il faut brutalement s'arracher à leur griserie, sinon il n'est plus que de s'abandonner à tout jamais à leur emprise. Qui retourne en de tels pays n'en revient jamais et, pareil à l'indolent Maori, celui-là ne commettra pas la folie d'exprimer en caractères noirs sur du papier ou en teintes vives sur de la toile le rêve merveilleux dont sont tissés ses jours.

O-Tahiti-Nui, tu restes le mystère inviolé...

Depuis près de deux siècles, les blancs ont tout osé pour

te souiller... Avec tes vieux dieux, ta race est morte... Pourtant cet abîme de rêve que j'ai contemplé dans les grands yeux noirs de tes wahinés, si beaucoup l'ont sondé, nul n'a pu en atteindre le fond, et tu restes pour nous l'Inaccessible, parce que tu es la matérialisation de ce rêve que l'homme composa de tous temps de ses besoins d'amour et de paisible quiétude.

PAUL RUGIÈRE.

LE GRAND SAIGNEUR[1]

—

IV

Yves de Pontcroix s'avança sur Michel Faneau avec un tel élan de fureur que Marie ferma les yeux, saisie d'un nouveau vertige. Elle se rappelait la scène de l'Olympia.

— Que voulez-vous dire ? Qui êtes-vous ? Et de quel droit m'adressez-vous la parole ? Vous divaguez, monsieur ! gronda l'homme de son ton sourd, qui, à présent, dépassait très difficilement ses dents serrées.

— Pas le moins du monde. J'ai servi de témoin dans l'affaire et nous étions quelques centaines. (Michel mit les pouces dans les entournures de son gilet.) Je serais même curieux de savoir comment s'est terminée la petite leçon ...japonaise.

Pontcroix l'enveloppa d'un tel regard de haine, en retirant lentement son gant, que Marie Faneau se jeta entre eux, en criant :

— C'est mon frère, n'y touchez pas, monsieur ! C'est mon frère, Michel Faneau.

L'homme s'immobilisa, respira dans un effort visible, et murmura :

— Ah ! vraiment ! Votre frère ?... Je n'ai jamais eu plus envie de tuer quelqu'un.

Les jambes de la jeune femme tremblaient tellement, après cette dernière dépense de son énergie, qu'elle retomba sur le fauteuil, pendant que son frère se reculait, car il n'aimait pas les discussions violentes et se félicitait de voir qu'encore une fois sa sœur lui sauvait la mise.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 560.

— Voici une présentation originale, n'est-ce pas, cher monsieur? gouailla Michel, qui, sûrement, était passé par le buffet où il avait vidé quelques coupes avant de venir s'échouer dans ce salon désert. Ma sœur voudrait connaître l'auteur de la fumisterie du collier et moi je ne demande pas mieux de m'expliquer là-dessus avec vous, mais après quelques détails sur le recollage du bras cassé!

— Monsieur Michel Faneau, fit Pontcroix d'un accent glacé, je sais déjà que Mademoiselle votre sœur est une grande artiste et je n'ai pas besoin que vous me rappeliez qu'elle est au-dessus de toutes les injures, y compris celle d'être défendue par un garçon aussi mal élevé que vous!

Michel éclata de rire.

— Vous êtes un type épatant. Ne nous fâchons pas pour si peu. Moi, je n'ai pas fait la guerre, parce que je suis malade. En voulant vous battre avec moi, vous auriez tout l'atelier Fusard sur le dos... et Paris, par-dessus le marché. Non, mais des fois, vous ne m'avez pas bien regardé, marquis?

Stupéfait par ce genre d'insolence qui n'était pas du tout le sien, Pontcroix en appela, impérieusement, des yeux, à Mlle Faneau. Celle-ci retenait ses larmes par un miracle de sa volonté.

— Oui, souffla-t-elle, mon frère est souffrant, neurasthénique. Cependant, il a grand tort de plaisanter sur ce ton-là. Quant à l'histoire du bras cassé, j'ignore ce qu'il veut dire.

— Mademoiselle, fit Pontcroix ne s'adressant qu'à elle, je vous le dirai, moi. J'ai été un peu vif avec un objet exposé dans le promenoir de l'Olympia. Il y eut des dégâts sans importance étant donné la valeur de l'objet. On s'est arrangé devant un commissaire de police. J'ai payé la note et j'ai reçu, ce matin même, le désistement de la plaignante. Je regrette, seulement, que Monsieur votre frère ait eu l'idée, tout à fait inconvenante, de vous narrer

cet incident. Dans un certain monde il y a des choses que l'on ne raconte jamais à sa sœur.

— Mais dans *l'autre*, riposta Michel, si on les faisait, on ne sortirait de l'audience qu'orné d'une bonne petite condamnation pour coups et blessures ! Vous avez bien de la chance d'avoir déniché un commissaire de police intelligent. Mes félicitations. Voulez-vous des *Muratti* ?

Et il se rapprocha, très apprivoisé, très à son aise, lui tendant son étui à cigarettes comme s'il eût été chez Fusard, en plein atelier.

Sa sœur intervint, heureusement, opposa un geste et cueillit l'étui.

—Michel, dit-elle d'un ton très doux, tu sais bien qu'il t'est défendu de fumer ! Tu ne seras donc jamais qu'un enfant désobéissant !

Yves de Pontcroix murmura entre ses dents :

— S'il a encore, selon vous, l'âge du fouet, passez-le-moi, je vous en prie !

— Soyez bon, monsieur. Une fois n'est pas coutume. J'ai tant souffert par lui... que je l'aime beaucoup.

Pontcroix tressaillit et resta, malgré lui, sous le charme de ses paroles qui respiraient une sincère candeur.

— Monsieur Michel Faneau, reprit-il élevant la voix, j'ai peut-être eu tort de détériorer Mlle Angèle de Savigny, mais vous avez eu non moins tort d'en parler à Mlle Marie Faneau. C'est une faute de goût. Si vous voulez bien avouer la vôtre, j'avoue la mienne. Après ces deux confessions, nous serons quittes. Non, merci ! J'ai horreur des *Muratti*. Je ne fume que des cigares, et encore... pas devant une femme comme il faut même dans un fumoir, chez Gompel.

A cet instant des couples envahirent le petit salon, car tout était à la fureur de la danse, l'autre frénésie, et on ne pouvait plus évoluer dans les grandes salles.

— Voulez-vous me permettre, ajouta-t-il, de vous conduire au buffet, mademoiselle ? Je crois que voici des

danseuses qui viennent relancer Monsieur votre frère. C'est si rare, un bon danseur. On le prétend passé maître dans cet exercice.

— Marie, hypnotisée, ne songeant plus qu'à échapper au danger des plaisanteries des deux hommes, acquiesça d'un signe de tête fatigué et reprit le bras qu'on lui offrait.

— Elle a dompté le fauve. Ou c'est le fauve qui l'a domptée ! grommela Michel pensif. Nous aurons les trois rangs au lieu du fil... tous les filons, quoi ! D'ailleurs, marquis, en latin, ça veut dire : *marche*. Il va marcher ! ... et moi, moi, je suis foutu !

Dans la galerie, Marie s'animait. Elle riait de ce que lui disait Gompel, et les peintres, qui lui formaient une cour, ne l'avaient pas encore vue si gracieusement femme. Il y a toujours une heure où la fleur s'épanouit, inconsciente, que ce soit au soleil de midi ou au soleil de minuit, et le perce-neige aussi est une rose...

Yves de Pontcroix, après lui avoir obtenu, du buffet, un biscuit glacé et une coupe de champagne, s'était retiré, discrètement ; mais il la suivait, de loin, de son œil lumineux, un peu trop fixe.

Quelqu'un vint lui frapper sur l'épaule.

— Jolie personne, hein, Marie Faneau ? Et du talent ! juste assez pour t'avoir embelli sans te rendre ridicule. (Le jeune homme, un médecin, ajouta plus bas) : Vous n'allez pas inquiéter celle-là, Yves, elle n'a rien pour vous plaire, car elle n'est pas à vendre.

— Toutes les femmes sont à vendre, mon cher docteur, répliqua sèchement Pontcroix, il s'agit de savoir à quel prix.

— Puisque tu te déclares incapable d'aimer, tu ne l'auras pas, même au prix de toute ta fortune, Yves. Je la regardais tout à l'heure à ton bras, c'est une tendre, mais une sérieuse.

— Henri, tu ne sais pas ce dont je suis capable pour obtenir ce qu'il me plaît d'obtenir.

— Il y a un frère taré, en outre.

— Le frère est, en effet, un drôle de pantin. On en ferait des morceaux avec joie, s'il ne lui ressemblait pas tant.

— Et ton histoire avec la poupée de l'Olympia ?

— Terminée au mieux. Elle m'a envoyé sa photographie et son désistement, l'une dans l'autre.

— Pas possible. Veinard !

Mais comme Pontcroix comprit que Marie Faneau allait se retirer, il lâcha son ami avec une certaine désinvolture et, faisant un adroit demi-tour pour éviter la cohue des danseurs, il se retrouva devant elle, au bas de l'escalier.

— Voulez-vous que je vous ramène à votre atelier, mademoiselle, parce qu'à cette heure les chauffeurs de taxis, étant donné la dernière grève, suscitent toujours des discussions regrettables ?

—J'ai mon frère, monsieur, répondit Marie en souriant.

— Oh ! il est parfaitement capable d'aller au poste à son tour ! Je vous demande la permission de l'y accompagner... à mon tour ! Seulement après vous avoir mise en lieu sûr, c'est-à-dire chez vous.

Michel rejoignit sa sœur au vestiaire. Il parut tout à fait ravi de la proposition.

— J'accepte, monsieur. Ma sœur n'est pas peureuse. Moi, l'idée d'entrer en collision avec une brute me donne des nerfs, positivement.

Et ils eurent tous les deux le même sourire d'intelligence, un peu contraint.

Le chauffeur du marquis fut appelé, amena une voiture superbe, et la belle auto noire partit dans un silencieux démarrage. Marie, réfugiée dans un coin, tenant son manteau bien serré autour d'elle, essayait de ne plus penser à rien. Michel bavardait, selon son habitude, et vantait les progrès de l'automobilisme, décrivant, avec une

précision remarquable,des choses qu'il ne connaissait pas du tout.

— Vous avez donc suivi en course ? interrogea l'ancien officier, qui, au besoin, conduisait lui-même.

— Jamais de la vie ! J'ai seulement gravé tous les grands catalogues de la maison qui vous vendit votre voiture, monsieur.

Pontcroix se prit à rire, plus franchement, parce que Marie n'avait pu s'empêcher d'éclater. Décidement, ce gamin, l'enfant terrible de l'atelier Fusard, était drôle, sinon un drôle.

Comme on s'arrêtait devant la grille de la cour de Rohan, au grand scandale du chauffeur qui ne comprenait pas qu'on pût lâcher une femme en toilette de bal sur le pavé,au lieu de la déposer sous un péristyle, Pontcroix dit vivement à l'oreille de Marie Faneau :

— A demain, chez vous, cinq heures, n'est-ce pas ? Je viendrai vous prendre pour aller au pont de Saint-Cloud et nous jetterons dans l'eau ces malencontreuses perles qui vous chagrinent. Ensuite, je tâcherai de vous découvrir le nom de l'envoyeur, c'est entendu.

— Pourquoi le pont de Saint-Cloud ? demanda-t-elle naïvement. L'eau de la Seine n'est-elle pas aussi profonde dans la traversée de Paris ?

— Je crois... Seulement, celle du pont de Saint-Cloud est plus ... lointaine.

Cela fut dit courtoisement, dans le baise-main à peine appuyé, comme une chose normale, et, parce qu'il ne riait plus, elle ne comprit pas du tout l'intention qu'il avait d'allonger la promenade.

— Alors ? fit Michel au moment de traverser leur cabinet de toilette pour gagner sa chambre.

—Alors, tu seras bien gentil de ne pas taquiner ce Monsieur-là. Il a un singulier caractère.

— C'est tout ?...

Elle le regarda bien en face.

— Oui.

Michel ouvrit sa porte en fredonnant :

Je suis très ridicule,
J'ai perdu ma virgule
Avec un grand hercule
Dans un p'tit édicule
En...

On ne perçut pas le reste, heureusement, parce qu'il ferma cette porte un peu fort.

Le lendemain,sans que le frère eût le droit de s'en mêler par quelques réflexions inattendues, Marie Faneau s'habilla, vers cinq heures. Elle mit un tailleur très simple et roula ses cheveux fauves sous une toque de loutre, laissant traîner sur l'épaule comme l'oreille large d'un animal. Une voilette blanche éclairait son visage; ses yeux brillaient, semblables aux fleurs de la menthe grise scintillant sous la pluie. Avait-elle pleuré ?

Ermance monta quatre à quatre, selon son habitude.

— Mademoiselle, c'est le Monsieur *du... pont*. Il dit que vous l'attendez. Moi, je lui ai dit que ce n'était pas sûr.

Marie faillit rire, du fond de son envie de pleurer. Voilà que le marquis de Pontcroix, ce grand seigneur ombrageux, si plein de morgue, était relégué dans l'humble dynastie des innombrables Dupont !

— Faites-le entrer.

Elle le vit venir, de son pas souple, élastique, et elle lui découvrit un air plus jeune, plus triomphant, un air qu'elle ne lui connaissait pas.

Est-ce qu'il allait imiter son portrait, maintenant ?

Il lui baisa les mains, appuyant à peine, selon la formule, puis il garda ses poignets, un instant, en les serrant d'une manière intolérable. Elle essaya de les retirer et elle sentit que rien ne pouvait ouvrir cet étau, sinon l'unique volonté de celui qui la tenait. Malgré sa confiance en elle-même, elle se demanda s'il était bien prudent de sortir

avec cet homme dont la brutalité n'avait pour borne que son caprice.

— Mais vous me faites mal, monsieur ! dit-elle un peu honteuse de le lui avouer.

— Tant mieux ! Quand vous serez habituée à mes manières, vous n'aurez plus peur de moi. Je suis très violent... pas dans le mauvais sens du mot. Je suis incapable de vous offenser... à la manière des hommes ordinaires. Voyons, ne tremblez plus. Montrez-moi ces fameuses perles.

Il la lâcha et elle alla les chercher, heureuse de voir que son éducation l'emportait sur sa violence.

— Peuh ! fit-il en examinant le petit écrin rouge, quelle bagatelle ! Ne regrettez point leur sacrifice. Je souhaite qu'elles aillent jusqu'à la mer y retrouver leur famille, les huîtres. Celui qui vous a envoyé cela ne vous connaissait pas assez. Vous méritez mieux. Abandonnez-moi la boîte pour que je puisse m'enquérir de leur provenance. Vous voulez bien me charger de cette expédition ?

— Pourquoi punir celui que j'ai déjà absout ? Si c'est vous, vous êtes le plus effrayant des menteurs, et je ne peux pas croire, moi, qu'on s'amuse à un pareil jeu qui n'a d'autre but que celui de me mystifier, de vous moquer de moi. Si ce n'est pas vous, je ne veux plus le savoir ! Les roses étaient si belles...

— On amuse les hommes avec des serments... et les femmes avec des contes ! Plus ils sont absurdes et plus ils leur plaisent. Moi, je suis jaloux de cet inconnu, que vous soupçonnez peut-être de vous désirer dans l'ombre, de vous guetter. Ah ! comme je voudrais être à sa place !

— Allons-nous-en vite, monsieur. La nuit tombe. Je tiens à être revenue à l'heure du dîner.

— A cause de votre frère, n'est-ce pas ?

— A cause, simplement, de la régularité de ma vie.

— Je peux aussi les aller jeter n'importe où... sans vous ! Mais ne me soupçonneriez-vous pas de les avoir

gardées (il eut son rire sourd) pour les donner à une poupée de l'Olympia ?

La voix de Marie Faneau trembla légèrement en lui répondant :

— Vous ne le feriez pas, monsieur, parce qu'elles m'ont été d'abord offertes.

— Vous avez raison et vous avez un instinct orgueilleux qui est désarmant.

Ils descendirent l'escalier rapidement, mais Fanette les arrêta. Elle se lamentait, se couchait en travers de la dernière marche.

— Voulez-vous me permettre de l'emporter dans l'auto ? Elle n'est pas gênante.

— Si ... puisqu'elle vous aime. Cela m'ennuiera. Que feriez-vous en supposant que l'envie me prenne de la tuer ?

Elle haussa les épaules en glissant Fanette sous son bras pour l'emporter.

Le chauffeur, au coin du boulevard Saint-Germain, les attendait, n'ayant pu pénétrer jusqu'à la cour de Rohan aux ruelles inextricables. Il leur ouvrit la portière en disant, à voix basse :

— Monsieur le marquis trouvera les fleurs sur le coussin du fond.

Sur les coussins du fond il y avait une gerbe de roses rouges, presque pareilles à celles de l'*inconnu*, mais il lui fit remarquer qu'elles ne sortaient pas de la même maison.

— Non, ce n'est pas mon fleuriste.

Il pressa sur un bouton pour allumer la lampe de voiture et recouvrit la jeune femme de la fourrure d'ours noir dans laquelle Fanette fit un joyeux plongeon.

... Et ils s'enfuirent, pourtant, comme des voleurs qui vont essayer d'effacer les traces de leur crime !...

Il riait de son rire sourd.

— Mademoiselle Marie Faneau, les femmes ne sont

guère pour moi que des animaux jolis, encombrants, dociles ou indociles. Je ne peux pas les craindre, parce que je ne suis pas à leur merci. Oui, briser un bras de poupée ne me paraît pas très grave. Si j'osais vous exposer ma théorie, je suis sûr que vous la comprendriez aussi bien que vous avez compris... mon visage de guerre. Vous m'écoutez ? (Il remonta doucement la couverture sur Marie, parce que l'égoïste Fanette la tirait à elle d'une façon scandaleuse.) J'espère que vous êtes encore une jeune fille et, cependant, si vous étiez réellement une femme, vous vous expliqueriez mieux ce que vous devez savoir de moi. Je ne tiens pas à vous tromper. Je suis un monstre, paraît-il, moralement, et, physiquement, je suis laid, seule chose dont tout le monde a la preuve... excepté vous. Je suis très heureux de vous connaître. Votre douceur convient à ma violence et j'aime à rencontrer en vous un équilibre qui me manque, parce que ma force est inutile et que votre santé m'est nécessaire. Vous n'avez rien à craindre de moi... de ce que vous redoutez chez les autres. J'ai remarqué que vous rougissiez facilement et que vous n'admettiez pas le contact d'une main ou un frôlement quelconque de la part d'un homme. C'est ce que j'admire le plus en vous : cette pudeur très réelle ...et, comme vous savez regarder droit ! Vous me plaisez tellement que je cherche le mot qui doit vous faire comprendre ce que je ressens pour vous... mais un autre mot... que celui qu'on prononce toujours en pareille circonstance, ce mot qui ne signifie rien et qui a la prétention de résumer tout...

Elle eut, de son côté, un petit rire très doux, en murmurant :

— Il me suffit de savoir que vous en cherchez un autre pour être sûre que... c'était celui-là !

— Ah ! soupira-t-il, que vous êtes donc à la fois la nature et le mystère ! Quel est cet autre mot qui serait celui-là ? Il faudrait une humanité nouvelle pour l'inventer ! Que cette heure est donc délicieuse qui me permet de

vous avoir à moi comme dans un enlèvement classique ! Et j'éprouve un respect profond pour la seule créature qui me semble en être digne. Alors, vous n'aimez rien de la vie et vous n'en désirez rien de plus que l'effort de votre travail vers le talent ? C'est bien étrange, cette volupté de la peine qu'on se donne. J'aurais voulu vous offrir de réaliser d'autres rêves. Dites-moi?... Comment pouvez-vous vous entendre avec votre frère ? Il est odieux, ce garçon !

— Oui, je me rends compte de l'effet déplorable qu'il vous a produit, mais je suis toute sa famille, je suis l'asile où les créanciers et les relations douteuses ne peuvent pas le trouver. Je vais avoir trente ans. Il en a vingt-six. Je me regarde comme sa mère. Que deviendrait-il s'il n'avait plus personne pour lui pardonner ? Il est meilleur que vous ne le pensez.

A ce moment l'auto traversait le bois de Boulogne et de chaque portière on entrevoyait une buée blanche, un brouillard laiteux qui indiquait que le froid augmentait. Le couple emporté par ce monstre noir, brûlant à l'intérieur, dardant, à l'extérieur, deux yeux de flamme, semblait évoluer dans un espace illimité, hors de la terre et du temps.

— Marie Faneau! Si nous ne revenions pas? murmura l'homme tapi dans son coin, très à son aise au milieu de l'entière sécurité de son existence. J'ai quelque part un endroit pour toucher à l'absolu sans y scandaliser personne. Un pays tout à moi où la solitude est merveilleusement belle, qui serait un cadre presque vous méritant, la maison de la belle au bois dormant... qui ne se réveillerait plus de ce songe-là !

Elle eut un geste d'effroi, bien vite réprimé.

— Monsieur de Pontcroix, je me fie à votre honneur de soldat. Vous n'auriez pas aidé à sauver la France pour en arriver à perdre une femme !... Nous allons bien à Saint-Cloud, n'est-ce pas ?

Il prit l'acoustique :

— Lucot ! Par le lac et allez moins vite !

Puis il s'écria impatienté, malgré lui, de son geste machinal :

— Vous n'auriez pas ce courage de partir pour ailleurs avec un homme bien élevé ?

— Non, certainement. Ce ne serait pas un courage, ce serait une faiblesse et vous ne tarderiez pas à me la reprocher. A mon tour de vous poser une question si je ne suis pas trop indiscrète. Pourquoi ne portez-vous pas vos décorations ?

— Ah ! ça vous intéresse ? Vous aimez les rubans, vous qui n'aimez pas les bijoux ? Moi, j'ai trente-quatre ans et je pourrais être votre père en dépit de votre talent et de votre situation... tellement je vous devine petite... fille très sage, puérile. Je ne porte pas mes décorations parce que j'en ai honte. Mon orgueil intime ne me permet pas de me parer ostensiblement des insignes de la mort. Je vois rouge assez souvent sans ça !

— Je ne saisis pas, monsieur...

Il s'emballa, tout à coup, comme le cheval ombrageux qui voudrait jeter bas son cavalier. A cette minute fatale, il sentait son cerveau obscurci, dominé par un autre, plus lucide, et il tenait à se prouver son entière liberté.

— Comment? Parce qu'on a présidé à la tuerie et qu'on a tué soi-même avec plaisir, il faudrait encore inscrire les pièces au tableau ? Elle est infernale cette obligation de rapporter un caillot de sang sur sa poitrine du charnier où on a laissé peut-être le meilleur de soi-même. Et puis... il y a la concurrence! Ceux qui sont décorés... pour d'autres vols que ceux des aviateurs ! Il faudrait les enlever trop souvent nos décorations... absolument comme les anciens grognards ridicules qui les ôtaient en franchissant les seuils des établissements de plaisirs. Salons politiques, salons de la finance et salons de vos princesses de république arrivées à coups de reins aux antichambres de vos académies, je ne peux pourtant pas me faire poser des

boutonnières à ressorts pour les laisser tomber chaque fois que je rencontre là dedans des personnalités de vos mauvaises mœurs! Etre décoré, aujourd'hui, c'est avoir la fleur de papier rouge que les bouchers posent sur les plus en vue des chairs de leur étal, afin que l'on sache bien qu'elles sont bonnes à manger... ou à vendre ! (Il riait de son rire cruel.) Je les remettrai, mademoiselle Marie Faneau,puisque vous êtes romanesque, le jour où une révolution sociale balaiera Paris dans un torrent de pourpre... dont nous ferons le manteau d'un roi. Quand on aura exécuté toutes les acrobaties soviétiques, il faudra bien qu'on y revienne, car l'absolue liberté mène toujours au nouvel esclavage qu'on appelle alors un retour à la raison, la déesse Raison ! Remarquez que je ne dénie pas à ce roi le droit d'être une fière crapule, mais au moins il sera tout seul et forcé d'être la plus belle. Ah! non ! Ils sont trop, les autres !... Je vous scandalise, Marie Faneau ?

— Un peu !

— Vous êtes donc républicaine ?

—Mes parents étaient de fort petits ouvriers, très malheureux. Ils avaient essayé d'être imprimeurs et ils n'avaient jamais pu réunir les fonds nécessaires pour avoir une maison leur appartenant. Ils travaillaient chez les autres, et je crois bien que cela les conduisit à leur tombe, unique maison qu'on puisse posséder sans trop de discussion avec les voisins.

— Dieu ! que vous êtes amusante ! Vous dites cela comme si cela ne vous concernait pas. Que j'aime votre franchise et votre fierté de créature qui ne doit rien qu'à elle-même ! Vous êtes votre race à vous toute seule. Vous partez d'aujourd'hui, d'une naissance de monde, comme une aurore. Moi, je n'apporte à votre fraîcheur d'aube que la nuit des temps. Que vous dire et quelles aventures puis-je inventer pour vous ?

— Vous m'intéresserez toujours en me parlant de votre existence, monsieur.

— Ne préférez-vous pas que je vous raconte de ces jolies histoires sentimentales qui bercent les femmes romanesques, les endorment et les entraînent lentement jusqu'à un lit où elles se réveilleront pour vous maudire... sinon pour vous demander vingt mille francs ?

— Oh ! s'écria Marie, révoltée, mon frère n'aurait pas mieux dit, monsieur de Pontcroix !

Il allait sans doute se fâcher, lorsque la voiture s'arrêta. Le chauffeur vint ouvrir la portière, disant de son ton bas de domestique, très stylé :

— Le pont de Saint-Cloud, monsieur le marquis.

—Déjà ! fit-il avec une rage concentrée qui dénotait un regret ou un remords.

Ils descendirent. Tout était désert, glacé, sinistre. Des deux côtés du pont, des barrières noires : le bois, qu'on venait de quitter, et les coteaux d'en face.

Marie Faneau posa Fanette par terre et la petite chienne se mit à japper de plaisir, s'ébrouant, sautant, dansant comme un flocon de cette neige qui commençait à tourbillonner.

— L'insupportable petit animal ! fit Yves de Pontcroix. Vous l'aimez ? C'est la seule faute de goût que vous commettiez, ma chère belle amie, car toutes les femmes ordinaires ont un chien qu'elles préfèrent à un enfant, puisque ça ne déforme pas la taille. Ça donne envie de les étrangler !

Marie se baissa pour reprendre Fanette et dit, tranquillement :

— Je tuerais l'homme qui, sans motif, étranglerait mon chien !

—Ah ! ceci est moins ordinaire et ça me plaît davantage. Mais (ajouta-t-il avec une sorte de bizarre intonation câline), je ne parlais pas des chiens, je voulais parler des femmes.

— Je préfère cela, monsieur. Une femme peut toujours être plus ou moins coupable. Une Fanette est innocente.

Ils étaient sur le pont. Elle lui tendit la boîte de maroquin rouge. Il l'ouvrit, roula le fil de perles en boule, puis, de toutes ses forces, le lança en l'air.Ils furent quelques secondes avant d'entendre le petit bruit de la chute dans l'eau.

— Voilà ! L'incident est clos et vous vous croyez vengée, n'est-ce pas ?

— Si je pouvais savoir qui, pour ne plus avoir à lui serrer la main !

Avec le plus féroce des cynismes il laissa tomber ces simples mots :

— C'est moi, mademoiselle.

Fut-elle suffoquée ? S'y attendait-elle ? Elle ne proféra pas une syllabe. Sa chienne sous le bras, silhouette élégante et libre de femme sans manteau, elle traversa le pont. Elle ne sentait certainement pas le froid et elle connaissait l'endroit pour y être venue, de jour, avec son frère. Elle s'orienta afin de trouver le direction de la gare.

Avant que l'homme fût revenu de sa surprise,la femme lui avait échappé...

— Lucot ? Où est la gare de Saint-Cloud ? questionna le marquis de Pontcroix en se jetant dans sa voiture. Y a-t-il encore des trains ou des taxi ?...

Le chauffeur examina son patron, d'un air inquiet :

— Ma foi,monsieur,je n'en sais trop rien. Je vais chercher...

Lucot se demandait, lui, si la femme ne s'était pas précipitée dans la rivière.

V

Quand Marie Faneau rentra chez elle, son frère était déjà installé devant un potage fumant, et Ermance, selon son expression, commençait à ne pas *s'endurer*.

— Je suis d'une demi-heure en retard, fit Marie d'une voix très calme, et je te demande pardon, Michel.

Il répondit, affectant une grande indifférence :

— Oh ! j'en prendrai l'habitude.

— Ce ne sera pas la peine ! murmura Marie, qui descendit dans sa chambre pour enlever ses vêtements encore tout humides, car elle avait couru sous la neige, serrant toujours Fanette contre elle.

— Tu avais donc emmené ce chien-là ? Tu tiens donc au respect de la famille ? gouailla Michel lorsqu'elle reparut, le visage très rose, les yeux étincelants et ses cheveux tordus à la diable.

— Mon petit, laisse-moi manger. Tu me taquineras ensuite.

Le dîner achevé dans le plus religieux silence, Michel alluma une cigarette, qu'on ne lui interdit point, et Marie s'allongea sur le divan, près du feu, où, grâce à Ermance, flambait toute une brassée de bois blanc.

— Je n'ai pas l'intention de te rien cacher, Michel. Je ne saurais vivre en dissimulant. Je suis toujours la même, fit-elle, parlant très lentement, comme préoccupée de mesurer ses phrases à la force de son souffle. M. de Pontcroix est venu me chercher en auto pour aller jeter les perles dans l'eau, à Saint-Cloud... où il a commencé à neiger, entre parenthèses. Il a lancé le collier par-dessus bord... mais il m'a avoué que c'était lui le mystérieux donateur. Ça m'a un peu dégoûtée, car il lui a fallu me jouer une telle comédie pour en aboutir là que je n'y vois guère d'autre explication que la folie... Je suis revenue par le train. Cet homme est très intelligent, très bien élevé, séduisant d'une étrange et indiscutable séduction, mais il est fou... sinon dangereux.

— Alors ?

— Alors, nous allons rompre toute espèce de relations avec ce Monsieur.

— ... Seulement... tu as pleuré, Marianeau ?

— Ceci ne regarde que moi, Michel.

Le jeune homme allait et venait dans l'atelier à peine éclairé par le feu, la lampe de la table étant voilée d'un abat jour d'étoffe.

Il s'arrêta devant le divan,se croisa les bras en essayant de rire :

— Comme il aurait mieux valu me laisser *laver* les perles chez un marchand consciencieux! Tu m'en voudrais, mais tu aurais moins de chagrin.

Elle redressa vivement le front.

— N'importe quelle offense me fera toujours moins de peine qu'une indélicatesse de ta part, Michel.

Il glissa félinement à ses genoux. Sa grande blouse grise d'atelier,dont il se servait comme d'une robe de chambre, lui donnait un aspect singulièrement féminin et sa figure très pâle, ses cheveux très blonds, le rendaient, à la lueur capricieuse des flammes, presque angélique. Il ressemblait aux jeunes clercs du moyen âge qu'on voit en prière, dans les églises, à côté du chevalier bardé de fer dormant sur son tombeau.

— Marianeau ! Je ne veux pas que tu pleures. J'irai demain pour lui expliquer...

— Quoi ?

Ils demeurèrent les yeux dans les yeux.

— Tu l'aimes !

— Non. Je ne crois pas. J'ai beau m'étudier, je ne ressens que de l'indignation contre son inqualifiable conduite. Proportions gardées, ce qu'il a fait vis-à-vis de moi est aussi violent que ce qu'il a fait... à l'Olympia. Je n'y comprends rien et je vais me remettre au travail sans plus penser à ce personnage détraqué.

— Marianeau ! Et, s'il t'aimait, lui ?

— Allons donc ! On ne s'y prend pas de cette façon quand on aime une femme pour le bon ou pour le mauvais motif. On ne la traite pas comme un objet... à moins que d'être soi-même insensible.

— Qu'en sais-tu ?

Marie Faneau détourna les yeux.

Son frère lui baisa passionnément les mains.

— Marianeau, celui-là est plus fort que toi, que moi, que nous. Il est d'un monde que nous ignorons. Un milieu très riche, très libre, enfante des monstres si particuliers ! Nous autres, nous faisons ce qu'on nous fait faire. Eux, font ce qu'ils veulent. On va loin quand rien ne barre la route ! Et après la guerre, cette guerre, on en verra de toutes les couleurs. Ces gens de l'aristocratie ont retrouvé leur goût du sang et de la noce. Ils mêlent tout, se croient tout permis. J'ai un peu peur, moi.

— De quoi as-tu peur ?

Le jeune homme pencha le front comme accablé par une pensée qu'il n'osait traduire.

— Et s'il allait... jusqu'au bon motif ?

— C'est qu'il m'aimerait sincèrement !

— L'épouserais-tu ?

— Oui, peut-être.

— Tu vois... que tu l'aimes !

Ils cessèrent de causer, le cœur serré par deux sentiments qu'ils sentaient opposés l'un à l'autre et ne voulaient pas s'expliquer l'un à l'autre.

— Il faut aller nous coucher, Michel, dit résolument Marie. Nous avons veillé tard, hier, et je dois composer une illustration pour un gala, demain. Soyons raisonnables. Toute notre fortune, à nous, ne l'oublions jamais, est dans la régularité de notre travail.

— Marianeau, des perles, des fourrures, un bel hôtel, bien chauffé, une maison de campagne, le château, la voiture et les voyages... Oh ! si j'étais à ta place, Marie, je me vendrais sans amour, rien que pour le plaisir de posséder tout ça !

— Et de le partager avec toi, bien entendu ?

Il leva la tête et un éclair de haine assombrit ses yeux bleus jusqu'à les rendre noirs.

— Non ! ma Grande ! Il y a quelque chose de changé ! car, hier, dans ce bal, quand je l'ai vu penché sur ton épaule et te parlant à l'oreille, celui qui avait envie de tuer l'autre, ce n'était peut-être pas lui. Ah ! il a bien de la chance, lui, d'être fort et d'oser tordre les bras des femmes ! On ne peut en venir à bout... que comme ça... et après, elles vous aiment, c'est couru !

Marie Faneau se leva, toute frémissante. Elle appela sa chienne, lovée près du feu.

— Vite, Fanette ! Au lit ! Nous nous réchaufferons en faisant de beaux rêves : des perles, des fourrures, des châteaux en Espagne... ou en Bretagne. (Elle prit à deux mains le front de son frère, dans un élan maternel.) Toi, mon Mimi, je te jure que tu ne me quitteras jamais. Seulement, il faut veiller sur tes imaginations. Folie pour folie, je n'ai que l'embarras du choix. Ce n'est pas très rassurant.

Il éclata en sanglots convulsifs, la tête dans sa robe. Elle dut aller lui chercher un verre d'eau et de fleur d'oranger pour en obtenir un peu de ce calme dont elle-même avait tant besoin.

Le lendemain, vers quatre heures, Ermance entra dans l'atelier, où un modèle enfant posait un amour jouant avec une guirlande de roses. Les fleurs, en papier, *venaient*, d'ailleurs, très mal.

— Mademoiselle, un jardinier apporte encore des roses rouges. Cette fois, il y a un bout de carton. J'y ai demandé et il m'a montré l'endroit. Ça vient du même *pont*.

Marie eut, dans le premier mouvement de colère intérieure, l'envie de faire refuser la gerbe, mais elle ne le pouvait guère sans étonner son public : l'enfant et la bonne.

— Allons, dit-elle avec un geste d'impatience, nous peindrons donc sur nature. Au diable les fleurs en papier !

Et elle étudia ces roses avec un tel acharnement qu'elle ne découvrit la lettre, implorant une audience, que beaucoup plus tard, quand il était déjà trop tard pour répon-

dre, car elle n'avait pas le téléphone dans sa maison datant de Philippe-Auguste.

Le modèle était parti, le frère n'était pas encore revenu lorsque M. de Pontcroix pénétra chez elle comme chez lui, la brave Ermance ne l'ayant pas accompagné, pensant qu'il connaissait le chemin.

— Marie Faneau, voulez-vous me pardonner ?

Très grave et très hautain,il avait plutôt l'air d'exiger des excuses.

Marie se hâta de relever l'abat-jour de sa lampe, une lampe trop intime, de raviver les braises du feu mourant et de... renvoyer Fanette.

— Monsieur, dit-elle le plus froidement possible,je suis étonnée de vous revoir ici. J'ai horreur des comédiens. J'ai surtout assez le respect de mon nom pour ne pas permettre qu'on se moque de moi. Nous n'avons plus rien à nous dire : vous mentez trop aisément.

— Non, puisque je ne vous ai pas dit ce fameux mot qui donne des illusions dangereuses à toutes les femmes. Je ne vous ai pas encore menti, mademoiselle, puisque je ne vous ai pas encore joué la comédie de l'amour.

Alors, Marie Faneau, qui depuis longtemps contenait sa souffrance avec tout le noble courage d'une créature ayant à la fois charge d'âme et responsabilité d'artiste, perdit la tête. Elle eut le fameux coup de folie auquel, selon le jeune névrosé son frère, toute humanité a droit. De cet homme à elle une chaîne se formait, car, malgré leur vertu ou leurs tares, la grande nature, ignorante des usages sociaux ou des complications de guerre, les avait, depuis toujours, dédiés l'un à l'autre, et cette Marie Faneau, si raisonnable, si réservée, subitement vibrante d'une passion qu'elle s'ignorait, cria, rugit, véritable lionne en pleine jungle :

— Et moi, moi, monsieur Yves de Pontcroix, qu'est-ce que vous faites de moi ? Est-ce que, par hasard, je n'aurais pas un cœur, des entrailles, qui ne puissent être broyées,

tordues, par vos savantes pratiques de mondain bien élevé ? Vous voulez donc me faire dire ce mot la première ! et vous tenez, n'est-ce pas, à ce que je me jette à votre tête, parce que je suis, en réalité, une ouvrière travaillant pour gagner sa vie ? Il vous est trop humiliant d'avouer que votre goût s'égare ! Une fille sans fortune et sans dot, non seulement ça ne s'épouse pas, mais encore ça ne peut pas s'afficher, parce que, tout de même, c'est quelqu'un ! Est-ce que je vous ai demandé des bijoux, moi ? Est-ce que j'ai besoin de vos fleurs ? Croyez-vous que vous pouvez m'éblouir par votre faste et vos airs de blasé revenu de loin ? Mais j'ai dans mes pinceaux plus d'or et de pourpre à répandre que vous n'avez de mépris et de cruautés à nous montrer, tant que vous pouvez faire figure de grand seigneur ou de noceur, ce qui est synonyme. Vous vous êtes bien battu, parce que vous étiez fort. A présent, vous allez nous écraser de votre orgueil, parce que nous sommes faibles ? Un lâche, qui, en ce moment, travaillerait toute la journée, rien qu'en ayant rempli le seul devoir de gagner son pain, vaudrait peut-être dix braves comme vous ! Vous avez le temps de mesurer vos paroles, sinon vos gestes !... Eh bien, oui, je vous aime... et je me moque de vous, à mon tour, car je saurai vous aimer sans vous mendier les caresses que vous n'osez pas me donner, probablement parce que vous leur préférez je ne sais quel plaisir dont on n'est pas obligé d'avouer le caprice ou la honte. Monsieur de Pontcroix, hier, vous m'auriez demandé d'être votre amie, sans condition et sans restriction, surtout sans enlèvement, j'aurais accepté. Aujourd'hui, je vous prie de sortir de chez moi pour n'y plus revenir. Je vous méprise tout autant que je vous aime, voilà...

Marie Faneau, droite, dans une longue blouse de soie noire, à peine échancrée au col, son beau chignon roux croulant sur sa nuque, paraissait grande, dressée dans une colère sauvage qui donnait à ses prunelles grises des

reflets de feu vert, d'un phosphore que distillait depuis longtemps une corruption cérébrale gagnée au contact de *l'autre*. On n'aime jamais impunément dans le vide ! Elle avait la splendeur enragée d'une créature prête à mordre.

Yves de Pontcroix bondit sur elle et la fit prisonnière.

— Voulez-vous être ma femme ? Il est impossible que vous n'arriviez pas à me comprendre, si vous m'aimez vraiment.

— Non ! Non ! Je refuse ! Lâchez-moi ou j'appelle.

— Je vous jure, Marie, que je vous respecte et que ce n'est pas comme vous vous offrez que je vous veux. Vous méritez autre chose... vous méritez que je vous rende en honneur et hommages le sacrifice que vous me ferez en m'épousant. Voulez-vous m'écouter à votre tour ? Et tâchez de ne pas avoir peur, vous qui êtes si franche et si généreuse ? Je ne vous prendrai pas en traître, non, je vous estime trop, maintenant, pour le tenter. Je vous veux consentante, Marie. En devenant mienne, ma femme légitime, comme je l'entends, désormais, vous ne risquez que la mort... Acceptez-vous ?

Elle eut un étourdissement. Les mains prises en arrière et serrées à lui rompre les poignets, elle se tenait encore debout par un miracle de sa volonté. Elle ne s'abattrait pas sur cette poitrine où ne vibrait plus rien. Cet homme n'avait donc pas de cœur qu'il remplaçait le mot *amour* par le mot *mort* ?

Elle haletait, sans une plainte. Quelle maladie affreuse, quelle infirmité rejetaient donc ce terrible personnage, jeune, élégant, de gestes si souples, de muscles si forts, en dehors de l'humanité normale ?

— Et que m'importe ? bégaya-t-elle saisie d'une pitié qui n'était que l'autre forme de sa passion. Malade, je vous aurais soigné. J'étais prête à me dévouer tout entière, et pour la vie, à votre sort... mais, vous mentez trop bien ! Et puis, je me refuse au mariage... parce que j'ai eu un

amant !... Oh ! ne m'étranglez pas !... Vous n'avez pas le droit d'être jaloux, puisque vous ne pouvez pas m'aimer. Cet amant, que je n'ai pas choisi, n'est plus. Personne, pas plus mon frère que d'autre, n'a jamais rien su de lui. Il est inutile que vous appreniez son nom. Ça n'ajouterait rien à ma faute, ni à la sienne, hélas ! J'ai parlé... simplement parce que je vous aime, que vous ne m'y forciez pas et que j'ignore l'art du mensonge où vous excellez, vous, monsieur. Lâchez-moi, dites ? C'est l'heure à laquelle mon frère revient de son atelier.

— Marie, vous serez ma femme légitime. Je le veux.

— Je suis trop pauvre et vous êtes riche, très riche, paraît-il ?

— On ne l'est jamais assez, puisqu'on ne peut jamais acheter tout ce que l'on désire. Marie, je désire votre vie, votre sang, votre admirable santé, votre adorable beauté. Il faut consentir... parce que vous m'aimez. Je suis le plus fort, en effet, car je possède votre amour !... En me le donnant, vous me donnez tout... moi je n'ai rien, qu'un nom et une fortune... je suis le plus pauvre des deux. Voulez-vous ?

Elle inclina la tête, fermant les yeux, car elle allait se trouver mal.

— Marianeau ! cria la voix railleuse de Michel dans l'escalier, je sais des histoires extraordinaires sur le marquis ! A l'atelier, le fils Fusard prétend qu'il a été chassé de l'armée pour des choses qu'on ne se raconte qu'à l'oreille...

Il écarta la portière, qui masquait le fond de l'atelier, donnant sur la spirale sombre et en jaillit comme un diable d'une boîte.

Sa sœur se redressa, brusquement lâchée par Yves de Pontcroix, qui s'avança, cérémonieux :

— Monsieur Michel Faneau, dit-il, parfaitement maître de lui, je crois que vous m'aiderez à étouffer ces racontars stupides, car, mon cher, deux frères se doivent l'assistance contre les rustres quand ils sont de bonne lignée. Made-

moiselle votre sœur vient de m'accorder sa main. Je lui enverrai, ces jours-ci, mon notaire pour lui transmettre quelques indications au sujet de la toujours ennuyeuse question d'argent et, je vous prie, parce que vous êtes un peu chez vous, ici, de m'accorder, vous, les grandes entrées de la maison.

Il souriait, mordant nerveusement sa lèvre inférieure. Michel n'eut que le temps de recevoir sa sœur dans ses bras parce qu'elle perdait connaissance.

— Vous l'avez donc tuée ? balbutia-t-il épouvanté.

— Non, vraiment, pas encore, cher monsieur ! Comme vous exagérez et quel indiscret vous faites ! Votre façon de lui apprendre des propos d'atelier sur mon compte motiverait seule sa défaillance. Elle vous dira elle-même qu'elle accepte de devenir ma femme. Je suis tout à fait incapable de manquer de respect à celle qui a le beau courage de m'aimer et qui est devenue la fiancée du marquis de Pontcroix. Je vais demander la fidèle Ermance, n'est-ce pas ?

Et il partit conservant sa glaciale, son incorruptible politesse.

— Michel, dit Marie ouvrant les yeux en respirant péniblement, je n'ai à rougir ni devant toi, ni devant lui, seulement, regarde mes mains !

Elle plaça dans les siennes ses doigts bleuis qu'elle remuait difficilement, tout engourdis encore de la dure pression à laquelle on les avait soumis.

— Ah ! le misérable ! C'est ça qu'il appelle : *accorder une main*... et tu aimes ce Monsieur, tu veux l'épouser ?

Assise sur le divan, les prunelles dures, fixes, comme une hypnotisée, elle répéta :

— Oui, je veux être sa femme. Je le veux. Après tout... je ne risque rien... La mort, mais, c'est une plaisanterie, la mort, en amour...

Le notaire vint un matin, personnage important, gour-

mé, très chic, aussi gonflé d'expressions redondantes que son portefeuille l'était de paperasses :

— Mademoiselle Marie Faneau ?

— C'est moi, monsieur.

Marie, vêtue d'une robe de drap noir, sans une broderie, sans un bijou, comme portant déjà le deuil de tous les bonheurs, le reçut dans son atelier, laissant le dessin inachevé sur son chevalet et ses ongles encore tachés de pastel.

Tout en essuyant ses mains dans son petit mouchoir de soie, elle retenait la turbulente Fanette qui essayait de montrer les dents.

— Mademoiselle, commença le vieux Monsieur avec une courtoisie d'une autre époque, je suis Me Mahaut-Justin de Saupré. Depuis près de quarante ans je gère les intérêts de mes clients, les marquis de Pontcroix. Je suis d'origine bretonne, comme eux, du reste. J'ai deux études, l'une à Paris, l'autre à Quimper. M'étant présenté moi-même, je vous dois, maintenant, tous les sincères compliments que m'inspirent tant de grâces unies à un talent que je sais déjà célèbre. En vous voyant, mademoiselle, rien ne m'étonne plus de la part de M. le marquis de Pontcroix. (Et il étala sur la table octogone différents actes couverts d'une écriture d'une finesse effarante, quoique fort lisible, puis il mit un lorgnon d'or en réunissant, non sans une certaine afféterie, son index à son pouce.) On m'a prié de rédiger le plus honorable des contrats pour tous les motifs que j'ai consignés dans ces minutes, que je suis obligé de vous lire, afin que vous ayez l'obligeance d'y apposer votre signature, si vous le jugez bon. (Il fit un geste de regret déférent.) Oh ! je sais, mademoiselle, combien les jeunes dames ont horreur des comptes, des chiffres ! Mais n'ayant pas de représentant de famille à qui je puisse m'adresser, je suis bien forcé de... d'en référer à vous, et croyez bien, mademoiselle, que tout le plaisir est pour moi.

Au moment où il allait prendre un feuillet, Michel Faneau pénétra dans l'atelier et vint s'asseoir sur le divan, auprès de sa sœur. Elle avait désiré sa présence, mais s'était arrangée pour qu'il ne commît pas de graves imprudences dès le début.

— Mon frère Michel, dit-elle simplement.

Le notaire salua en glissant un regard de coin, un peu étonné. On lui avait sans doute parlé d'un étourneau, mal élevé, d'un animal dans le genre de Fanette. Or, Fanette continuait à montrer les dents et le jeune homme, d'une rare élégance, qui survenait ne souriait pas du tout.

— Monsieur, ajouta Marie d'un ton doucement résigné, je crois qu'il est bien inutile de me soumettre les décisions de mon fiancé. J'accepte d'avance tout ce qu'il lui fera plaisir de faire... pour ou contre moi. Je n'ai pas d'autre fortune que mon travail et celui de mon frère. Nous vivons tous les deux au jour le jour, sans nous soucier du lendemain. C'est vous dire, monsieur, que je n'ai pas la prétention de discuter des chiffres, car je n'y connais rien. Et puis, un contrat, cela prévoit tant de choses pour l'avenir... que... ça ressemble vraiment trop à... un testament.

—Mademoiselle, je suis ici justement, pour vous expliquer...

— Voulez-vous me permettre une question, à moi, le frère de Marie Faneau ? interjeta le jeune homme qui jouait avec son étui à cigarettes sans même penser à l'ouvrir. Qu'est-ce que c'est, d'abord, que M. Yves de Pontcroix ? Nous ne le connaissons pas du tout.

Naïveté ou insolence, la phrase tomba comme une pierre dans l'eau et éclaboussa le notaire qui se tenait en un strict équilibre sur le bord de cet abîme. Cela le scandalisa, intérieurement, parce qu'il connaissait, lui, ses clients depuis des siècles et, chargé des pleins pouvoirs du dernier marquis de la famille, il n'en revenait pas ! Oh

ces artistes,ces parisiens de la turbulente rive gauche,d'où sont sortis tant de clercs de notaire, d'étudiants de l'avocasserie complètement indignes de la vie sérieuse, mais tracassiers, chicaniers en diable, dangereux...

Me Mahaut de Saupré avala sa salive et répliqua, non sans une certaine morgue :

— Les Pontcroix sont bretons, monsieur, depuis les croisades ! Et le dernier survivant que, grâce à Dieu,l'horrible grande guerre a bien voulu nous rendre, est le quarante-deuxième du titre depuis le règne de Godefroy de Bouillon, premier roi de Jérusalem.

— Tiens ! Tiens ! fit Michel se renversant en arrière. Et comment le savez-vous ?

L'étourderie voulue du jeune homme amena un sourire sur les lèvres un peu pâlies de sa sœur.

— Veuillez excuser mon frère, monsieur Mahaut,mais il ne prend jamais rien au sérieux... que devant des preuves. C'est un graveur qui ne connaît que l'art,très mordant, d'appuyer son burin.

Le notaire s'inclina en ne s'adressant qu'à elle :

— Voici tous les parchemins requis, mademoiselle, au moins pour établir la lignée directe de mon client et voici, en outre, ce qu'on appelle un arbre généalogique.

— ... Qui sera, pour ma sœur, celui de la science du bien et du mal, comme dans la Bible ! objecta tranquillement Michel, ne voulant rien épargner aux Pontcroix, fussent-ils nés à l'époque du Paradis terrestre, mais sentant qu'il perdait la partie avec l'espoir de découvrir un grand aventurier.

La séance fut longue, effroyablement chargée de remarques griffonnées en marges et de reports sur les comtes courants. On finit par apprendre nettement l'existence du manoir de Pontcroix, à quelque distance de la baie de ce port perdu, un port de pêche où l'on ne voyait pas beaucoup de Parisiens venir se retremper dans la pleine solitude.

— Et nous le regrettons! — déclara maître Mahaut, jouant l'amabilité parce que retors.

La fiancée lui semblait vraiment digne de toutes les couronnes, mais le frère demeurait le point noir, parmi les perles de l'écrin. On le lui signalait comme un singe. C'était presque un homme.

— Terres, landes, prés, bois, vergers, jardins d'agrément, maison de rapport ou fermes, le domaine de Pontcroix est une merveille, mademoiselle, continua Me Justin Mahaut, et mon client n'a pas négligé d'embellir cette retraite, même après la guerre. Il y fit une longue convalescence, qui l'y attacha davantage, car nous aimons le lieu de notre naissance, surtout quand nous fûmes assurés d'y échapper à la mort! J'ajouterai que, pour la partie pittoresque, et je m'adresse à une artiste, naturellement, il y a aussi une tour historique dans laquelle certaine dame Brelande Saulgis de Pontcroix endura le supplice de la faim sous Louis XIII...

— C'est charmant, monsieur le notaire, gronda Michel, et ma sœur vous sait un gré infini de cette attention.

— Votre sœur, monsieur, destinée à devenir marquise de Pontcroix, ne peut que me savoir gré, oui, de lui apprendre les curiosités du manoir, d'autant mieux que la dame Brelande mourut de faim en une occasion unique, au moins pour la lignée des femmes de la famille qui ne relate aucune adultère l'espace de plusieurs siècles.

— Fichtre! Les marquis de Pontcroix ne sont pas déjà tendres pour les innocentes et on s'imagine, en effet, ce qu'ils peuvent être pour... les coupables.

— Monsieur Faneau, soupira le notaire avec la mine d'un qui connaît son Paris galant, vous êtes jeune! Quand vous serez marié, vous penserez tout autrement. (Et il reprit, sur un ton plus doctoral): Donc, M. le marquis Yves-Gaston-René de Pontcroix peut timbrer ses actes de la couronne héritée de droit à la mort de son père, Yves-Charles-Léon de Pontcroix. Votre fiancé, mademoi-

selle, est bien authentiquement marquis de Pontcroix sans conteste et, de ce chef, demeurant orphelin, depuis ses vingt ans révolus, jouit d'un revenu annuel de trois cent cinquante mille francs, au taux de cette malheureuse époque, car avant la guerre... (il leva les bras). La fortune est, comme j'ai eu l'honneur de vous le prouver, d'origine américaine, pour les temps modernes. La nommée Maud Hymer, que je dus vous faire connaître au courant de ces lectures un peu ardues, était une citoyenne du Colorado ayant épousé un Pontcroix, jadis pauvre, qui fit retour à ses jeunes frères, lors de sa mort, de la plus grande partie de ses biens, à charge, par eux, de restaurer le château, de racheter des terrains, étant lui-même trépassé sans enfant.

— C'est fou ! conclut Michel absolument écrasé sous les titres et sous les chiffres. On se croirait dans un roman de Bourget. C'est presque aussi beau que si c'était du *toc*.

— C'est rigoureusement exact, monsieur, martela le vieux notaire, offensé qu'on pût le prendre pour un romancier célèbre. Dans nos études de province nous n'omettons même pas la mention d'une perte de bétail entamant les revenus pour une somme relativement minime. Ce que nous portons en compte des fermages à Quimper se retrouve sur les comptes envoyés à Paris et tous les doubles de nos bordereaux sont toujours à la disposition du client chicanier....

Il pouvait parler encore longtemps sur ce ton. Personne ne l'écoutait plus, mais une tristesse affreuse s'extravasait d'un papier sur l'autre et de tous ces parchemins, de tous ces actes, de tous ces contrats, si avantageux, montait la plus effroyable odeur de tombe qu'une jolie femme ait jamais respirée.

VI

Ce soir de fiançailles, cette pauvre Ermance ne savait plus où donner de la tête, car Mademoiselle recevait... et

ce n'était pas la soirée ordinaire, le petit comité d'artistes sous la présidence du père Gompel groupé à la modeste clarté d'une unique lampe voilée de rose ! Toutes les bougies des candélabres anciens étaient allumées, une splendide corbeille de fleurs blanches, ponctuées d'une seule rose rouge, occupait le milieu de l'atelier et il y avait un *extra*, un maître d'hôtel très effronté, très encombrant, plein d'une insupportable suffisance, lequel faisait des réflexions embarrassantes à cette brave fille du Morvan.

— Voyons, disait-il, bousculant l'argenterie en bas dans l'obscur office attenant à la cuisine, si vous ne trouvez pas les cuillers à glace, comment voulez-vous que je les serve, là-haut ?... Et le plateau ? Celui-ci est chic, mais trop mince. Il ne soutiendra pas toutes vos coupes de cristal taillé, bien trop lourdes ! Quelle empotée vous êtes !

— Je n'ai pas les clefs de l'armoire ! s'obstinait à lui répondre la méfiante Ermance, à qui Marie Faneau avait recommandé de surveiller un peu *le nouveau* et qui tenait les dites clefs cachées au fond de sa poche de jupon.

M. Ernest levait les épaules en grommelant :

— Et ça se mêle de recevoir un vrai marquis, un noceur de la haute, tout en demeurant dans un trou de rats, un endroit où que les limousines ne peuvent même pas aborder. Malheur de Dieu ! Faut-il en voir, depuis la guerre, de ces mondes renversés !

— Vous connaissez ce grand bonhomme qui a un pont chez lui ? demanda Ermance, bien curieuse de savoir ce qui allait arriver pour elle.

— Je pense, ma fille, et j'ai même idée qu'il va vous balancer la maison d'ici par-dessus tous les ponts ! Vous pouvez numéroter vos tabliers ! Tous les journaux annoncent leur mariage.

Et il fila, prestement, dans la spire de l'escalier, en équilibrant ses coupes avec une adresse de jongleur.

Là-haut, il y avait, le dos au feu, son ventre pointant sous le gilet, Gompel, qui était le seul être insoucieux de la

fête, car il croyait avoir marié sa filleule et pesait de tout son poids dans la balance de leur bonheur. Songez donc ! Un mariage d'amour, un vrai ! Un roi de la guerre épousant la paisible bergère si laborieuse, deux gloires s'unissant... dans sa galerie ! Quel tableau parmi les autres ! Peut-être le seul vraiment signé ! Il aurait placé ses trois Corot qu'il n'aurait pas eu de plus pure satisfaction. Il envoyait des communiqués à tous les échotiers mondains et exaspérait littéralement Marie Faneau par ses compliments.

Il y avait ce vieux notaire gourmé, Me Mahaut de Saupré, chauffant les liqueurs dans ses mains, et inventoriant le mobilier, se livrant à des calculs méticuleux pour deviner l'époque précise du grand divorce. Certes, la demoiselle était charmante, se tenait admirablement, mais... une parisienne... avec le caractère indomptable de son client, son humeur jalouse...

Henri Duhat, médecin, l'ami intime de M. de Pontcroix, breton aussi, garçon fermé, aux yeux intelligents, peu causeur, contemplant la jeune femme avec la muette admiration d'un amateur de victimes. On lui avait dit de venir, il était venu, amenant le comte de la Serra, un Sud-Américain de la meilleure marque, d'une correction austère qui ne sentait pas du tout le rasta, lequel comte, en dehors des sports, ne connaissait pas grand'chose, et ne faisait pas une énorme différence entre les duchesses ou les demi-mondaines, tellement il avait appris à payer partout, sous le spécieux prétexte qu'il n'était pas Français.

Vêtue d'une robe de satin bleu, toute unie, la fiancée continuait à ne porter aucun bijou, sinon la bague de fiançailles reçue le matin même : un tragique rubis, énorme, dont les feux sanglants illuminaient sa main. Son frère, exaspéré secrètement, s'était pourtant amusé à se faire habiller chez le tailleur du marquis, et il l'imitait si bien, sous tous les rapports, qu'il semblait son

double, très réellement le *beau*-frère, parce qu'il était joli garçon. Un félin plus caressant, plus souple ou plus affectueux, pas plus rassurant que son noble modèle, quand il s'irritait.

Il n'y avait pas de dames. Marie Faneau ne possédait aucune amie digne de ce nom et toutes les bavardes qui assaillaient son atelier, pour la féliciter ou la questionner, l'excédaient par la futilité de leurs propos.

On causait avec abandon et on en arrivait où l'on en arrive toujours, après de bons dîners ou la fin d'une soirée entre gens qui aiment les vins distingués, les femmes et les fleurs rares, surtout l'émotion délicate : on parlait de l'au delà ! Quand on a chaud, qu'on est bien assis et que la digestion se passe bien, il n'est rien de meilleur, ni de mieux porté que faire semblant de croire, non à l'immortalité de l'âme, c'est trop vieux jeu, mais à un petit occultisme de poche que chacun tire de la profondeur de son imagination. Ça ne va généralement pas loin.

— Moi, disait péremptoirement Gompel, homme de sens rassis, je n'ai jamais pu croire à ces histoires-là et je trouve qu'on en abuse depuis la guerre. C'est ennuyeux, ça tient de la place et ça tourne la tête aux malheureuses qui coupent là-dedans. J'ai connu un modèle qui est devenu fou parce qu'on lui avait exhibé un petit squelette dans un miroir, et quand on eut enlevé le cadre de ce miroir qu'il avait brisé, on a découvert une petite poupée articulée en papier intercalée entre deux verres. Selon qu'on penchait le miroir ou le redressait, le petit squelette gigotait. Personne n'a jamais su quel mystificateur avait inventé ça. Toujours est-il que le modèle est devenu fou. C'est abominable, ces blagues-là !

— Il y a tellement plus sinistre dans la nature ! murmura Henri Duhat, le médecin.

— Et les animaux phénomènes ! s'écria le Sud-Américain. Moi, j'ai eu dans mes écuries un cheval qui rêvait. Il se mettait à hennir, vers minuit, jusqu'à ce que les pa-

lefreniers s'assemblassent autour de lui. Alors il comptait du sabot jusqu'à trente. Jamais il n'a dépassé ce nombre. On n'a jamais su ce que ça voulait dire, parce que je l'ai fait vendre au manager d'un cirque !

— Et les maisons hantées ? fit le vieux notaire hochant le front. Il ne faut pas dire que ça n'existe pas, car nous avons, dans les environs de Pontcroix, une tour...

— Je vous en prie, mon cher maître, interrompit le marquis de Pontcroix impatienté, ne racontez pas cela à ma fiancée, ou elle ne voudra jamais venir chez moi. (Il rectifia, gracieusement :) Même lorsqu'elle sera chez elle.

— Vous vous trompez ! dit tranquillement Marie Faneau. J'adore les contes de fées tout autant que j'aime les belles images et je n'ai peur de rien.

Ses yeux, largement ouverts, regardaient en face l'homme qu'elle aimait et qu'elle ne comprenait pas. Il représentait bien la seule énigme de sa vie, jusqu'à ce jour si pleine de son grand labeur d'artiste. A trop peindre des apparences avait-elle perdu son temps ? Et n'aurait-il pas mieux valu faire comme les autres femmes, vivre pour ou par l'amour ? Que savait-elle qui pouvait l'initier au mystère d'un homme l'aimant au point de lui tout offrir : nom, fortune, grands cadeaux et petits soins, tout, sauf le très doux baiser sur le front que la plus ingénue des fiancées est en droit d'attendre du plus respectueux des futurs époux ? Et cependant il devait l'aimer terriblement, si elle en jugeait par sa jalousie sans cesse en éveil !

— On se demande pourquoi les femmes préfèrent les histoires de l'autre monde aux plaisirs de celui-ci, interjeta Michel, qui buvait sa cinquième coupe de champagne dans la béatitude d'un garçon très sage. Elles ne sont pas logiques. Si elles ne croient plus en Dieu, pourquoi cherchent-elles à cousiner avec le diable ?

— Parce que, cher monsieur, proféra sévèrement maître Mahaut, Dieu les abandonne à son ennemi. La terre

devient trop basse pour qu'il y descende. Il y a tant de louches compromissions, de honteuses débauches, depuis que la religion s'en va.

Michel se mit à rire, de son rire d'enfant gâté :

— Ah ! comme vous avez raison, monsieur. Si Dieu voyageait encore sur terre, il ne monterait certainement pas dans le compartiment des dames seules !

Ce propos fit éclater le Sud-Américain, entraînant dans la même gaîté Henri Duhat et Marie Faneau.

— Et toi, Marianeau, puisque tu n'as peur de rien, pourquoi as-tu la superstition des fleurs rouges ? Ce matin encore, je t'ai entendu dire que cette tache de sang sur les bouquets que tu reçois finissait par te donner sur les nerfs.

L'attaque était directe, mais Yves de Pontcroix la dédaigna et, se tournant vers Marie, il lui murmura :

— Si j'avais su vous déplaire, j'aurais choisi d'autres fleurs, ma belle amie.

— Vous avez parfaitement le droit de teinter de... violence toutes ces pâleurs convenues, mon cher Yves ; je ne suis pas assez fillette pour qu'on adopte le blanc des premières communions à mon égard.

Elle savait qu'elle ne pouvait pas faire une blessure plus douloureuse à l'amour-propre sinon à l'amour de cet homme cruel jusqu'au renoncement.

Michel jubilait. Il y avait des secrets qu'on ne lui révélait pas, soit, mais il saurait bien rendre coups pour coups à celui qui lui ravissait sa sœur et qui, cela commençait à se sentir, rêvait d'éloigner le gêneur, le témoin trop expert, ce frère trop curieux.

Henri Duhat ne paraissait pas un méchant garçon ; il essaya d'une diversion scientifique :

— Le rouge influe sur la rétine à la façon de certaines notes très aiguës sur le tympan ou des corpuscules du vinaigre sur les papilles de la langue. Chez les nerveux tout

se transpose... Mademoiselle a probablement les yeux très sensibles étant donné le métier qu'elle exerce.

— Métier ? Vous êtes dur ! s'exclama Gompel.

— Oh ! appuya froidement Yves de Pontcroix, art, métier, travail d'agrément ou travaux de l'ouvrier, tout cela n'est que fatigue pour de si belles mains, et j'espère bien que nous les forcerons, douce violence, à se reposer.

Ce disant, il effleura de ses lèvres la main ornée de la bague, puis lui ôta cette bague lentement, jouant avec et la faisant glisser à son propre annulaire.

— Yves ! Yves ! Ne me l'enlevez pas ! pria Marie tressaillant d'inquiétude.

— Mais,n'est-elle pas rouge aussi,comme les fleurs du bouquet ? Je vous donnerai une perle ou une opale, demain. Un saphir, plutôt, puisque vous aimez le bleu.

— Non, ce ne serait pas la même, celle que vous avez choisie. Laissez-la-moi.

L'assistance prenait un malin plaisir à voir cette petite querelle d'amoureux, léger nuage sur cette extraordinaire lune de miel, toute en or pur.

Il eut, lui, en la lui rendant, une pression si forte sur le doigt que l'anneau pénétra dans les chairs de façon à lui imprimer un cercle rouge.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas crier.

— Monsieur Mahaut, fit-elle bravement, racontez-nous l'histoire de la tour de Pontcroix. C'est si amusant de se figurer qu'on a peur. Et puis, cela permet d'oublier ses propres terreurs nerveuses, plus ou moins justifiées.

Le champagne était excellent, les glaces d'un parfum exquis, et, en somme, il faisait bon dans cet atelier élégant, devant ce vivant conte de fée qu'est un mariage d'amour.

Le vieux notaire, flatté, allait pontifier le plus sérieusement possible en glissant quelques parchemins officiels dans son récit,ce qui l'aurait rendu plus monotone encore, lorsque Yves de Pontcroix intervint :

— Puisque ma fiancée a la curiosité de cette légende, essayons de la satisfaire. Moi, je me la rappelle très mal. Je n'en connais guère que l'histoire véridique. Il s'agissait, je crois, d'une femme infidèle qui fut condamnée, par un de mes ancêtres, à mourir de faim ?

— C'est ça. C'est bien ça ! fit avec bienveillance le vieux notaire. Et n'oubliez pas, mon cher marquis, que votre aïeul, sous Louis XIII, revenait de la cour ayant un peu négligé cette jeune dame laissée au logis pour une autre personne, beaucoup plus âgée, la duchesse de...

— Oh ! coupa le fiancé, il importe peu de connaître les torts du mari, ceux de la femme nous suffisent.

Michel pouffa.

— Ils sont magnifiques, les preux de ce temps-là ! C'est le genre de *freux* dont nous parle notre Ermance, le corbeau à reflet pourpre !...

Marie Faneau eut un signe de mécontentement. L'enfant terrible savait trop bien son histoire naturelle, s'il connaissait mal son histoire de France !

Pontcroix s'accouda sur le dossier du fauteuil de sa fiancée, les yeux tout à coup rivés à la somptueuse chevelure fauve de la jeune femme :

— Je pense qu'elle était blonde, murmura-t-il d'un ton doux qui ne semblait plus le sien. Elle recevait toutes les nuits son page, un garçon souple et habile en l'art de se glisser partout, prenant les chemins les plus dangereux pour en venir à ses fins, lesquelles étaient, bien entendu, la chambre à coucher de la marquise, située dans une tour que reliait un pont-levis à l'autre corps de bâtiment. Cette chambre ronde, immense, s'éclairait de deux fenêtres en ogive placées en face l'une de l'autre. (Elle formera, certainement, un très bel atelier, Marie, quand vous y travaillerez un jour pour votre seul plaisir !) Et chaque soir on relevait le pont-levis parce que le mari jaloux...

— ... qui faisait la noce à la cour ! interjeta Michel.

— ...le mari jaloux faisait surveiller la femme légitime, l'élue entre toutes, qui doit être respectée de tous, y compris d'un mari noceur, et que rien n'est plus simple comme de prendre certaine précaution.

— Cela s'appelle, aujourd'hui, préméditation.

— Michel, gronda doucement Marie, ne m'empêche pas d'écouter. Tu es fatigant...et ces Messieurs vont te supposer un peu moins que l'âge de raison.

— Donc, chaque soir, le pont-levis était relevé, la tour laissée sans aucune communication avec le reste du château; mais le page avait trouvé ingénieux de tendre une corde que la belle lui lançait et qu'il attachait au barreau d'une meurtrière. Se suspendant par les mains, il cheminait dans les airs... jusqu'au paradis de ses rêves. Un soir, quelqu'un coupa la corde, le page s'abattit en tournoyant comme un grand oiseau, les bras étendus, se fracassa la tête dans les douves et on ne rabattit plus jamais le pont-levis. Quant à ce qui se passa dans la chambre de la marquise...

— Nul ne l'a jamais su, ponctua funèbrement le vieux notaire en se frottant les mains. Je pense pouvoir affirmer que cela se peut situer vers l'année 1631 !

— Je vous demande pardon, maître Mahaut, répliqua ironiquement Yves de Pontcroix, j'ai la prétention de le savoir, moi, je sais que l'histoire s'arrête là et que la légende commence. Il est convenu qu'on entend, aux minuits de certaines fêtes anniversaires, des gémissements qui évoquent assez le cri d'un grand duc, à moins que ce ne puisse être le contraire et qu'une humble chouette ne profère ces cris mystérieux en chassant la souris dans les combles de la tour. Mais voici ce qui se passa chez la marquise. Une nuit, comme elle ressentait les premières douleurs de la faim, qui sont des hallucinations, elle s'imagina qu'une ombre s'agitait devant le vitrail d'une ogive. Un grand oiseau tournoyait, remontant des douves, non pas le *freux* dont M. Michel nous parlait tout à l'heure,

mais un animal plus fort, plus redoutable, à la tête presque humaine, un oiseau de proie, un carnassier qui a des dents, au bec en forme de lèvre et qui aspire, celui que les Fakirs de l'Inde appellent *l'endormeur, l'envoûteur*, et auquel ils attribuent une singulière propriété, celle d'endormir leur patient, homme ou animal, pour qu'il souffre moins... puisque aussi bien il faut qu'il le tue! La femme, déjà folle, ouvrit la fenêtre... Oh ! la belle nuit de printemps, Marie, et quels parfums, venant de la lande en fleurs ! Quelle très douce brise apportant les soupirs des bois et les odeurs sauvages des verdures ! Qui donc peut décrire l'enchantement des nuits bretonnes, peuplées d'elfes dansants et de sirènes qui chantent, au loin, sur la mer ? Mon pays est capable de tout, Marie, même d'ensorceler ceux qui n'ont plus le courage de vivre et de leur offrir la survie en échange de leur amour...

A ce moment du récit, Marie Faneau se tourna irrésistiblement vers le narrateur. Ses beaux yeux tristes s'illuminèrent. Oui, ce breton-là était capable de tout... et même d'un amour passionné.Elle aussi venait d'être frappée de folie, du vertige de l'espoir dont se leurreront toujours ceux qui ont faim de passion. C'était cet homme froid, correct, d'une cruauté si parfaitement mondaine, qui parlait de cette façon frémissante ?

Les autres auditeurs, malgré qu'ils fussent prévenus qu'il s'agissait de la légende, même le railleur Michel, écoutaient, agréablement surpris, cette voix dont les inflexions un peu gutturales s'étaient subitement adoucies jusqu'aux tendresses de l'extase.

— ... Les nuits bretonnes sont divines parce qu'elles contiennent à la fois la force d'une terre dure, inviolable, une terre sous laquelle se cache le granit noir dont on fait les belles pierres tombales, et la douceur des légendes,des chansons mélancoliques, dont on subit l'emprise sans pouvoir se les expliquer ! Ce qui s'explique, Marie, est tellement inutile à la joie de vivre ou à la douleur de mou-

rir !... Le femme ouvrit cette fenêtre et crut se précipiter dans les bras d'un amant enfin retrouvé. L'oiseau monstre était-il son fantôme? Les vampires sont-ils des morts désespérés qui ont,eux,la puissance de chercher dans une ivresse nouvelle, l'oubli de tous leurs désespoirs ?... Les grandes ailes mouvantes, à grands coups d'éventail, bercèrent l'agonie de la belle condamnée pendant que l'amoureux bourreau, le bec enfoui dans sa poitrine,lui buvait le sang jusqu'au cœur.

—Oh ! s'écria Henri Duhat, le jeune médecin, se levant pour aller prendre sa coupe sur un guéridon, vous êtes atroce, mon cher ! Ceci dépasse toutes les plaisanteries permises et vous mériteriez...

— Quoi ? fit le marquis avec son rire sourd habituel.

Et il eut un claquement sec des doigts comme s'il rappelait un chien à l'ordre.

— Rien ! Nos seuls compliments pour le frisson que vous venez de nous donner ! ajouta le docteur Duhat buvant d'un trait un vin qui dut tout à coup lui paraître trop capiteux, car il devint rouge.

— Bravo! fit Gompel. Ça, c'est une belle histoire, parce qu'au moins on comprend que c'est inventé de toutes pièces.

— Si c'était en vers, déclara M. de la Serra, ça ferait moins d'effet, mais ce serait plus facile à redire.

On s'était levé et le notaire, le plus âgé, parlait de se retirer.

Marie essayait de réagir contre ce moment d'étrange émotion.Elle appela le valet de chambre pour un nouveau service, ordonna de débarrasser le piano et, secouant le malaise bizarre qui l'envahissait, elle les retint.

— Quel dommage que nous n'ayons pas ici des danseuses, alors que M. Duhat, M. de la Serra et mon frère sont d'excellents danseurs. Je crois que nous devons réagir un peu.Trop d'occultisme! Nous sommes tombés dans le travers à la mode.

— Et comment appelez-vous le tango ? riposta le fiancé, d'ailleurs tout aussi disposé qu'elle à réagir, car il semblait fort gai, tout à fait jeune.

— Michel, appela Marie, si M. de Pontcroix n'y voit pas d'inconvénient, tu vas nous danser ton pas espagnol. Va chercher tes castagnettes. Nous allons oublier la voix des enchanteurs bretons.

C'était tellement pressant que le fiancé ne put que s'incliner et Michel bondit en criant : Olé !

Son smoking enlevé, il le remplaça par une courte veste-boléro brodée d'or et, ayant pris la pose, au premier accord du piano, on élargit le cercle autour de lui.

— Il est merveilleux, ce garçon ! murmurait le comte de la Serra. Où a-t-il appris à danser ?

— Dans les bals de l'atelier Fusard dont il fait partie, monsieur, répondit Marie Faneau tout en jouant la danse endiablée. Les jeunes artistes aiment à se dérider quelquefois parce qu'ils travaillent beaucoup.

Le marquis de Pontcroix redevenait sombre pendant que les autres applaudissaient, absolument remis dans la joyeuse vie normale par le bruit des castagnettes. On fit une ovation au danseur et à son chef d'orchestre. Cela clôturait bien une soirée qui aurait pu tourner au macabre sans l'esprit de la maîtresse de la maison.

Les invités partirent enchantés, accompagnés dans l'escalier par Michel, bon prince, laissant quelques minutes de tête à tête aux deux fiancés qu'il jugeait un peu en froid.

— Monsieur de Pontcroix, dit Marie, la gorge serrée, je vous remercie pour cette bague et ces fleurs. J'accepte la couleur de vos dons sans m'en plaindre. Vous êtes un poète... et la légende bretonne ne m'épouvante pas. Je serai fidèle. N'ayant eu qu'un amour, je peux lui consacrer toute ma vie.

Elle souriait héroïquement, mais ses lèvres tremblaient. Il saisit ses mains, l'attira jusqu'à lui.

— Ma belle chérie, vous ai-je fait de la peine ? Je regardais vos cheveux, qui ont la nuance du sang, le reflet pourpre du coucher du soleil sur les fleurs d'or des landes de mon pays... j'étais complètement ivre.

Se raidissant, craintive, contre son enlacement impérieux, elle questionna :

— Cette légende... Où l'avez-vous lue ?

— Elle n'existe pas, pour la seconde partie. La Bretagne ne connaît pas les secrets des hypogées de l'Inde.

— C'est affreux ! Vous y croyez, vous, aux vampires ?

Elle se raidissait de plus en plus, prise d'une insurmontable horreur et cependant attirée,magnétisée.Pour toute réponse, le marquis de Pontcroix se pencha sur son cou ; là, derrière l'oreille rose, sur cette chair fine comme les pétales des fleurs de la corbeille, il mit les lèvres et, sous le baiser brutal, odieux, le sang jaillit, deux gouttelettes pourpres de l'exacte nuance du rubis de la bague des fiançailles.

Michel surgit entre eux, les sépara :

— Monsieur, fit-il, crispant les poings, votre voiture est en bas. Tous mes nouveaux compliments pour l'histoire du vampire. C'est furieusement *Grand Guignol*, seulement, pour employer une expression de notre chère Ermance, ça se passera comme ça, dans la vie, quand *les poules auront des dents !* Au moins pourront-elles se défendre !...

Sans les domestiques, éteignant les bougies et emportant les coupes, les deux jeunes hommes se seraient rués l'un sur l'autre.

— Au revoir, Michel, dit Pontcroix se calmant le premier, avec sa grande habitude du masque mondain.

— Au revoir, marquis... de Sade ! gronda Michel.

— Tais-toi ! cria Marie en s'enfuyant dans sa chambre. C'est moi qui me suis écorchée en relevant mes cheveux ! Ce rubis coupe comme un diamant...

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Albert Lantoine : *Paul Verlaine et Quelques-uns*, 1 vol., « Direction du Livre mensuel ». — Gaston Le Reverend : *La Revanche du Bourgeois, divertissements littéraires*, 1 vol., Maison Française d'Edition et Louis Jouan, à Caen. —M. Esch : *En relisant Maupassant*, 1 vol., « Edition de la Revue Romande », Lausanne. — Raymond Mallet : *Le Pavillon H*, 1 vol., Crès. — Victor-Emile Bouzon : *Les Solitaires*, 1 volume, « Maison Française d'Art et d'Edition ».

Paul Verlaine et Quelques-uns, par Albert Lantoine, qui écrit, de l'auteur de *Sagesse* : « Ce fut un pur poète, grand par le cœur et vil par la chair. » Admirable simplification de la vie : d'un côté le cœur, de l'autre la chair ! Comme si la sensibilité n'était pas une transposition de la sensualité. Dans l'œuvre de Verlaine, comme dans son cœur, la pureté et l'impureté se confondent, et les accents avec lesquels il prie sa mère Marie sont de la même piété que ses effusions de *Femmes* et des *Amies*.

Mais M. Albert Lantoine sait, lui, ce qui est pur et ce qui est impur, et il prononce : « Paul Verlaine a écrit des poèmes exquis — poèmes très rares, d'ailleurs, qui brillent comme de purs joyaux dans la production poétique de la fin du XIXe siècle ! » Nous ne savons pas, parmi ces joyaux, quelles perles mourront et quelles vivront, celles que les femmes continueront à porter sur leur cœur et à nourrir du parfum de leur chair !

Mais, écrit M. Lantoine, ce ne fut pas pour ces poèmes (les poèmes rares et exquis signalés plus haut) — qui appartiennent pour la plupart à ses premiers recueils, que les jeunes firent de Verlaine un « Prince des Poètes ». « Ils le portèrent au pinacle pour son manque de souffle et l'incohérence mystique de sa pensée. » Aussi bien dire que Verlaine fut le Prince des Fous, le Prince de toute la génération symboliste. Et voilà toute une école littéraire classée. Avis aux fabricants de manuels ; ils n'auront qu'à recopier des phrases comme celle-ci : « Paul Verlaine a été aimé par eux (les symbolistes) pour ses défauts. Ils ont fait de son indiscipline morale le modèle de leur indiscipline intellectuelle ! » M. Albert Lan-

toine trouve, en outre, que le talent de Verlaine n'était pas une excuse à sa vie débraillée ; « il faudrait peut-être revenir de cette conception archaïque qui veut qu'un élu des Muses ne soit pas déplacé à la Cour des Miracles. » Que nous importe la vie du poète, c'est son œuvre qui compte, et qu'importent la débauche et l'absinthe, si la débauche fait fleurir sa poésie et si l'absinthe fait flamber son cerveau ? N'y a-t-il pas sur la terre assez de gens sages et sobres qui n'ont pas d'autre intérêt que leur sagesse et leur sobriété, physique et intellectuelle ? On pourrait presque dire que certains poètes comme Verlaine ont été les martyrs des passions qui se sont sacrifiés pour notre joie égoïste. Je les vois comme les chrétiens du Cirque, que l'on allumait, torches vivantes et resplendissantes, pour la joie de Néron ou de Caligula. C'est pour nous que les poètes meurent en chantant.

La sobriété n'a jamais été une source bien puissante d'inspiration, et la chasteté n'en est une que si elle demeure une tentation perpétuelle, une sorte de vice perpétuel. L'ascétisme est une débauche, tandis que la débauche excessive rejoint la chasteté, car elle tue le désir dans sa source.

A propos de Verlaine encore M. Albert Lantoine évoque le *Fragment d'un livre perdu*, cette étude, ce dithyrambe à la louange d'Arras, et la page sur le Beffroi : « un prodigieux Beffroi paradoxalement mince, fuselé de mille caprices, dressé jusqu'aux nuages... sa masse colossale et légère... » Mais ici M. Lantoine place une anecdote tragique. En 1915, conte-t-il, M. Georges Warlerlot, demeuré fidèle à son clocher natal, même pendant le bombardement, écrivait :

> Quand le beffroi, « dont la couronne était fermée comme celle des princes », s'est écroulé lentement sur lui-même, après avoir résisté à des centaines d'obus, plus de cent personnes, qui depuis des heures étaient terrorisées dans les caves, oubliant les obus et le danger, remontèrent sur la place. Les uns criaient, insultaient ; quelques-uns agitaient leurs chapeaux Presque tous pleuraient.

On songe à Reims, et, plus loin, aux autres Barbares destructeurs de la civilisation. Le hasard d'une lecture me met sous les yeux une page qu'Isocrate, cet orateur athénien qui se laissa mourir de faim après la bataille de Chersonèse pour ne pas survivre à l'asservissement, écrivait dans son *Panégyrique d'Athènes*, 400 ans environ avant J.-C. En changeant quelques noms pro-

pres, cette page est encore d'une troublante actualité et pourrait être signée d'un de nos grands orateurs philosophes (s'il y en a !)

Quel peuple de la Grèce fut à l'abri de leurs outrages ? Cessèrent-ils jamais de méditer notre ruine ? Ont-ils rien respecté dans nos contrées ? N'ont-ils pas, dans la dernière guerre, porté les mains jusque sur les statues des dieux, pillé et embrasé leurs demeures sacrées ? Aussi les Ioniens méritent-ils des éloges pour avoir prononcé des imprécations après l'incendie des temples contre ceux qui entreprenaient de les relever ou d'en bâtir de nouveaux sur les mêmes fondements. Non qu'ils manquassent de ressources pour les établir, mais ils voulaient laisser à la postérité un monument de l'impiété des barbares ; ils voulaient apprendre à leurs descendants à ne jamais se lier avec des peuples qui attaquaient les dieux mêmes, à se tenir toujours en garde contre des ennemis qui faisaient la guerre non seulement aux hommes, mais encore aux objets les plus saints de la religion.

§

M. Gaston Le Révérend vient de faire imprimer à Caen un petit livre de «divertissements littéraires» : **la Revanche du Bourgeois**, c'est-à-dire, la revanche du bon sens normand sur la folie de la littérature parisienne. Il y a sans doute dans ces petits « caractères » à la manière de La Bruyère des critiques très justes, mais à qui les appliquer ? Quel dommage que M. Le Révérend ait brouillé les serrures et jeté ses clefs dans le puits de son courtil ! Quels noms donner à ces masques qui traversent son jardin : Catelin, Ephès, Escar, Midos et Théodule ? C'est vraiment un peu trop compliqué et trop fatigant de les découvrir. Mais aussi l'auteur s'exagère à lui-même sa méchanceté, et il peut dormir tranquille ; ni Midos, ni Théodule ne le provoqueront en duel. Dans une suite à ces notules M. Le Révérend me reproche d'avoir écrit, ici même, à propos des poètes normands, que les poètes sont « les grands couturiers de notre sensibilité, qu'ils habillent selon la mode du moment » (mode des mots, plus mobile que celle des chapeaux). « Si cela est, s'écrie, froissé, le bon Normand, et si les poètes ne sont que cela, il est inutile de les chercher parmi les Normands. »

Ces derniers rougiraient de s'appliquer à un labeur si puéril et si vain. Ils savent que s'il n'est de modes qu'à Paris, il n'est de coutume qu'en province, et que celle-ci est plus solide que celle-là. Eux sont des artistes, non des faiseurs ; ils aiment le bien-dire et le faire propre ; et, aussi hardis que les plus fins Parisiens, ils ont, avec un goût moins

épuré et moins difficile, plus de science robuste et de franche santé. Poètes ? Pas au sens étroit et actuel du mot, qui est celui de M. Jean de Gourmont et de beaucoup d'autres en ces derniers temps.

Hélas ! M. Le Révérend croit aussi que la poésie et la littérature ont trouvé leur forme définitive au XVIIe siècle, et il loue, en effet, ses poètes normands de ce que la musique de leurs vers ne dépasse pas celle des vers de Racine. On se demande pourquoi, puisque la perfection est dans le passé comme le Paradis terrestre, ne pas la chercher dans la chanson de Roland ou celle encore plus pure de saint Alexis !

M. Le Révérend croit naïvement qu'il y a un « langage naturel », éternel, sans doute, et il fait cette grande découverte : « S'il y a, écrit-il, une façon de sentir particulière à une époque ou à une saison, il y en a peut-être aussi d'autres communes à tous les siècles civilisés ». Mais ce que ne comprendra jamais ce brave Normand entêté, c'est que c'est justement pour exprimer cette sensibilité constante qu'il est nécessaire que la langue évolue dans son expression, parce que les mots ne sont que la monnaie de notre pensée, et s'usent comme les pièces de monnaie. Nos grands poètes normands, ceux d'hier comme ceux d'aujoud'hui, obéissent instinctivement à cette loi. Il n'y a pas de vrai poète qui ne s'exprime en une langue neuve et personnelle : il faut donc qu'il n'ignore aucun de ses grands devanciers, lointains ou proches, puisqu'il les contient tous et qu'il les continue. La musique de Racine ne nous donne plus qu'une émotion rétrospective : nous ne la sentons d'ailleurs qu'en la transposant et en l'adaptant à notre sensibilité du moment. On imagine mal à quel point notre admiration déforme ou transforme les œuvres des siècles passés... Ce qui prouve, en somme, que la littérature est une chose mouvante comme le sable des grèves, et qu'il n'y a pas d'œuvre stable : c'est à la fois décourageant et consolant, car les hommes pourront continuer éternellement à écrire des poèmes définitifs que la prochaine marée emportera vers le large et vers l'oubli. Ce rêve de perfection et d'éternité, des poètes, dont la langue même est à jamais éteinte, l'ont sans doute fait, avec autant d'orgueil et de certitude que tel lauréat actuel de nos petites et grandes Académies. Ces réflexions n'empêcheront pas nos divins poètes, éternels, de pousser leur petit cri de détresse dans la nuit et d'en noter la vibration juste et définitive.

§

Dans ce livre : **En relisant Maupassant**, M. M. Esch étudie l'ironie et la pitié dans l'œuvre de Maupassant, ses idées, son sens dramatique, etc... Certes, avoue-t-il, Maupassant n'est pas un penseur. Ce qui est vrai, c'est qu'étant un écrivain direct, il n'a pas réussi dans l'analyse : « Il décrit les actes, tandis que l'explication du mécanisme mental est sommaire. Mais, doué avant tout d'un œil perçant, d'une vue aiguë et coupante pour le détail physique, il lui est arrivé aussi de jeter des lueurs subites et étrangement fortes jusque dans les replis les plus obscurs des cœurs humains. »

Certes, et on peut dire encore avec M. Esch : « Ont-ils si tort que cela, ceux qui préfèrent la vision directe de Maupassant, même courte, aux savantes dissertations de Bourget ? »

Dans un chapitre, intitulé l'*Épouvante*, M. Esch se demande si « les œuvres les plus belles, les plus mystérieusement poétiques, les plus troublantes, sont produites au moment où l'intelligence sombre », ainsi que le veut le Dr Voivenel. De même que chez Nietzsche et chez Rousseau, chez Maupassant aussi l'organe du langage serait demeuré merveilleusement intact au milieu de la décrépitude progressive du cerveau. Mais, observe M. Esch, chez Maupassant ce n'est point uniquement aux dernières années qu'appartiennent les sujets « étranges » ; la hantise du macabre a été remarquée très tôt chez lui, et on se perd dans les conjectures. D'ailleurs, M. Esch, qui avoue la difficulté pour un profane comme lui de voir clair dans ces discussions médico-littéraires, et qui ne voit d'autre part aucune relation étroite entre l'œuvre et « les expériences intimes » d'un artiste, se contente d'étudier l'œuvre en soi, telle qu'il l'a sentie.

§

Il y a une grande pitié intelligente et sans amphase dans ce petit livre du Dr Raymond Mallet, **Le Pavillon H**, où l'auteur a compris que les soldats étaient des hommes dont la sensibilité pouvait être blessée comme leur chair, des êtres forcés par les fatigues du combat qui tombaient comme le cerf aux abois et ne se relevaient que pour fuir l'enfer de la bataille ; de pauvres êtres meurtris moralement et qu'il fallait guérir et non punir, qu'il fallait aussi sauver du poteau d'exécution où une justice aveugle et inintelligente les envoyait, par petits paquets, comptés d'avance.

Aussi est-ce avec une émotion où se mêle une fine ironie que Raymond Mallet dédie son livre :

Aux Blessés du Pavillon H,
A ceux que la Guerre a meurtris
Et dont Elle n'a jamais fait des Héros,
Mais parfois des Criminels.

Il nous montre le malade, le « criminel », entrant au Pavillon H, ce pavillon mystérieux où l'on se heurte, comme dans l'Ile du Docteur Moreau, à des portes fermées, marquées d'un mot : *Isolés.* Le pauvre criminel s'informe auprès de l'infirmière, anxieux : Que lui veut-on ? Est-ce vrai qu'il sera fusillé ?

On le lui a fait comprendre au régiment ; l'attitude de ses camarades, leurs conversations semblaient le désigner comme espion ; nul doute qu'il ne soit traduit au conseil de guerre et condamné à mort ; et il se défend d'être coupable, et il se lamente sur le sort de sa femme et de ses enfants qu'il ne doit plus revoir, qu'il laissera déshonorés ! Quelques paroles de l'infirmière, de la « Sœur », comme il dit, et le malade est momentanément rassuré : « Alors je ne serai pas fusillé ? — Non, non, je vous le promets », comme on promet à l'enfant de chasser les fantômes qui l'effraient.

Quelques-uns de ces malades écrivent ; ils écrivent « à qui ? peu importe, quoi ? pas davantage », mais la commotion nerveuse a développé ou même fait miraculeusement surgir en eux le don du style, l'image visuelle. Il faut lire dans ce petit livre les morceaux: « Le mal dans l'Abîme, et Question de coiffures », que le Dr Mallet a transcrits ici pour nous. Mystères du subconscient et du génie. Et cette « obsession », cet amour pour une marraine de guerre que le malade n'a jamais vue : « Je suis tellement possédé par cette obsession que je deviens incapable de remplir le devoir conjugal, celui-ci m'apparaissant sous les aspects d'un adultère. » Et il ajoute : « Supérieure et invisible, se mêlant à nos hallucinations et à ma religion, cette personne prend dans mon cerveau des proportions surhumaines et fantastiques que rien ne peut plus contrebalancer. »

Voici Nolon, un pauvre exalté qui avait déchargé son fusil sur un officier qui tentait d'intervenir. Il parvient à échapper à ses gardiens, mais ses premiers instants de liberté furent pour l'infirmière du Pavillon H : « Je voulais vous remercier de toutes les

gentillesses que vous avez eues pour moi... Merci mille fois. Adieu à vous, à ceux du Pavillon H. »

Le Dr Mallet ajoute discrètement en note : « Nous avons appris plus tard qu'un stylet libérateur avait enlevé Nolon aux mains de la Justice. »

En une crise subite et brutale de délire, Jullien prend son fusil et tire autour de lui : il est en prévention de conseil de guerre pour avoir tué l'adjudant de sa compagnie :

— C'était mon ami de la guerre !

Criminel ou fou : je n'y avais pas pensé ! je me voyais *seulement* blessé ou mort.

Rien dans ce livre, d'une admirable sobriété, et précision de pensées et de style, qui n'ait été vu et senti, scruté et analysé minutieusement. Le Dr Raymond Mallet, qui est le plus fin et le plus subtil de nos psychiatres, nous apporte ici sur la guerre un document humain plus important que bien des livres techniques qui encombrent les librairies.

§

Dans ce petit livre : **les Solitaires**, méditation d'après-guerre, M. Victor-Élie Bouzon nous annonce que l'ère de civilisation européenne se clôt et celle du Nouveau Monde va naître : « Les arts vont s'anémier ; les littératures vont dépérir avant de s'éteindre. » Les êtres n'auront plus que de la mémoire et des biceps : l'athlète sera roi. Pour les hommes de ces temps peut-être proches, « l'art sera futilité, le sentiment ridicule, et la vertu sottise. Ils ne verront plus dans la musique que du tintamarre, dans la peinture que du badigeonnage, dans la danse que de la lascivité, dans l'amour que du rut, dans la poésie que des mots ».

Le livre semble bien condamné : son sort est en train de se décider, déjà « dans les salles de casino, de music-hall et de cinéma, sur les pelouses des stands, des vélodromes et des champs de courses ».

New-York sera « la Carthage du XXIe siècle ». Mais, conclut M. Bouzon, cette civilisation américaine du Gigantesque croulera à son tour comme d'autres ont croulé, mourra comme nous allons mourir.

Et, dans trois mille ans... ou plus tôt, c'est la Chine « qui arrachera le flambeau des mains de l'Amérique pour l'élever à nouveau sur une Asie ressuscitée... Puis le cycle fermé recommencera ».

Il n'y a donc plus qu'à attendre patiemment que notre tour revienne !

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Maurras : *Inscriptions*, « Librairie de France ». — Xavier de Magallon : *L'Ombre*, « Librairie de France ». — André Fontainas : *L'Allée des Glaïeuls*, « Librairie de France ». — Comtesse de Noailles, Pierre Camo, Charles Derennes, Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Fernand Mazade, Paul Valéry : *La Pléiade*, « Librairie de France ». — Ch.-Th. Feret : *La Normandie exaltée*, Eug. Rey — Jean de Lestre : *La Danse entre les Flambeaux*, Catin. — J.-S. Bardin : *Profils et Médaillons Littéraires*, « Société Mutuelle d'Edition ». — Louis Durieux : *Premières Poésies*, Saint Raphaël, « les Tablettes ». — Raoul Follereau : *Premières Poésies*, Impr. Fortin, Nevers-Paris. — Raymond Carette : *Un doigt sur les Lèvres*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». — Marcel Houin : *Renaître !* Orléans, Aug. Gout, — J.-L. Carlos : *Feuilles Séchées*, Lille, Imprim. centrale du Nord, — André Corbier : *Bouma N'zia, petite fille noire*, avant-propos de M. Jean Camp, « Editions de l'Effort ». — Maurice Brillant : *Musique Sacrée, Musique Profane*, Garnier frères. — Maurice Levaillant : *Des Vers d'Amour*, Garnier frères. — Roger Gaillard : *L'If et les Constellations*, « les Feuilles Libres ». — Maurice Boucher : *Nouveaux Poèmes*, « les Gémeaux ». — Fagus : *Jonchée de Fleurs sur le Pavé du Roi*, « Nouvelle Librairie Nationale ».

Non sans un goût d'archaïsme précieux, M. Charles Maurras, qui n'avait encore, que je sache, publié aucun volume de vers, réunit, dans ce charmant livret orné par M. P. Girieud de deux élégantes images, ce qu'il nomme des **Inscriptions**. Ce sont de petits poèmes votifs à graver sur des stèles, dans une langue châtiée, ferme et précise, moins abondante sans doute, aussi lumineuse que de coutume chez cet excellent écrivain. On ne songe pas à y regretter les « excès de fidélité à l'esprit de la tradition », qu'il semble se reprocher, ni son « caprice brusque de l'élision indue ou de la sournoise apocope, de l'hiatus flagrant ou des pluriels rimant à des singuliers ». Il était bon toutefois qu'on fût averti de ce jeu de caprices très conscients :

> Toi qui *brille* enfoncée au plus tendre du cœur,
> Beauté...

eût pu surprendre, par exemple, chez un lettré aussi sûr, d'autre part, des formes grammaticales.

Ce recueil témoigne d'une chaude ferveur, convaincue et avertie, pour la splendeur de la pure beauté sous ses visages les plus divers, classiques, méditerranéens, et d'un désintéressement

absolu, qui est une des faces sincères qu'il sied de reconnaître à ce grand et singulier talent, « OPTVMO.SIVE.PESSVMO » :

Essence pire que le Pire
Et meilleure que le Meilleur,
Quelle est la langue qui peut dire
Les deux abîmes de ton cœur ?

M. Xavier de Magallon se laisse en ses poèmes entraîner, en général, à plus d'éloquence, à des effets oratoires qui nuisent parfois à l'expression lyrique, plus concentrée. Ce travers, pour n'être point réservé aux seuls méridionaux, leur est assez coutumier, et peut-être ne marque-t-il pas, à leur sentiment, une défaillance. M. Xavier de Magallon ici évoque l'**Ombre**, la présence de son fils, le lieutenant Paul de Magallon d'Argens, cité à l'ordre de la première Armée et tombé glorieusement au champ d'honneur, le 29 août 1918. Il semble au père que l'ombre reprend vie, que son fils rêve et frémisse à son côté, et lui-même recommence les causeries, les promenades, les méditations qui leur étaient familières :

Je m'assieds avec toi, je cause :
Je te revois, les yeux ravis,
Je veux être heureux, et la cause
De ce bonheur c'est que tu vis !

Ainsi, en termes simples et directs, M. de Magallon précise la chère et profonde illusion des pères à qui, par la guerre ou autrement, ont été ravis l'affection et le visage tendrement aimé de leurs fils morts avant l'âge. Tous en lui se reconnaissent, et vibrent, des mêmes espoirs, des mêmes certitudes à l'unisson.

Ce petit recueil est le second de la série qui devait, par les soins de MM. Sant'Andréa et Marcerou, être éditée sous la direction de Joachim Gasquet. Avec la belle flamme qu'on lui a connue, il avait projeté une admirable collection poétique. Il voulait, par ces volumes nets et joliment présentés, à un prix modique, essayer de reformer à la poésie un milieu de lecteurs. Sa tentative réussira-t-elle ? Quel poète ne le souhaiterait ? Il voulait s'adresser aux chanteurs les plus divers, pourvu qu'il leur reconnût du talent, et on sait de quel amour il s'élançait vers les formes sans nombre de l'universelle Beauté et quelle passion il apportait dans ses admirations généreuses.

C'est ainsi, dès le principe admis de la collection qu'il rêvait,

que, voyageant un jour avec moi, je me souviens, dans le Métro, il me mit au courant, et me demanda si je n'avais rien écrit qui pût y convenir. Je lui parlai de l'**Allée des Glaïeuls** depuis peu mise au point. Le surlendemain, je le revois, assis dans mon grand fauteuil de cuir roux, les yeux tout rayonnants sous les verres de son binocle : il m'écoutait lire les cinq odes et le sonnet de cette suite dont le titre fait allusion à une pensée de Mallarmé. Il écoute, et par moments, il se lève d'un bond, s'élance vers moi : « Relisez-moi cette strophe, voulez vous ? » — ou il répète tel vers qui l'a frappé. Heure magnifique de fraternelle entente, j'en suis fier comme j'en étais heureux : elle est due, puisqu'il l'affirmait, à mes poèmes sans doute, et aussi, j'imagine, à la joie de communier avec moi dans l'exaltation de Paul Valéry, à qui ils sont dédiés. Il l'aimait et l'admirait autant que je l'aime et l'admire.

Maintenant cette collection Joachim Gasquet s'achèvera sur les volumes qu'il avait préparés et il est probable que la tentative ne sera de sitôt renouvelée. Au moins nous présentera-t-elle l'occasion de lire de beaux vers de MM. Fernand Mazade, Vaudoyer, Lafargue, Erlande, ensuite de Mme de Noailles, de Francis Vielé-Griffin, de Paul Valéry, Georges Duhamel, Edmond Jaloux et même de M. Paul Bourget, sans oublier une réédition des *Vers Dorés* de Gérard de Nerval et des *Cantiques Spirituels* de Mme Guyon. Gasquet abondait en projets; quelques-uns se pourront ils réaliser ?

Il avait, du moins, vu paraître le premier volume de **la Pléiade**, où il souhaitait grouper magnifiquement, chaque année, de beaux poèmes de sept poètes choisis. A ses côtés s'étaient rangés, avec Mme de Noailles, MM. D. Camo, Derennes, de Magallon, Mazade et Valéry. C'est un très noble ensemble. La plupart des poèmes ont paru dans des revues ou dans des recueils individuels. On aime à les relire si bellement avoisinés et si bellement imprimés.

La Normandie Exaltée, réédition modifiée, remaniée à tel point que c'est un livre nouveau, du recueil que M. Ch.-Th. Féret mit au jour voici vingt ans tout à l'heure. Il y chante, selon des modes appropriés, son pays dans ses souvenirs héroïques, dans ses évocations d'aspects et de mœurs disparus, dans ses familiarités et ses particularités persistantes; il chante les poètes,

les guerriers d'autrefois, et la bonne vie rustique ou provinciale d'à présent, rythme profond et parfois plaisant de ferveur et de piété. Telles pièces sur Rouen, sur la Céramique, sur la Normandie fabuleuse valent qu'on ne les néglige ni ne les oublie, et le poète est en droit de se rendre justice :

Plusieurs seront témoins que j'aimais bien mon art,
Que j'ai servi sous Saint-Amant et sous Maynard,
Et puisque j'eus pour chef de file
Théophile de Viau, n'ai-je pas droit au brin
De laurier que Gautier, à titre de parrain,
Promet à tous les Théophiles ?

Il y a droit, sans conteste, M. Ch.-Th. Féret, à ce brin de laurier qu'il envie.

Quelques incertitudes d'expression, peut-être dictées par le besoin de compter les syllabes des vers sans dépasser la mesure autorisée, déparent de-ci de-là certains poèmes de M. Jean de Lestre. Mais **La Danse entre les Flambeaux** du Souvenir et du Regret se poursuit sur une cadence molle et un peu sourde. M. de Lestre est un poète fervent d'intimités disparues et d'amours en vain offertes; dans l'Avenir il n'aperçoit que le visage reflété du Passé. Il s'apparente moins aux Romantiques, comme le voudrait son éditeur, à l'exception de Musset, qu'à certains élégiaques des jours présents, dolents, pieux et plus sensuels de pensée que de vouloir.

Un professeur précisément, M. J.-S. Bardin, — qui doit à coup sûr être un professeur, — nous instruit aux **Profils et Médaillons littéraires**, qui sont des sonnets où il grave la physionomie diverse des plus excellents écrivains français de tous les temps, adresse *aux nouveaux poètes* de saines adjurations pour les ramener au respect de leur « sublime mission ». Il ne serait point plus mécontent de l'élève de Lestre qu'il n'est mécontent du Parnasse, d'André Chénier qui « eût compté parmi nos bons poètes », de Musset, ni même de Verlaine ou de Baudelaire, « malgré le mauvais goût et les exubérances ».

Il y a de charmantes qualités poétiques dans les **Premières Poésies** de M. Louis Durieux. Sans doute, elles n'apportent pas un accent inconnu, mais l'application attentive et prudente dont elles témoignent marque un désir sensible de discrétion et le souci louable du choix. Les **Premières Poésies** de M. Raoul

Follereau sont moins adroites, l'auteur doit être bien jeune, il se sent encore delectures de Lamartine et de Musset. **Un doigt sur les lèvres,** M. Raymond Carette nous chuchote les secrets de son amour et de sa foi, et son balbutiement un peu timide et puéril est empreint souvent d'une grâce lente qui ne va pas sans mérite. Les courtes pièces si peu nombreuses qu'a laissées Marcel Houin, tué très jeune sur les lignes, aspiraient à **Renaître !** Les soins pieux d'une sœur permettent qu'on en connaisse la force déjà virile, les élans qui s'assagissaient. Poèmes d'amour tendre, ces **Feuilles séchées** font honneur au sentiment et au talent de M. J.-L. Carlos; vers sensitifs, émus, mais sans grande nouveauté.

De ce « poème congolais », **Bouma N'zia, petite fille noire,** il n'y a pas grand'chose à retenir, sinon les derniers vers, mélancoliques et pensifs, et le souvenir ému que donne M. André Corbier à ses amours coloniales. Le rythme est lâche et trop coulant, rien de bien pittoresque ou de saillant n'en relève la nonchalance.

Que chaque année on brûle des roses en son honneur, la prêtresse de Thessalonique surgira en la mémoire des hommes pieux et reconnaissants grâce à l'incantation funéraire de M. Maurice Brillant. **Musique sacrée, Musique profane,** nul, avec autant de discrétion savante, avec un tact aussi sensible d'érudit n'en suscite le déroulement mélodique et précieux. Les rites de cultes persistants dans le mystère hantent sa mémoire, et son émoi s'éveille quand ses doigts préludent sur le clavier, de telle image de la *Petrouchka* d'Igor Stravinsky au son épars des cloches pieuses sur la vallée. C'est peut-être, dans ce recueil, à la *Rhapsodie Mystique*, où revit l'âme en extase brûlante du saint Juan de Yepes, que s'adresse ma particulière dilection. M. Maurice Brillant met fort bien, dans ses vers mouvants et aisés, en valeur, « la couleur » de cette musique qui suffit à caractériser la poésie », et, mieux que beaucoup d'autres, il entend que « la musique évocatrice et mystérieuse des mots constitue le principal moyen d'expression » de la poésie, et « lui appartient en propre ». Je crois qu'aucun secret de l'art poétique ne lui est caché et qu'il a scruté tous les moyens de son métier. Comme il est très lettré, il réussit à merveille selon son dessein. On pourrait regretter qu'il se satisfasse de réaliser une œuvre uniquement issue du ca-

price de son cerveau, sans que la passion, une souffrance, un élan intime de l'âme ou du cœur n'en influence l'invention. Peut-être dissimule-t-il sentiments et sensations par excès de discrétion et de pudeur ?

Les éditions de poètes de la Maison Garnier, outre qu'elles se présentent sous un aspect clair et séduisant, ont ceci pour elles qu'on est sûr d'avance que l'on y trouvera un respect et une connaissance de la langue française et un sincère amour de la poésie lyrique. Les auteurs en montrent, c'est évident, des qualités parfois contestables, mais, du moins, ce sont des auteurs envers qui le critique et l'amateur seront toujours pris de sympathie, même si l'on peut regretter souvent qu'ils ne se livrent pas à l'aventure périlleuse, aux chances amères de la découverte.

Pas plus que M. Brillant, M. Maurice Levaillant ne prétend à étonner (ce dont je le loue), ni à innover. Mais l'accent **Des vers d'amour** dont il nous offre le régal n'en est pas moins tout à fait délicieux. Dira-t-on, après avoir lu son *Prologue*, qu'il a fait son éducation de chanteur et de métricien dans *les Contemplations* ? C'est possible, et l'on peut plus mal choisir. Ce qui réconforte, c'est la sûreté délicate et élégante du rythme, du discours, des sentiments, des images. M. Levaillant ne déteste pas faire montre de virtuosité, et, ma foi ! les eaux-fortes et *Gravures de modes*, comme il dit, présentent un tableau charmant des mœurs de 1787 à 1903 et même 1919. Les autres séries, *Le Collier des mois, l'Ombre ardente, Le Cœur et les Saisons*, se composent de poèmes très pleinement sonores, doux et tendres, non sans mélancolie ni sans grâce langoureuse. Parfois les traverse un frisson épeuré de doute ou de détresse amoureuse, mais l'amour de la Nature et de la Vie ramène toujours à plus de sérénité et d'acceptation le cœur de ce beau poète. Il porte en plus en lui la religion des maîtres de tout art, et avec Hugo, Lamartine, Musset, Verlaine, — Chateaubriand qu'il révère d'un culte qui l'honore — et Virgile même conseillent ses rythmes et les soutiennent.

L'If et les Constellations, poèmes par M. Roger Gaillard. N'imagine-t-on pas, au seul énoncé de ce titre, une couverture illustrée à grand effet, et ce contraste de la masse sombre de l'arbre offusquant la clarté merveilleuse des étoiles ? Non : la couverture du livre de M. Roger Gaillard s'orne discrètement de ce

motif imposé ; c'est que le poète ne manque de talent ni de goût, et, s'il pousse volontiers ses poèmes (on dirait presque d'un acteur) à l'effet déclamatoire, ils marquent du moins une grâce résolue dans le style et de la souplesse dans le choix des images. Lorsque l'auteur écoutera plus profondément le murmure intime de sa passion ou de ses dépits et moins complaisamment étudiera l'effet qu'il peut produire en lisant ou en disant, sa personnalité se dégagera.

Aux études rythmiques que M. Maurice Boucher intitule avec simplicité **Nouveaux Poèmes**, *les Chants de la Terre et de l'Eau*, on aimerait le complément d'une musique qui les amplifie. On croirait que l'auteur la cherche ou la demande, ou bien, il l'entend en lui-même si profondément vibrer qu'il ne songe pas à la faire palpiter dans les paroles de ses chants. Ils apparaissent un peu en suspens, le support leur fait défaut ; il y a dans l'expression quelque chose d'incomplet à quoi la musique instrumentale suppléerait.

D'une **Jonchée de Fleurs sur le Pavé du Roi** M. Fagus nous fait largesse. Ce sont poèmes et ballades habilement tressés, d'un sentiment comme d'un métier volontiers suranné, mais si mélancolique et à la fois fier que le poète frénétique et formidable de *la Danse Macabre* s'y retrouve, car il sait être aussi savant virtuose qu'inventeur éperdu et farouche.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

THÉATRE DES ARTS : *La Demoiselle de Magasin*, pièce en 3 actes de M. Fonson (reprise, 30 octobre). — GRAND GUIGNOL : *L'Homme de la Nuit*, drame en 2 actes de M. Léo Marchis ; *Mado*, comédie en un acte de M. Maurice Level ; *Le Rapide 13*, drame en 1 acte, de M. Jean Sartine ; *La Dame de bronze et le Monsieur de cristal*, pièce en 1 acte de M. Henri Duvernois (1er octobre). — THÉATRE ANTOINE : *La Dolorès*, pièce en 3 actes, de M. Jos. Feliu y Codina, adap. de MM. Michel et Baud ; *Daisy*, pièce en un acte de M. Tristan Bernard (reprise). — NOUVEAU THÉATRE: *Dans la Jungle*, drame en 2 actes de M. Laumann, d'après Rudyard Kipling ; *L'Exécution*, deux tableaux tirés des scènes populaires de H. Monnier, par Mlle Isabelle Fusier ; *Trois types*, pièce en 2 actes de M. Paul Giafferi (10 octobre). — Incidents. — Une lettre de M. Poizat.

L'autre soir, à la porte du Théâtre des Arts, où l'on venait de jouer la *Demoiselle de Magasin*, j'entendis M. André Billy dire à M. Paul Lombard :

— Le personnage de cette comédie, que le public trouve si divertissant, est une terrible figure !

A quoi M. Paul Lombard répondait :

— Il m'apparaît, comme à vous, effrayant, ce boutiquier égoïste, inconscient, vaniteux, dur aux pauvres. Il est bien vrai que ce bonhomme Deridder n'appartient pas au burlesque...

— Sinon par le jeu de l'acteur et la complaisance des spectateurs.

Cependant les gens enfilaient leurs paletots, hélaient des taxis, se serraient les mains. Il faisait un temps frais, clair et sec. L'un des interlocuteurs — je ne sais lequel de M. Lombard ou de M. Billy — se mit à parler comme le Noctambule des romans mondains :

— La nuit est belle. Si nous rentrions à pied ?

A quoi l'autre répondit, selon l'usage :

— Et nous bavarderons, en fumant un cigare.

Là-dessus tous deux s'éloignèrent et je demeurai seul parmi l'obscur boulevard des Batignolles... Au moment d'écrire sur la *Demoiselle de Magasin*, je repense au propos de ces messieurs, et je me dis qu'ils avaient probablement raison. Le personnage de M. Fonson fait rire tandis qu'il devrait faire trembler. C'est un effrayant bouffon. Nous rions bien de Boubouroche, nous ! et non seulement lorsqu'il découvre son rival dans le fond d'un bahut, mais aussi lorsque, sur sa bedaine sentimentale, il verse les pauvres larmes de son pauvre amour. Après tout, on fait bien de rire avec son temps.

On connaît le sujet de la **Demoiselle de Magasin**. Cette comédie fut, en 1912, jouée plus de trois cents fois sur la scène du Gymnase. C'est l'histoire d'un petit tapissier de Bruxelles, qui, à la veille de déposer son bilan, accepte les services d'une vendeuse timide et diligente ; les efforts de cette ingénue transformèrent bientôt la noire boutique en un palais de l'ameublement et l'anxieux Deridder en une sorte de Dufayel bruxellois, aussi prospère, aussi épanoui et, s'il se peut, plus ostentateur que l'autre. Toutefois, si l'on en croit la légende, l'honorable Dufayel associait volontiers ses troupes à l'honneur de ses victoires créditrices et mobiliaires. Deridder, lui, croit davantage à son génie. Durant trois actes, nous le voyons piétiner jovialement le cœur de la fée dont il méconnaît la bienfaisance. Le jeune André Deridder, fils du nouveau riche, l'aime d'amour, cette fée dont la baguette engendre des magasins de trois étages avec ascenseurs,

escaliers tournants et coupoles vitrées. Il la veut épouser ; elle rêve d'être sa femme. Mais le vieux, qui possède à présent une écurie de courses, troub'e l'idylle par des propos de sportsman, c'est-à-dire de palefrenier. L'adroite tendresse d'un vieil ami permet à l'honorable assistance de s'en aller satisfaite et rassurée, après les fiançailles, par le dernier métro. J'ai dit que le contentement du public l'aveugle sur le caractère véritable de cet ouvrage ; il se pourrait même que M. Fonson, l'auteur, s'y trompât quelque peu lui aussi. N'importe : sa pièce est bonne; dix années ne l'ont point envieillie ; et de récentes expériences l'ont rendue vraisemblable. Au fait, mon cher Billy, mon cher Lombard, les Deridder ne manquaient point, l'autre soir, à l'orchestre, et c'est sans doute pour cela que le personnage fut généralement trouvé sympathique. M. Fonson le joue lui-même et fort bien. La compagnie des comédiens belges est d'ailleurs excellente, et il faut, entre autres, retenir le nom de M. A. Devère.

§

Le Grand Guignol a donné un bon spectacle. Je n'ose féliciter le directeur de ce qui n'est peut-être qu'un hasard ; souhaitons pourtant qu'il y trouve son compte : *Jactamus te beatum*... Tous les directeurs n'ont point l'âme d'un Quinson, et, à succès égal, ne donnent point systématiquement à l'ineptie le pas sur la littérature. Ce qui me décide à écrire ce gros mot, c'est la présence au programme de M. Henri Duvernois. On — le *on* des corridors et des feuilletons — avait dit de M. Duvernois, ce conteur non pareil, cet observateur tendre et narquois, cet inépuisable inventeur de figures, d'émois et de situations, qu'il « n'était point homme de théâtre ». Lui, si merveilleusement doué du pouvoir de faire vivre les hommes en les racontant, ne serait point capable d'animer de visibles personnages ! Il posséderait le mouvement, ce don essentiel, et il ne saurait pas faire parler des acteurs ! On répétait cela gravement, entre augures, on l'écrivait ; parfois même on le croyait. C'est que M. Duvernois, rival dangereux, n'appartenait point à la confrérie des Inexpugnables Dramaturges, qui montent avec une vigilance bien connue la garde aux portes de *leurs* théâtres. Cela n'est pas très nouveau. Balzac en sut quelque chose, qui éprouva, dix années durant, et jusqu'à sa mort, les effets de cette hideuse conspiration. Voici ce qu'il écrivait, le 2 avril 1842 :

Quand l'auteur de cette pièce ne l'aurait faite que pour obtenir les éloges accordés par les journaux à ses livres, et qui peut-être ont dépassé ce qui lui était dû, les *Ressources de Quinola* seraient une excellente spéculation littéraire ; mais en se voyant l'objet de tant de louanges et de tant d'injures, il a compris que ses débuts au théâtre seraient encore plus difficiles que ne l'ont été ses débuts en littérature, et il s'est armé de courage pour le présent comme pour l'avenir (1).

Balzac ajoutait tranquillement : « Pour caractériser les critiques faites sur cette comédie, il suffira de dire que, sur cinquante journaux qui tous, depuis vingt ans, prodiguent au dernier vaudevilliste tombé cette phrase banale : « La pièce est d'un homme d'esprit qui saura prendre sa revanche », aucun ne s'en est servi pour les *Ressources de Quinola*, que tous tenaient à enterrer. Cette remarque suffit à l'ambition de l'auteur. »

Hâtons-nous de dire que M. Duvernois n'aura point lieu d'élever une protestation de cette nature. Depuis 1850, les mœurs de la critique ont changé, en ce sens qu'aujourd'hui l'on reproduit, dans les journaux, les jugements du public ; on y apporte, il est vrai, une attention profonde, et c'est même la seule profondeur que se permettent la plupart des critiques. M. Henri Duvernois ayant été applaudi bénéficia donc de la meilleure presse du monde. Voilà de quoi satisfaire Pangloss !

La pièce de M. Duvernois : **La dame de Bronze et le Monsieur de Cristal** est une farce. Le peintre Sourcier, en proie à sa femme, mégère criarde, repoussante et déchaînée, s'est avisé d'un stratagème : il simule la folie, une aimable folie d'homme qui se croit en cristal ; on le conduit dans une maison de santé, et le voilà, comme il dit : « Enfermé... libre ! » Il dit cela à l'ami plein d'effroi qui lui apporte des bonbons ; et il lui confesse son bonheur de pouvoir enfin se coucher et se lever avec les poules, travailler, fumer sa pipe : « Il y a bien, ajoute-t-il, quelques loufoques, mais pas plus qu'ailleurs ; et puis ils sont si gentils, si satisfaits d'être rois, papes, dieux, tables ou cuvettes ! On ne voit point ici, autour de soi, de visages verts de bile, jaunes d'envie, non ! rien que des jours heureux. » Je cite cela de mémoire, et j'en demande pardon à l'auteur que je trahis : le dialogue de M. Duvernois n'est pas, assurément, de ceux que l'on imite ; je n'en sais guère à présent d'aussi prestigieux, si ce n'est celui

(1) Préface aux *Ressources de Quinola*.

d'Alfred Savoir et celui de Sacha Guitry... La farce se termine comme vous supposez : l'épouse horrible ne peut vivre sans son malheureux homme ; elle feint à son tour de se croire en bronze, et le docteur s'écrie : « Voici un cas magnifique de contagion vésanique. » La pièce, je l'ai dit, a beaucoup plu ; elle eût plu davantage si elle avait été mieux défendue ; toutefois Mme Aurand est excellente.

On joue, en même temps, un drame en deux actes de M. L. Marchès, **l'Homme de la Nuit**, qui est une affreuse histoire de cimetière et de vampire. J'ai lu un peu partout que l'auteur l'avait imaginée de toutes pièces. Cela n'est point. On trouve une aventure toute semblable dans le répertoire des causes criminelles jugées par le 2e conseil de guerre de Paris ; c'est le procès du sergent Bertrand, du 74e régiment de ligne, lequel fut arrêté dans la nuit du 16 mars 1849 au cimetière de Montparnasse. Cela n'ôte rien à l'horreur qu'inspire un pareil ordre de sujets. Mais il faut bien que l'on utilise M. Paulais, comédien caverneux et d'ailleurs puissant, qui est *l'attraction* de la rue Chaptal.

Le Rapide 13, de M. Sartène, sert de prétexte à une mise en scène dont la surprenante réussite surpasse de beaucoup maints chefs-d'œuvre du genre. On est dans un poste d'aiguilleur, la nuit, et l'on voit, par les carreaux enfumés, passer des trains ; on les entend, leur fumée entre par le vasistas, leurs coups de sifflets lugubres s'approchent et s'éloignent, des signaux rouges, verts, s'allument, des leviers luisent et l'on respire jusqu'à l'odeur d'huile, de crasse, de pétrole et de charbon. Cela finit naturellement par une catastrophe ; car M. Sartène, qui fut autrefois journaliste, en a conservé le goût de l'actualité.

Mado, de M. Maurice Level, est une scène de la vie de ménage. On l'a célébrée pour ses mérites « d'observation directe ». Pour moi, je la trouve plutôt littéraire, faite d'un peu de Feydeau, d'un peu de Courteline, voire d'un peu d'Henry Monnier. Cela n'ôte rien à l'entrain de cette saynette ; mais cela vient en détriment de son imprévu. Sa qualité tient principalement à l'exactitude quasi sténographique de certaines répliques ; d'autres pièces du même auteur m'avaient plu davantage, mais je conviens qu'aucune ne plut pareillement au public.

Je n'ai pu assister à **la Dolorès**, que l'on joue au Théâtre Antoine. On en dit peu de bien. Par contre, j'eusse aimé à entendre

M. Gémier dans **Daisy**, de M. Tristan Bernard, qu'il a fort bien fait de reprendre.

Vers le 7 octobre, au théâtre des Mathurins, on a joué une saloperie en trois alcôves de M. Gandera. Les voyeurs se sont paraît-il très abondamment satisfaits. L'auteur ne m'avait point convié et je considère cela comme une marque de son estime, ou du moins comme un témoignage de son désir de conserver la mienne.

Le Nouveau-Théâtre, où l'on joue des jeunes, des inconnus et des méconnus, a commencé sa deuxième saison. Cela se passa, comme l'an dernier, au bon vieux Théâtre Grévin, au-dessus du silencieux et inquiétant concile des poupées de cire. Le théâtre lui-même, avec ses palmiers secs et ses glaces verdies, vous a un air équivoque et suranné qui n'est pas sans charmes. La jeune compagnie de M. Irénée Mauget a joué entre autres choses un tableau composé de plusieurs *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Encore que le besoin ne s'en fit point particulierement sentir, nous eussions pu trouver agréable cette revivification d'un joyeux cadavre, si l'on avait pris soin de le bien habiller. En d'autres termes, les propos de ces gendarmes, de ces boutiquiers, de ces gardes nationaux, de ces Anglais, de ces lorettes, de ces gavroches pouvaient être le prétexte d'un spectacle amusant et bariolé à la condition qu'il fût conçu un peu comme un ballet. Je confesse pourtant que les aphorismes de M. Joseph Prud'homme, couronnés par le célèbre : *Vive la Gendarmerie !* ont beaucoup égayé le public. M. Barencey joue d'ailleurs excellemment le rôle de ce majestueux et immortel coïon.

On jouait ensuite deux actes d'une assez ferme écriture, que M. E. Laumann tira du *Retour D'Imray*. Cela ne vaut point la *Marque de la Bête*, que le même auteur fit pareillement d'après Kipling. On donnait heureusement, dans la même soirée, une très bonne comédie de caractère, **Trois types**, signée de M. Paul Giafferi. Conseillé par un homme d'expérience tel qu'Antoine ou Gémier, l'auteur eût, je pense, accepté le sacrifice de quelques répliques. Ainsi allégé, son ouvrage nous causerait un plaisir plus constant. Mais tel quel, c'est une fameuse tranche de satire et les monologues successifs des trois bonshommes, que nous montre nus M. Giafferi, sont d'un observateur attentif et cruel. Pourquoi ne lit-on pas plus souvent le nom de M. Paul Giafferi sur les affiches et les programmes ? Il a connu de légitimes succès. Faut-il croire

que l'aversion des directeurs pour le bon théâtre s'exalte jusqu'au mépris de l'argent? Nos aînés l'ont souvent prétendu. Mais je prenais cela pour un préjugé romantique. Nos pères avaient raison.

§

Incidents. — *L'Eclair* (8 octobre) a publié une lettre de Mme Dussane : « Défense et illustration de la Comédie-Française ». Elle mérite l'attention. Sous ce titre qui fait peur la jeune comédienne écrit des choses, ma foi, excellentes, d'autres moins bonnes, et je compte naturellement parmi ces dernières celles qui me concernent personnellement. Car il s'agit d'une réponse aux critiques récentes, dont M. Emile Buré adressa, paraît-il, à la belle actrice un dossier complet. Je ne répondrai rien à Mlle Dussane, sinon qu'elle est au nombre de ces jeunes dont j'écrivais, en mon article (1), qu'ils trouveraient ailleurs et sans peine l'emploi de leur talent. Cela est vrai de plusieurs de ses camarades, de Mlle Bovy, par exemple, et de MM. Bernard, Grandval, Denis, d'Inès, Croué, Hervé. J'en oublie, n'ayant point sous les yeux le tableau de la troupe. — Et, d'ailleurs, qu'importe l'avis de quiconque à ceux dont le doyen disait l'autre jour en se rengorgeant : « On ne jette de pierres qu'aux arbres chargés de fruits ! » Hélas! Nous vîmes, cette année, après tant de chaleur, beaucoup d'arbres chargés de fruits secs. On les a lapidés tout de même.

§

Une lettre de M. Poizat. — On a pu lire, dans le dernier *Mercure*, une lettre de M. Poizat. Ce futur académicien prend le parti de la Comédie-Française ; et l'on remarquera que, dans cette querelle, il fut seul à prendre un tel parti. C'est bien naturel : M. Poizat est probablement le seul auteur que l'on ne joue dans aucun autre théâtre parisien que la Comédie-Française. Il ne lui en faut pas davantage pour croire que ce théâtre est le meilleur du monde. Son tort est de ne point souffrir que l'on soit là-dessus d'un avis différent du sien.

Ce n'est pas la première fois que M. Poizat me fait l'honneur d'une réponse. Il y a deux ans, il m'adressa une bien belle épître où il disait de lui-même : « Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit. Qui je suis ? Un des bons poètes de ce temps, *un poète qui, se sachant capable de tout ce que peuvent faire les meil-*

(1) V. *Mercure de France* du 15 septembre 1921.

leurs de ses contemporains ; un poète qui, connaissant toutes les délicatesses et toutes les finesses de son art... a été conduit par de longues réflexions à conclure... qu'il fallait reprendre le théâtre en vers au point où l'avait laissé Racine. » Je vous jure que je n'invente rien. M. Poizat a de lui-même une opinion qui ressemble à son opinion sur la Comédie-Française, en ce sens qu'il ne la partage avec personne. Il me permettra, je pense, de dire qu'il eut toujours du goût pour les jugements singuliers. Ne m'écrivait-il point, à moi-même, le 27 août 1912 : « Vous êtes un esprit très distingué et très orné. Vous écrirez, un de ces jours, un chef-d'œuvre en vous amusant... » ?

Depuis ce temps-là, M. Poizat a, quant à ma personne, changé d'avis. S'étant aperçu que je n'aime pas ses ouvrages, il me considère, à présent, comme un esprit sans distinction et sans ornement ; et il pense que, même en travaillant beaucoup plus que ne le permet la loi de 8 heures, je ne parviendrai jamais à écrire un chef-d'œuvre. Je crois que M. Poizat me juge mieux aujourd'hui qu'autrefois. Toutefois, je préférais sa première manière.

Dans le fait, la lettre que M. Poizat a envoyée au *Mercure* avec le dessein de me contredire est une longue approbation de mon article. M. Poizat ne diffère de moi que sur un point : pour lui, le passé et le présent de la Comédie-Française ne font qu'un. Il pense que Mme Roch continue Rachel, que M. Duflos continue Samson et que M. Silvain continue Talma ; il se dit que ses tragédies à lui, Poizat, valent bien celles de Campistron, de Viennet, d'Onésime Leroy, de Valentin Arnault ou de Népomucène Lemercier, ce qui, au bout du compte, est peut-être vrai ; il croit enfin que la tradition, en matière de littérature dramatique, aussi bien qu'en fait de mise en scène, consiste à s'imaginer que l'on vit sous Louis XIV.

C'est le point de vue des poètes universitaires, qui confondent l'art classique et l'art scolaire, et qui prétendent continuer Racine en le pastichant. Cela, paraît-il, « est plus que la pensée de M. Béraud ». Tant pis pour Béraud, tant mieux pour Poizat ! Pour moi, qui ne suis point l'ami professionnel des jeunes comédiens du Français, je crois les mieux servir en leur disant ce que pensent tous les artistes désintéressés, à savoir que la Comédie-Française n'est plus, à présent, qu'une caricature dérisoire de ce qu'elle doit être et de ce qu'elle fut. Il est beaucoup moins com-

mode et moins profitable, je l'assure à M. Poizat, de blâmer des gens, à qui l'on ne veut aucun mal, que de les tromper par des louanges, et de leur dire, par exemple, qu'ils sont les amiraux de la flotte théâtrale, les régulateurs de la production dramatique ou encore qu'ils incarnent le « présent, envisagé déjà un peu sous l'aspect de l'éternité » (1). Quant au grief le plus sévère de M. Poizat : « *L'étranger ira partout criant que le* Mercure de France *est obligé de reconnaître que le théâtre est devenu la risée de l'Univers. Cela peut causer à la France un préjudice matériel et moral considérable* », M. Poizat me permettra de lui dire que voilà un fâcheux argument. Si ce que j'écris est inexact, l'étranger en fera justice. Et si je dis la vérité, l'étranger sait à quoi s'en tenir. Dussé-je apprendre à l'Univers que la Comédie-Française n'est plus digne de sa réputation, cela vaudrait mieux que d'observer un silence complice, sous prétexte qu'il est des vérités dangereuses. Les hommes de mon âge, qui faisaient la guerre, savent à quoi s'en tenir sur le ronron des optimistes. Je prends l'extrême liberté de dire à M. Poizat que l'hypocrisie n'est point mon fait, et que j'espère ne point assez vieillir pour épargner la vérité, et flatter les sots au nom de la solidarité nationale.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edmond Perrier et Yves Delage. — Georges Matisse : *Le Mouvement scientifique contemporain en France*, I, les Sciences naturelles, Payot. — *L'Année biologique*, 25e année, Masson. — Georges Bohn : *Le Mouvement biologique en Europe*, Collin. — Fédération française des sociétés de sciences naturelles : *Faune de France*, P. Lechevalier. — Frédéric Houssay et Louis Matruchot. — Georges Bohn : *La Forme et le Mouvement*, essai de dynamique de la vie, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion.

Les sciences naturelles viennent d'éprouver en France des pertes cruelles ; depuis un an, Frédéric Houssay, Yves Delage, Louis Matruchot, Edmond Perrier, François-Franck sont morts, tous encore en pleine activité scientifique ; ils étaient parmi les professeurs les plus éminents de la Sorbonne, du Muséum, du Collège de France ; ils y enseignaient respectivement la philosophie

(1) Je suppose qu'en écrivant cela mon honorable contradicteur ne pensait pas à Mlle Sorel.

des sciences, la zoologie, la botanique, l'anatomie comparée, la physiologie.

Edmond Perrier, professeur au Muséum depuis 1876, et récemment encore directeur de cet établissement scientifique, était parmi les savants français un des plus connus, des plus populaires. Un de ses premiers ouvrages, *les Colonies animales*, avait eu un retentissement considérable. Edmond Perrier considérait le corps d'un Ver annelé, voire même d'un Vertébré, comme une colonie animale, comme une suite linéaire d'individus ayant bourgeonné les uns sur les autres. Dans un autre livre, *la Philosophie zoologique avant Darwin*, Edmond Perrier se montre un apôtre ardent et convaincu de l'évolution, et du système de Lamarck ; il est un de ceux qui ont le plus contribué à rajeunir le lamarckisme, en émettant des vues originales sur les processus évolutifs. Je n'insisterai pas ici où, dans ces dernières années, j'ai rendu compte des récents ouvrages du savant directeur du Muséum. Ma chronique du 1er juin était consacrée précisément à l'analyse de *la Terre avant l'Histoire*, livre plein de faits et d'idées, et qu'on peut considérer comme le testament scientifique d'Edmond Perrier.

Edmond Perrier a formé de nombreux élèves : deux d'entre eux, les professeurs Bouvier et Gravier, étaient devenus ses collègues au Muséum. Il faisait partie de presque toutes les Académies d'Europe et de toutes sortes de groupements scientifiques. C'était à la fois un savant et un homme du monde. Malgré tous les honneurs, il était resté très simple ; on aimait le rencontrer dans les allées du Jardin des Plantes ; il venait à vous le sourire aux lèvres, la plaisanterie toujours prête.

Yves Delage avait l'aspect plus austère. Lui aussi enseigna la zoologie à Paris pendant de nombreuses années ; il était titulaire d'une des chaires de la Sorbonne depuis 1886. C'était un professeur brillant ; ses descriptions des animaux, ses exposés étaient d'une clarté et d'une élégance rares. Delage cherchait à frapper les imaginations, à convaincre, à séduire. C'était un passionné ; un travailleur acharné. Il possédait une volonté de fer ; devenu aveugle, son courage n'a pas faibli, et il continua à travailler inlassablement. Il faut lire la notice nécrologique consacrée à Delage, en tête du premier volume de la nouvelle série de **l'Année biologique**, par sa fidèle élève, Mlle Goldsmith. On trou-

vera aussi un exposé de l'œuvre de Delage dans un curieux petit livre de Georges Matisse : **le Mouvement scientifique contemporain en France**. Il y a deux phases bien distinctes, en quelque sorte indépendantes, dans la carrière scientifique de Delage. Avant 1894, Delage se consacre exclusivement à l'anatomie et à l'embryologie descriptives ; après 1894, il s'attaque aux grands problèmes de la biologie générale. 1894 marque un changement brusque dans l'activité scientifique de Delage, comparable un peu à une de ces métamorphoses que subissent les Insectes, pour passer de l'état de larve à celle d'imago ; en 1894 paraît en effet son célèbre ouvrage: *l'Hérédité et les grands problèmes de la Biologie générale*. Le livre fit sensation ; l'éminent zoologiste y reniait ses premiers travaux, trop purement morphologiques. Parmi ses recherches, les plus connues sont celles relatives à la physiologie de l'œuf. Il a repris les expériences, d'une part, de Jacques Loeb sur la parthénogénèse artificielle ou fécondation chimique, d'autre part, de Boveri sur la mérogonie; il coupa en particulier un œuf (d'Oursin, de Mollusque, de Ver) en deux fragments, dont un seul conservait son noyau ; mises en présence du sperme, les deux moitiés donnaient des embryons identiques.

Comme professeur à la Sorbonne, comme fondateur de *l'Année biologique*, où depuis 25 ans ont paru les comptes rendus des travaux de biologie générale, enfin comme directeur du laboratoire maritime de Roscoff, Delage a certainement exercé une influence sur le mouvement zoologique et biologique en France. C'est à lui que l'on doit le projet, abandonné maintenant, de la nationalisation des laboratoires de Roscoff et de Banyuls. Il a contribué à la création de la « Fédération française des Sociétés des sciences naturelles », à laquelle se rattache l'« Office central de faunistique », dirigé par son élève P. de Beauchamp, et qui va éditer une **Faune de France** ; les deux premiers volumes viennent de paraître : *Echinodermes*, par R. Koehler, *Oiseaux*, par P. Paris ; ils font excellente impression.

D'après Goldsmith, « Delage n'était pas né maître d'école ni conducteur d'hommes. Rien ne lui était aussi étranger que l'esprit de dogme, de doctrine, nécessaire pourtant pour constituer une école. Faire travailler les autres suivant un plan indiqué ne lui a jamais plu. » Goldsmith reconnaît aussi que son Maître

n'a pu arriver à augmenter beaucoup le nombre des savants qui, en France, s'occupent de biologie générale. Elle cite, il est vrai, quelques noms : ceux de Le Dantec, d'Etienne Rabaud, d'Anna Drzewina, et le mien, mais ce sont là plutôt des élèves de Giard, le grand naturaliste qui avait ouvert en France la voie aux recherches biologiques.

§

Que Delage ait exercé une influence sur mon activité scientifique, je ne crois pas que cela puisse se soutenir. Je n'ai jamais beaucoup fréquenté Delage, et sur la plupart des questions nos tendances divergeaient notablement. Pour s'en rendre compte, il suffira, je pense, de lire mon récent petit livre : le **Mouvement biologique en Europe**, où j'ai réuni les idées et les réflexions suscitées en moi par un voyage d'études à travers l'Europe un an avant la guerre, le ministère de l'Instruction Publique m'ayant chargé de visiter, en Autriche-Hongrie, en Russie et en Allemagne, les centres les plus actifs des recherches biologiques. Delage, avec beaucoup de savants allemands, a eu tort de considérer le problème de l'hérédité comme le problème primordial de la biologie. Il me paraît assez étrange qu'on s'efforce d'étudier la *transmission* des « caractères », alors qu'il faudrait auparavant savoir ce qu'on entend par « caractères » et étudier le *déterminisme* physico-chimique de ces caractères. L'*hérédité* doit céder le rang qu'on lui a assigné à la *morphogénèse*. Les biologistes perdent également leur temps en essayant de résoudre le conflit entre darwiniens et lamarckiens, en cherchant une formule conciliatrice ; une théorie de l'évolution doit nécessairement avoir une base physico-chimique ; or, la chimie-physique était à peine soupçonnée du temps des premiers évolutionnistes.

Dans mon livre, je m'efforce de relever les diverses tendances nouvelles qui se sont manifestées en biologie, et montrer combien l'introduction de la physique et de la chimie en biologie a été féconde. Les diverses sciences sont solidaires les unes des autres. Les idées neuves, vraiment originales, naissent en général dans les cerveaux curieux de toutes les manifestations de la nature. Les spécialistes n'ont jamais exercé une grande influence sur le mouvement des idées, et ce n'est guère parmi eux que se recrutent les novateurs et les véritables inventeurs.

Avant la guerre, l'Allemagne souffrait d'un mal profond ; la décadence se manifestait non seulement dans le domaine scientifique, mais encore dans d'autres domaines. Schiller n'avait-il pas dit : « L'organisation a condamné à ramper comme l'Escargot ce qui devait voler comme l'Aigle. L'organisation n'a pas produit un seul grand homme ; la liberté couve des colosses et des êtres extraordinaires » ? A. Hamon, dans un livre remarquable, *les Leçons de la guerre mondiale*, a opposé d'une façon saisissante le socialisme autoritaire, centralisateur et étatiste au socialisme libérateur et fédéraliste. La première conception s'est implantée en Allemagne, et récemment en Russie ; mais heureusement c'est la seconde qui triomphera dans les pays latins. D'un côté l'esprit de discipline, de l'autre l'esprit de révolte. Or, la discipline tue l'esprit d'invention.

Les savants doivent être des indépendants, des émancipés, des révoltés... aspirer de toutes les façons à la liberté. Malheureusement, à l'heure actuelle, après la crise terrible que l'humanité vient de traverser, la liberté et, partant, la science sont menacées. Dans les divers milieux sociaux règne l'idée fausse de la nécessité d'une surproduction industrielle, agricole, scientifique ; or, pour qu'il y ait surproduction, il est nécessaire qu'il y ait division du travail, spécialisation, discipline.

Les hommes de science doivent encourager chez les jeunes qui viennent à eux les aptitudes et goûts personnels, et n'exercer aucune contrainte ; dans aucun cas, le savant ne doit chercher à acquérir de l'autorité, de « l'influence ». Si ses idées sont justes, tôt ou tard elles finissent par triompher ; si elles sont fausses, en les imposant il causerait un tort au progrès de la science.

§

En science on cherche trop souvent à imposer ses vues personnelles. Mais cela n'a pas été le cas pour Alfred Giard, et aussi pour **Frédéric Houssay** et **Louis Matruchot**, qui furent pour moi de véritables amis. C'est sur les instances de Matruchot que je viens de publier, dans la *Bibliothèque de Culture générale* qu'il dirigeait, le Cours libre que j'ai professé à la Sorbonne en 1920, **la Forme et le Mouvement**, et dont je m'étais entretenu longuement avec Frédéric Houssay. J'y considère les êtres vivants comme des *systèmes de forces, de mouvements*, des systèmes tourbillonnants, présentant le long de certains axes

une succession de maximas et de minimas d'activité. Mes idées se rattachent à l'origine à celles de Houssay, mais ne tardent pas à s'en écarter. Houssay considère en lamarckien le tourbillon et les vibrations qu'il décrit comme une action du milieu; pour moi, au contraire, les tourbillons ont leur origine dans les mouvements vibratoires qui animent les particules constitutives de la matière vibrante. J'aurai sans doute ici l'occasion de revenir sur ce point.

Dans le livre de Georges Matisse, *le Mouvement scientifique contemporain en France*, on trouvera un exposé bien documenté des travaux les plus typiques de Houssay, et aussi de mes propres travaux. Les œuvres de Cuénot, de Bataillon, et des botanistes Molliard, Chauveaud, Matruchot, y sont également analysées. A l'heure présente, les biologistes français cherchent à se frayer des chemins nouveaux dans diverses directions : on ne saurait les y trop encourager.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Les séances de la 2e Assemblée (*suite et fin*). — Tandis que les commissions délibèrent, l'après-midi, l'Assemblée consacre les matinées aux grands discours sur la Société et l'œuvre du Conseil.

7e séance. — M. Lafontaine est un brave homme. Il propose que les dettes de guerre deviennent les dettes de la S. D. N., que les douanes soient supprimées. Tant que les égoïsmes nationaux n'auront pas disparu, dit-il, la S. D. N. ne pourra pas répondre aux espoirs mis en elle. Les pires adversaires de la Société font rarement des déclarations plus dangereuses pour la Société. L'idéalisme du sénateur Lafontaine résonne comme l'écho d'un autre âge. C'est proprement l'honnêteté qui s'évertue.

M. Nansen fait un premier appel à l'Assemblée en faveur des Russes qui meurent de faim. Sont-ils cinq, dix ou trente millions ? Ici aussi on jongle un peu avec les chiffres. M. Nansen, grand homme d'action, croit qu'il suffit de défendre une cause humanitaire pour entraîner sa conviction d'une assemblée. Il ne sait pas tirer parti de la documentation, qui ne semble pas toujours de première main. Il est plein de son sujet, mais ne tient pas compte de son public.

C'est d'Asie que sont venues, à l'adresse de la Société, les plus

belles déclarations de foi et les plus vives critiques. Un émir persan se félicite, en fin de séance, des merveilleux résultats obtenus par la Société, mais constate que les recommandations des conférences financières sont restées lettre morte et que le Conseil n'a rien fait pour arrêter la guerre gréco-turque.

8e séance. — Si l'on veut savoir où en est l'Autriche, il est intéressant de voir et d'entendre M. Mensdorff, qui a exprimé le désir de ne plus être appelé comte. Il sait le français comme les diplomates de la nouvelle école ne le savent plus. Il a l'air résigné et triste des gens qui ont beaucoup souffert. Il est humble avec dignité. Il met une espèce de coquetterie à porter des vêtements qui rappellent l'expression : la misère en habits noirs. A noter que la presse autrichienne n'a pas consacré dix lignes à la S. D. N. pendant l'Assemblée.

Le discours du délégué autrichien laissait entrevoir une détresse financière. Rompant avec les usages diplomatiques, le délégué serbe-croate et slovène fait une charge à fond contre l'Albanie et des passions politiques sont tout à coup mises à nu.

A ce moment, M. Balfour intervient pour répondre aux critiques. Il est peut-être à bout de patience, car ce grand vieillard est irritable, et il est temps que se fasse entendre la Grande-Bretagne, qu'il représente au Conseil. Dans cette assemblée de ministres et d'ambassadeurs, M. Balfour seul mérite pleinement le titre d'homme d'Etat. Il a une telle habitude du pouvoir, une habitude séculaire, qu'avec un air de grandeur et une parfaite aisance il domine les hommes et les choses. Mais cet homme d'Etat, qui est philosophe, s'est laissé aller à dire ce qu'il pensait de l'écrivain et de son rôle. Pour M. Balfour et pour ceux qui l'ont applaudi, l'écrivain est une sorte d'amuseur public qui a pris en démocratie la succession de l'ancien fou de cour. M. Balfour a terminé son discours à peu près en ces termes, sans une nuance d'ironie : Le rapport sur l'œuvre du Conseil est long, ne le lisez pas ; lisez-en la table des matières et vous deviendrez tout soudain un partisan pour la vie de la S. D. N.

La philanthropie internationale ramène périodiquement M. Ador à la tribune. Il est venu déclarer que la Croix-Rouge n'a jamais fait de politique et n'en fera jamais, mais il a ajouté que la commission d'enquête, nommée par la commission interalliée, sera probablement autorisée à faire en Russie toutes les enquêtes

qu'elle jugera désirables. Il y a là contradiction et équivoque. La philanthropie, surtout dans les circonstances actuelles, ne peut pas nourrir vingt ou trente millions d'affamés. Si elle demande des concours, la politique intervient.

S'adressant amicalement au Conseil, M. Ador a exprimé le vœu que les décisions du Conseil fussent nettes, catégoriques et clairement motivées. M. Ador ne semble pas s'être douté que son vœu portait un coup rude, quoique amical, au Conseil.

9e séance. — Il faut enregistrer soigneusement les déclarations de l'Amérique latine. Le délégué de la Colombie estime que la question de Haute-Silésie n'intéresse pas seulement les parties en cause, mais le monde entier. Il estime que la S. D. N. est une réalité vivante, mais qu'elle est encore trop ignorée du grand public.

Si la S. D. N. est un jeune enfant, M. Léon Bourgeois en est incontestablement le grand-père. Il multiplie les bons conseils et les bonnes paroles. Aux critiques et objections il répond : malentendu. Il s'applique à concilier, réconcilier et mettre d'accord. Et comme il a une certaine facilité d'élocution, il finit par croire qu'en réalité l'entente la plus cordiale règne dans le monde. On l'applaudit de confiance, par habitude, sans avoir eu à l'écouter. Son prestige participe de l'oraison funèbre. On dirait d'une voix d'outre-tombe.

Le comte de Gimeno n'a pas dit grand'chose, mais il l'a dit avec feu et en espagnol. Cela fit plaisir à 16 membres de la Société et à 90 millions de personnes ; il fallut subir ensuite une traduction française, puis une anglaise.

Quand des Hindous se montrent en Europe, ils produisent une double impression : ils semblent appartenir à une race antique, auprès de laquelle les blancs ne sont que des parvenus ; mais leur pensée (je pense à d'illustres poètes, à des professeurs), leur pensée a quelque chose d'enfantin. Avec un sourire extatique, le délégué de l'Inde a dit sa confiance en la Société. Il a ajouté que son pays ne jouait pas dans la Société le rôle correspondant à la quote-part qu'il paye annuellement. Sans cesser de sourire, il a achevé son discours par un avertissement : certains gouvernements persistent à faire des distinctions outrageantes entre la race blanche et les races de couleur ; il faut espérer que l'Inde et le Japon n'auront pas à regretter, dans les territoires soumis

à un mandat, le régime allemand. Ce fut un des plus beaux moments de l'Assemblée. La stupeur, un instant, présida l'assemblée.

10e séance. — L'espéranto fait un petit pas en avant : il se fait inscrire à l'ordre du jour de la prochaine Assemblée. Tout de suite après, deux délégués, venus d'Australie et du Canada, demandent que la Société concentre ses efforts sur les questions importantes. Il resterait à les définir. Ces délégués d'outre-mer ne racontent jamais rien d'intéressant sur leur pays lointain. Ils s'adressent à leur presse locale plus qu'à leurs auditeurs. Ils essayent de justifier leur présence. Ecartant la doctrine de Monroe, le délégué canadien demanda que fût réglée au plus tôt la question de Galicie orientale. Enfin le Chinois profita de ce qu'il était encore membre du Conse pour dire tout le bien qu'il pense du Conseil.

11e et 12e séances. — On est obligé de reconnaître que l'élection des juges à la cour permanente de justice internationale n'a pas été traînée en longueur. La Société a sujet d'être fière. Voilà au moins une affaire qui a marché rondement. Peut-être même un ou deux tours de scrutin auraient-ils été économisés si M. Huber avait été, dès le début, le candidat de son propre gouvernement (Suisse).

13e séance. — M. Lange, délégué de la Norvège, porte des cheveux blancs hérissés. Il est consciencieux et malicieux. Il enfonce des épingles dans les fesses du Conseil, comme il dit dans l'intimité !

Mgr Fan Noli, d'Albanie, joue les enfants terribles. Ses boutades ont beaucoup de succès. Il finira par lâcher le mot de Cambronne. Pour le moment, il dit des vérités à ses voisins, aux grandes Puissances, sans se gêner. C'est un évêque de montagne qui doit aimer à mettre la main à la pâte et au besoin faire le coup de feu avec ses amis.

Le délégué grec, qui parle bien, lui succède à la tribune. Il fait des remarques très intéressantes sur les principes, mais le souvenir de la guerre gréco-turque semble gêner l'Assemblée. Alors il essaye de représenter cette guerre comme une guerre de libération, où la Grèce est le soldat de la S. D. N. L'Assemblée ne mord pas à cet hameçon.

14e séance. — Un droit nouveau est né : le droit des minorités

supplée au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Un délégué tchéco-slovaque est venu dire que les Ruthènes avaient tort de se plaindre. Il paraît que la constitution tchéco-slovaque donne aux minorités toutes garanties, et davantage.

Puis le délégué polonais a adressé un appel à l'Assemblée en faveur de la grande Russie malheureuse. Cet appel est d'autant plus méritoire que Russes et Polonais se détestent cordialement. Mais qui dira à M. Ador ce qu'il entre de politique dans cet appel charitable ?

Chemin faisant, l'Assemblée exprime l'espoir que le Conseil saura assurer à ses débats une plus large publicité. Il faudra s'expliquer une bonne fois sur ce mot de publicité dont quelques amis de la S. D. N. font une panacée.

15e séance. — Le débat général est terminé. Dès maintenant les rapports commencent à arriver des commissions.

L'Arménie. Lord Robert Cecil déclare gravement que s'il n'y avait pas eu de révolution en Arménie... Evidemment, mais il y a eu révolution. Ce qui est singulier, c'est que personne n'ait pu ou voulu dire pourquoi il y a eu révolution. Et un Grec a pu se permettre de faire la leçon à l'Assemblée disant : Tandis que vous exprimez de pieux espoirs, nous agissons. L'Assemblée s'est tirée d'affaire en renvoyant la question au Conseil suprême. C'est ce que M. Balfour appelle, sauf erreur, le jeu du volant.

Prisonniers de guerre. M. Nansen a rapatrié 380.000 hommes. Coût 400.000 livres. Sans le concours des Gouvernements allemand et russe rien n'aurait pu être fait.

Typhus. La commission des épidémies continuera son œuvre en Europe orientale si les sommes promises par les Gouvernements sont payées.

Une commission va étudier les « questions internationales de *coopération intellectuelle* ». Comprenne qui pourra !

16e séance. — L'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie sont admises dans la Société, qui grandit en nombre, mais est-il injurieux de demander combien de délégués ont compris la signification de l'admission de ces petits voisins de l'empire bolcheviste ?

L'Assemblée adopte ensuite des résolutions sur les communications et le transit : il est manifeste que c'est dans le domaine matériel et pratique que la S. D. N. peut rendre ses premiers services.

17e séance. — Quand la question des mandats est venue sur le tapis, il ne s'est trouvé personne pour en parler du point de vue économique. On est resté dans les principes. Les Etats-Unis ont une grosse responsabilité dans cette affaire; mais peut-être ont-ils fourni à leurs adversaires et complices un utile prétexte d'ajournement.

La déportation des femmes et des enfants se fait sur une grande échelle en Asie Mineure. La S. D. N. décide d'envoyer un commissaire à Constantinople. Cela s'appelle mettre la charrue avant les bœufs, tant qu'il y a un traité de Sèvres non ratifié et une guerre gréco-turque.

Même sur le terrain de l'hygiène, l'entente n'est pas facile et les progrès sont lents. Les Etats qui ne sont pas membres de la Société mettent des bâtons dans les roues.

18e et 19e séances. — Tout a été dit depuis longtemps sur le différend entre la Pologne et la Lithuanie. La preuve est faite, semble-t-il, que les appels à la sagesse ne servent à rien. Il faudrait parler haut et ferme à Varsovie et à Kowno, et lier la question de Haute-Silésie avec celle de Vilna. Il faudrait surtout prendre un parti et s'y tenir. Mais on doit reconnaître que la principale difficulté provient probablement de l'inconnue russe.

L'intervention de lord Robert Cecil a paru déplacée et de mauvais goût. Délégué de l'Afrique du Sud, il a fait des remontrances à la Pologne, au nom de l'opinion britannique. On avait envie de lui conseiller d'aller faire un tour en Irlande et dans d'autres régions de l'empire où la politique britannique (et non pas polonaise) a pu causer de « l'inquiétude ».

20e et 21e séances. — L'article 16, qui définit l'arme économique, est terrible, mais, sous sa forme actuelle, d'une application à peu près impossible. Des amendements sont en préparation qui la rendront applicable, mais moins redoutable. Ce sont les anciens neutres et non-belligérants qui surtout ont insisté pour qu'on prévoie des exceptions et dérogations. D'ailleurs l'absence de grands Etats comme les Etats-Unis d'Amérique rend toute mesure provisoire et hypothétique.

22e séance. — Le puissant Chili l'emporte sur la faible Bolivie. Ainsi en ont décidé les juristes. La Bolivie ne demandait pas la revision du traité de 1904, mais l'envoi d'une commission d'enquête. L'Assemblée a accordé à l'Albanie ce qu'elle refuse à la

Bolivie. S'agissant d'un conflit américain, la Société ne pouvait peut-être pas faire autrement, mais était-il bien utile que M. Balfour exprimât sa satisfaction de l'heureuse issue de l'incident ? D'ailleurs le mot incident, pour qui connaît les faits, est impertinent.

En matière économique et financière, l'Assemblée se borne à constater que la situation du monde reste déplorable et que les recommandations de la Conférence de Bruxelles n'ont pas été appliquées. Il est singulier qu'aucun délégué n'ait expliqué à ses collègues pourquoi de si bonnes recommandations restent inappliquées ?

23e séance. — Après un long débat, l'Assemblée a fini par voter par 29 voix contre 22 absents ou abstentions un projet de convention pour la suppression de la traite des femmes et des enfants. M. Hanotaux est remonté plusieurs fois à la tribune. L'attitude de la délégation française a paru incompréhensible à la plupart des auditeurs ; jusqu'à aujourd'hui aucune explication satisfaisante n'a été donnée. Et l'on s'est compté politiquement sur une question humanitaire.

24e séance. — Il faut attendre, avant de parler de l'opium, que la commission consultative ait achevé son enquête sur l'étendue du mal qui menace l'Orient. De bonnes volontés sont à l'œuvre, mais des intérêts aussi, particuliers et gouvernementaux. On remarque une fâcheuse tendance, dans certains milieux, à crier haro sur la Chine.

A la suite de la Grande-Bretagne les gouvernements ont refusé d'avancer des crédits pour secourir la Russie. M. Nansen a l'air d'un lion furieux : « Si les gouvernements ne veulent pas sacrifier la moitié de la somme que coûte un navire de guerre, qu'ils le disent franchement... Permettrons-nous à l'hiver de faire taire pour toujours les millions de voix qui implorent notre aide ? »

Ce fut un moment pathétique quand le délégué serbe répondit avec véhémence : le bolchevisme est un fléau plus affreux que la famine ; pas un sou pour la Russie.

25e séance. — Dans l'impossibilité d'agir elle-même, la Société des Nations adresse un pressant appel aux organisations privées et exprime l'espoir que les gouvernements feront quelque chose.

26e séance. — M. Noblemaire présente un rapport humoristique sur l'organisation du Secrétariat.

27e séance. — Grands discours sur la réduction des armements. En principe, tout le monde est d'accord. En fait, il y a des difficultés. La commission des armements est invitée à continuer son enquête. On attendait un discours de M. Viviani, qui s'en allait répétant dans Genève : « Je ne suis pas un ténor ! » M. Viviani, plus ou moins malade, regagna Paris. Il chargea M. Noblemaire de faire le discours attendu. Ce n'était pas mal combiné. M. Viviani, qui visiblement s'ennuyait à Genève, a trouvé le moyen de faire faire le discours sur le désarmement par un collègue de la droite, dont il s'est concilié les faveurs appréciables dans une Chambre où il peut être appelé à jouer le premier rôle.

28e séance. — La Grèce et la Serbie obtiennent satisfaction, puisque l'Albanie est invitée par la S. D. N. à accepter d'avance la décision des principales Puissances relative à ses frontières. Mais l'Albanie, qui s'est manifestement conquis des sympathies dans l'Assemblée, obtient l'envoi immédiat d'une commission d'enquête.

Séances 29 à 32. — Les dernières séances ont été consacrées aux amendements au Pacte et au budget.

L'opinion prédominante est qu'il ne faut toucher au Pacte qu'avec d'infinies précautions. L'amendement argentin (sur l'admission de tous les États) a paru prématuré. Les amendements scandinaves (sur la date des sessions de l'Assemblée, sur un système de commissions d'arbitrage) ont été repoussés parce qu'ils n'ont pas paru d'une nécessité pratique immédiate. Bien que tout le monde sente que la règle de l'unanimité (pour les décisions de l'Assemblée, article 5) risque de paralyser l'œuvre de la Société, les délégués n'ont pas pu se mettre d'accord sur la question des dérogations à cette règle. Enfin de longues discussions ont montré qu'une opinion générale ne s'était pas encore formée sur le sens et la portée de l'article 18 (enregistrement des traités), ni du fameux article 10, ni sur les conséquences juridiques de la suppression éventuelle de ce dernier.

Par contre, l'article 16 relatif à l'arme économique étant inapplicable dans sa forme actuelle, il a fallu se résigner à y porter la main. L'Assemblée s'est efforcée à ne pas toucher à la souveraineté des États (qui restent libres de dire s'il y a ou non rupture du Pacte) et en même temps de donner au Conseil les pouvoirs nécessaires à une action commune et concertée.

A titre provisoire, l'Assemblée a décidé de ne voter à cette session aucune résolution d'amendement si elle ne recueille la majorité des trois quarts, parmi lesquels doivent figurer les voix de tous les Membres du Conseil représentés à la réunion.

L'organisation financière de la Société n'est pas encore au point. C'est la faute du Pacte qui n'a rien prévu, sauf un système reconnu inique de répartition des dépenses. L'Assemblée a dans ce domaine fait de bonne besogne en instituant une commission de contrôle et en adoptant un nouveau barème de répartition des dépenses, à titre provisoire.

33e et dernière séance. — La Belgique, le Brésil, la Chine et l'Espagne sont réélus membres non permanents du Conseil. La première raison en est que ces 4 membres s'occupent actuellement de la Haute-Silésie. La seconde raison, c'est qu'on ne s'est pas encore mis d'accord sur un système de roulement pour l'élection des membres non permanents du Conseil.

Le discours de clôture, consciencieux et modeste, est longuement applaudi. L'Assemblée remercie ainsi son Président qui s'est acquitté de sa tâche sans éclat, mais très honorablement.

PRICE HUBERT.

MYSTIQUE

R. P. Navatel : *Une contemplative au XXe siècle : Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur*, de Gigord.— Memento.

S'il est un mot auquel les significations les plus arbitraires aient été données, c'est bien celui de mystique. Certains s'en servent pour désigner le sentiment panthéiste que leur procure l'aspect d'un beau paysage. D'autres, pour traduire l'émotion, mi-sensuelle, mi-sentimentale, que suscitent en eux les cérémonies du culte et, en particulier, la musique religieuse. Celle-là, même des incroyants peuvent la ressentir. Ainsi le Pradel de M. Anatole France, assistant à un service funèbre, disait à son voisin : « D'entendre l'orgue, cela me fiche des idées pieuses ». Enfin des personnes mal instruites de la religion — des catholiques comme des gens de science — qualifient mystiques des esprits inquiets, de caractère exalté qui recherchent dans les pratiques de la dévotion des sensations agréables. Ces derniers ou plutôt ces dernières — car cette disposition se rencontre surtout chez des femmes — se figurent volontiers qu'elles entretiennent avec la

Divinité des relations plus intimes que le commun des fidèles. Les vagabondages de leur imagination, elles les prennent aisément pour des grâces d'oraison. Se jugeant une élite, elles ne veulent pas entendre parler de mortifications. Elles croient se reconnaître dans les descriptions d'états mystiques données par les grands contemplatifs; mais elles n'entendent pas se plier aux souffrances qu'ils impliquent. Elles en conçoivent un orgueil violent — et cela finit fort souvent par de très sales chutes.

Or, comme l'a spécifié saint Jean de la Croix, dans l'oraison contemplative, « rien de ce qui vient des sens n'est de Dieu ». De plus, il n'y a pas de *vraie* mystique sans ascétisme.

Qu'on veuille bien se rappeler la définition donnée ici-même (*Mercure* du 15 mars 1921) :

L'état mystique, c'est la sensation habituelle de la présence divine, sans que la volonté ni le raisonnement aient eu à intervenir pour en susciter la notion.

Il va sans dire que par *présence divine* on entend celle d'un Dieu fortement personnel, d'une Volonté surnaturelle toujours agissante, telle que la définit la théologie catholique et non l'entité diffuse chère au panthéisme.

Cet état d'âme assez rare, et dont les vrais mystiques ne sont favorisés que pour le service de l'Eglise, les incline à fuir le monde et à développer en eux le goût inné de la solitude et du silence. Pratiquant l'ascétisme, vigilants à réprimer les impulsions de notre nature déchue, faisant, comme le demande le Rédempteur, *abnégation d'eux-mêmes*, ils sont portés à le suivre sans cesse au cours de sa Passion. Bientôt le contact de leurs contemporains, tout occupés d'intérêts matériels ou de jouissances sensuelles, leur devient de plus en plus pénible. Ils dépérissent dans une société où si peu d'âmes s'occupent d'aimer Dieu *réellement* et de se vouer à sa gloire. C'est alors que naît fréquemment chez eux la vocation religieuse.

Ils vont au monastère pour être libres. Au regard du monde, s'astreindre à une règle monastique dont la rigueur n'accorde rien aux joies de la terre, s'incarcérer pour connaître la liberté, c'est une grande folie. Au regard du Dieu qui a dit : « *Je suis la Vérité et la Vérité vous rendra libres* », c'est la suprême sagesse.

En effet, ces reclus se placent ainsi dans des conditions d'exis-

tence où l'âme, délivrée du joug des passions qui tiennent esclaves la plupart des hommes, peut diriger toutes ses puissances vers la possession de Dieu. Par le vœu d'obéissance, elle brise l'amour-propre; par le vœu de chasteté, elle fait taire la luxure; par le vœu de pauvreté, elle réduit à rien cet appétit de l'or qui détraque les trois-quarts de l'humanité. Désormais, toutes entraves rompues, elle pénètre joyeusement dans le royaume de l'amour divin; et il n'est pas très exceptionnel qu'elle parvienne à ce sommet de la vie unitive : *le mariage spirituel*, c'est-à-dire à la fusion en Dieu dès ce bas-monde. Elle s'y meut à l'aise et elle y reçoit des enseignements d'une profondeur et d'une beauté dont rien n'approche sur la terre.

Le P. Navatel vient de raconter l'histoire d'une de ces âmes privilégiées dans un livre: **Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur**, dont il n'est pas sans intérêt d'esquisser un aperçu.

Née à Besançon, le 12 mars 1857, d'une famille chrétienne, Marie-Augustine Duchet marqua, dès ses premières années, par un penchant déterminé pour les choses religieuses et par cette vivacité d'intelligence et ce caractère gai que présentent le plus grand nombre de vrais mystiques.

A quatorze ans, elle eut l'intuition très nette de sa vocation future; elle avait cru entendre la voix de Notre Seigneur qui lui disait intérieurement : *Je te mettrai dans une maison où je prendrai mes délices*. Dans le même temps, elle se sentit irrésistiblement appelée à contempler la Passion du Sauveur; elle y pensait constamment, et avec une telle affection, qu'elle devait, dit-elle, faire un effort pour penser à autre chose.

En passant, remarquons, une fois de plus, cet attrait vers la Passion qui se rencontre également chez tous les vrais mystiques. Les imaginatifs du faux mysticisme ne le connaissent point.

Ainsi vouée à la contemplation, Marie Duchet ne tarda pas à entrer dans un monastère. Elle fit un premier essai de la vie religieuse au Sacré-Cœur de Nancy. Mais ce n'était point là qu'elle était appelée. Sortie de ce couvent, elle se présenta aux Clarisses de Poligny. Elle y tomba malade et fut obligée, à son grand chagrin, de rentrer dans le monde. Une troisième tentative aux Clarisses de Besançon ne réussit pas mieux. Quelque grand que fût son désir de vivre sous leur règle, il semble qu'une puissance mauvaise multipliait les obstacles à sa vocation.

Le P. Navatel dit dans la substantielle préface qu'il plaça en tête du volume :

Deux mois plus tard, après un combat sans trêve, partagée sans cesse entre ses attraits et ses répugnances, la postulante, à bout de forces et en plein désarroi, retournait pour la troisième fois chez ses parents déconcertés. Des fluctuations si étranges ne sont pas rares dans l'histoire des vocations, même les plus célèbres. C'est le 13 janvier 1880 que Marie, toute en larmes, franchissait, pour sortir, la porte de clôture. Sur le seuil, à la Mère qui l'embrassait tendrement en lui exprimant son regret : « Oh ! ma Mère, dit-elle, que je souffre. L'enfer n'est pas pire ! » Toutefois son départ n'était pas définitif et, pour sa consolation, la postulante irrésolue obtint la promesse que la porte du couvent lui resterait ouverte.

Une quatrième fois enfin, après avoir subi les commentaires humiliants des siens sur sa versatilité, elle se présenta au même monastère de Besançon. Selon sa promesse, la supérieure l'accueillit. La jeune fille fit un excellent noviciat et, après l'année de probation, prononça ses vœux définitifs.

Alors commencèrent ses entretiens avec Jésus. Le P. Navatel en résume, d'une façon sobre et lucide à la fois, les péripéties pleines d'enseignements pour ceux que sollicite l'étude de la Mystique. Il note la droiture de jugement qui, chez sœur Marie-Colette comme chez tous les contemplatifs dignes de ce nom, s'allie à la compréhension des plus hauts mystères de la vie spirituelle :

Elle apportait, dit-il, au monastère les qualités de sa province : un clair bon sens, un goût assez vif d'indépendance, une aimable gaîté. Les vaines divagations de l'amour-propre, les mélancoliques rêveries qui amusent ou qui troublent tant d'imaginations féminines au seuil de la vie religieuse ne hantèrent jamais son ferme esprit de Franc-Comtoise, tourné d'instinct vers le sérieux et le réel.

Et en même temps, elle recevait des grâces d'oraison de l'ordre le plus élevé. Le Père Navatel ajoute :

Elle a connu et savouré les pures jouissances spirituelles que Dieu ménage à ses plus chers amis. Elle a expérimenté souvent le délicieux martyre de la blessure d'amour, les douceurs extatiques de l'union et jusqu'à la faveur suprême du mariage spirituel... En parcourant les récits de la Clarisse, ceux qui aborderont cette lecture sans prévention seront frappés, sans doute, de son indéniable humilité et de son amour

enthousiaste pour la souffrance : vertu et attrait qui ne trompent pas et qui suffisent à nous rassurer sur la bonne foi de ses notes spirituelles...

En effet, le volume se constitue, pour la plus grande partie, du compte rendu naïf et sans apprêt des contemplations de sœur Marie-Colette. Pour les matérialistes invétérés ces pages n'auront aucun sens, parce que les merveilles de la vie intérieure en Dieu leur sont invisibles. Mais les âmes croyantes et qui ont le goût de l'oraison les liront avec profit, car elles y trouveront le moyen *d'approcher* de Jésus-Christ, source de tout bien et de toute lumière.

Memento. — Mgr Landrieux, évêque de Dijon : *Le divin Méconnu*, 1 volume, chez Beauchesne. — En préface de belles méditations sur le Paraclet, Mgr Landrieux dit : « Quand, dans un don suprême d'amour, Jésus s'est arrangé pour établir sa présence réelle, en permanence, partout à la fois, quand nous l'avons à notre portée, sous la main, comme on dit, on ne s'explique pas qu'il soit encore méconnu par tant de baptisés qui passent devant le tabernacle, sans un geste, sans une prière, sans un sentiment ni une pensée. Conçoit-on mieux que dans les temps modernes, en pleine civilisation chrétienne, le Saint-Esprit, qui est l'âme vivifiante de l'Eglise, son principe d'action, sa chaleur, sa force, sa lumière, soit toujours le *grand Méconnu* non seulement de ceux qui ignorent l Eucharistie et des catholiques inconséquents qui croient et qui s'abstiennent, mais de ceux qui communient fréquemment ? » C'est pour remédier à cette négligence que Mgr Landrieux a écrit ce petit volume plein d'enseignements d'une haute portée et que les tièdes comme les ignorants liront avec fruit.

Louis de Bonnières : *Dans la Lumière de Lourdes*, préface de M. l'abbé Henri Brémond, 1 volume, chez Perrin. — « Les hommes de goût, dit M. Brémond, n'auront qu'à ouvrir ce petit recueil de méditation à n'importe quelle page et ils le distingueront aussitôt de la fade littérature — si copieuse, hélas ! — qui assiège, comme une forêt d'orties, et qui menace d'étouffer le bel églantier de la Grotte. » En effet, le livre de M. de Bonnières, bien que traitant un sujet qui semble épuisé, présente un grand intérêt non seulement pour les habitués de Lourdes, mais aussi pour ceux qui connaissent mal les beautés surnaturelles qui émanent de ce foyer de la Grâce. En un style sobre, net et précis, M. de Bonnières a su nous évoquer les pèlerinages, les hospitaliers et la grande foi des malades. On lira surtout avec intérêt les chapitres intitulés : *Les Piscines* et *La Procession du soir*.

Docteur Martin Grabmann : *Saint Thomas d'Aquin*, traduction de

E. Vansteenberghe, 1 volume chez Bloud et Gay. — Le traducteur dit dans sa préface :

Le petit livre du professeur viennois est évocateur, non par le coloris des tableaux, mais par la fermeté des lignes, non par la magie du style, mais par la vigueur de la pensée... Il semble que l'auteur ait gagné, au contact prolongé avec saint Thomas, quelque chose de ses éminentes qualités d'exposition.

Il a raison, aussi les curieux de scolastique trouveront-ils de précieux renseignements dans ce volume très substantiel.

Saint Antonin, archevêque de Florence (1389-1459) ; Une règle de vie au XVe siècle, traduction de Mme Thiérard-Baudrillart, 1 volume, chez Perrin. — La traductrice écrit dans sa préface : « Le lecteur goûtera la doctrine tout évangélique de saint Antonin et il trouvera dans les conseils du saint évêque plus d'un passage qui rappelle de près ceux du mystique auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce livre s'adresse donc tout particulièrement aux âmes désireuses d'avancer dans les voies de la vertu et de la piété. » Un bel avant-propos du grand historien ecclésiastique, Mgr Baudrillart, précise les qualités du livre.

La Vie spirituelle, ascétique et mystique, dirigée par le P. Bernadot à Saint-Maximin (Var) ; numéro de septembre. — A signaler l'article de E. Hugon : *la Vie spirituelle avec le Christ en Dieu*, et celui de dom Jean de Puniet : *la Louange divine*.

ROBERT ABRY.

LES REVUES

La Revue de France : une confession de Marie Lenéru. — *Revue des Deux Mondes* : l'agonie et la mort de Napoléon, d'après Saint-Denis dit Ali, second mameluk. — *La Revue Mondiale* : M. Walter Wynn prétend avoir prouvé la survivance humaine, au moyen de photographies et de conversations tirées de l'au delà. — *L'Opinion* : réponse du professeur Branly à l'enquête : « Les morts vivent-ils ? » où l'illustre physicien réclame un contrôle garanti des expériences du spiritisme et leur répétition. — Memento.

La Revue de France (1er octobre) achève la publication du *Journal* de Marie Lenéru. Il sera d'un concours précieux à la critique quand viendra l'heure de situer dans son temps, avec le recul indispensable, cet écrivain que l'élite même connaît mal encore.

Voici une page que nous aurions garde de ne pas retenir. C'est une confession d'un accent qui porte à la recommander, par bienveillance pure, aux jeunes hommes de lettres tentés de se raconter un peu tôt. Marie Lenéru date du 31 mars 1911 cet examen de conscience qui est et demeurera un exemple :

On a tellement parlé de ma sensibilité cet hiver, ou plutôt, suivant ces messieurs de cinquante ans, de mon insensibilité, que j'éprouve le

besoin d'écrire ici ce que je ne puis tout de même pas dire dans une préface. Mais, d'abord, qu'il soit bien entendu que je ne discute même pas la froideur des *Affranchis :* les jeunes gens ont fait justice de cet incroyable cliché. Le jour où je trouverai chez un de mes confrères un degré égal de passion âpre et contenue, je déclare que j'en tomberai amoureuse, fût-il le mari d'une Marthe Alquier et le moins nietzschéen des hommes.

Maintenant, voici ce que j'ai à dire de moi-même... Remy de Gourmont a raison : « l'expérience sentimentale », au sens où il l'entend, est nulle chez moi.

Je vais avoir trente-six ans, l'âge de Mlle Lespinasse; mais trouverai-je demain son aventure ? J'ai le sentiment absolument net que mes critiques et moi en serions pour nos frais, qu'il n'y aurait rien de gagné de part et d'autre. Une vie humaine, quoique vous en fassiez une vie réelle et matérielle, est trop peu de chose pour alimenter un talent. Si l'aventure exacte vous est nécessaire, laissez toute espérance, les souvenirs sont le lit de Procuste de toute invention, et, pour moi, observer, c'est inventer; sans cela l'observation d'un homme de génie ne dépasserait pas celle d'un autre.

J'ajouterai que je me crois beaucoup plus avancée sentimentalement que des femmes à qui j'ai vu traverser les phases connues du mariage et de l'aventure. Il n'y a dans la vie que ce qu'on y met, ce qu'on apporte. Si je rencontrais demain la belle occasion sentimentale, je ne regretterais pas les années perdues, je ne me dirais pas qu'elle arrive trop tard. Je penserais aux livres de la Sibylle. Il y a quinze ans, il y a dix ans, il y a cinq ans même, je n'aurais pas trouvé en elle ce que j'y trouverai demain. Je ne crois pas du tout à la jeunesse : on ne devient soi qu'après trente ans.

Eh bien ! en toute sincérité, et pour les aveux d'outre-tombe, quelle est cette sensibilité, telle que ma vie, ma vie à moi si différente, a pu la travailler depuis vingt ans ?

D'abord, un grand dégoût de ce qui ne compte pas et quelque chose d'infaillible et de tranchant dans l'art de le discerner, car ce qui ne compte pas se paie d'un farouche ennui. Or, en dépit de tout ce que je suis, mon journal en fait foi, je n'ai cessé d'avouer que je m'ennuyais. C'est pourquoi je ne prise guère les gens qui ne s'ennuient jamais, car je sais bien que si j'étais à leur place... C'est pourquoi aussi « mes succès » ne peuvent pas grand'chose pour mon bonheur actuel et ne me distraient presque pas. J'ai dit de suite : « cela ne se sent pas », et pour en arriver à ceci, que le mot de Mme Swetchine est admirable : « C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais par le cœur qu'on ne s'ennuie pas. »

— N'allez pas conclure que je donnerais mon talent pour une vie

normale, « pour être aimée ». Si j'ai mon talent, *c'est par exigence amoureuse*, il est la mesure de ce que je valais en amour. Et j'ai besoin de lui, et je ne me passerai pas de lui à cause de ces droits nouveaux qu'il me confère, que je me suis tant cherchés, auxquels j'ai senti à dix ans que je donnerais ma vie, quand je les demandais à la sainteté : les droits au plus grand amour possible.

§

Les souvenirs de Saint-Denis dit Ali, second mameluk de Napoléon, sur les derniers jours de son maître (**Revue des Deux Mondes**, 1er octobre) confirment maint détail que l'on savait sur l'agonie et la mort de l'Empereur. L'accent est, du moins, fort personnel. Ces souvenirs, — a déclaré leur éditeur, — furent rédigés longtemps après les événements qu'on y relate. La recherche d'exactitude, qui est tout à l'honneur de Saint-Denis, donne une note fort originale à ce document. S'il mentionne la comète apparue soi-disant « vers le milieu de la dernière quinzaine » que devait vivre Napoléon, il place entre parenthèses : « Pour moi, je n'ai rien vu de cette comète et de sa chevelure. »

§

Comme quelques-uns l'avaient prévu, une conséquence des hécatombes de 1914-1918 (et ce n'est pas fini !) est un effort des spirites de toutes les sectes pour démontrer la survie.

La **Revue mondiale** (15 septembre) l'affirme par la plume de M. Walter Wynn, que la rédaction présente comme « un ecclésiastique et orateur parmi les plus respectés et les plus suivis de l'autre côté de la Manche ». L'accent de M. Wynn est celui de la sincérité. Et il croit pouvoir formuler cette déclaration :

Je suis sûr que les hommes et femmes britanniques, ainsi que ceux d'autres pays, n'ont jamais été si anxieux de recevoir une réponse scientifique à la question : « Si un homme meurt, revivra-t-il ? » Pourquoi insiste-t-on pour qu'un homme croie sans preuves ? Je réclame d'avoir prouvé le fait de la survivance humaine, et étant né dans le doute, comme saint Thomas, mon âme est arrivée à trouver la paix, et maintenant je peux élever la voix et dire : « Mon Seigneur et mon Dieu ». Il y a des personnes qui peuvent croire, sans avoir de preuves, et qui sont heureuses. Moi, je ne suis pas de celles-là. Je leur porte envie. Le Révélateur est toujours complaisant envers celui qui doute, si toutefois ce dernier est prêt à avancer le doigt.

Quelles preuves ont convaincu M. Walter Wynn ? Mais, ache-

vons de le présenter : cet honorable *clergyman* est l'auteur d'un livre : *Rupert lives* (Rupert vit) qui a « eu une vente phénoménale ». Ce Rupert, fils de M. Wynn, a été tué à la guerre. En 1898, M. Wynn prononça l'oraison funèbre de Gladstone qui venait de mourir. A ce propos, il écrit :

Pendant que je prononçais ce discours, je remarquai que Mrs Elisha Harrison (son mari vénérable, mon ami très aimé, habite encore Earby) m'écoutait avec une grande attention, les yeux fixés non sur moi, mais décidément à *côté* de moi. Tous les orateurs extemporanés peuvent dire combien les petits faits de ce genre peuvent les gêner. Sans aucun doute, Mrs Harrison était clairvoyante. Lorsque tout le monde fut parti de l'église, cette dame s'approcha de moi et me dit tout naturellement :

— Mr Gladstone se tenait à votre côté toute la soirée. Il semblait fort intéressé.

Il y a quelque dix-huit mois (dix-neuf ans après le fait rapporté ci-dessus) je prêchai à Chesham, à une autre grande assemblée, et lorsque je quittai l'église je trouvai à la porte une dame m'attendant qui me dit :

— J'étais forcée de vous attendre, monsieur, pour vous dire que votre fils Rupert et Mr Gladstone se trouvaient à votre côté pendant la prédication.

— Avez-vous jamais vu Mr Gladstone de son vivant ? demandai-je vivement.

— Plusieurs fois, répondit la dame. Je sais qu'il était là ce soir pour vous écouter.

Au mois d'août 1918, je terminai une série de discours que je faisais à Sandy Lane, Bradfort, Yorkshire. 3.000 personnes se trouvaient réunies dans un champ à côté de l'église pour m'écouter. A la fin du discours, une dame, fine et élégante, assise tout près de l'estrade, remarqua tout tranquillement :

— Je vous demande la permission, Mr Wynn, de vous dire que pendant votre prédication j'ai vu à votre côté Mr Gladstone avec d'autres personnes que je ne connais pas.

Le monde autour d'elle fut ennuyé. Moi, au contraire, j'en fus reconnaissant et lui fis mes remerciements.

J'écoutais ces 3.000 personnes chantant :

« *At even ere the sun was set* »
(Le soir au coucher du soleil)

et encore aujourd'hui le son de leur voix me hante, — je pense à ce soir d'été superbe — le soleil se couchait, splendide, descendant à l'ouest ; et du ciel, dans une grandeur révélatrice et un calme religieux, la voix des invisibles sembla nous venir dans une atmosphère de

gloire indéfinissable. Que ceux qui s'y trouvaient disent si, oui ou non, ce que je viens d'écrire n'est pas seulement de la rhétorique ! Nos plus profondes expériences n'ont pas de paroles.

Cette dernière phrase un peu obscure est curieuse.

M. Wynn et sa femme se font photographier, avec toutes les garanties possibles contre une supercherie. L'épreuve donne un bon portrait des deux vifs, un portrait de leur fils Rupert, un autre de Gladstone et un autre de feu Mrs Gladstone, ces derniers partiellement reconnus pour l'image de ses parents, par lord Gladstone. Voilà un fait, puisque nous nous défendons de discuter la bonne foi de M. Wynn. Nous l'admettrons encore *a priori*, quand il affirme avoir, par le truchement de médiums porte-voix, entendu le juge Willis défunt, et feu Gladstone, et feu Rupert Wynn, lui parler, dans l'obscurité ou en pleine lumière.

Or, voici le dialogue, de l'au-delà en ici-bas, entre MM. Wynn père et fils :

1° dans l'obscurité:

— Mon père, je suis Rupert.
— Bien, mon fils, comment allez-vous ?
— Heureux, tout à fait heureux, mon père. Je suis souvent à la maison. Embrassez ma mère pour moi, et dites à Annie (sa sœur) que je voudrais lui parler.
— Je ne manquerai pas. Est-ce que oncle George est avec vous ?
— Oui ; il est ici maintenant. Le pouvoir s'affaiblit. Adieu, mon père.

2° dans la même pièce « brillamment illuminée » :

— Pouvez-vous m'entendre ?
— Oui ; qui êtes-vous ?
— Rupert. Racontez tout cela à Annie. Suis heureux que vous soyez venu. Le pouvoir est presque épuisé. Adieu. Ad...

Cela avait eu lieu chez un médium : Mrs Wreidt. Le lundi suivant, M. Wynn, accompagné cette fois de sa femme, va chez un autre médium : Mrs Susannah Harris. Elle n'a pas lu les livres du mari, ne sait rien à son sujet ni au sujet de Mrs Wynn. L'expérience a lieu dans l'obscurité ; tel est son résultat :

Pendant un moment on n'entendit rien. Puis tout à coup :
Une voix (comme si elle nous arrivait par téléphone) :
— Ma mère, je suis heureux que vous soyez venue. Je regrette que

vous n'ayez pu venir samedi. On a passé un bon moment. Je peux parler plus facilement à mon père. Il saisit mieux.

La Voix s'adressa alors à moi :

— Mon père — vous rappelez-vous le salon bleu, samedi, quand vous m'avez parlé ?

— Oui, je me rappelle.

La Voix : Il était 4 heures.

— Oui. Mais, qui êtes-vous ?

— Rupert.

— Vraiment, mon fils, tout ceci est étonnant. M'avez-vous parlé samedi ?

— Oui ; n'avez-vous pas adossé la trompette à la chaise, ne l'avez-vous pas mise à votre oreille, et ne m'avez-vous pas entendu parlèr ?

— Tout cela est vrai, mon fils.

M. et Mrs Wynn entendent après : feu W. T. Stead, le publiciste mort dans le naufrage du *Titanic* ; des «rires de l'Au delà» ; le grand Gladstone, qui confie à M. Wynn l'avoir assisté quand il écrivait son dernier livre : *The Bible and the After-life*, et qui « désire » que M. Wynn « affirme » que le portrait obtenu l'autre jour est bien celui de feu Mrs Gladstone, en dépit de l'hésitation de lord Gladstone à y reconnaître sa mère.

Ici, M. Wynn cède à un mouvement d'incrédulité :

... puis-je vous demander s'il est vrai, ainsi que me l'ont affirmé plusieurs clairvoyants, que vous êtes venu maintes fois m'écouter prêcher ?

— Tout à fait vrai : et j'espère vous écouter souvent encore.

J'étais si saisi qu'involontairement je dis à Mrs Harris :

— Mrs Harris — cela me coupe la respiration. Est-ce de la ventriloquie et de la subconscience combinées ?

Mr Gladstone (avec indignation):

— Pourquoi une telle question — pourquoi faire une pareille hypothèse ? Pourquoi restreindre le domaine de votre propre intelligence et le jugement qu'elle donne ?

Rupert : — Mon père est fort en « subconscience ». (Des rires dans l'Au delà !) Mais, mon père, était-ce la subconscience qui vous a aidé à entendre samedi ma voix par l'entremise de la trompette, lorsque toute la pièce était éclairée ?

— Non, mon fils. Je vous entendis parler ce jour-là comme je vous entends en ce moment. Mais je sais très bien ce que le public dira.

Mr Gladstone : — Qu'est-ce que cela fait ? Nous vous demandons de rapporter tout ce que vous avez entendu. Je vous aiderai autant que je

pourrai dans la grande œuvre que vous faites. Vous n'êtes encore qu'au commencement. Devant vous s'ouvre un brillant avenir.

— Fort bien, Mr Gladstone, répliquai-je ; mais tout cela c'est hors de ma compréhension.

— Et de notre côté nous ne pouvons pas facilement l'expliquer. Mais d'autres veulent parler. Adieu.

Une voix : — Priez pour mon peuple ! Priez pour mon peuple !

— Qui êtes vous ? demandai-je.

— Tolstoï.

— Quoi, l'écrivain russe ?

— Oui ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour eux. Priez pour mon peuple.

— Ce sera fait, répondis-je.

Ce fut une séance nourrie d'auditions, si l'on ose écrire ainsi. Elle n'est point terminée, selon l'honorable M. Walter Wynn :

D'autres voix se firent entendre, mais je ne peux plus me rappeler ce qu'elles ont dit ; toutefois je désire affirmer solennellement que j'ai entendu mon fils — Rupert Wynn — poser à sa mère une question dont la nature privée et particulière place au-dessus de tout soupçon le fait que c'est bien notre fils qui nous parlait et personne d'autre.

Il est à remarquer que les hôtes de l'Au-delà ne disent guère à leurs terrestres correspondants que *des choses connues de ceux-ci* ou des banalités décevantes. Le reportage de M. Wynn, si intéressant soit-il par la qualité de ses participants défunts et le ton franc de son auteur, apporte des faits qui ne sont nullement des preuves. La courtoisie veut que nous acceptions les faits matériels : la plaque photographique impressionnée avant son exposition dans la chambre noire de l'appareil ; l'audition des voix, même s'il n'y a pas eu de fraude dont M. Wynn puisse avoir été la dupe. Que prouvent ces faits ? Ou que les morts n'ont *rien* à apprendre aux vifs ; ou bien qu'ils conserven assez le goût de la politesse pour ne les effrayer ni ne les décevoir, ou bien que les vivants créent, volontairement ou inconsciemment, ces manifestations attribuées aux morts.

L'Opinion, par les soins très intelligents de M. Paul Heuzé, a ouvert une enquête sur cette question : « Les morts vivent-ils ? » Le numéro du 1er octobre recueille pour la 9e fois les réponses. Celle de l'illustre professeur Branly vaudrait d'être imprimée ici en son entier. La place nous manque maintenant.

« Je ne nie pas ; mais j'attends des preuves », dit M. Branly.

Celles de M. Wynn n'en sont que pour lui-même, apparemment. La première expérience contrôlée et reproduite exactement, authentifiée par des hommes habitués à la minutie précautionneuse du laboratoire, empêcherait quiconque de prétendre qu'en ces affaires, où les pauvres morts jouent un si piètre rôle, il y a des prestidigitateurs habiles et des naïfs que l'illusion émerveille plus que la réalité.

MEMENTO. — *Belles-Lettres* (octobre) : « La prétention philosophique du symbolisme », par M. C. Bourquin.

Revue des Deux Mondes (15 septembre et 1er octobre) : « Le Sinn-Fein », par M. S. Paul-Dubois.

Le Progrès civique (1er octobre) : « Un grand caractère : André Marty », par M. M. Bellamy.

Ariste (tome III, no 1, sans date) inaugure une nouvelle série « conçue sous la forme d'un récit continu, rencontres, conversations et leurs cadres, réflexions critiques, dans quoi prennent place des contes et poèmes inédits, accompagnés d illustrations. » Ont collaboré à ce numéro : P.-J. Toulet, M. M. Vialatte et H. Pourrat.

La Revue universelle (1er octobre) : Professeur Rénon : « La Tuberculose ».

L'Action nationale (25 septembre) : « La liberté de la presse dans la liberté de diffamer », par Me José Théry, avocat à la Cour. — « Trotsky » par M. H. Kouprine. — M. Louis Prat : « La vie au village » (mœurs catalanes).

La Revue de Paris (1er octobre) : « La conscience dans le mal », par M. G. de Voisins.

Images de Paris (septembre) : « Mécislas Goldberg à Paris », par M. André Salmon.

La Revue hebdomadaire (1er octobre) : M. Marcel Boulanger : « Souvenirs sur Gabriele d'Annunzio ».

Le Nouveau Mercure, revue mensuelle, qui est dans sa 8e année d'existence, a publié le 1er octobre, son troisième numéro.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CINÉMATOGRAPHIE

Du scénario — Sur trois films français : *Fièvre, l'Atlantide* et *El Dorado*. — Conférences au cinéma.

On critique d'ordinaire assez vivement les scénarios de la plupart des films français et l'on s'étonne que, dans un pays où les romanciers, les poètes et les auteurs dramatiques brillent particulièrement on n'ait pas encore découvert un scénariste. Je voudrais

fixer les différents aspects de cette question où ne se trouvent même pas d'accord ceux qui ont déjà longuement réfléchi aux possibilités de l'écran. On commet d'ailleurs volontiers une confusion. On ne distingue pas l'argument cinégraphique du scénario proprement dit. Ce sont cependant deux choses différentes : l'argument est l'exposé de l'idée visuelle génératrice du film ; le scénario est le développement pratiquement réalisable de cette idée, et tel, il est le film virtuellement réalisé.

Si l'on considère — comme il est indispensable de le faire — qu'il y aura place dans l'avenir pour tous les genres à l'écran, depuis le ciné-roman jusqu'au poème cinégraphique en passant par le drame ciné-lyrique, on s'aperçoit que, pour ce qui est de la production courante — je suis tenté de dire en série — sans valeur artistique particulière, le scénario peut être écrit par quelqu'un qui, sans être aucunement metteur en scène, a seulement une connaissance suffisamment approfondie de la technique pour prévoir l'utilisation de ses ressources et de ses possibilités expressives.

Le scénario développera, ici, dans le détail, en images successives et bien rythmées, un sujet où le vulgaire trouvera des raisons de s'émouvoir et de se réjouir. La tâche du metteur en scène y est sensiblement parallèle à celle de l'auteur du scénario. C'est ce qui se présente dans la plupart des films américains ordinaires. Le metteur en scène, excellent technicien, sans plus, réalise la vision originale en utilisant toutes les ressources du métier prévues et les améliorations pratiques. Dans aucun cas sa tâche ne saurait dominer le film, il est au film ce qu'un parfait praticien est au meuble conçu et dessiné par l'artiste décorateur.

Pour ce qui est, au contraire, des films qui prétendent précisément au titre d'œuvres d'art, il ne saurait être question de séparer la réalisation de la conception — l'exceptionnel, possible dans tous les domaines créateurs, ne pouvant ici non plus créer une règle. Le metteur en scène devient son propre scénariste. Il est vraiment le créateur original, car il se produit dans son esprit entre son imagination et sa science pratique une pénétration absolue. C'est de cette unité indispensable à l'œuvre d'art que surgit son originalité, sa personnalité créatrice. Cela ne veut pas dire que toujours il devra découvrir en lui la vision primitive que transfigurera son génie particulier. Il se peut qu'il emprunte *lar-*

gement de son film à une œuvre étrangère ou qu'un collaborateur lui communique un argument, mais celui-ci n'est qu'un prétexte où il découvrira *seul* des formes multiples de développements cinégraphiques, une image générale ou particulière qu'il recréera entièrement et dont il fera une œuvre purement personnelle, au même titre qu'un peintre ou un sculpteur qui trouve dans un poème le prétexte d'un tableau ou d'une statue. C'est pourquoi — si l'on vise une telle recherche artistique, et dans ce cas seulement — les concours de scénarios sont inutiles. Ils ne sauraient servir à aucun créateur. Ils obligeraient à tant de remaniements pour s'adapter parfaitement à la pensée du metteur en scène qu'ils ne provoqueraient que des œuvres bâtardes.

Chaque individu se crée un monde d'images parfaitement défini, et plus parfaitement et profondément défini encore celui dont le sens particulier s'est développé vers l'ordonnance expressive de ces images, le metteur en scène, ou plus exactement, en attendant mieux, l'écraniste selon Canudo, le cinéaste selon Delluc. Un véritable scénario est indéchiffrable pour quiconque, son auteur seul peut s'y reconnaître. Ça n'est pas une nouvelle formule littéraire, comme on l'a dit. Rien ne saurait être plus éloigné de la littérature. C'est une série de notations personnelles, d'indications techniques, où les mots s'encombrent parfois de véritables hiéroglyphes, signes qui, comme ceux de la musique, se fixeront peu à peu et, en s'universalisant, mais alors seulement, rendront les scénarios entièrement lisibles aux initiés. Le seul reproche qu'on pourrait actuellement adresser aux scénarios de nos plus originaux cinégraphistes, c'est qu'ils sont encore trop encombrés de littérature. Le cinéma n'est pas plus de la littérature qu'il n'est de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ou de la musique : c'est un art profondément original qui peut emprunter aux autres arts certains éléments de sa forme définitive, mais dont les lois restent précisément à découvrir.

On conçoit donc quel formidable créateur sera le metteur en scène des grandes œuvres de demain, la somme de qualités originales qu'il devra réunir. La synthèse de l'écran parvient à une puissance d'émotion formidable. Pour cette magnifique tâche, il faudra des ouvriers plus puissants qu'on n'en a jamais vu encore dans aucune branche de l'activité créatrice et de l'Art. Poète et savant, la conception du metteur en scène réclamera de son intelligence,

de son imagination, de sa technique plus de découvertes qu'on ne vit jamais. Et c'est la raison de notre émotion en présence d'un art nouveau qui s'essaie en bégayant, dont les gaucheries sont d'autant plus touchantes qu'on sait qu'il en surgira la synthèse merveilleuse de tous les Arts et l'expression la plus complète de l'esprit et de l'âme du xxe siècle.

§

Trois films fort différents par leur réalisation, opposés même par leurs tendances, nous ont apporté ces derniers mois de la nouveauté, de l'originalité et une vaste espérance. Ces trois films seront l'honneur de notre production, cette saison. Il convient surtout d'exalter leurs mérites plutôt que d'insister sur leurs défauts dont plusieurs sont assez graves, car c'est grâce à de tels films que le Cinéma s'élève chaque jour davantage vers sa noblesse, se délivre des préjugés qui l'oppressent encore, et affirme sa beauté.

C'est d'abord *la Boue*, de Louis Delluc, qui, mutilé par la censure avec une stupidité qui n'étonnera personne, est devenu *Fièvre*. Ce film fixe presque définitivement une formule qui s'accorde tout à fait avec la vérité cinégraphique. Delluc est un des trop rares qui cherchent et à qui par conséquent il arrive de se tromper. Mais, même dans ce cas, ses erreurs trahissent une originalité ou dégagent une possibilité et elles seront le point de départ d'idées nouvelles. Ainsi Delluc crée sans cesse, avec une activité que ne ralentissent aucunes difficultés et il est un des plus curieux artisans du septième Art. *Fièvre*, qui se passe dans un décor unique — *l'image* : un bar à matelots à Marseille, dont plusieurs vues rapides du port accusent le caractère, comme une pédale profonde soutenant le chant, — nous prouve que pour « faire du cinéma » il n'est nullement indispensable de promener un appareil de prise de vues dans les sites les plus extraordinaires et que de l'émotion des visages et des gestes dans un décor qui les lie on tire des effets d'une puissance vraie par le simple jeu de l'ombre et de la lumière, du noir et du blanc. Le Rare n'est pas forcément le Beau. Il peut seulement l'être. Ou la nature est l'élément vivant du drame, et il faut l'utiliser judicieusement, ou bien elle ne fait que servir de fond au drame, et il suffit alors de la suggérer. On oublie trop cette vérité essentielle. Delluc ne l'oublie pas. Qu'est le paysage dans la *Fête Espagnole* et dans

le Chemin d'Emoa ? tout. Qu'est le décor dans le *Silence* et dans *la Fièvre ?* une fiction, mais une fiction plus vraie que la vie. Un fait divers banal sert donc de charpente à *la Fièvre* et le bar vit d'une vie intense, non par ses murs, son comptoir, ses meubles, mais bien plutôt par l'ombre où ils se noient et surtout par les personnages qui l'animent, et c'est du drame que le décor tire toute sa substance expressive. Le réalisme des types et de l'action n'exclut pas une poésie grave, lourde d'une nostalgie orientale, d'un ennui d'ivresse et de débauche, et d'un dégoût violent de volupté. On discutera cette œuvre, dont la première partie est d'une unité admirable, mais elle provoquera l'émotion. Quant à l'intelligence de certaines images d'une intensité rare et qui se suffisent heureusement à elles-mêmes, elle n'échappera à personne.

L'Atlantide, réalisée par M. J. Feyder d'après le roman de Pierre Benoît, vaut par une riche matière photogénique beaucoup plus que par la façon dont cette matière a été utilisée. C'est un beau film qu'encombrent beaucoup d'inutilités et de fadeurs et qui aurait supporté allègrement de profondes coupures. M. J. Feyder s'en est trop souvent tenu aux développements du roman. Ceux-ci avaient parfois des raisons qui n'étaient point cinégraphiques. Ainsi le film est une illustration de l'aventure du lieutenant de Saint-Avit, une illustration parfois magnifique, mais qui eût pu être constamment belle. M. J. Feyder a pour excuse d'avoir sans doute ignoré les Suédois Je suis certain que s'il avait connu le *Trésor d'Arne* ou *les Proscrits* avant de diriger sa vaillante caravane vers les grands sables du Sahara, son œuvre eût été plus complète et très différente. Chaque fois qu'il fait participer le désert au drame, l'œuvre s'élève singulièrement. Le début est remarquable, la fin est la partie, à mon avis, la meilleure. C'est que le désert y devient un acteur inouï, prend la première place avec une autorité incomparable. Une force d'évocation surgit, de ces solitudes accablantes et mortelles. On est saisi à la gorge, on a soif, on a faim, on a les yeux brûlés, on souffre... Ne cherchez pas d'inutiles rebondissements dans la fin de ce drame, par exemple, et voyez comme les péripéties de l'agonie de Tanit Zergase suffisent à elles-mêmes, comme la fuite de Saint-Avit gagne au cadre une farouche beauté — il n'y a plus, par le simple jeu du blanc et du noir, que deux acteurs en présence : l'homme et le désert. Et entre eux se livre la lutte la plus implacable et la plus

émouvante qu'on puisse vivre. Et comme il surgit de cette simplicité plus de richesse vraie que dans cette partie du film qu'on a étouffée sous des richesses fausses : le palais d'Antinéa ! A part la mort de Morhange, sobrement belle et très photogénique, il n'y a là rien à retenir. L'abondance et le réalisme de la décoration ne laisse plus aucune part à l'imagination. C'est l'erreur de tout réalisme. L'*Atlantide* a coûté fort cher. Il a coûté aussi à ses artisans beaucoup de privations et de souffrances, il convient donc de féliciter M. Feyder et ses collaborateurs, Angelo, Melchior, Mme Napierkowska, si mal employée, et Mlle Tribe. Car il est à prévoir que les actionnaires ne le feront point. Mais, tel, ce film nous éblouit par la richesse d'une matière encore jamais utilisée si largement à l'écran et il nous émeut par la beauté sobre de deux ou trois scènes remarquables. C'est déjà plus qu'il n'en faut pour mériter notre profonde attention.

J'ai écrit au lendemain de la présentation d'*El Dorado* de Marcel L'Herbier :

Il en est qui auront la lâcheté de ne pas dire leur complet enthousiasme ou d'avouer leur émotion. Ils s'épuiseront à découvrir des critiques. Ils en formuleront — et de justes. Mais je veux dire seulement pour eux qu'ils n'ont pas vécu d'heure plus passionnée devant l'écran, depuis les grandes révélations de Griffith, de Ince, de Gance et de Sjostrom, qu'ils n'ont jamais été plus intéressés par l'intelligence de certaines images depuis *La Fête espagnole* et surtout *Fièvre* de Louis Delluc. *El Dorado* est un très beau film et l'œuvre la plus complète de Marcel l'Herbier. Il s'impose comme l'aboutissement logique et puissant de ses efforts. Après *le Carnaval des Vérités*, *l'Homme du large* nous apporta un vaste espoir de beauté, la confiance en une « forme » qui, débarrassée de certains maniérismes d'une trop volontaire et apparente virtuosité technique, deviendrait très vite un « style ». Voici que celui-ci se réalise maintenant grâce à plus de simplicité dans le développement des images, à une sobriété d'expression, à une force de rythme étrangement aiguë (dans la seconde partie surtout), où nous reconnaissons, plusieurs fois, l'affirmation très nette d'une vérité cinégraphique qui nous avait enchantés déjà dans certains passages de *Villa Destin*.

Ainsi, dans l'histoire de la danseuse Sibilla, qui souffre et se sacrifie pour sauver son enfant, ne reconnaît-on justement, grâce à Marcel l'Herbier, que l'exaltation de l'éternelle vérité humaine, douloureuse et magnifique, qui s'enchante et souffre de l'amour ? Et si l'on estime que tel, *El Dorado* ne répond pas néanmoins à la formule idéale de l'art ci-

négraphique, on n'a pas pour cela le droit d'en altérer par des critiques la rayonnante beauté. Il faut dire toute l'originalité et l'audace d'une réalisation qui s'égale, en technique, aux plus parfaites productions de l'écran. Il faut dire que ce film réconciliera avec le cinéma la plupart des dégoûtés et lui procurera la sympathie des sceptiques. Il faut dire que la foule sera secouée par la force pathétique du drame, emportée dans son rythme, et que les artistes y découvriront l'expression subtile d'une composition où la sensibilité se substitue enfin à la réalité et qui suggère avec une rare perfection. Car certaines images de ce film, que le metteur en scène a pénétrées de son émotion et animées avec une science extrême des valeurs, évoquent justement, dans leurs caractères divers, Goya, Velasquez et Ribera. Il faut subir l'émotion extrême que provoque l'apparition du grand mur oblique et flou de l'Alhambra, par exemple, au long duquel Sibilla, forme somnambule, va au-devant de son destin ; et encore la beauté pure et grande de cette scène où deux amants baignent leur front toujours plus haut dans la lumière, si haut même qu'il semble un moment que c'est leur front qui a raison contre la lumière, tant il rayonne ; et encore cette mort tragique de Sibilla, qui est bien un des plus prodigieux morceaux de photogénie que nous ayons jamais admirés.

Et je ne parle pas de certains détails de technique, de l'intérêt qu s'attache aux déformations plastiques voulues avec une belle audace par Marcel L'Herbier et qui, réalisées pour la première fois à l'écran, nous font pénétrer la sensibilité vraie des images, ou bien à ces « flous » déjà employés par Griffith et qui accusent singulièrement l'expression de l'image en substituant l'émotion intérieure à l'émotion extérieure. Et je ne parle pas non plus de la photographie, qui est prodigieuse et témoigne d'une virtuosité remarquable.

L'interprétation est d'une homogénéité parfaite. On a vivement acclamé Ève Francis. Sa création du personnage de Sibilla est inoubliable. C'est d'un art plus complet et plus vivant, plus troublant de vérité que ses interprétations de la *Fête Espagnole*, du *Silence* et de *Fièvre*; c'est d'un art qui s'égale en perfection et en puissance à celui des plus grands interprètes de l'écran que nous connaissons. Nous n'avons rien vu de comparable en pathétique à la scène de sa mort où, dépouillant son âme et son cœur avec une simplicité tragique, elle nous fait participer à ses angoisses, à la tourmente de ses souvenirs, à l'afflux de sa tendresse, et nous secoue même du râle de son agonie. On n'est pas allé plus loin dans la vérité photogénique. Ève Francis crée l'atmosphère, instaure le règne d'une vie douloureusement vraie, poignante, intense et rayonnante avec une richesse d'expression inouïe. C'est une très grande artiste.

A ses côtés on retrouve toute l'intelligente, sensible et sobre qualité

expressive de Jaque Catelain, la grâce pure, émue et simple de Marcelle Pradot, si remarquables tous deux déjà dans *L'homme du large*, et on ne saurait oublier avec quel juste sentiment de vérité MMmes Edith Réal, Claire Prélia, MM. Paulais et Philippe Hériat ont composé leurs personnages.

J'ai revu depuis *El Dorado*, je n'ai rien à retirer de ce que j'ai dit dans l'enthousiasme de la première heure. J'aurais plutôt à ajouter que les quelques modifications apportées par Marcel L'Herbier pour sa présentation au public procurent à ce film un rythme plus puissant encore et que, de ce fait, la beauté de ses meilleures parties s'en trouve comme exaltée. — J'insisterai seulement sur la nouveauté et l'originalité des déformations plastiques réalisées avec maîtrise par Marcel L'Herbier et qui sont toute autre chose que les essais de certains films allemands, dont on a beaucoup parlé ces derniers temps et qui ont pour seule particularité, comme *Le Cabinet du Docteur Caligari*, de substituer à la nature la fiction d'un décor à tendances cubistes.

Fièvre, *L'Atlantide*, *El Dorado*, voici de belles étapes de la cinématographie française et de la cinématographie tout court ; voici également de sûres raisons de faire plus que jamais confiance à un art nouveau qui se cherche et peu à peu se découvre — et nous éblouira bientôt.

§

Il convient de signaler la création, par M. Maurice Hamel, des conférences populaires au cinéma. La causerie précédant le film sur l'auteur ou l'idée de l'auteur n'existait pas. Il y eut seulement des commentateurs, notamment au Cinéma Dufayel, naguère ; puis au Cirque d'Hiver, M. Louis Forest, M. Henry Marcel. Les conférences furent inaugurées au *Crystal Palace*, par M. Maurice Hamel, en choisissant le *Rêve* de Zola, mis en scène par J. de Baroncelli. Depuis, notre confrère à étendu son activité de préférence dans les quartiers où prédomine l'élément démocratique. C'est là une initiative intéressante qui pourrait être utilement développée et que garantit son succès. Ainsi le cinéma pourrait être mieux compris dans ses vraies tendances, dans ses recherches, et en éduquant le goût du public, ou en piquant sa curiosité, on donnerait à certains films des possibilités plus grandes de diffusion.

LÉON MOUSSINAC.

URBANISME

Le port de Paris. — Les statistiques, si on les sollicitait un peu, faisaient apparaître, avant la guerre, que le plus grand port de France, c'était encore Paris. On ne s'en doutait pas, si l'on ne pensait pas au développement des quais. Depuis le confluent de la Marne, jusqu'aux îles, en aval, et la Plaine-Saint-Denis, — il y faut ajouter le canal Saint-Martin qui traverse Paris, — les vingt-huit ou trente kilomètres de quais permettaient de réaliser un trafic énorme. Si la batellerie et la manutention avaient été mieux organisées, on l'eût pu doubler.

Bref, avec des moyens assez simples, voire rudimentaires, le port de Paris passait, en 1913, la capacité de 15 ou 16.000.000 de tonnes.

L'économie de l'énorme *agglomération* que prépare *l'extension de Paris* demande des moyens plus puissants. Un projet récent prévoit une dépense de 2 milliards, pour le seul port de Paris. La somme n'est rien, en vérité, si le profit est assuré : et il l'est. Cependant la critique n'en a pas été faite sérieusement, j'entends par des gens sans intérêts dans l'opération.

Le plan marque, surtout (et c'est en partie son défaut), une centralisation excessive. Il fait converger — il fera converger par une loi constante d'attraction des gros noyaux — une grande partie du réseau des canaux, — des chemins d'eau. Que le port de Paris soit très important, énorme même, c'est la conséquence du trafic, toujours plus nombreux, qu'il suscitera ; mais qu'il accapare tout le trafic fluvial du nord est une erreur. Durant la guerre, la centralisation du *réseau ferré* a fait paraître des défauts et des dangers. Si l'on crée un organe essentiel, il ne faut pas qu'il soit conditionné par la situation d'un grand centre, d'un seul pivot. Et, aussi bien, Paris souffrirait des inconvénients, pour ainsi dire locaux, d'une méconnaissance outrée de cette règle.

Mais quel est ce plan ? Il s'agit d'assurer le transit et la manutention d'un tonnage doublé, et triplé bientôt, et que déjà on peut évaluer à environ 35 ou 40 millions de tonnes. C'est le tonnage de tous nos grands ports ensemble. Or donc les *moyens* seront développés. Tout d'abord, il faut songer à donner à la Seine des *mouillages* de 4 à 5 mètres, depuis Charenton jusqu'à Rouen, ensuite, s'efforcer d'élargir certains canaux, d'en adapter d'autres ;

enfin de creuser des bassins. (Tout cela, bien entendu, devra être *outillé* d'une façon moderne.)

Un argument impérieux appuie et active le projet de ces travaux. C'est la crainte des inondations dont les Conseils retentissent à époques fixes. On ne voit pas, toutefois, que les bureaux s'en soient bien émus, depuis les tragiques débordements de la Seine, en 1910 (1).

L'élargissement du canal, dit bras-de-la-Monnaie, est une opération hasardeuse et qui jure dans ce projet. Si l'on en comprend les raisons, plus ou moins financières, et le profit qu'y trouveraient les industries et certains personnages, le bon sens, lui, en demeure affligé.

On ne sait pour combien elle compte dans les deux milliards demandés, mais il semble que cette opération en prenne le plus gros. Que restera-t-il pour la réalisation du port de Gennevilliers, pour l'achèvement de Bonnières et pour le canal de dérivation de la Marne, qui sont l'essentiel du projet ? (2)

L'élargissement du canal de la Monnaie nécessite l'expropriation d'au moins cent immeubles importants et la transformation de quatre ponts. Une population considérable, — celle d'un gros chef-lieu, — devra émigrer en un temps où le logement est en *crise*. Ceci serait peu. Il y a le déplacement de la ligne du chemin de fer d'Orléans : travaux énormes, gêne effrayante pour la population de la rive gauche, coupée de la rive droite pour longtemps, centaines de millions à l'eau !... Résultats nuls, en définitive, car l'élargissement de *quelques* mètres n'empêchera aucunement l'aval de Paris d'être submergé, à la prochaine fantaisie des eaux. L'approfondissement de la Seine et le canal de dérivation de la Marne feraient mieux notre affaire. Un travail constant d'entretien, périodique si l'on veut, et tel qu'aucun grand port ne l'ignore, sauverait plus sûrement Paris d'une ca-

(1) Il est permis de s'étonner que la ville de Paris ne possède point, en travail permanent, la douzaine de dragueuses qui eussent repris, depuis onze ans, le *mètre cinquante* voire les deux mètres d'ensablement qui font de la Seine un hôte menaçant de la ville.

(2) Le canal de dérivation de la Marne est essentiellement appuyé sur la crainte des inondations — un des meilleurs éléments oratoires de nos assemblées municipales, — mais il fait double emploi dans ce cas avec l'élargissement du bras de la Monnaie ; si l'on réalise l'un, l'autre est inutile. Les électeurs n'ont pas, que je sache, loisir de payer deux fois, pour être sauvés des inondations, — d'ailleurs décennales (!) et problématiques.

tastrophe toujours éventuelle. Le canal de dérivation de la Marne, en plus de son utilité « économique » dont nous reparlerons, est donc le meilleur remède aux inondations. Partant d'Annet, il passerait au nord de Paris et mènerait, au delà de la Plaine Saint-Denis, à la Seine, le flot superflu.

Le *principal* du projet du Port de Paris cependant décèle un désir de grandeur et de l'imagination ; ce qui l'empêche fort, ce sont les adjonctions *accidentelles* et d'intérêts purement locaux ou électoraux.

Paris-port-de-mer a été le rêve de M. Bouquet de la Grye, qui en parlait avec compétence et même avec un prosélytisme admirable, il y a quelques années. Cet ingénieur, dévoué à son idée, préconisait un canal de Paris à la mer. Une rivalité stupide divisait alors Paris, Rouen et le Havre. Chacun de ces trois ports désirait l'hégémonie sur la Seine. C'était le principal obstacle à la réalisation du canal. Il devait partir de la côte, tantôt du nord, tantôt de l'ouest, et aboutir en aval de Paris, dans la plaine de Gennevilliers ou dans celle de Saint-Denis. L'ingénieur avait au moins vu juste dans la nécessité d'un nouveau port.

Il n'est pas question de se libérer, pour le moment, de suivre la Seine dans ses méandres; le canal de Paris à la mer est donc délaissé.

Le nouveau port serait *bicéphale*, si l'on peut dire. En amont, le port de Bonneuil, en aval, le port de Gennevilliers formeraient les centres séparés de l'organisme du *grand port*.

Bonneuil est établi déjà sur un canal parallèle à la Marne, proche de Créteil. Un second canal de 8 kilomètres, large de 70 mètres, l'unira à la Seine, sur le territoire de Choisy-le-Roi. De grandes darses, quatre pour commencer, de 300 mètres, s'embrancheront sur le canal latéral et formeront le noyau de Bonneuil. La construction de ce centre est commencée.

Le port de Gennevilliers, dont une partie du terrain est déjà acquise, couvrirait 300 hectares de la plaine maraîchère. Il aurait six bassins ou darses, de 600 et 800 mètres de longueur, s'ouvrant sur un canal parallèle à la Seine, à laquelle on accéderait par deux courts chenaux. On trouverait ici une profondeur de 4 à 5 mètres et des quais surélevés, à l'abri de toutes les hausses de niveau.

Le canal de dérivation de la Marne ferait, par la proximité

de son débouché dans la Seine, partie intégrante et essentielle, dans l'ensemble du *grand port*. Il unirait les bassins de Gennevilliers au canal de l'Ourcq. Un projet annexe prévoit l'allongement de ce canal jusqu'au canal du Nord. Ainsi Dunkerque se trouverait en communication facile avec Paris.

Il n'est pas superflu de noter les efflorescences d'un plan qui pourrait être *grandiose*, comme on dit dans les palabres, n'était certaines inconséquences.

L'abolition de l'enceinte a révélé les compétitions des grosses industries et des services publics pour développer leurs organismes d'exploitation. Les compagnies de chemin de fer, toujours à l'étroit, ont vu tout de suite l'occasion d'annexer une partie des terrains de la *zone* de défense. C'est une menace affreuse, quand on songe qu'elles tendent à envelopper Paris d'une nappe ferroviaire, circulaire, d'une gare de triage continue. Ceci, hélas! n'effraie point les profanes et agrée aux fabricants.

Ce n'était sans doute point assez. Il a plu à quelque rapporteur, en mal d'invention, d'ajouter à ce beau programme. On veut créer les gares d'eau, à présent. Une grande partie des anciens fossés est vouée à cet office : au P.L.M. le secteur Bercy-Vincennes; au P. O celui d'Ivry; de la Chapelle à la Villette, le Nord et l'Est se partageront des quais nouveaux; Issy sera à l'Etat.... C'est là ce qu'on appelle dégager, aérer, embellir.

Avec Gennevilliers et Bonneuil, Paris passera Marseille et Rouen et le Havre (1). Si les quais sont, quelque jour, aménagés selon les dernières données, — et ces messieurs s'y connaissent, — il approchera les plus grands ports du monde. N'est-ce pas suffisant? En ne se bornant pas, on risque de n'atteindre pas à une bonne organisation, à une ordonnance profitable. Un plan intelligent rejetterait toutes ces excroissances puériles ou barbares et les soucis électoraux. Le progrès, dont on abuse, ce n'est pas nécessairement (et seulement) une gare immense ou un port colossal. Il suffit qu'il y ait aux portes les bassins utiles. Les quais intérieurs ne sauraient être outillés, armés exactement comme ceux de Londres ou même de Rouen. C'est une question d'oppor-

(1) Une observation qui a été faite, c'est que ces trois ports, Paris, Rouen, Havre, font partie d'un même ensemble. La Seine les lie dans une solidarité indéniable. Mais des rivalités de clocher les empêchent d'unir leurs efforts *contre* cette Seine vivifiante et hostile à la fois.

tune adaptation. Quel sot besoin *d'uniforme* anime ces gens qui veulent ne voir ici qu'une ville de négoce exclusivement ? C'est abuser des finances municipales et présumer d'ailleurs de la bonne volonté des Parisiens.

ÉLIE RICHARD.

ARCHÉOLOGIE

Jules de Lahondès : *Les Monuments de Toulouse*, Edouard Privat, 14, rue des Arts, Toulouse. — Jean Bonnerot : *Les routes de France*, Laurens. — Marcel Aubert et Huber'-Fillay : *Mennetou-sur-Cher*, édit. du « Jardin de la France », 9. Mail Clos-Haut, à Blois. — G. Loumyer : *Les traditions techniques de la peinture médiévale*, G. Van Oest.

L'ouvrage de M. Jules de Lahondès : **Les Monuments de Toulouse** (*histoire, archéologie, beaux-arts*) est à recommander parmi les publications récentes ; il se trouve résumer en somme toute une existence de savant, qui a mis à contribution toute une bibliothèque, et les multiples travaux publiés par la *Société archéologique du Midi.* L'auteur en corrigeait les épreuves lorsqu'il trépassa, ayant plus de 80 ans, et après une existence de savant honorablement remplie. Son volume a donc réuni, utilisé, condensé les publications multiples qui éclairent la question des antiquités de Toulouse, de ses origines, des constructions élevées sur son sol, ainsi que des écoles qui travaillèrent dans la région, et il a réussi à faire non seulement un livre de renseignements, mais une intéressante lecture. — Un rapide exposé concerne la ville primitive, qui était située plus au sud, au lieu dit *Vieille-Toulouse*, d'où elle descendit avec la Garonne vers son site actuel dès l'occupation romaine, mais sans que l'ancienne ville fût d'abord abandonnée. Des débuts de la nouvelle cité on retrouverait encore les traces dans le quartier de la rive droite du fleuve, vers les ruelles de l'Homme Armé, du Moulin, du Château, étroites et tortueuses et d'où Toulouse s'étendit, descendit avec la Garonne. Ce fut dès ce moment un entrepôt, un centre de transit, — une place d'affaires. Les Romains y avaient bâti le château Narbonnais d'où partit le mur d'enceinte (IIIe siècle), mais, on peut le penser, il a subsisté peu de vestiges de l'époque, la rareté de la pierre dans le pays ayant fait employer partout les vestiges anciens pour des constructions nouvelles. M. de Lahondès n'a pu indiquer qu'approximativement le tracé du rempart, et de même il peut dire que du château Narbonnais il ne reste guère que le

souvenir. De l'époque on ne retrouve à Toulouse que des Arènes, puis des vestiges de sculptures, d'édifices, de constructions diverses, retrouvés dans les travaux de l'édilité, — enfin des mosaïques, des armes, des bijoux, des statues ou statuettes ; mais on a pu établir que le sol de la ville ancienne paraissait avoir été à quatre mètres en contrebas du sol actuel, — constatation analogue à celle qui a été faite dans toutes les villes très habitées. — Ce fut bientôt l'avènement du christianisme et l'établissement des premières églises. Saint Saturnin fut martyrisé l'an 250, et du reste il est curieux de constater que de l'époque il subsiste surtout des sarcophages. La Cathédrale — Saint-Etienne — paraît dater de la même période (1) et fut plusieurs fois reconstruite, particulièrement en 1078. C'est de toutes façons un édifice curieux et dont quelques parties sont très anciennes. Le XIIIe siècle y ajouta un chœur ogival qui devait être prolongé et prendre la place des parties plus anciennes. Mais les travaux furent bientôt arrêtés et l'édifice demeura en l'état. On le restaura après un terrible incendie survenu l'an 1609 et M. de Lahondès en donne une longue et intéressante description, ainsi que des monuments qui s'y trouvent et de sa décoration de l'édifice, diverses fois modifiée. — Saint-Sernin est la plus célèbre église de Toulouse. On la reconstruisit dès l'époque carolingienne, et enfin au XIe siècle ; elle était à peu près dans l'état où nous la voyons dès la fin du XIIe. Son clocher, qui domine toute la ville et s'aperçoit du train qui descend vers les Pyrénées, n'est pas sans rappeler la silhouette des tours de porcelaine en Chine. M. de Lahondès donne une longue description du monument avant de passer aux autres constructions religieuses de la ville : Notre-Dame du Taur, Notre-Dame-la-Daurade, la Dalbade, Saint-Pierre-des-Cuisines, la paroissiale Saint-Pierre, Saint-Nicolas, Saint-Gérôme, Saint-Exupère, Saint-Aubin ; des églises conventuelles de Jacobins, Cordeliers ; des oratoires et églises de faubourgs. Mais si toutes, en somme, ont de l'intérêt, s'il y subsiste souvent des parties architecturales curieuses ou des œuvres d'art remarquables, on doit bien dire qu'elles n'ont pas l'aspect monumental et la beauté des églises du nord de la Loire ; la plupart, d'ailleurs, ont été trop modifiées, trop reprises aux basses époques, s'il y subsiste des aspects de beauté, comme

(1) M. de Lahondès indique qu'à l'époque primitive la Cathédrale, — le siège de l'évêque, — se trouvait établie dans deux églises voisines, cf. p. 21.

dans la double nef et le cloître des Jacobins, le grand cloître et la salle capitulaire des Augustins, devenus un musée lapidaire. L'intérêt en somme se porte le plus souvent sur des parties architecturales, des fragments remarquables ; il n'y a presque jamais un ensemble de constructions dont l'aspect monumental retient.

Toulouse possède également divers monuments civils et surtout nombre d'anciennes habitations remarquables. C'est le Capitole, le Palais de Justice ou Parlement, la Maison du Roi ou Trésorerie, l'Université — constructions qui ont été très modifiées au cours du temps. Les maisons et hôtels particuliers ont moins souffert et constituent même l'ensemble le plus remarquable de la ville. C'est l'hôtel de Pierre del Fau, l'hôtel Cheverny, l'hôtel de Pierre Dahus, l'hôtel Tournoër, l'hôtel Maynier et Jean Burnet, l'hôtel de Pins, l'hôtel Bernuy, l'hôtel Jean de Bagis, l'hôtel Azzeat, l'hôtel Guillaume Molinier, l'hôtel Mansencal, l'hôtel Buet, l'hôtel Saint-Félix, etc., qui sont pour la plupart de délicieuses constructions. On peut y ajouter quelques maisons anciennes, comme la maison gothique de la rue Croix-Baragnon ; celle du XVII[e] siècle, rue Pharaon, 17, sans parler de tous les détails, bribes, fragments de constructions qui subsistent dans la ville, — enfin des Musées où ont été recueillis tant de fragments, de statues, de sculptures, boiseries, meubles, etc... provenant des démolitions et transformations qui se produisirent au cours du temps. — Toulouse reste en somme un véritable foyer d'art, surtout d'art ancien, et peut-être sera-t-on surpris de son intérêt. C'est qu'on est trop habitué à ne voir que les choses immédiates ; qu'on ne s'intéresse qu'aux endroits dont la réputation est depuis longtemps faite. Je ne veux pas dire qu'il serait urgent de découvrir Toulouse, qui n'en a certes nullement besoin. Nous constaterons simplement qu'il y eut là un centre d'art régional et qu'on ne saurait trop s'intéresser à ses manifestations. — Le volume de M. J. de Lahondès, qui nous présente les *monuments de Toulouse*, est d'ailleurs un travail bien fait, abondant, qu'agrémente une illustration nombreuse et dont la librairie Edouard Privat a fait un véritable ouvrage de bibliothèque.

§

Avec **les Routes de France**, M. Jean Bonnerot étudie un des organismes les plus symptomatiques de la civilisation, — lorsque l'humanité primitive s'inquiéta de se déplacer, de conqué-

rir des horizons nouveaux, de satisfaire à ses besoins chaque jour plus nombreux. Les routes primitives furent surtout celles du commerce et s'améliorèrent à mesure de leur fréquentation : routes de l'ambre, de l'étain, de la soie, des peaux, etc.. Ce fut bientôt l'apparition des Phéniciens navigateurs, le rôle des Carthaginois, — l'occupation celte, en Gaule, la conquête de Jules César et l'établissement des voies romaines qui remplacèrent les sentiers primitifs ; l'établissement des points de passage, des relais, les marchés qui devinrent bientôt des villes. C'est un gué qui donna naissance à Limoges ; un bac à Cavaillon, à Châlons, à Beaucaire, à Tarascon ; un pont à Amiens ; un port à Boulogne, etc. Après l'établissement du christianisme, ce furent les pèlerinages, — à saint Martin de Tours, à saint Aignan d'Orléans, à saint Jacques de Compostelle ; le transport des reliques ; bientôt les Croisades, — et c'est de ce moment (1139) que date le premier « guide », d'ailleurs bien rudimentaire encore. Les routes favorisèrent de même l'établissement des foires et le concours énorme de peuple qu'elles attiraient, — foire de Saint-Denis, foire de Beaucaire, — malgré d'innombrables péages et impôts. Après la longue période des guerres anglaises, où la route servit à la défense comme aux invasions, commença le rôle des courriers royaux, — de la poste, qu'institua Louis XI. Les routes devinrent bientôt « le pavé du Roi ». M. Jean Bonnerot parle des vieilles hôtelleries, dont on fit ensuite des haltes de diligences, et où les voyageurs affamés trouvaient de quoi reprendre des forces. Les premiers coches datent de Charles IX et les Messageries du règne suivant (1575). La poste enfin fut organisée, devint un service public avec Richelieu. — On arrive, d'ailleurs, à la période moderne, où les voyages se poursuivirent la nuit, bientôt avec les pataches de Laffitte et Caillard, qui durèrent jusqu'à l'établissement des voies ferrées. Le chemin de fer fut établi à côté de la route, — prit sa place dans l'organisation des transports, et il ne resta d'indépendant que le service des rivières et canaux, le « coche d'eau » — qui s'inquiète assez rarement d'un transport rapide, de brûler les étapes. L'auteur, — et nous lui en savons gré, — a négligé fort heureusement de nous faire l'apologie du cycle et de l'automobile (1), moyens de trans-

(1) Il n'a consacré que quelques lignes à ces ustensiles, — sans doute pour être complet et par acquit de conscience.

port rapides, sans doute, mais qui se trouvent bien une des causes de la dévastation du pays. Pour faire rouler les bicyclettes, galoper les autos, il faut des routes de plus en plus larges, filant droit devant elles à perte de vue, parmi des nuages de poussière ; dans les villes on abat des rangées de maisons pour leur faire place ; on trace des rues en dépit des monuments et des souvenirs. C'est qu'il faut aller vite, — toujours plus vite, — parfois simplement parce qu'on doit prendre l'apéritif à Marseille ou à Bayonne. On a remarqué depuis longtemps, du reste, que la facilité des transports désintéressait le voyageur du spectacle de la route. — La route, aujourd'hui, c'est un ruban rectiligne, uniforme, où l'on cuit au soleil et qu'on a hâte de quitter. Arrivé au but, l'automobiliste ne sait quoi faire de son temps, de son esprit et de sa personne. Il ne songe plus qu'à revenir.

Le volume de M. Jean Bonnerot est terminé par une promenade sur le « front » de la dernière guerre, — « la voie sacrée des tombeaux », — mais qui semble surtout une concession à l'actualité...

§

En collaboration avec M. Henri Stein, auteur de nombreux travaux d'histoire et d'archéologie, et dont nous avons eu autrefois une précieuse monographie de *Senlis*, M. Hubert Filey, qui apportait récemment une intéressante brochure sur Blois et Victor Hugo, a publié une substantielle notice concernant **Mennetou-sur-Cher**, petite localité curieuse, ancien prieuré et ville forte du XIIIe siècle, dont le pittoresque mérite de retenir l'attention. Il y reste, en effet, une partie des murailles avec trois tours sur les cinq qui existaient, ainsi que trois portes fortifiées, le prieuré et l'église situés tout proche (XIIIe-XVe siècles). Le prieuré des Bénédictines était une dépendance de Beaumont-les-Tours. Quant au château, sur lequel les auteurs apportent également des détails précieux, il a été détruit récemment, le propriétaire ayant besoin du terrain. On trouve encore à Mennetou de vieilles maisons précieuses, — l'une du XIIIe siècle, aux fenêtres ornées de colonnettes, mais dont les tympans sculptés ont disparu ; ailleurs, c'est une construction du XVIe siècle, partout des coins et vestiges précieux. Aux environs, les auteurs signalent le vieux moulin Boutet, porté sur des béquilles dans l'eau du Cher et prêt à disparaître s'il n'a pas été sacrifié déjà. La brochure de Henri Stein et Hubert Filey est illustrée de curieux dessins à la plume qui don-

nent les coins les plus remarquables de l'endroit, ses portes qui sont de beaux décors, l'église, l'ancien château avec l'aspect curieux de ses alentours indiquent, en somme, avec divers renseignements pratiques sur les routes et des considérations plus générales, l'intérêt de vestiges qu'on aurait dû classer entièrement, — non par bribes selon l'habitude, — comme un reste précieux et un des plus remarquables décors de la France d'autrefois.

§

De M. G. Lemoyne je ne puis que signaler présentement une intéressante publication sur **les Traditions techniques de la peinture médiévale**, où sont étudiés la période des origines et les influences byzantines, syriennes et arabes, les grands formulaires de l'époque romane, les sources techniques de la seconde moitié du Moyen Age et les recueils mineurs au déclin de cette longue période. Une seconde partie, surtout précieuse, s'occupe de l'évolution des procédés pour la peinture murale ; de la peinture « a tempera » et des procédés connexes ; de la peinture des manuscrits ; de la peinture à la cire et de la peinture à l'huile. C'est enfin l'étude des matières colorantes employées ; les couleurs blanches, — céruse, blanc de craie, de chaux ; les bleus, — bleu de lapis, de cuivre, d'émail, bleus végétaux ; les couleurs vertes, — vert de cuivre, terre verte ; les rouges, — minium, cinabre, kermès, garance, sang-dragon, folium, ocre rouge ; les jaunes avec l'orpiment, le jaune de safran ; les bruns et noirs avec le morellus, le brun de bitume, les noirs de fumée, d'os, de vigne, etc. — C'est, en somme, un traité complet et où certains de nos barbouilleurs pourraient prendre quelques bonnes leçons.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le roman polonais de Bernardin de Saint-Pierre. — Il vient de paraître à Léopol un livre polonais qui, par la beauté et l'originalité de son style, par l'intérêt du récit et par la parfaite documentation historique, mérite d'être classé parmi les meilleures œuvres de la littérature polonaise. Tout le XVIIIe siècle polonais, léger, brillant, charmant, un peu fou, dansant sur le volcan dont l'éruption allait peu de temps après ensevelir la liberté de la Pologne sous ses propres ruines ; tout ce siècle étrange et frivole passe devant les yeux du lecteur et

l'enivre de son parfum subtil, tel un tiroir entr'ouvert d'un bureau où reposent encore des lettres jaunies, mais odorantes.

Je veux parler du dernier roman-chronique de M. Stanislas Wasylewski,auteur connu et apprécié en Pologne,car ce livre intéressera autant — sinon davantage — un Français qu'un Polonais. L'auteur y donne la solution d'un problème qui, durant cent ans,a préoccupé vivement les critiques littéraires français, et était resté irrésolu jusqu'à nos jours. M. Wasylewski nous révèle enfin le vrai nom de la mystérieuse princesse polonaise aimée par Bernardin de Saint-Pierre.

On sait que le célèbre auteur de *Paul et Virginie* — livre qui a fait pleurer et rêver tant de nos aïeules françaises et polonaises — a passé quelques années en Pologne, où il s'éprit d'une princesse polonaise qui, pour parler le style du XVIIIe siècle, ne lui fut pas cruelle ; on sait que cette liaison n'a pas duré longtemps et fut rompue par la princesse à cause de sa famille, ce qui força Bernardin de Saint-Pierre de quitter Varsovie et la Pologne. On sait également que le poète a gardé jusqu'à la fin de sa vie le souvenir de son amante polonaise et que, dans sa vieillesse, il témoignait une vive amitié à une certaine Mme Germany, méchante et bossue, parce que son visage ressemblait un peu à celui de la mystérieuse princesse. « Il continua toujours de voir Mme Germany par une extrême ressemblance avec la princesse qu'il avait aimée en Pologne », dit le plus scrupuleux de ses biographes, L. Aimée-Martin

Il y a tout lieu de croire que ce dernier a été le seul à connaître le vrai nom de la dame polonaise, mais respectant le désir du poète,il se garda bien de le révéler. De son côté, la princesse ne tenait point à divulguer son doux secret, et les critiques français, y compris Sainte-Beuve, Aulard et Anatole France, se sont perdus en conjectures sur cette inconnue, lui octroyant des noms fort bizarres et ignorés en Pologne.

Cependant L. Aimée-Martin n'a pas pu s'empêcher de soulever un peu le voile de mystère, en avouant que l'amante de Bernardin de Saint-Pierre était « une parente de Radzivill », qu'elle portait le nom de Marie et qu'elle avait joué un certain rôle pendant la confédération de Bar. Les autres biographes et critiques de *Paul et Virginie*, ayant trouvé quelque part le mot polonais « miecznik », ont conclu que la jeune femme s'appelait Marie

Miesnik (sic !) et appartenait à une famille princière (!!). Le plus perspicace de tous ces critiques, Sainte-Beuve, se contenta de constater formellement la réalité du roman polonais de Bernardin de Saint-Pierre, et publia dans les *Causeries du Lundi* (t. VI) 13 lettres de l'écrivain à son ami le bijoutier Duval de Pétersbourg. Ces lettres contiennent l'histoire du roman dont l'héroïne pourtant n'est jamais nommée.

Finalement, Anatole France, en parlant de l'amante polonaise du poète, accepte aussi le nom de *Miesnik*, cousine de Radzivill.

Mais ce qui a suffi aux critiques et aux biographes français, ne connaissant point les noms polonais et regardant la Pologne comme une véritable « terra ignota », ne pouvait suffire aux historiens et aux critiques polonais, qui savaient fort bien que le nom de « miesnik » n'a jamais existé et n'était que le mot « miecznik », corrompu par une mauvaise prononciation, titre assez fréquent en Pologne. L'éminent historien polonais, M. Simon Askenazy, fut le premier à rechercher le vrai nom de notre héroïne, en se basant sur les informations échappées à L. Aimée Martin. Il étudia la vie de Marie Radzivill, fille d'Albert Radzivill, et de la sœur du prince Charles Radzivill, Théophile Morawska. Mais ces deux dames étaient malheureusement fort peu cultivées, et Marie de Bernardin de Saint-Pierre l'a charmé justement par la supériorité de sa culture et de son esprit. De plus l'âge et les circonstances ne concordent point.

Enfin M. Stanislas Wasylewski a pu identifier dans son livre récent la charmante inconnue : c'est Marie princesse miecznik, épouse divorcée de Charles Radzivill, née Lubomirska, une des plus intelligentes et des plus grandes dames de la haute société varsovienne du XVIIIe siècle, connue généralement à Varsovie sous le nom de la « princesse miecznik « (titre de son mari).

Née en 1736, fille unique du starosta Jean Lubomirski, Marie, par sa mère, était apparentée à une des plus riches et des plus puissantes familles aristocratiques polonaises, les Branicki. Le représentant aîné de cette famille occupait alors le plus haut poste en Pologne, celui de Grand-Hetman (autrement dit de généralissime de toutes les armées polonaises), et sa résidence à Bialy Stok (aujourd'hui une petite ville située près de Brest-Litewski, renommée par ses draps et ses tissus) était une des plus magni-

fiques, sinon la plus magnifique en Pologne. La petite princesse y venait souvent avec sa mère pour apprendre des belles maniéres et pour admirer la vie seigneuriale et fastueuse de Bialy Stok, ainsi que les merveilles qui se trouvaient dans le château : des tableaux et des statues précieuses, des meubles artistiques, des jardins français et anglais, des serres chaudes, des cascades et enfin le théâtre et le ballet du Hetman.

A 9 h. du matin la revue de la garnison de Bialy Stok, à 12 h., grand dîner, ensuite une promenade ; à 5 h. une troupe italienne joue des opéras ; à 8 h. le ballet et des conversations politiques et diplomatiques, enfin le cher *« marivaudage au bougeoir »*. Qu'est-ce donc ? Lorsque les dames et les seigneurs ont quitté le salon, on cause encore devant les portes, un bougeoir à la main, jusqu'à ce que les bougies s'éteignent.

Voici comment M. Stanislas Wasylewski dépeint la vie à Bialy Stok. Pour ma part, étant de ce pays, j'ai souvent entendu les vieillards conter des merveilles sur le château de Bialy Stok et sur la vie superbe de ses habitants.

Mais Bialy Stok n'est pas seulement une splendide résidence seigneuriale, c'est aussi le centre de la politique française en Pologne au XVIIIe siècle. Ici se nouent et dénouent toutes les intrigues de la diplomatie parisienne. Versailles reçoit continuellement des rapports sur tout ce qui se passe dans ce château de Podlasié, car le Hetman Branicki est le plus puissant appui de la politique francophile en Pologne.

Parmi les plus grands amis de la France nous trouvons des femmes. Le XVIIIe siècle est, en Pologne, comme dans la plupart des pays de l'Europe, un siècle où les femmes jouent un très grand rôle dans la vie politique, et la mère de notre héroïne est très active et très entreprenante. Veuve depuis longtemps — Jean Lubomirski est mort peu de temps après la naissance de sa fille — la princesse Lubomirska adore les intrigues diplomatiques et son exemple entraîne de bonne heure la jeune princesse, qui n'attend que d'être mariée pour déployer ses ailes.

Cette occasion se présente bientôt : le voïevoda de Vilno, prince Michel Radzivill, demande la main de Marie pour son fils Charles, connu généralement sous son sobriquet de « Panie Kochanku « (Mon Chéri). Au point de vue matériel le parti était magnifique, mais si l'on voulait examiner la personne et le carac-

tère de « Mon Chéri », il était difficile de trouver un prétendant moins engageant. « Mon Chéri » était un géant, roux et lourd, fort mal élevé et très peu instruit. Assez intelligent et doué d'un bon cœur, il était capricieux, aimait les aventures et les beuveries, et ne savait jamais retenir les éclats de sa mauvaise humeur. Il ne plut pas à la jeune princesse, mais qui aurait demandé l'avis d'une jeune fille à cette époque ?

Marie Lubomirska n'était pas belle. Mais elle était très distinguée et avait beaucoup de charme. Mince, gracieuse, elle avait de très petits pieds et de très petites mains, dont la joliesse devait séduire plus tard Bernardin de Saint-Pierre. Très fine, très intelligente, elle sut profiter de toutes les occasions de s'instruire ; on la regardait comme une des jeunes filles les plus cultivées de Pologne. Toutes ces qualités cependant n'intéressent point son mari ni son beau-père, qui ne songent qu'à une chose : l'alliance avec le tout puissant Hetman Branicki. Quant à la vieille princesse, mère de Marie, elle ne pensait qu'aux fabuleuses richesses de Radzivill, dont elle allait profiter grâce au mariage de sa fille.

Et le mariage se fit. Un vieux journal, publié alors à Léopol, *le Courrier Polonais*, nous a gardé la description de cette cérémonie. Je la copie telle qu'elle est dans l'œuvre de M. Wasylewski :

> Le *concursus* des hôtes a été si grand que la ville ne pouvait pas le *capere*. On a utilisé tous les manoirs avoisinants pour les loger. *In assistentia* de nombreuses personnalités ; le mariage eut lieu, tandis qu'on tirait le canon et buvait à la santé de leurs Majestés Royales et portait des toasts nombreux. Les danses *continuabantur* tard dans la nuit.

Hélas, cette joie ne devait pas être de longue durée. La jeune mariée, malgré toute sa bonne volonté et sa grande patience, s'aperçoit bientôt que la vie avec « Mon Chéri » est très difficile, presque impossible. Son mari boit, s'amuse, arrange des revues nocturnes de ses troupes et des chasses, en réveillant toute la maison ; la jeune princesse reste seule et délaissée. Au bout de deux ans, Marie, lasse de cette vie inquiète et tourmentée, demande le divorce et l'obtient très vite, car son mari ne s'y oppose pas.

Triste et déçue, la jeune femme rejoint sa mère à Bialy Stok. Elle y retrouve ses souvenirs d'enfance, la société brillante et choisie et, de plus, les intrigues politiques et les pourparlers avec la diplomatie française. Un peu aigrie par sa malheureuse aventure

conjugale, Marie est proclamée très habile, très intelligente, mais aussi très méchante : « Cette petite personne est méchante comme un tigre, c'est un diable et non pas une femme », écrit Brühl (premier ministre de Pologne sous le règne d'Auguste III de Saxe) à un de ses amis parisiens. Patience, le charmant tigre va bientôt être dompté !

Parmi les nombreux politiciens français qui arrivent à Bialy Stok se trouve un jeune diplomate particulièrement brillant, dernier cri de l'élégance parisienne et du bon ton, François-Michel Durand de Distroff. Cultivé, intelligent, il charme toutes les dames de Bialy Stok, mais il est charmé, lui-même, par la jeune divorcée. Un roman un peu sentimental, un peu rococo, sous les frondaisons du grand parc de Podlasié... Pendant quelques mois la petite princesse oublie son mariage manqué, la politique et la diplomatie...

§

Nous la retrouvons quelques années plus tard à Varsovie, après le couronnement du dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste Poniatowski. Enrichie par un héritage et pleine d'expérience de la vie, elle nous apparaît comme une des dames les plus brillantes et les plus intelligentes de Varsovie. La « princesse miecznik » — elle a gardé le nom et le titre de son mari divorcé — achète un petit palais, rue des Piaristes (Pijarska), pour 3.000 florins d'or, et dépense 115.000 florins d'or pour le réparer et l'orner. C'est la mode des palais et des petits ermitages rustiques, affreusement coûteux Mme Brühl fait venir des plafonds de Dresde, la princesse Czartoryska commande à Boucher des peintures pour son palais de Pulawy.

Le petit palais de la princesse miecznik est très joli, on le fréquente beaucoup et la jeune femme mène une vie très active, partagée entre les bals et les réceptions d'un côté, les intrigues diplomatiques de l'autre. Et peu de temps après, Mercy, l'ambassadeur autrichien, introduit chez la princesse un jeune Français, revenant de Russie en France *viâ* Pologne, le chevalier Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre. Le jeune rêveur, mécontent de tout au monde et de lui-même, tombe amoureux de la jeune aristocrate polonaise, presque dès la première rencontre. La princesse est plus froide, plus prudente. Elle reçoit tous les jours son adorateur français, cause volontiers et longuement avec lui, mais

pendant plusieurs mois le chevalier vit dans la plus complète incertitude. Enfin il s'engage dans l'armée polonaise contre les Russes, est arrêté et évite la prison moscovite non seulement grâce à l'ambassadeur de France, mais aussi grâce à l'intervention de la princesse Lubomirska (née Czartoryska) et à celle de notre héroïne. C'est la première preuve de sympathie de la princesse pour le chevalier Jacques-Henri ; mais d'autres plus nombreuses vont suivre jusqu'au moment décisif, l'excursion champêtre au château de la princesse, où la déesse descend de son piédestal aristocratique et devient une simple femme tendre et aimante.

Les jours coulent doucement dans le petit palais de la rue des Piaristes et Bernardin de Saint-Pierre, ayant cessé de se plaindre de son destin, s'estime désormais le plus heureux des mortels. Hélas ! il oublie, comme Saint-Preux, combien d'obstacles se dressent entre lui et sa bien-aimée. La société où elle vit, les préjugés sociaux, la fortune, tout sépare les deux amants...

Mais, ce qui est le plus grave, c'est que Marie Lubomirska-Radzivill n'a point l'âme de Virginie. Elle a de la bonté, on sait que le joli épisode où Virginie sauve la vie à une pauvre négresse est copié sur un incident authentique, où la princesse a sauvé une paysanne de la colère de son maître trop dur. Elle a une âme noble et loyale et, malgré la légèreté de son époque, reste toujours une bonne et sincère patriote, aimant intelligemment son pays. Pendant l'insurrection de Kosciuszko, très peu d'aristocrates polonais se sont mis du côté de ce grand général ; la princesse est de cette élite qui a su oublier les préjugés de caste pour l'amour du pays. Le célèbre patriote polonais Wybicki, un de ceux qui ont fondé les légions polanaises en Italie, auteur de l'hymne polonais « La Pologne n'est pas encore perdue », parle dans ses mémoires de la « belle âme » de la princesse miecznik.

Mais ce n'est ni une bergère ni une passionnée. Le fameux « une chaumière et un cœur » ne lui convient guère, aussi elle se lasse vite du roman sentimental avec Bernardin de Saint-Pierre. Cependant, pleine de sympathie pour le jeune rêveur, elle prépare une rupture poétique, alléguant les prières de sa mère malade, les méchants propos et enfin sa réputation. Tout cela a dû être arrangé fort habilement, car non seulement Bernardin de Saint-Pierre, mais aussi son scrupuleux biographe, L. Aimée-Martin, ont cru parfaitement à la sincérité de la princesse.

Celle-ci, au cours d'une scène dramatique, déclare, les larmes aux yeux : « Hélas! Nos beaux jours sont passés ! » et démontre la nécessité de leur séparation, parlant de sa famille indignée et de sa mère mourante.

Bernardin de Saint-Pierre se révolte d'abord, puis se soumet aux exigences de son amante. La mort dans l'âme, il part pour Vienne, où la princesse l'a recommandé à une vieille comtesse. Jacques-Henri se dispute avec elle et, ayant reçu une longue lettre très tendre de sa chère Marie, quitte Vienne et revient en hâte à Varsovie.

Le petit palais de la rue des Piaristes est ruisselant de lumière : la princesse donne un bal ce soir. Bernardin de Saint-Pierre attend sous la fenêtre la fin du festin, puis pénètre dans le palais et cherche pour la dernière fois à persuader l'ingrate que leur amour est au-dessus de tout au monde. Elle le congédie poliment, gentiment même, et le lendemain il est réveillé par une lettre, très calme, très raisonnable, pleine de bon sens et d'excellents conseils, mais, hélas, confirmant clairement l'irrévocable rupture. La princesse lui annonce en même temps son départ pour la campagne, chez sa mère.

Le chevalier Jacques-Henri, après avoir lu cette lettre, perd connaissance, comme il convient à un héros de l'époque du sentimentalisme. Ensuite il court rue des Piaristes pour s'assurer du départ de la princesse : en effet, elle est partie. Alors, brisé, épuisé, il se décide à courir le monde. Il s'en va d'abord à Dresde, ensuite à Paris, d'où, quelque temps après, il s'embarquera pour Madagascar. Les deux amants ne se reverront plus....

Mais tout le bonheur rêvé, toute l'ardeur du sentiment étouffé et contenu vont éclore dans le très simple et très beau livre de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, livre qui rendit vite célèbre le nom du chevalier Jacques Henri. La princesse miecznik l'a-t-elle jamais lu ? On l'ignore...

En tout cas sa liaison avec le poète fut le dernier roman de sa vie. Peu de temps après, nous la voyons prendre une part active dans la confédération de Bar, formée contre le roi et les abus des armées russes en Pologne. Les confédérés demandent des secours à la France et à l'Autriche, et ce sont les grandes dames polonaises qui vont à l'étranger en qualité d'ambassadeurs. La

princesse miecznik va à Vienne, où elle doit s'entendre avec l'ambassadeur français. Etrange caprice du destin : cet ambassadeur n'est autre que Durand de Distroff, le premier amant de la princesse à Bialy Stok. Mais le temps a apporté l'oubli, et les souvenirs de la récente liaison avec Bernardin de Saint-Pierre ont effacé les dernières traces du roman de jeunesse. Les anciens amants se rencontrent amicalement, causent beaucoup politique et diplomatie, Durand de Distroff essaye même d'aider indirectement la confédération de Bar, mais tous deux ne sont plus que de vieux amis que le hasard a mis en face l'un de l'autre.

Puis la confédération tombe, la princesse attristée part pour Paris où elle restera quelque temps. A-t-elle cherché à savoir ce qu'est devenu le chevalier Jacques-Henri? Mystère...

Plus tard elle reviendra à Varsovie et vivra de nouveau dans son petit palais de la rue des Piaristes, fréquentant la société varsovienne et recevant beaucoup, mais toujours évitant soigneusement la rencontre avec les Russes. Lorsque Kosciuszko se met à la tête de l'insurrection, la princesse miecznik s'empresse d'offrir à ses troupes paysannes « 12 canons et 3.000 écus en or ».

Et, en 1794, quand Bernardin de Saint-Pierre, devenu célèbre dans toute l'Europe, écrit de nouveaux livres, et que tous les tendres cœurs déplorent la triste fin de Paul et Virginie, ces deux amants parfaits, la « Virginie polonaise » s'éteint doucement à Glogow à l'âge de 58 ans.

Le lecteur français devrait connaître le livre de M. Wasylewski, c'est une œuvre très consciencieuse et très intéressante qui mérite une bonne traduction, pouvant ajouter quelques détails fort curieux à l'histoire de la littérature française.

DOCTEUR M. KASTERSKA.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

Note additionnelle à propos de « l'Interprétation philosophique du Principe de la Relativité d'Einstein. » — Dans le numéro du *Mercure* du 1er octobre 1921, M. Marcel Cazanave a présenté quelques remarques à propos de mon article du 1er août, intitulé : *Interprétation philosophique du Principe de la Relativité d'Einstein*. Je suis heureux que ces remarques me fournissent l'occasion de mettre plus en relief que dans l'article le point essentiel de l'interprétation philosophique

que je propose. J'ajouterai quelques considérations sur la Relativité généralisée.

« *Changer de point de vue* » en Physique, « *changer de système de référence* » dans l'interprétation de la Mécanique de l'Univers consiste, non pas à changer de système de coordonnées, mais à CHANGER LES PRINCIPES FONDAMENTAUX SUR LESQUELS ON ÉDIFIE LA DYNAMIQUE, LA CINÉMATIQUE, LA GÉOMÉTRIE ET L'OPTIQUE.

Le point important, dans la théorie d'Einstein, n'est pas, à mes yeux, comme l'a cru M. M. Cazanave, « l'homogénéisation du temps et de l'espace » et l'emploi de la géométrie à quatre dimensions. Ce ne sont là que des moyens précieux, mais auxiliaires.

Peut-être n'ai-je pas insisté suffisamment sur ce point capital, puisqu'il a pu être méconnu. Cependant j'ai indiqué (page 583 de mon article), dans le cas de la Relativité restreinte, les postulats de la Cinématique classique qu'avait rejetés Einstein et les principes différents qu'il y avait substitués.

Ainsi, les termes « changement de point de vue », « changement de système de référence » pour apercevoir « de face » les *phénomènes* mal « tournés » ne doivent pas être interprétés faussement : ce sont des images, cohérentes avec les *comparaisons* développées dans mon article, des procédés dont use le géographe ou l'inventeur pour représenter des *objets*. Les principes de la dynamique et de la physique sont aux *phénomènes* ce que les systèmes de coordonnées sont aux *formes* des corps.

J'ai peu parlé de la Relativité généralisée. Ce ne m'a pas semblé utile pour l'objet que je me proposais : bien que les changements de principes fussent, dans la théorie de la Relativité généralisée, beaucoup plus hardis et profonds que dans la Relativité restreinte, la *nature* du bouleversement opéré restait la même que dans celle-ci (changement de principes fondamentaux).

§

Si Einstein et Minkowski n'avaient fait autre chose que développer une Géométrie de l'espace à 4 dimensions, ils n'eussent eux-mêmes rien inventé. Leurs noms ne seraient pas devenus célèbres.

Vers le milieu du XIXe siècle, Riemann (dès 1854), Helmholtz, puis J.-K. Clifford ont envisagé des espaces à un nombre quel-

conque, *n*, de dimensions et développé les Geométries correspondantes.

Riemann a montré que ce qui caractérise essentiellement l'espace euclidien à 3 dimensions (espace ordinaire), c'est le postulat, admis implicitement, qu'il a une « *courbure* » nulle. L'espace euclidien serait, parmi toutes les multiplicités imaginables, à 3 dimensions, l'analogue du *plan* parmi les multiplicités à deux dimensions (surfaces).

Riemann a mis en doute ce postulat. Il s'est demandé si l'on ne pourrait pas concevoir que l'espace a, au contraire, une certaine courbure, courbure faible, mais non nulle. Ceci implique que notre espace serait, dans ce cas, plongé lui-même dans une multiplicité à 4 dimensions.

J.-K. Clifford alla plus loin : rejetant l'idée de la validité absolue de la conception euclidienne de l'Espace, qui étend aux régions les plus distantes de l'Univers et à l'éternité du temps les lois géométriques observées dans l'espace qui nous entoure et pendant l'ère où nous vivons, il pensait qu'il y avait encore des découvertes importantes à faire dans la connaissance de l'espace et de ses propriétés. Ces découvertes pouvaient être réalisées soit par des expériences délicates de très haute précision, soit par un effort de la pensée spéculative parvenant à des conclusions en parfait accord avec certains faits scientifiques restés jusque-là sans explication satisfaisante.

Pour Clifford, l'espace avait une courbure *positive constante*. Il était, dans l'hyper-espace à 4 dimensions, l'analogue de ce qu'est la *sphère* dans l'espace ordinaire à 3 dimensions.

Clifford admettait, en outre, que, de même qu'une feuille de papier présente de très petits creux et de très petites bosses, l'espace, dans ses ultimes éléments, possède aussi de petites inégalités de courbure. Ces inégalités de courbure seraient d'ailleurs variables avec le temps : elles se déplaceraient, au sein de l'espace, à la façon des vagues qui courent à la surface de la mer. C'est dans cette variation chronique de la courbure de l'espace que Clifford cherchait, et pensait trouver, l'explication de tous les phénomènes physiques et mécaniques et peut-être celle de la causalité. L'idée de force active n'eût été ainsi qu'une illusion, tout se bornant à des fluctuations de la courbure locale de l'espace. Les phénomènes physiques se seraient résolus en propriétés

géométriques. Plusieurs des découvertes d'Einstein se pourraient raccorder sans doute avec les conceptions de Clifford.

§

Je n'ai presque pas parlé, dans mon article, de la *Théorie de la Relativité généralisée*. La question ayant été soulevée, je me propose de dire ce qui, à mon avis, constitue l'élément capital, *au point de vue philosophique*, de cette doctrine. Ce n'est plus, ici, le changement de système de représentation (principes fondamentaux) qui est spécifique — mais *l'introduction de la matière en relation avec l'espace*. Jusqu'ici, toutes les Géométries, euclidiennes ou non, à 3 ou à *n* dimensions, étaient caractérisées par le fait qu'elles admettaient, pour l'espace, une *constitution homogène et uniforme*. Ce postulat n'était jamais formulé explicitement, mais il dominait, invisible et présent, toute la doctrine de l'étendue et de ses propriétés. On considérait exclusivement des *espaces dépourvus de singularités*. Or, dans la Théorie de la Relativité généralisée, la gravitation est, pour la première fois, introduite dans la science de l'espace et joue un rôle essentiel. On peut interpréter les choses ainsi: la matière produit autour d'elle un champ de gravitation qui modifie les *propriétés de l'espace*. Chaque point matériel peut être considéré comme un point singulier de l'espace, *comme une sorte de nœud de celui-ci*, occasionnant autour de lui une perturbation des *propriétés ordinaires de l'espace homogène* — peut-être ce que Clifford appelait la « courbure ».— Au voisinage d'un corps pesant, les phénomènes physiques vont donc subir une altération — définie par les équations de la Relativité généralisée, — la lumière ne se propagera plus en ligne droite, sa vitesse pourra subir un accroissement ou une diminution, les longueurs d'ondes éprouver un raccourcissement ou un allongement (déplacement des raies)... etc. De cette non-homogénéité de l'espace autour des corps pondérables résultent des modifications profondes de la Dynamique et de la Physique.

§

La Physico-Mécanique développée par Einstein coïncide presque avec la Mécanique et la Physique classiques. Elle n'en est, pourrait-on dire, qu'une déformation infiniment petite. Elle représente les phénomènes ordinaires aussi parfaitement que la Mécanique et la Physique classiques et de la même manière. Les formules des

deux corps de doctrines se confondent, puisque les termes complémentaires qu'ajoute la théorie d'Einstein sont d'un ordre de petitesse excessivement supérieur à la limite d'erreur des observations ; toute discrimination entre les deux modes de représentation est donc impossible. La théorie d'Einstein explique, par conséquent, tous les phénomènes dont rendait compte l'ancienne Physique et, en outre, quelques autres — deux ou trois — que cette dernière n'arrivait pas à expliquer. En un mot, elle est plus générale qu'elle et l'englobe comme cas particulier.

Ceci est une circonstance heureuse. Mais sera-t-il *toujours* possible, dans l'avenir, quand on voudra, pour les mieux voir, se placer « en face » de phénomènes nouveaux — dont l'explication échappera à la Physique classique d'alors, — de trouver un système de représentation embrassant, à la fois, l'explication de ces phénomènes nouveaux et celle des anciens? Sans doute viendra-t-il une époque—dans quelques siècles — où les Physiciens seront moins exigeants et plus révolutionnaires à la fois. Ils ne chercheront pas à construire une seule et même Physique, à développer, pour saisir tous les phénomènes de l'Univers, un unique système de représentation. Ils forgeront plusieurs Physiques et emploieront l'une ou l'autre suivant le groupe de phénomèmes qu'ils voudront étudier. Ces diverses Physiques pourront être incompatibles l'une avec l'autre. Ceci n'aura aucune importance pour les savants de cette époque : ils verront, dans les principes mis à la base de chaque doctrine scientifique, non pas l'expression de vérités, mais de simples systèmes de référence, des modes de représentation. Ainsi les géographes de nos jours envisagent les divers systèmes de projection cartographiques (orthographique, stéréographique équivalente... etc.) comme de simples procédés, plus ou moins commodes, pour figurer la surface terrestre : ils emploient l'un ou l'autre selon qu'ils veulent tracer la carte d'une contrée peu étendue ou figurer le globe tout entier. Les mathématiciens, eux aussi, font usage de divers systèmes d'algèbre suivant la nature des questions qu'ils se proposent d'étudier.

GEORGES MATISSE.

RÉGIONALISME

AFRIQUE DU NORD. — Le Père Robin (Stéphen Chaseray): *Récits du Djebel-Melhouf*, Boët, Constantine. — Auguste Cour : *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoun*, Boët, Constantine.

Sur l'emplacement où vécut et disparut un municipe romain,

après des siècles de néant et de silence, s'éleva le village français, siège d'une commune « mixte » ou de « plein exercice ».

Il est venu des colons de toutes les vieilles provinces de France, de celles où la vie est plus rude. Des Alsaciens, des Francs-Comtois, des gens du Nord, des Bretons se sont rencontrés là pour défricher le bled. Il arriva aussi des ouvriers piémontais ou siciliens. Des jardiniers de Mahon, des meuniers ou des maraîchers maltais s'installèrent, ainsi que des boutiquiers juifs.

La vie quotidienne et son labeur ingrat imposèrent une sorte d'association à tous ces gens auxquels durent aussi se mêler les indigènes des alentours.

Le village a eu le temps de vieillir. Il en est qui sont redevenus des ruines.

A l'écart du village, sur les dernières pentes rousses du Djebel, s'aperçoit de très loin, délimité par un mur blanc, le quadrilatère sombre du cimetière. Sous les cyprès il y a de vieilles tombes de colons, dont les noms se sont effacés. Il s'est succédé assez de générations pour que les hommes de trente ans n'aient plus besoin de se souvenir qu'ils eurent une autre « petite patrie ». Ils ont des âmes loyales et françaises, mais ces Algériens appartiennent désormais à une vie particulière.

Là, dans un laps de quatre-vingts ans, un peuple neuf s'est combiné, qui a ses mœurs, son caractère, son parler même et déjà ses traditions.

C'est la vie et c'est l'âme toutes françaises mais tout originales de ce peuple que nous révèlent les **Récits du Djebel-Melhouf.**

Il y a vingt-cinq ou trente ans que le Père Robin (Stéphen Chaseray) nous déroule, avec une verve toujours jeune, les annales du centre de colonisation de l'Oued-Melhouf.

Ce n'est pas que cet humble village soit favorisé sans cesse par de notoires événements. Il arrive seulement aux braves gens qui le peuplent de rustiques et parfois burlesques aventures. Tout au plus, sur le Djebel ou dans la forêt de cèdres, il survient par hasard quelque petit drame qui procure un léger frisson de mystère aux histoires du colon Robin.

C'est la vie, tout simplement, la vie habituelle et c'est surtout l'âme de ses bonnes gens et sa bonne âme à lui qui fournissent la riche et saine matière essentielle de ses récits.

On se rencontre par hasard : aux champs, en promenade, à la chasse sur les bords de l'Oued, dans la salle du Cercle Civil ou dans la ferme du Père Robin. On cause comme à bâtons rompus... Il y a le médecin, le chimiste de la mine voisine, le garde champêtre, le curé, l'aubergiste, le cheik ou le cadi, l'instituteur, le meunier maltais, c'est-à-dire tous les types de ce bled, réels, nets et vivants sous les plaisants aspects dont les revêt l'ironie malicieuse du conteur.

Ces hommes s'expriment avec une sincérité familière et joviale. De leurs propos, de leurs discussions, de leurs brèves querelles, qui s'achèvent en facéties, se dégage naturellement tout le pittoresque singulier de leur existence et de leur terroir.

Parmi l'humour que leur prête l'esprit délié de Chaseray, nous suivons leurs soucis, leurs espoirs et leurs satisfactions.

Et c'est toute la *colonisation* qui s'évoque : l'effort des premiers cultivateurs d'Afrique en lutte contre le sol et contre la fièvre ; et c'est le labeur d'à présent. Ce sont tous les problèmes qui hantent l'esprit des Africains. Ce sont les drames des races dont nous entrevoyons soudain les causes profondes et les inquiétantes péripéties.

Le père Robin, tout prosateur qu'il est, est un poète. C'est un inspiré. Par sa voix s'exprime spontanément une âme, l'âme d'une race qui s'élabore...

§

...C'est en vérité un curieux homme que cet **Ibn Zaïdoun**, et un remarquable poète, dont M. Auguste Cour, puisant aux sources arabes, vient de raconter la romantique existence, de commenter l'œuvre et de mettre au jour le *diwan*, d'après les manuscrits jusqu'alors inédits.

Ce beau travail d'érudition et d'intelligence nous révèle une étrange époque et nous découvre des âmes insoupçonnées.

Le public français ne fut jamais familiarisé avec la poésie orientale. Les écrivains arabes antérieurs ou postérieurs à l'Islam n'ont guère été étudiés par nos savants. La bibliographie qui précède l'ouvrage de M. Cour contient un plus grand nombre de noms étrangers : scandinaves, anglais et surtout allemands que français.

La jeune université d'Alger, sous l'impulsion de savants tels que le doyen René Basset, M. Cour et quelques autres, est deve-

nue un foyer actif et fécond d'études orientalistes. C'est une belle tâche qui mérite d'être suivie avec intérêt par les lettrés de notre pays.

C'est un devoir pour la France — grande puissance musulmane — de faire sienne cette science attrayante et délicate. Elle y gagnera un accroissement de prestige parmi ses millions de protégés et de sujets qui peuplent la vaste Afrique du Nord et jusqu'à la Syrie.

Il faut qu'on sache que cette province, où la France a pris la succession de Rome, ne limite pas son rôle à son labeur économique. En même temps qu'elle ajoute à la richesse nationale la valeur de ses cultures et de ses mines, elle est capable d'entretenir une belle activité intellectuelle, d'étendre dans des domaines neufs et sur des thèmes originaux les conquêtes de la pensée française.

A l'époque où vivait Ibn Zaïdoun (entre les années 394 et 463 de l'hégire, 1014-1071 de J.-C.), dans l'Espagne islamisée et notamment à Cordoue où naquit le poète, la plus pure tradition orientale et arabe avait été transplantée et s'épanouissait magnifiquement.

Les Omeïades avaient amené avec eux leur brillant entourage, le luxe oriental et les poètes de cours. « L'enseignement était abondant et solide. La littérature arabe du temps des Omeïades d'Orient et des Abassides fournissait le fond de la culture littéraire andalouse. »

Pourtant cette époque de luxe et de faste n'était point pacifique. « En moins de quinze ans, dix révoltes militaires puis la peste se déclarèrent dans Cordoue. Tour à tour, les souverains arabes luttaient entre eux, se faisant appuyer par les Chrétiens, les Berbères ou les Slaves, ou bien ces étrangers prenaient les armes contre leurs alliés d'un temps ou se faisaient livrer les places pour prix de leurs services. »

Le poète, dans cette société, commandait les esprits, comme le font de nos jours l'orateur ou le journaliste. Tantôt panégyriste et tantôt pamphlétaire, il suscitait les admirations ou déchaînait les haines. Les gouvernements étaient obligés d'avoir des poètes à leur dévotion aussi prompts et habiles à célébrer les vertus de leurs maîtres qu'à harceler par la satire les chefs des tribus ou des partis adverses.

Ibn Zaïdoun, cependant, se montre tout d'abord un poète d'amour. Lui aussi fut malheureux pour avoir aimé une femme de lettres.

... Ouallada, jeune femme d'origine royale, était célèbre pour sa beauté et pour ses dons littéraires. Sa maison était une sorte de cénacle où fréquentaient tous les gens bien nés de Cordoue. Ibn Zaïdoun conçut pour elle un amour qui devait remplir sa vie et alimenter son lyrisme sur un mode trop tôt douloureux.

D'abord la poétesse sembla violemment éprise :

Attends, écrivait-elle, à l'heure où les ombres de la nuit seront obscures, ma visite; car, pour moi, la nuit est le meilleur moyen de cacher mon secret.

De ta part j'ai éprouvé une fascination telle que si la lune l'avait éprouvée, elle n'apparaîtrait jamais; si la nuit l'avait éprouvée, elle ne viendrait plus couvrir la terre de son ombre; si l'étoile l'avait éprouvée, elle ne voyagerait plus dans la nuit.

Mais la femme inconstante déçoit bientôt l'amant.

O objet lointain et pourtant pensée intime de mon cœur qui est sa demeure, se plaint-il, ta vie mondaine t'a fait oublier un esclave pour qui tu es le monde.

Des badinages dont tu t'es délectée t'occupèrent loin de lui; son souvenir n'a point traversé ton esprit.

Quelques lettres en vers sont encore échangées. Dans leurs billets, parfois, la controverse littéraire s'allie singulièrement à l'expression de sentiments brûlants :

Que Dieu couvre d'opprobre, écrit Ibn Zaïdoun, le jour où je n'ai pas rencontré ton visage à cause de l'éloignement et de la séparation.

Comment la vie serait-elle agréable sans joie? Et quelle joie peut-il y avoir pour l'homme affligé qui passe ses nuits dans l'insomnie?

Puis, il ajoutait en post-scriptum : « Tu m'as souvent encouragé à te faire connaître ce que je trouvais à reprendre dans tes écrits... », il discute un vers où il estime qu'une règle n'a pas été respectée.

C'est un trait à noter que, dans ce temps-là et dans ce monde, une telle remarque ne blessait pas une femme-écrivain, car, au dire du commentateur, les causes de la rupture naquirent d'une banale jalousie, Ibn Zaïdoun s'étant montré trop empressé auprès d'une esclave noire mais belle...

Le poète ne cesse de gémir :

Comment pourrais-je me consoler loin de celui (1) dont la demeure est dans les profondeurs de mon cœur?

Il s'est emparé des cœurs par sa beauté, et quand il les commande, ils sont enchaînés à ses ordres.

O toi, qui me fuis, combien il me serait utile de pouvoir patienter près de toi ; mais je ne l'ai pu.

N'as-tu pas compati à la souffrance de celui qui passe les nuits dans l'insomnie, les yeux pleins de larmes?

Si j'ai commis, par inadvertance, une faute dans mon amour, est-ce que le noble coursier en marche ne bronche pas quelquefois?

Ibn Zaïdoun a été vaincu par un rival à l'âme vulgaire. La femme belle et spirituelle dédaigne et trahit son poète. Elle se donne à un parvenu — il est ministre, — orgueilleux, laid, avare et fat, qui se nomme Ibn Abdous.

Ibn Zaïdoun se venge en amoureux et en poète. Il compose une lettre redoutable, bourrée de citations, débordante d'une extraordinaire érudition, chargée d'une ironie cinglante, étonnant monument littéraire. Il y compare dérisoirement son rival à tous les héros légendaires de toutes les époques et de tous les pays. Cette lettre, il la suppose écrite par Ouallada et la confie à l'esclave qu'Ibn Abdous avait chargée de transmettre ses sollicitations à la jeune femme. Cette longue satire épistolaire se termine ainsi :

... Si tu recommences ta démarche impuissante, si tu reviens sur ce que tu as dû abandonner, alors je t'enverrai quelqu'un qui te corrigera en te poussant vers le pays vert (2). Il t'y fera courir à coups de poings au menton accompagnés de gifles. Dès que tu y seras, les laboureurs te tourneront en dérision, les gardiens des champs s'empareront de toi. Des courges tordues seront dressées sur ta tête, des radis puants seront mis entre tes cuisses. Tout cela parce que ta main s'est avancée pour tâter des choses malsaines pour toi...

Mais le poète a tort. S'il est influent et possède des relations solides, son rival est ministre et puissant. Sous le premier venu des prétextes, Ibn Zaïdoun est jeté en prison parmi la pègre de Cordoue.

Dans le loisir des cachots, il produit de nombreux, longs et désolés poèmes. Tantôt il gémit sur la trahison de son amante,

(1) Une forme du respect pour la femme, dans la vieille poésie arabe, consiste à désigner au masculin, comme un ami, la personne aimée.

(2) La campagne. Analogue à l'expression française « envoyer paître ».

tantôt il supplie ses amis au pouvoir de réparer l'injustice dont il souffre.

Mais il est dans l'adversité et ses amis l'oublient. Aussi le poète, malgré le dégoût qu'il en éprouve, se résigne à s'évader.

Errant autour de Cordoue, il rôde autour de la maison de Ouallada. Son amour lui ronge le cœur. A l'infidèle il adresse en vain les plus émouvantes supplications. Il évoque douloureusement le passé :

O chambres du palais du roi aux parois resplendissantes! Le soir avec ses reflets rouges nous y semblait les feux de l'aurore du matin.

Mon imagination me représente comme si je les voyais ses deux joyaux; puis c'est sa youbba et le vaste kaoukab et sa terrasse.

Séjour du doux repos! Sa douceur rappelle le paradis à celui qui s'y retrouve dans les moments de rêverie triste ou de joie sereine.

Là sont les tourterelles bleues ; les ombrages humectent de rosée leurs troupes légères. C'est sous ces ombrages que j'ai rencontré la destinée sous les traits d'un jeune homme bienveillant.

J'ai eu là, au lieu de la douce mélodie des esclaves chanteuses, le cri de la chouette des solitudes qui fait fuir de bon matin le sommeil.

Et au lieu de tenir la coupe tendue par un ami, j'ai été livré au choc des terreurs contre lesquelles je dresse ma lance...

Enfin quelqu'un l'entend. Un ami qu'il avait supplié, le propre fils du maître de Cordoue, Ibn Djahouar, le fait rentrer en grâce et il redevient poète officiel. En reconnaissance, il compose à la louange de ses protecteurs et de leurs familles de nombreux et copieux panégyriques. Il célèbre leurs victoires et prononce de pompeuses élégies, vraies oraisons funèbres, sur la tombe des parents de Djahouar qui viennent à mourir.

Plus tard, il est envoyé comme ambassadeur auprès de divers souverains de l'Espagne musulmane. Sans cesser de pleurer son inconsolable amour, il marque son passage dans les petites cours par de flatteuses épîtres aux souverains qui lui donnent asile. Il s'y attarde si bien qu'il retombe en disgrâce vis-à-vis de son maître, le souverain de Cordoue. Le voilà de nouveau exilé. Il a la nostalgie du faste auquel il s'était habitué dans sa ville natale.

Nous le retrouvons à Séville. L'émir qui règne là, El Motadhid, est ami du luxe, de la pompe, de la vie douce et de la poésie. Près de lui Ibn Zaïdoun se montre fécond poète et aimable cour-

tisan. Il devient bientôt premier ministre du plus puissant souverain de l'Espagne arabe.

Une anecdote montre le genre de vie qu'on menait dans cette cour.

Un jour les vizirs allèrent hors de Séville à un belvédère appartenant aux Benou-Abbad... Les orages avaient abreuvé la terre de leurs premières pluies et lui avaient fait reprendre son manteau, parure éclatante. Les croupes des hauteurs étaient recouvertes des voiles verts de leurs plantes et sur les longues et minces rigoles les fleurs avaient formé des colliers comme autour d'une gorge... Le baume des narcisses y faisait mourir de langueur les paupières somnolentes.

Les vizirs voulurent se mettre à l'écart pour jouer et se distraire pour se récréer dans le jardin des fleurs et celui de la littérature. Ils envoyèrent un de leurs compagnons, nommé Khalifa, leur chercher du *nebidh* (1), destiné à faire fuir les soucis en tombant lui-même dans le cristal des verres... Ils s'assirent en attendant leur envoyé et la première apparition de son cheval. Mais il arriva qu'un cavalier du *djond* (2), qui avait lancé sa monture et l'avait frappée, tomba sur lui. L'envoyé eut les os fracassés; son sang se mit à couler; en même temps le *qemçal* (3) de *nebidh* qu'il portait fut brisé...

Lorsque les vizirs arrivèrent auprès du malheureux, ils s'affligèrent de ce qui lui était arrivé. Ibn Zaïdoun dit alors ce vers :

Pouvons-nous nous divertir alors que la mort auprès de nous tournoie en fantôme ?

Ibn Khaldoun répondit sur le même rythme et avec la même rime :

Puisque dans un même jour, — et quels événements d'un jour! — notre *qemçal* est parti en pure perte et nous avons perdu Khalifa!

Ibn Ammar ajouta de même :

Tous deux étaient des vases, le vase du vin et celui de l'esprit. Ils se sont brisés et ne sont plus que tessons et cadavre!

... Pour Ibn Zaïdoun, c'était toujours l'exil. La destinée devait le ramener dans Cordoue. Mais une dernière fois, dans ce retour, il allait éprouver les coups de la fatalité.

Après de longues et profondes intrigues et des drames de cour, Al-Motamid avait succédé à son père comme émir de Séville. Malgré la calomnie et les attaques perfides de maints rivaux, Ibn Zaïdoun garde la faveur de son maître. L'émir et son minis-

(1) Vin de dattes et de raisin sec.
(2) Garde militaire.
(3) Récipient pour le vin.

tre échangeaient des compliments en vers pour se délasser des soucis de la politique. Car le prince est entreprenant et ambitieux. Ibn Zaïdoun, son lieutenant et son conseiller, est aussi le barde pompeux de ses victoires.

Al-Motamid, comme ses prédécesseurs de Séville, rêvait depuis longtemps la conquête de Cordoue. Il y fait son entrée en vainqueur en l'an 462 de l'hégire. Et voilà Ibn Zaïdoun revenu dans sa ville, au milieu des acclamations de ses concitoyens.

Mais des troubles ayant éclaté à Séville, le ministre-poète doit s'y rendre, accompagnant le fils du sultan qui part avec des troupes.

Pendant son absence de violentes intrigues surgissent. La famille d'Ibn Zaïdoun est chassée de Cordoue et lui-même s'en voit banni.

Malade et accablé, le poète meurt peu de mois après. « La nouvelle de cette mort causa une stupeur immense. Toute la population prit le deuil. »

YVON EVENOU-NORVÈS.

LETTRES CATALANES

M. Salvador Albert. — Voici un député comme il n'en est, de la fournée 1920, guère aux inopérantes *Cortes* madrilènes. Et un député *républicain* : épithète qui, en Espagne, date un homme. Déjà, le présentant aux lecteurs d'*Hispania* (1), nous citions, à ce propos, le témoignage du fécond critique Andrés González-Blanco, dans un article du *Nuevo Heraldo*, où on lisait, en avril 1920, ces lignes :

La Bisbal compte, parmi le petit nombre des districts espagnols possédant un député digne de ce titre, un homme de volonté droite, de vaste culture et de mentalité supérieure, qui ne vit pas, pour autant, reclus en sa tour d'ivoire, mais qui veille, au contraire, à toutes les exigences, à tous les besoins de sa région. Rarement, la vocation littéraire s'est alliée et fondue si fraternellement avec la mission politique que chez Salvador Albert — cas typique de dualité d'aptitudes à la Benjamin Constant et sans la bosse romantique : un Benjamin Constant qui, après avoir disserté sur le droit international, s'asseyait à un secrétaire pour y écrire le mélancolique *Adolphe*...

Aujourd'hui nous voudrions offrir aux lecteurs du *Mercure* le

(1) V. III, n° 3, p. 277.

portrait en pied d'un des plus admirables représentants de la renaissance catalane contemporaine. Catalan, certes, dans le tréfonds d'une âme merveilleusement réceptive et sensible, mais aussi — et la chose est, hélas fort rare parmi les intellectuels barcelonais, quoi qu'ils en prétendent (1) — Européen et si bon qu'ayant, en 1918, à se prononcer sur les conditions d'existence de la *Société des Nations*, il écrivait, dans *Messidor* de juillet 1918 (2), ces splendides déclarations :

Proche ou lointaine, je crois possible la *Société des Nations*, non dans le sens des alliances et coalitions réalisées à travers l'Histoire pour des fins contingentes et en vue d'intérêts dynastiques ou patriotiques, mais pour des objectifs permanents d'humaine transcendance. De même qu'il existe des liens communs entre les hommes, il doit aussi exister fatalement des liens communs entre les nations. L'exclusive prédominance d'ataviques égoïsmes — individuels et nationaux — qui a, jusqu'à présent, concentré les peuples en eux-mêmes — limitant, à de certains moments, leur action extérieure à des fins de conquête et de domination — est cause de la crainte et de la défiance avec lesquelles les uns et les autres se regardent et de la sauvagerie avec laquelle ils se combattent, tantôt de leur propre impulsion, tantôt, au contraire, au profit d'ambitions étrangères. L'orbite spirituelle des peuples — même des plus arriérés — est susceptible d'une extension illimitée. On a pu considérer la guerre comme un moyen de développer les énergies nationales. Pourtant — et sans prétendre apprécier ici son influence sur le véritable progrès — l'on est en droit d'affirmer l'efficacité plus grande d'autres moyens, mieux adaptés au caractère et aux fins de la civilisation moderne, à laquelle tout peuple a le devoir strict de contribuer. La *Société des Nations* est un de ces moyens, qui sera, indubitablement, mis en pratique pour développer ce ferment d'universalité que toutes possèdent en commun. Ainsi seront déterminées, dans les divers milieux ethniques, de fortes impulsions du centre à la périphérie et de celle-ci au centre, mais de façon à ce que soit toujours, dans le progressif agrandissement, maintenue la tangente. Les temps modernes ne nous offrent-ils pas le spectable consolateur d'une aptitude croissante et forte à l'association, non seulement dans des fins politico-sociales, mais encore essentiellement humaines ? Or, cette tendance marque, précisément, la distance qui sépare l'homme civilisé du sauvage, lequel ne s'unit à ses

(1) Voir à ce sujet notre article sur M. Pablo M. Turull dans *La Renaissance d'Occident* d'août 1921, où p. 187, un erratum nous fait dire *immortalité*, au lieu d'*immoralité*.

(2) P. 150. Sur cette Revue catalane, fondée par Turull, nous avons écrit un article dans *Hispania*, également en 1920, n° 2. p. 186.

semblables que pour sa personnelle défense, ou la conquête du bien d'autrui. Les nations, cela est fatal, suivront donc la trajectoire associationniste des individus, dont elles ne sont que le composé. Et, de même que ceux-ci tendent à fonder des associations que renforcent, ou complètent des liens fédératifs, de même les nations se constitueront en sociétés et se grouperont en fédérations supérieures à toutes les nationalités. Les avantages qui en dériveront pour chacune d'elles et le degré de progrès humain que marquera la réalisation de ce bel idéal sont évidents, surtout après les terribles enseignements de l'heure présente. Je crois que la guerre — en détruisant la monarchie dans certains Etats et en l'affaiblissant dans d'autres — rapprochera considérablement l'ère de la *Société des Nations*, pour l'instauration de laquelle la forme monarchique est, à mon avis, un puissant obstacle, étant donné son caractère arbitraire et absorbant ..

M. Salvador Albert offre, dans son exposant spirituel, cette marque distinctive: qu'il est un produit de la solitude et du silence. Vivant loin des *tertulias* et des *peñas*, où, sous prétexte de littérature, l'on perd, en Espagne, beaucoup de temps à de vains bavardages, il est de ceux auxquels s'applique ce passage d'*Adolphe :*

Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui, tour à tour, attiraient ma curiosité.

Et c'est ainsi, croyons-nous, qu'il devint philosophe : par besoin congénital, par nécessité d'âme — non, comme tant d'illustres maîtres, par le hasard d'une profession. Ce Sénancour d'outre-Pyrénées a, lui aussi, sa place à part parmi les grands mélancoliques, et, pour parler comme Scherer à l'*Introduction* des *Fragments* du journal d'Amiel, « ses tristesses ont une portée qui manque à celle des autres », tant dans sa petite patrie que dans la grande Espagne...

Mais, ici encore, nous céderons la parole à M. Andrés González-Blanco, dont le pur culte des choses de France nous console des blasphèmes prodigués à notre cause par une signature si proche parente de la sienne.

Quoique mêlé à la politique et associé de tout son cœur à un groupe du nationalisme républicain catalan, Don Salvador Albert est un esprit solitaire, vivant dans l'isolement de son recoin maritime à San Feliu de Guixols, dans la province de Gérone dont il est le représentant aux

Cortes... A l'âge où les passions sont apaisées — à cet âge *quæ cupiditates adolescentiæ jam effugerit*, comme disait l'orateur latin —, il vit plutôt la vie de l'étude que la vie de l'action... (1)

A l'encontre de la ridicule pose de certains écrivains catalans — qui, parfaitement maîtres du castillan, affectent d'en ignorer l'existence — Salvador Albert se sert alternativement des deux idiomes et c'est dans celui du Plateau Central qu'il écrivit, il y aura bientôt 20 ans, son premier recueil de poésies : *De mi jardin*, ainsi que, dès 1891, le drame : *Dudas que matan*. Car ce raffiné est poète et poète de nuance très perceptiblement ampurdane. Ceci, en vérité, mérite qu'on s'y arrête un instant. S'il est bon que la vieille Catalogne traditionnelle recherche d'Armanyá à Balmes et de celui-ci à Torres i Bages une relation d'idéalisme, il n'en reste pas moins que cette terre est, par essence, variée et que, si elle a abrité les écoles les plus diverses — l'historique, l'économiste, la prohibitioniste, la liturgique et l'opportuniste (en cherchant bien, on en trouverait encore une bonne demi-douzaine), il importe d'octroyer au petit coin de l'Ampurdan certaine caractéristique de libéralisme, dont il n'est pas jusqu'au langage qui ne se ressente. Et n'est-ce point, aussi bien, dans la concomitance pacifique des éléments idéologiques les plus divers qu'un peuple libre doit fonder la suprême raison d'être de son existence harmonieuse ?

Salvador Albert est donc, de par les conditions mêmes de son activité, un Catalan représentatif. Depuis les jours de *Joventut* — cette héritière temporaire du vieil *Avenç* — et l'époque (1898) où il écrivait le drame : *Soldats de la vida* — postérieur de deux années à la comédie : *El desperta d'un cor* — jusqu'aux vers aborigènes des deux recueils — plaquette de 1918, publiée à Gérone (2): *Florida de Tardor* et charmant volume édité en 1919 par l'*Ilustració Catalana*, avec préface du poète Lluís Via : *Les hores que tornen* — par quoi Salvador Albert reprenait rang parmi les chantres individualistes et indépendants qui constituent l'extrême gauche du Parnasse catalan, bien des manifes-

(1) *Hispania*, t. IV, n° 1, p. 20.

(2) A la maison d'éditions Dalmáu Carles, Pla, *S. A.*, où le prêtre Lluis G. Pla, de Gérone, vient de donner une nouvelle édition, sensiblement améliorée, de son anthologie, en prose et en vers, des lettres catalanes : *Garba*, un peu tendancieuse, mais, en somme, utile et recommandable.

tations autres de son talent, restées enfouies dans la presse, seraient à exhumer, sans parler de son recueil d'essais de 1908 : *Involució*. Et que dire de son dernier livre de poésies : *Confins*, tout frais sorti des ateliers d'*Ateneó Arts Gráfiques* comme troisième tome des *Publicacions Empordá* ? L'auteur nous l'adressait, cet été, avec la trop flatteuse dédicace : *A l'eminent escriptor, agudissim critic i entussiasta catalanófil... Homenatje d'amistat, respecte, admiració i gratitut*. Nous le reçûmes à Biarritz et l'avons lu sur la grève, entre Guéthary et Beau-Rivage, aux accords de l'éternellement enchanteresse mélopée de Thétis en cet août trop ardent que tempéraient à peine les brises océaniques. L'auteur déclare y jeter aux caprices des vents ces feuilles de joie et de peine et les abandonner à l'espace ample, sonore, resplendissant :

Fulles de goig i fulles de turment,
jo us dono al vent.
Aneu, frágils despulles
d'un cor ardent.
Aneu, pál.lides fulles,
on vagi el vent.
A través l'espai ample, sonor i resplendent !

Tout son désir serait — ô rêve tout autant sublime qu'à jamais chimérique ! — de pouvoir devenir « grand, très grand, si grand », qu'il sût regarder le monde « avec des yeux d'enfant » ! Nous revenons ainsi à l'Evangile. Mais Salvador Albert, dans cette sélection de pensers immobilisés et fixés en poésie à l'instant même où ils naissaient — ce qui revient à dire que leurs qualités primordiales sont, moins qu'une vaine et purement formelle recherche du « rythme », ces dons souverains : culture, connaissance, et simplicité de cœur, par quoi l'âme du poète reprend contact avec l'âme du Cosmos et, sans jamais tomber dans un vain et stérile pessimisme, chante la vie, l'éternelle vie — s'il révèle une qualité neuve, c'est, croyons-nous, celle d'inciter ses lecteurs à la méditation, au recueillement intérieur, celle, en un mot, de les faire sentir et rêver : mérites infiniment rares dans les recueils de vers de notre époque, où tant de pianos mécaniques s'évertuent inutilement à produire en les âmes la divine sensation de la vraie musique ! Le Salvador Albert de *Confins* apparaît, à qui ne le connaîtrait point autrement, comme un

idéologue s'alimentant de la sublime bonté dont, à notre époque, saurait s'inspirer un nouveau François d'Assise. Pour les Béotiens, ce ne sera qu'un « intellectuel », cependant que restera toujours exacte cette définition que Maragall — mort en décembre 1911 — risquait, un peu prématurément, de lui :

Albert est l'une des figures les plus fortes de notre Renaissance, mais dont la force est de celles que l'on ne voit pas, si l'on ne s'approche pas pour la toucher, parce qu'elle reste à part, calme et ferme, et ne se lance pas à donner des coups de poing au beau milieu de la place.

Mais Salvador Albert est aussi le glossateur d'Ibsen et d'Amiel. Son volume de 1907 sur Ibsen, écrit en catalan, a été rendu accessible au public lettré d'Espagne par la publication, en 1920, par l'*Editorial Minerva* barcelonaise, de la version remaniée de ce livre en castillan, sous le titre : *El tesoro dramatico de Henrik Ibsen*, 365 pp. in-8°, version dont plusieurs chapitres avaient préalablement paru dans la feuille littéraire du lundi de *El Imparcial*. Au dire de M. Andrés González-Blanco, si la bibliographie ibsénienne était restée fort peu abondante en Espagne jusqu'à Salvador Albert, ce serait parce que « la paresse méridionale, le *dolce farniente* », qui, selon ce peu suspect garant, apparaissent « si caractéristiques de ce pays », auraient empêché les écrivains de pénétrer jusqu'au fond des œuvres d'Ibsen. Grâce au travail de M. Salvador Albert — qui comprend la vie résumée du grand dramaturge scandinave, une vue générale de ses œuvres et de leur influence sur le théâtre de l'époque, ainsi qu'une fort utile étude par ordre chronologique du sujet, du nœud, du mécanisme de la fable et des ressorts des personnages, dans les drames d'Ibsen — les ibséniens espagnols (s'il en est) et les simples profanes possèdent une sorte de catéchisme ibsénien, un *Ibsen dévoilé* dont la contre-épreuve pourra être aisément faite sur les probes traductions espagnoles d'Ibsen par M. J. Pérez Bances, en trois volumes de la *Biblioteca Clasica* (1914) et celle de Don Pedro Pellicena, dont le *Teatro Completo* d'Ibsen est en cours de publication à l'*Editorial « Mundo Latino »* (1), cependant qu'un livre : *Ibsen, su vida y sus obras*, du même, annoncé, mais non publié, risque fort de venir trop tard. Quant à Amiel, c'est en catalan

(1) L'adresse de cette firme madrilène — qui a publié, en particulier, les œuvres complètes de Rubén Dario en 22 volumes — est : *Apartado 502, Madrid.*

que M. Salvador Albert a publié, en 1919, l'étude qu'il lui a consacrée et qui constitue un volume de 148 pages, numéroté 35e dans la série des publications de *La Revista*, de Barcelone. Mais l'auteur, cette fois encore, a eu soin d'en réserver l'avant-goût au public castillan — et qui donc, en Catalogne, ne lit pas les feuilles « castillanes » ? — par quelques articles, également publiés dans *Los Lunes* de l'*Imparcial*, et, d'ailleurs, le livre va paraître en espagnol très prochainement. Ce court volume sur le penseur genevois est surtout une reconstitution de la trajectoire de la pensée d'Amiel, dont les détails de la vie n'arrêtent pas l'écrivain ampurdanais, comme ne l'arrêtent pas non plus les minuties bibliographiques, ni les commentaires de détail, par quoi d'autres auteurs eussent tenté de faire montre d'une originalité fondée sur un riche casier à fiches. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire une intéressante comparaison entre la philosophie hindoue et la pensée philosophique d'Amiel et d'analyser finement la qualité de « génie passif » de cet ascète intellectuel. Visiblement, répétons-le, M. Salvador Albert évite de se montrer, dans ces pages, sous l'aspect d'un érudit, mais s'efforce de n'y apparaître que sous celui d'un penseur, encore qu'au long de son étude coule un filet de suave et subtile connaissance où étincellent, en paillettes d'or, maintes notions extraites des littératures contemporaines et anciennes, ce pourquoi, sans doute, la cléricale et conservatrice *Veu de Catalunya* n'a pas laissé, dans son numéro du 4 juillet 1920, de se gausser de ces multiples références à des doctrines qui, trop manifestement, sont peu en harmonie avec le programme éthique des gros fabricants et riches bourgeois de la *Lliga*, dont ce journal est l'organe. Nous avons, d'ailleurs, dans *Hispania* de juillet-septembre 1920, suffisamment caractérisé ce point de vue de la *Veu* pour qu'il soit superflu d'y revenir ici.

Memento. — Les Catalans français aiment à affirmer leur « parenté spirituelle » avec ceux du versant pyrénaïque espagnol. Ainsi M. Horace Chauvet, dans une interview que lui prit Carles Rahola pour *La Publicidad* (éd. du soir du jeudi 11 août 1921). M. Horace Chauvet n'hésite pas, d'ailleurs, à limiter cette sympathie aux domaines artistique et littéraire : ce en quoi il s'avère l'excellent républicain qu'il est et fut toujours. Ses *Tochs de Guerra* (Perpignan, 1916) sont des vers de bon Français, comme le sont aussi ceux de son compatriote M. J.-S. Pons, dont le dernier volume — au titre moins euphonique que ses précédents livres — : *L'Estel de l'Escamot*, abonde en strophes concises

et pleines, fraîches et savoureuses comme ces fleurs et ces fruits du terroir qu'il s'entend si bien à évoquer et dont le parfum traîne aussi dans les pages du livre roussillonnais de feu Louis Codet : *La Fortune de Bécot*, qu'a publié la *Nouvelle Revue Française*, mais dont la valeur est inégale. On trouvera dans le journal *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, numéro du 18 septembre 1921, un article de son Directeur sur Pons et son dernier livre, de même que, dans le numéro du 16 février 1921 du même organe, on lira avec profit les réflexions de Pons sur le catalan à propos de la publication, par M. Chauvet, d'un *Almanach* catalan-roussillonnais pour 1921 (Perpignan, J. Commet, 81 pp. in-16).

Parmi les récentes publications de proses critiques, signalons celle des *Comentaris* d'En Luis Nicolau d'Olwer, où ce distingué fonctionnaire de la *Mancomunitat* fait preuve de son élégance et de sa science coutumières, dans cette série de travaux et d'articles réimprimés de journaux et de périodiques, et celle des *Escolis* d'En Carles Riba, l'un des meilleurs témoins du mouvement littéraire catalan contemporain, l'un des plus nourris de doctrine et des plus systématiques, et qui, aussi, aura su le mieux se dégager de l'influence de *Xenius*. Nous aurons l'occasion prochainement, dans l'article que nous consacrerons ici au poète J. M. López-Picó, de reparler des *Escolis* et de leur jeune auteur, né à Barcelone, en 1893.

Le petit livre sur *Joan Maragall*, par En Josep M. de Sucre, édité cette année 1921 par la *Libreria Nacional Catalana*, a le don de faire revivre l'ambiance du poète de Sant Gervasi avec une plasticité méritoire et les dialogues auxquels le biographe a recours élucident parfaitement les théories dont Maragall enveloppait certains thèmes assez bigarrés, entre autre : classicisme et romantisme, la loi, l'inspiration, la charité, etc. Maragall y fait preuve, moins encore que d'idées originales, de géniales trouvailles, car chez lui l'élément purement cérébral n'eut toujours qu'une importance secondaire. A noter son jugement sur Anatole France, « bon styliste, mais dont le scepticisme est mauvais conseiller, surtout à un jeune homme». Car Maragall était d'esprit conservateur et si ce Ruskin méditerranéen a su « couronner de roses le front affligé de la Catalogne » — selon le mot heureux d'En Joan Guasch — il n'a jamais su franchir certaines limites d'honnête médiocrité intellectuelle, au delà desquelles il pressentait peut-être qu'eût été troublée à jamais l'immense paix dont était pleine son âme, et son unique audace s'est appliquée, à la suite de Cabanyes, à briser les vieux moules poétiques traditionnels catalans et à établir l'empire de la « *paraula viva* ».

Les *Curiositats barcelonines* que la *Societat Catalana d'Edicions* publie avec le soin habituel que met à éditer ses ouvrages En Ramon

Tobella font honneur à l'érudition locale de M. Puig Alfonso et contiennent quelques curieuses trouvailles.

Enfin, nous signalerons le *Llibre de Mar* que la *Comissió de Cultura* de la *Mancomunitat* vient d'offrir aux enfants de la Barceloneta. C'est la seule bonne littérature enfantine : celle qui met l'âme des petits en communication avec le monde, animé et inanimé, et qui s'abstient de ces stupides anecdotes qui ne sont que la scorie, le détritus de la vie..

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

L'esprit critique. — Alfonso Reyes : *El Cazador*, Biblioteca Nueva, Madrid. — Alfredo Bianchi : *Teatro Nacional*, Imprenta Cuneo, Buenos Ayres. — Memento.

L'une des caractéristiques de la littérature moderne est certainement le développement extraordinaire de **l'Esprit critique.** C'est que cet esprit est précisément la manifestation de l'inquiétude, de la subtilité, de l'émotion, c'est-à-dire des qualités essentielles de l'âme moderne. Ainsi, aucun genre littéraire n'offre une différence aussi grande que la critique entre son état actuel et celui dans lequel elle se trouvait aux siècles dits classiques. D'étroite, dogmatique et rigide elle est devenue infiniment complexe, libre, souple, réunissant le jugement et l'impression, l'analyse et le lyrisme, de sorte qu'elle nous apparaît successivement et, parfois, simultanément objective, et subjective, raisonneuse et émotive, instructive et artistique.

Avec la floraison occasionnée par notre mouvement mondonoviste, l'esprit critique nouveau est apparu dans nos lettres en toute son amplitude. Alfonso Reyes, mexicain, est un de ses représentants les plus caractérisés. C'est un écrivain vigoureux et subtil, d'une culture solide et d'une inquiétude toujours en éveil. Il a une connaissance approfondie des littératures antiques et des lettres classiques castillanes, ainsi que des littératures étrangères actuelles, ce qui le distingue de la plupart des critiques hispano-américains. Il a traité ainsi des questions anciennes ou modernes les plus différentes, dans toutes les formes de la critique contemporaine depuis l'essai jusqu'à cette modalité subjective et complexe qui pourrait s'appeler divagation, et ceci avec une richesse de pensée, une nouveauté de vues et une finesse de raisonnement singulieres, et dans un style vigoureux et délicat, qui unit à la pureté de la langue traditionnelle la nuance de l'expression mo-

derne. Tout jeune, il nous a donné un premier livre vraiment remarquable : *Cuestiones Estéticas*, dans lequel il nous parle « des trois Electres du théâtre athénien », de la valeur esthétique de Gongora, de « la symétrie dans l'œuvre de Gœthe » ou du procédé idéologique de Stéphane Mallarmé, avec une égale connaissance et une même sûreté d'appréciation. Puis il a accompli un labeur incessant, intense et divers, duquel sont nés plusieurs volumes : *El Suicida*, essais de littérature et de psychologie, *Simpatias y Diferencias*, dissertations sur les actualités les plus différentes ; *Retratos Reales e Imaginarios*, silhouettes de personnalités des lettres ou de l'histoire, *Cartonés de Madrid*, réflexions sur la vie madrilène. Ouvrages riches et vivants où le talent de l'auteur en pleine maturité prodigue sa vigueur et sa subtilité, recourant parfois au paradoxe et usant souvent de l'ironie. L'écrivain concentré, réfléchi, des *Cuestiones Estéticas* est devenu expansif, spirituel. Il faut reconnaître toutefois qu'en ce sens il va, quelquefois, un peu trop loin : son goût pour le paradoxe et son amour de la nouveauté l'égarent. Il ne serait donc pas difficile de réfuter certaines de ses idées, comme son approbation du procédé de la peinture cubiste parce qu'il aurait été employé déjà par les vieux écrivains castillans, car, ce qui est naturel dans un art ne l'est pas toujours dans un autre, ou bien son dédain de la couleur dans le style, parce que « nous cherchons à présent la réalité un peu au delà des yeux », car la *notation des sensations* est précisément ce qui caractérise le plus l'écriture moderne, sans compter que la couleur a au surplus une valeur symbolique, ainsi que le remarquait Oscar Wilde en une phrase que Reyes lui-même cite dans son premier livre. Je ne le ferai pas. Je vois bien que, parfois, il s'exprime plutôt comme poète que comme critique : il ne nous parle pas pour nous faire part de quelque chose, il se parle à lui-même pour alléger le tumulte de ses pensées ou de ses sensations, comme un lyrique.

Car ce critique est doublé d'un artiste créateur. Il nous a donné de nombreux poèmes qui unissent à l'intensité du sentiment l'harmonie très moderne de la forme. M. Genaro Estrada a bien fait de lui concéder une large place dans son excellente anthologie des *Poetas Nuevos Mexicanos*. Il a publié dernièrement un volume de contes et de dialogues aussi délicat que personnel : *El Plano Oblicuo*. L'un de ces contes, « La Cena », est une preuve

péremptoire du don créateur de Reyes. C'est une histoire déconcertante qui paraît se dérouler dans un monde fantastique et que néanmoins nous sentons réelle. Bien que l'auteur ne nous le dise pas, on devine que c'est simplement la transcription d'un rêve *tel qu'il a été rêvé*, chose banale en apparence et pourtant très importante, parce que très rare en littérature. En même temps que Reyes, j'ai fait de même dans un épisode de mon roman inédit *la Villa Merveilleuse*, paru l'année dernière au *Mercure*.

Le dernier livre d'Alfonso Reyes, **El Cazador**, est une brillante manifestation de sa vaste culture, de sa curiosité incessante et des diverses formes de critique dont il se sert. Dans ces pages il subtilise sur les sujets les plus variés : nous parle des « grues, du temps et de la politique », disserte sur « Sir Edward Grey et la tragédie du symbole », élève une « lamentation » à la mort d'Otfried Müller, en même temps qu'il exprime des opinions très avisées sur de nombreux écrivains d'hier et d'aujourd'hui, comme Montaigne, Mistral, José-E. Rodó, Anatole France, Remy de Gourmont.... Et tout cela en chapitres rapides, nerveux, étincelants d'esprit et épicés d'ironie, dans lesquels les idées paraissent déborder. C'est que ce labeur, comme la plus grande partie de sa production récente, a été fait avec la préoccupation de l'actualité et de l'espace mesuré, je veux dire qu'il a été écrit pour les périodiques. Nous goûtons sa richesse et sa ductilité, mais nous pensons avec une certaine nostalgie à quelques-unes des études du premier livre de l'auteur, moins brillantes mais plus approfondies, destinées à étudier des questions esthétiques ou à fixer des valeurs littéraires. Nous désirerions que Reyes parvienne à s'émanciper du travail journalistique. C'est dommage qu'un talent comme le sien se disperse, se gaspille en étincelles, au lieu de s'élever en flamme sereine vers son azur.

Alfredo Bianchi, Argentin, est un critique avisé et bien inspiré, qui a voué toute son activité à servir la culture de son pays. Conjointement avec Roberto Giusti, il a fondé et dirigé la revue *Nosotros*, qui est aujourd'hui le véritable organe de l'intellectualité argentine. Durant de longues années, il a rédigé, dans cette revue, la critique de la production dramatique nationale, avec autant de sagacité que de fermeté.

Dernièrement, il nous a donné un choix de ses chroniques sous le titre de **Teatro Nacional**. Contrairement à ce qui arrive

dans la plupart de nos Républiques, en Argentine la littérature dramatique est en plein essor. Près de cent auteurs y produisent continuellement et s'y font représenter. Parmi eux il en est quelques-uns d'une réelle valeur, qui ont créé des œuvres vigoureuses et belles, comme E. Garcia Velloso, Emilio Berisso, Alberto Ghiraldo, V. Martinez Cuitiño, qui, l'an dernier, s'est fait applaudir à Paris, Iglesia Paz, Gonzalez Castillo, Folco Testena, etc. Mais comme en tout mouvement nouveau, la production se ressent encore, en général, d'une certaine vacillation, et parfois (comme il est fatal au théâtre) elle manifeste la tendance à subordonner la perfection artistique au goût du public. Bianchi s'occupe de cette intéressante floraison, nous parlant des auteurs et des œuvres avec un goût sûr et un criterium élevé qui le portent à exalter la délicatesse et à condamner la licence, non pas au nom de la moralité : au nom de l'art, car, lorsqu'il est véritable, l'art n'est jamais immoral. Sans doute, son livre ne constitue pas une étude complète ni suffisamment développée. Mais il n'a pas eu d'autre intention que de nous donner un ensemble de ses chroniques de *Nosotros*, et il n'est pas permis de juger une œuvre, sans considérer ce que son auteur s'est proposé. D'ailleurs son livre atteint amplement son but, qui est de nous faire connaître le nouveau théâtre argentin.

Memento. — *Revista Chilena* est une excellente publication de lettres et de sciences, qui paraît à Santiago du Chili. Elle est dirigée par l'écrivain bien connu Enrique Matta Vial et réunit la collaboration des meilleurs auteurs de ce pays. Elle fait une large place à la Bibliographie qui est rédigée par des écrivains compétents, mais, malheureusement, aussi par certaines personnes sans préparation ni impartialité. Dans le dernier numéro que nous avons reçu, celui de mars, nous avons remarqué un curieux article de Vicente Perez Rosales sur nos anciennes coutumes, et de beaux vers d'Enrique Banchs. Sous le titre de *Mercurio Peruano* paraît, à Lima, une revue de littérature et d'idées, très intéressante, dirigée par le publiciste connu V. Bellaunde. C'est l'expression la plus complète de l'intellectualité péruvienne. Le numéro de juin-juillet, consacré au Centenaire de l'Indépendance nationale, renferme divers bons articles sur l'évolution de la culture du pays ; sur l'histoire, l'archéologie, le Droit, la philosophie, l'enseignement, etc. Malheureusement, il y manque une étude consacrée à l'évolution de la littérature. *Studium*, revue qui paraît également à Lima, est une « publication universitaire de science sociale, politique et économique », mais elle publie également un supplément de littérature et de reproductions artistiques.

Elle est dirigée par Daniel Ruzo, qui vient de publier un beau recueil de poèmes : *Asi ha cantado la Naturaleza*, et par Alfredo Herrera. Dans le dernier numéro (juin) nous trouvons une curieuse étude sur l' « Organisacion del virreynato del Peru », de P. Ugarteche Tizon, et un bon article sur « el ilustre maestro Javier Prado », par V. Borja y Urrutia. La Fédération des Etudiants du Chili publie à Santiago une revue d'idées et de lettres, *Juventud*, dans laquelle collaborent les meilleurs écrivains jeunes de ce pays. Elle est dirigée par R. Meza Fuentes, qui est le poète le mieux doué de la génération toute jeune ; il vient de publier, en une plaquette, un poème : *Elogio de la Fiesta de la Primavera*, qui montre une belle imagination et un sens inné du vers. Suspendue pendant quelque temps, car, à cause de ses idées avancées, son bureau a été assailli et pillé, cette revue a reparu plus vivante que jamais. Le premier numéro de sa nouvelle série est consacré au jeune poète Domingo Gomez Rojas emprisonné pour « crime d'opinion » et mort en prison par suite de mauvais traitements. Nous y voyons divers poèmes de celui-ci, émouvants et purs, et des articles sur son œuvre, son idéal et sa triste fin. L'importante revue de la Havane, *Cuba Contemporanea*, a changé de directeur. Au lieu de Carlos de Velasco, dont on peut dire qu'il l'a fondée, elle est dirigée aujourd'hui par M. Guiral Moreno, qui est un esprit très cultivé et un écrivain connu. Cette revue, qui concédait une grande place à la littérature dans les premières années de son existence, est devenue un peu trop sociologique et politique. Nous voyons avec satisfaction, dans ses derniers numéros, une bonne part de collaborations littéraires : en juillet, une étude de A. Andrade Coello sur la poétesse uruguayenne Juana de Hibarbouru, et un curieux article de L. Acevedo : « Descripciones de la Habana antigua » ; en août, un notable article, très bien documenté, du poète et critique Regino Boti : « Dilucidaciones metricas ». *Revista de Revistas*, l'excellente publication d'actualités et de lettres de Mexico, continue de paraître, aussi intéressante et aussi belle que de coutume, avec des collaborations très variées et des couvertures très artistiques, dessinées par Garcia Cabral. Son directeur, J. Nunez y Dominguez, vient de publier un nouveau recueil de poèmes, *Musica suave*, dont nous parlerons prochainement. Signalons des poèmes inédits de Ruben Dario : « Soneto Pascural », « A Margarita de Lacaye » (numéro du 7 août) ; un beau poème, du remarquable poète colombien Guillermo Valencia : « La Tristeza de Goethe » (numéro du 23 août). Dans le dernier numéro du *Bulletin de l'Amérique latine*, un jeune collaborateur m'attaque sur un ton insultant, inaccoutumé aux critiques français même en herbe, parce que j'ai dit dans ma chronique du 1er mai 1921 que les études sur Ruben Dario qui ont été publiées en France n'étaient pas tout à fait exactes, et que les traductions de ses poèmes étaient, sauf quelques exceptions, infidèles quand elles n'étaient

pas des trahisons. Je n'aime pas perdre mon temps à polémiquer, et encore moins à répondre à des grossièretés ; je dirai donc seulement que j'ai fait la preuve de la première de ces opinions dans mon article, en signalant et en rectifiant les erreurs commises sur l'œuvre de Dario, notamment sur sa technique poétique ; la seconde pourrait se confirmer par la simple confrontation des textes, ce qui ferait voir que je n'exagère pas et qu'en dehors des versions de «El Reino Interior », « El coloquio de los Centauros », « La Cartuja », « Los Cisnes » et quelques autres, les traductions des poèmes du maître qui ont été publiées ne sont pas fidèles et que certaines, comme celles de « Era un aire suave », « Responso a Verlaine » (en prose), « Yo persigo una forma », etc., sont de véritables trahisons.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES RUSSES

G. Plekhanov : *Une année dans la Patrie*, 2 volumes, J. Povolozky. — Karabtchevski : *Ce que mes yeux ont vu*, 2 volumes, Editions de *Diakova*, Berlin. — J. Kirdetzov : *Aux portes de Petrograd*, 1919 1920. Editions « *Moscou* », Berlin. — V. Stankévitch : *Les destinées des peuples de la Russie*, Ladychnikow, Berlin.

Il y a environ un an, dans une de nos chroniques sur les Lettres russes nous signalions la fondation à Paris, Berlin, New-York et autres grands centres, d'importantes maisons d'édition qui se proposaient d'imprimer le livre russe expulsé de sa patrie. Ces maisons, dont on comptait, l'année dernière, une dizaine pour l'Europe et l'Amérique, se sont depuis multipliées d'une façon prodigieuse ; il n'en existe pas moins d'une centaine, en France, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Autriche, en Tchéco-Slovaquie, dans les Pays Scandinaves, en Turquie, en Amérique et même en Chine (à Pékin), et le nombre des livres édités est si considérable qu'il est matériellement impossible de les suivre tous ; il faut se contenter de mentionner les principaux.

Parmi ceux-ci se place au premier rang l'important ouvrage du défunt G. Plekhanov : **Une année dans la Patrie** (God na Rodinié). La maison Povolozky a magnifiquement édité ces deux gros volumes, qui sont le recueil complet des articles et des discours de Plekhanov, en 1917 et 1918. L'ouvrage est précédé d'une biographie très complète du grand écrivain socialiste, par son camarade d'école et de luttes politiques, Arzaiev. Le gouvernement des Soviets, qui a une grande responsabilité dans la mort de Plekhanov, annonce qu'il se propose d'ériger un monu-

ment à ce grand citoyen. Les deux volumes qui viennent de paraître en sont un digne de lui.

Un tableau très connu du peintre Naoumov, intitulé « Bielinski mourant », représente le célèbre écrivain dans son lit, sur le point d'expirer, recevant la visite d'un gendarme qui l'invite à se rendre à la Troisième Section. Deux amis de Bielinski : Panaiev et Nekrassov, sont assis au pied du lit, et sa femme, dans la porte, parlemente avec le gendarme. La reproduction de ce tableau a été, durant de longues années, interdite par la censure. On sait que les supplications de la femme de Bielinski furent entendues et que les gendarmes se retirèrent sans perquisitionner et sans troubler davantage les derniers moments de l'écrivain. Cela se passait sous Nicolas Ier, l'un des plus terribles despotes qu'ait eus la Russie. Quelques jours avant la mort de Plekhanov, des sbires du soviet de Tsarskoïé-Sélo se présentèrent chez lui avec l'ordre de perquisitionner. C'était une bande d'ouvriers, de matelots et de soldats de l'armée rouge, qui, malgré les exhortations et les prières de Mme Plekhanov et de quelques amis présents, se livrèrent à une perquisition brutale. L'émotion qu'en éprouva Plekhanov hâta l'issue fatale de la cruelle maladie qui le tenait alité. Bielinski, durant toute sa vie, avait mené une lutte opiniâtre contre le régime d'oppression de Nicolas Ier, de sorte que l'apparition des gendarmes à ses derniers moments, quelque cruelle qu'elle fût, était chose naturelle et logique. Chez Plekhanov, au contraire, ceux qui vinrent le tourmenter étaient ces mêmes hommes auxquels il avait consacré toute sa vie et dont, d'après ses propres paroles, il attendait la victoire « comme les Juifs croyants attendent le Messie ».

Le livre de Plekhanov paraît à un moment décisif de l'histoire du parti socialiste en Russie, car, actuellement, tous les groupements politiques se reconstituent. Parmi les socialistes, les uns — les socialistes révolutionnaires — élargissent leurs cadres en acceptant des éléments nouveaux ; les autres — les communistes — les resserrent de plus en plus, excluant tous les éléments modérés.

Quand, au début de la révolution, Plekhanov arriva en Russie, l'accueil qui lui fut fait dépassa en enthousiasme tout ce qu'on peut imaginer. La foule en délire accompagna sa voiture de la gare Nicolas à la demeure que ses amis lui avaient préparée. Mais, malgré cet enthousiasme général, Plekhanov eut de suite des pres-

sentiments pessimistes, et dans son journal *Edinstvo* (l'Unité), il dénonça vigoureusement le bolchevisme qui déjà s'infiltrait dans l'armée. Dans son premier discours, prononcé à la gare même, en présence des délégués français et anglais, il défendit nettement la position qu'il avait prise depuis le début de la guerre et qu'il comptait garder jusqu'au bout.

On m'a appelé social-patriote, dit-il. Qu'entend-on par là ? L'homme, qui a un certain idéal socialiste et qui, en même temps, aime sa patrie ? Oh ! oui, j'aime ma patrie, sans le moindre doute, et n'ai jamais cru nécessaire de le cacher ; et maintenant que, de nouveau, je l'affirme, je suis sûr que personne ne s'élèvera pour me dire que ce sentiment doit être arraché de mon cœur... J'ai toujours voulu la libération des travailleurs russes du joug de leurs exploiteurs ; mais quand j'ai vu clairement qu'aux Romanoff, qu'aux oppresseurs du peuple russe se joignaient les Hohenzollern, les Allemands, j'ai dit : Notre devoir est de défendre tout le peuple russe des Allemands, de le défendre des Hohenzollern. Camarades, je n'ai jamais compris pourquoi un exploiteur qui parle allemand doit jouir de notre indulgence plutôt que l'exploiteur qui parle russe. Cela n'a aucun sens. Nous souhaitons à la Russie d'être délivrée de toute oppression d'où qu'elle vienne. Vive la Russie libre, indépendante, délivrée de l'exploiteur extérieur comme de l'exploiteur intérieur !.... Maintenant nous avons fait la révolution et nous devons nous souvenir que si l'Allemagne nous vainc, cela signifiera non seulement le joug des exploiteurs allemands, mais la grande probabilité du rétablissement de l'ancien régime. Voilà pourquoi il faut lutter de toutes nos forces contre l'ennemi intérieur et extérieur.

Ce discours fut frénétiquement applaudi. Huit mois plus tard, le régime bolcheviste était établi, la défense nationale sabotée, et Plekhanov, presque tenu pour contre-révolutionnaire, subissait l'outrage d'une perquisition.

Mais le vieux marxiste, le fondateur du parti social-démocrate russe, l'homme qui, à vingt ans, sur la place de la Cathédrale de Kazan, avait brandi fièrement l'étendard portant l'inscription : « Terre et liberté », est resté fidèle jusqu'au bout à ses principes, et jusqu'à son dernier souffle il lutta contre l'oppression d'où qu'elle vînt.

Tout autre est Nicolas Karabtchevski dont les souvenirs sur la révolution ont paru à Berlin, sous le titre : **Ce que mes yeux ont vu** (Tchto glaza moïé vidili), en deux volumes, dont le premier a pour sous-titre : *L'enfance*, et le second : *La Révolution et la Russie*.

Karabtchevski a été l'un des plus grands avocats russes. Il plaida dans de nombreuses affaires politiques ; tout jeune avocat, il avait défendu la grand'mère de la révolution, Brechko-Brechkovskaïa, impliquée dans le procès des 193, et, dès lors, on le retrouva dans presque tous les grands procès politiques ; il défendit, entre autres, le meurtrier de Plehve, Sazonov ; on le vit également au banc de la défense dans la fameuse affaire Beylis. C'était un avocat à l'éloquence prenante, aux idées généreuses, un des adversaires les plus redoutables de l'ancien régime, et le seul fait que Karabtchevski acceptait de plaider dans un procès politique jetait la consternation dans les sphères dirigeantes.

Or, ses souvenirs sur la révolution ne sont que rabâchages de vieillard qui renie et bafoue tout ce qu'il a adoré. Dans un journal russe on a appelé, avec raison, ces souvenirs « Senilia », et l'on pourrait passer sous silence ce livre où s'accuse le déclin d'un grand talent, s'il ne contenait un passage qui soulève un point historique très important, et qui a provoqué dans la presse européenne une polémique assez vive. Dans ses Souvenirs, Karabtchevski affirme que le sang de Nicolas et de sa famille retombe sur Kerensky.

C'était, dit-il, le 2 mars 1917, j'insistai près de Kerensky pour que la famille impériale, à ce moment prisonnière dans le palais de Tsarskoié-Sélo, fût envoyée à l'étranger, par mesure de sécurité,

et pour toute réponse, Kerensky aurait porté la main à son cou, indiquant par ce geste que le tzar serait pendu. D'après Karabtchesvski, Kerensky était déjà prisonnier du Conseil des soldats et le simple exécuteur de sa volonté.

En réponse à cette accusation, Kerensky a publié dans le journal socialiste révolutionnaire *Volia Rossii*, édité à Prague, une longue lettre dans laquelle il se refuse même à discuter une « légende créée par les monarchistes russes ». Il prétend qu'à la réunion du soviet de Moscou, du 7-20 mars, il répondit à ceux qui criaient : « A mort le tzar ! » :

« Cela ne sera pas. Le tzar sera envoyé avec sa famille en Angleterre et moi-même l'accompagnerai jusqu'à Mourmansk. »

Ma déclaration, continue Kerensky, a provoqué dans certains milieux soviétiques des deux capitales une explosion d'indignation. Je n'ai pas eu le temps de rentrer à Petrograde, qu'une délégation de soviets, délégation d'ailleurs nommée par elle-même, comme on l'a appris plus

tard, a fait, la nuit, irruption à Tsarskoié-Sélo, armée de fusils et d'une mitrailleuse, et a exigé qu'on lui remît le tzar dans l'intention évidente de l'emmener. Cette tentative n'a pas eu de succès. Il n'y a plus eu d'autres tentatives analogues depuis. Mais, reconnaissant que le séjour de l'ancienne famille impériale dans la capitale même, et, en général, en Russie, ne la mettait pas à l'abri du danger pendant les secousses et les changements politiques toujours possibles, le gouvernement provisoire se préoccupait de préparer le départ des hôtes du Palais Alexandre à l'étranger, et engageait à ce sujet des pourparlers diplomatiques avec le cabinet de Londres.

Cependant, déjà en été, lorsque le séjour prolongé de la famille impériale à Tsarskoié-Sélo était devenu complètement impossible, le gouvernement provisoire a reçu une déclaration officielle catégorique disant que le transfert de l'ex-empereur et de sa famille sur le territoire de l'Empire Britannique était impossible avant la fin de la guerre.

Quelques jours après la publication de cette lettre, dans un journal russe édité à Paris : *Les dernières Nouvelles* est parue une note de M. Milioukov, qui était ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement provisoire, confirmant la déclaration de Kerensky. Or, il est étrange que jusqu'ici le gouvernement britannique n'ait rien répondu à cela. Quels étaient ces obstacles insurmontables qui ont empêché le transfert du tzar et de sa famille en Angleterre ? C'est un point d'histoire qu'il serait excessivement intéressant d'éclaircir.

Dans son livre: **Aux portes de Petrograd** (Ou vorot Petrograda), M. Kirdetzov donne l'histoire assez complète de la campagne de Youdenitch contre Petrograd. La partie où est exposée la préparation des opérations militaires est la plus détaillée. Se basant sur des documents nombreux, l'auteur relate la lutte sournoise ou ouverte, entre différents généraux, dont chacun vise à arriver le premier à Pétrograd, et qui sabotent la campagne pour empêcher le gouvernement démocratique de Lianosoff d'entrer dans la capitale. Plusieurs pages sont consacrées au conseil politique des ambassadeurs russes à Paris ; et l'auteur ne ménage pas les critiques acerbes à ces anciens hommes d'Etat russes dans leur rôle de sauveurs de la patrie. Un défaut de ce livre, cependant bien documenté, c'est son ton léger, anecdotique, déplacé dans le travail d'un historien, comme prétend l'être M. Kirdetzov.

Les destinées des Peuples de la Russie (Soudby Narodov Rossii) de M. Stankévitch. Voilà certainement l'ouvrage le

plus important, paru jusqu'ici, concernant la question capitale pour la Russie de ses rapports avec les pays limitrophes. Le point de départ de l'auteur c'est que l'ancienne Russie a cessé d'exister, qu'elle est tombée en lambeaux, mais que cet état n'est que provisoire, et que les peuples, momentanément détachés de la Russie, devront de nouveau s'unir à elle, sur la base fédérative. De ces peuples il faut cependant excepter la Finlande et la Pologne, dont l'indépendance, comme le prouvent les recherches historiques, était bien antérieure à l'existence de la Russie blanche et de l'Ukraine, comme Etat. M. Stankévitch note ce phénomène curieux que c'est l'instinct de conservation qui a poussé les peuples à se séparer de la Russie et à lutter pour leur indépendance. Les peuples limitrophes ont senti la force destructrice du centre, après l'instauration du bolchevisme, et la crainte de cette force les a poussés à revendiquer leur indépendance. Mais, en même temps, les événements prouvent que ces petits peuples ne peuvent pas vivre sans la Russie : la Lettonie se meurt déjà ; l'Arménie n'existe quasiment plus, et, sauf l'Esthonie, la Finlande et la Pologne, les autres peuples sont économiquement ruinés. Il est évident que si la Russie a besoin des ports des pays limitrophes, ceux-ci ont besoin des liens économiques avec le centre. Le livre de M. Stankévitch, très bien édité par la maison Ladychnikov, de Berlin, est plein d'intérêt et contient des documents dont la recherche est parfois très difficile, aussi serait-il à souhaiter qu'il fût traduit dans les principales langues européennes.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Raymond Poincaré : *Chroniques de quinzaine. Histoire politique, 15 septembre 1920-1er mars 1921*, Plon-Nourrit. — Alfred Frachon : *Les opinions allemandes sur la reconstruction du Droit international*, Editions de la Vie Universitaire. — J.-L. Puech : *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*, Garnier. — A. Lugan : *Un précurseur du bolchévisme, Francisco Ferrer*, Procure générale.

La seconde série des **Chroniques de quinzaine** de M. Raymond Poincaré, intitulées **Histoire politique**, va du 15 septembre 1920 au 15 mars 1921. Ce semestre a vu s'accomplir quelques événements importants : au dehors la chute de Venizelos et la débâcle de Wrangel, les diverses Conférences d'Aix, de Paris, de Londres, essais pénibles de réalisation du traité de Ver-

sailles; au dedans la célébration du cinquantenaire de la République, la visite du maréchal Pilsudski et le remplacement du cabinet Leygues par le cabinet Briand, tout ceci sans gravité, mais le reste, c'est-à-dire ce qui se rapporte à l'Allemagne, à la Russie et à la Grèce assez sérieux.

La chute de Venizelos reste, aujourd'hui encore, assez énigmatique. Un article récent, très documenté, d'Altiar dans le *Correspondant* insiste bien sur l'impopularité du grand Crétois, mais c'est cette impopularité justement que nous ne comprenons pas, comparée surtout à la popularité de Constantin, qui a failli entraîner son pays aux abîmes et qui continue, d'ailleurs, à compromettre bien gravement les avantages que lui avait procurés Venizelos. Qu'est-ce qui fait agir les Grecs? est-ce la haine de l'Angleterre? est-ce un sot fétichisme personnel? est-ce la foi au nom de Constantin, présage de la délivrance de Constantinople? Sur ce point M. Poincaré ne s'explique pas, et c'est dommage; on eût aimé connaître son avis.

En revanche, il donne son opinion très judicieuse sur le cas Wrangel. Ce fut une formidable gaffe de notre politique. Le soutenir était déjà assez hasardeux après la triple expérience fâcheuse Youdenitch, Koltchak et Denikine, mais le reconnaître par mauvaise humeur contre l'Angleterre était un enfantillage navrant. On aimerait à savoir celui de nos diplomates qui conseilla si mal ici M. Millerand. La débâcle de l'armée Wrangel prouve d'ailleurs que ces pauvres Russes ne méritent pas beaucoup mieux que ce qu'ils ont, et comme il ne faut pas sauver les gens malgré eux...

La question de l'exécution laborieuse du traité de Versailles nous touche de plus près. Le traité lui-même laissait fort à désirer, au moins sur un point, la contrainte exécutoire. En échangeant le droit d'occupation contre la promesse d'alliance anglo-américaine M. Clemenceau avait lâché la proie pour l'ombre. Il aurait fallu imiter la Prusse de 1871 et occuper le pays jusqu'à complète exécution du traité. Nous tenons bien sans doute la rive gauche du Rhin, mais en partie seulement, et quand les Américains estimeront qu'ils peuvent retirer leurs troupes, est-ce nous, ou les Allemands, qui les remplaceront à Cologne et à Coblentz?

Ce qui complique les choses, c'est la parfaite mauvaise foi de

l'Allemagne, qui fait tout ce qu'elle peut pour ne pas tenir ses engagements, qui compte toujours sur la mésintelligence de ses ennemis et la provoque, qui prépare une faillite officielle pour se dispenser de payer, qui n'apporte d'ailleurs aucune réduction à ses dépenses (les chiffres donnés par M. Poincaré, p. 208, sont tout à fait probants), qui s'obstine à s'armer sournoisement (et rien ne dit que la récente explosion d'Oppau n'est pas due au fait qu'elle fabriquait des engrais agricoles pouvant en même temps servir d'explosifs), bref, qui paralyse complètement les velléités pacifiques de son chancelier (à supposer que ces velléités ne soient pas du camouflage, avec les Allemands tout est suspect).

Malgré tout il ne faut pas désespérer. La génération présente était tellement intoxiquée par le virus kaiseriste qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne pourra pas l'éliminer. C'est sur les générations futures qu'il faut compter. De bons symptômes commencent à paraître. Peut-être un jour l'Allemagne comprendra-t-elle ce que c'est que le respect d'autrui. Et ici certains, se rappelant toute l'histoire germanique jusqu'aux invasions des barbares, disent : Elle ne comprendra jamais. Mais il est permis de ne pas être de leur avis. Les peuples ne sont pas toujours ce qu'ils sont, et nous-mêmes ne disons plus, comme les vieux Gaulois, *Væ victis!* Mais tout en faisant crédit aux Allemands de la génération prochaine, surveillons ceux de cette génération-ci C'est l'avis de M. Poincaré, et aucun homme de bon sens ne le contredira.

La consciencieuse étude (qui est, je crois, une thèse de doctorat) de M. Alfred Frachon, **Les Opinions allemandes sur la reconstitution du Droit international**, permet justement de voir où en sont psychologiquement les Allemands et en quoi consistent quelques-uns de ces bons symptômes qu'avec un peu de complaisance peut-être je notais. L'auteur étudie tour à tour les opinions d'Erzberger, le chef du centre, signataire de l'armistice et pour cette raison exécré des partis militaristes qui ont fini par l'assassiner, de Walter Schücking, professeur de droit, président de la Ligue allemande pour une entente internationale, et de Louis Quidde, professeur aussi et membre du Bureau international pour la paix. Ce sont donc, en somme, trois pacifistes à degrés divers et il faudrait se garder de juger d'après eux l'Allemagne qui a toujours été et est encore tout ce qu'il y a de plus belliciste.

Il ne faut pas non plus oublier que ces « opinions » sont récentes et se ressentent soit de la défaite, soit de l'approche de la défaite. Le livre de W. Schücking a paru en 1918 peu de temps avant l'armistice, comme celui d'Erzberger, et les articles de Quidde sont de 1919 ; or, on n'a pas oublié qu'au début de la guerre Erzberger avait applaudi avec une joie féroce aux expéditions des zeppelins et s'était prononcé sur la destruction de Londres, y compris les femmes et les enfants, en termes qui coloreront son nom d'un éternel reflet de sang. Schüching et Quidde n'ont pas de tels poids sur la conscience, mais le pacifisme, même d'avant guerre, de Quidde m'avait toujours semblé bien suspect.

Quoi qu'il en soit du passé, les trois juristes allemands ont une conception à peu près semblable du Droit international de l'avenir, et cette conception cadre sur plusieurs points avec celle de l'Entente. Eux et elle approuvent la Société des Nations avec justice arbitrale et offre de conciliation internationale, demandent une vie économique libre et garantie, admettant diverses mesures d'avertissement ou de sanction contre les conflits possibles. C'est déjà beaucoup de s'entendre sur des points aussi importants. Mais l'Allemagne est-elle bien sincère en tout ceci ? C'est ce qui est difficile à dire. Quand, sur les questions voisines, elle demande la liberté des mers, ou le règlement des questions coloniales, on devine sans peine ce qu'elle cherche ; pour elle, la liberté des mers, c'est tout simplement le désarmement naval de l'Angleterre, et par conséquent la possibilité pour elle d'une revanche de Scapa-Flow. Il ne faudrait donc pas prendre pour argent comptant tous ces beaux plans de reconstruction de droit international, mais il ne faudrait pas non plus tenir pour insignifiante la proclamation de ce droit par certains porte-paroles de Dame Germania. Ce n'est pas un symptôme négligeable que la science politique et sociale allemande, qui, jusqu'ici, n'admettait que la orce, reconnaisse le contrat et l'obligation morale et réciproque. Il y a quelque chose de changé dans l'âme germanique.

HENRI MAZEL.

§

Voici un livre, annoncé dès la mise en marche de la « Bibliothèque d'Information sociale », créée et dirigée par C. Bouglé, dont tous ceux qui s'intéressent activement aux questions de nationalités et à la Société des Nations attendaient la publication

avec impatience. Quiconque, en effet, était au courant du mouvement des idées au XIXe siècle, même superficiellement, savait que la France avait produit, au cours de ce siècle, un très grand nombre de théoriciens et de réformateurs, quelques-uns traités comme de juste d'utopistes, qui pensaient que l'Humanité civilisée dépassera nécessairement le stade des massacres en masse pour arriver au stade des ententes. La Guerre sembla d'abord donner un démenti formel à cette tendance.

Combien nombreux furent-ils, ceux qui, alors, crurent ouverte l'ère des régressions décisives! Pourtant, semaine après semaine et mois après mois se marqua mieux le fait que la secousse a, au contraire, déterminé un groupement nouveau des forces internationales, plus simple qu'avant, et par suite plus apte à préparer, non pas encore une alliance de toutes les nations, mais un recours plus fréquent aux discussions non armées et aux compromis temporaires, plus ou moins viables, tels précisément qu'en prévoyaient nos théoriciens du XIXe siècle.

C'est le grand mérite de M. Puech d'avoir montré comment **la Tradition socialiste en France** a préparé le terrain de génération en génération. L'auteur, et moi avec lui, prend comme de juste le mot « socialisme » dans son sens large de « réforme sociale »; le socialisme marxiste n'a rien à voir en ce domaine, au contraire, car il est la négation même des traditions spécifiquement françaises, que représentent Saint-Simon et après lui, pendant plusieurs générations, les Saint-Simoniens, Fourier et ses disciples, Constantin Pecqueur, Pierre Leroux, Proudhon. A chacun M. Puech rend l'hommage qu'il mérite; son analyse serrée et impartiale — il a soin, au courant des pages, de signaler les exagérations et les impossibilités de chaque théorie étudiée — constitue un vrai monument de reconnaissance pour ces penseurs trop peu connus du grand public.

En définitive, cet amas de discussions, d'hypothèses, de proclamations, de conseils, d'objurgations, d'injures même, accumulé pendant près de cent ans, a influé sur la marche générale des idées non pas seulement chez nous, mais davantage encore peut-être dans des pays neufs: l'idée de réaliser une Société des Nations nous est venue d'Amérique, mais après y avoir été implantée par les disciples de nos penseurs et réformateurs français. M. Puech signale ce choc en retour et montre bien comment

maintes idées acquièrent plus de force dans leur pays d'origine quand elles y reviennent rapportées par une bouche étrangère.

Des références abondantes, une bibliographie étendue, qui est en même temps analytique et critique, et un index très détaillé des noms propres ajoutent à l'utilité de cet ouvrage qui est indispensable à quiconque désire comprendre les grands courants intellectuels et affectifs qui vont déterminer la formation de l'Europe, et même du Monde, de demain.

A. VAN GENNEP.

§

Un précurseur du bolchévisme : Francisco Ferrer. — Cet essai d'exégèse profane est l'œuvre d'un prêtre, voire d'un prêtre albigeois. L'Eglise manque-t-elle de saints que ses docteurs sont contraints de se rabattre sur les cultuelles syndicalistes ? Espérons que par un retour de bons procédés nous aurons bientôt le panégyrique du curé d'Ars, par M. Léon Blum. « J'ai apporté à étudier Ferrer la plus grande liberté d'esprit », nous assure son pieux hagiographe. Nous ne le voyons que trop... Il ne nous fait grâce, en effet, d'aucune de ses aventures galantes et, sous le couvert du *Nihil Obstat*, autrement dit l'*Imprimatur* de Monseigneur d'Albi, il lui attribue délibérément vingt maîtresses. C'est beaucoup, même pour un agitateur. Et il s'étonne ensuite de son humeur revêche. « Ferrer est un homme, dit-il, qui n'a jamais pu rire »... Parbleu ! Avec tout ce travail d'Hercule... Que M. Lugan s'y essaye un peu pour voir, — à supposer que son évêque consente à lui accorder, sur nouveaux frais, le *nihil obstat*...

Il m'objectera qu'un compatriote de son héros a poussé jusqu'à mille et trois... Mais don Juan était-il si gai ? Ce ne sont pas les Espagnols, que je sache, mais leurs voisins, les Portugais, qui passent pour détenir le record de la folâtrerie : réputation, d'ailleurs, parfaitement usurpée. Que Ferrer — comme Vallès — ait été un peu hargneux, saurait-on, de bonne foi, lui en faire un grief ? Les Albigeois de sa sorte, traqués et dragonnés, n'ont que trop de penchant à l'atrabile, et les gants noirs de Blanqui ont déteint forcément à la longue sur l'humeur la plus enjouée de ses disciples. Le fondateur de l'Ecole moderne, « ce séminaire d'anarchistes », non content de jouer les don Juan, aurait pareillement excellé, toujours au dire de son panégyriste, dans le rôle

de Tartuffe. Sorte de confesseur laïque, ses maîtresses, au préalable, furent ses pénitentes. C'est ce que M. Lugan semble lui pardonner le moins. Il s'en plaint amèrement, comme s'il s'agissait, en vérité, d'une concurrence déloyale. Sous couleur de propagande, Ferrer sut à merveille, nous dit-il, « entôler » ses amies. Le mot y est en toutes lettres, et le chiffre : le tout un peu inattendu sous la plume d'un prêtre.

Mais il parle, il nous l'a dit, en toute liberté d'esprit. Et voici le crime inexpiable de son héros et son titre suprême à la réprobation : Ferrer était franc-maçon. Cela explique tout, — aux yeux de M. Lugan comme aux nôtres, et, par-dessus tout, la vigueur, peut-être un peu bien rude, de ses coups d'encensoir. Nous savons que les prêtres ont coutume d'encenser les morts. Mais on peut s'éviter de manier l'encensoir comme un casse-tête. M. Lugan veut voir dans le fusillé de Montjuich, — « se disant tout amour », mais au fond socialiste autocrate et « jacobin sanguinaire », — un précurseur en ligne droite du bolchévisme. Je n'en disconviens pas. Mais, à ce compte, on en trouverait bien d'autres, moins rapprochés de nous, qui, eux aussi, se disaient « tout amour » et, sous leur fraternité pateline, cachaient des âmes effroyables de despotes... Exemple : Torquemada. M. Lugan nous annonce deux volumes sur l'enseignement social de Jésus. Il fera bien de prendre ses précautions s'il veut éviter que d'autres, à leur tour, dénaturent le socialisme du Maître. Car, du socialisme au bolchevisme, — combien s'obstinent à nous le répéter chaque jour ! — il n'est qu'une différence de degrés: à monter ou à descendre : c'est une question de souplesse. On est toujours, qu'on le veuille ou non, le bolcheviste de quelqu'un. Toutefois ce ne me semble pas une raison suffisante pour que certains — et ils sont en nombre — exaltent Ferrer au rang de saint, l'apparient à Bouddha, à Dante, à Galilée, à Jésus en personne, ou même à Herbert Spencer et à Tolstoï.

Il a eu un beau geste, prétexte-t-on, et il est mort pour ses idées... Soit. Mais je connais un million et demi de braves gens qui, depuis, et chez nous, ont, avec moins de publicité et sans tant d'exigences, renouvelé ce geste. Et, dévotion pour dévotion, j'aime mieux m'en tenir, tout compte fait, aux saints de ma paroisse.

PAUL OLIVIER.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

Le Scandale de Lophem. — S'il dérange plus d'un appétit et pique au vif plus d'une vanité, le petit livre si vivant de M. des Ombiaux (*La Politique belge depuis l'Armistice*, édition Bossard) ne parcourt pas moins une brillante carrière ; nos journaux belges en sont pleins et M. A. Gauvain, dans les *Débats*, lui consacre un article qui contribuera à répandre parmi les lecteurs français la douloureuse mais salutaire vérité sur nos affaires publiques.

Bien plus, une divulgation en suscite une autre et la trame de cette sordide intrigue de Lophem, qui ferait un digne pendant à *Leurs Figures* de Barrès ou au *Pays des Parlementeurs* de Léon Daudet, apparaît maintenant avec une impressionnante netteté.

Certains détails nouveaux sont apportés par des hommes de haute conscience comme l'historien Ch. Terlinden, professeur à l'Université de Louvain. D'autres confirmations du réquisitoire de Maurice des Ombiaux résultent, pour tout esprit impartial, des maladresses, du ton embarrassé, des réticences et, disons-le, des stupidités qui émaillent parfois la défense des « pèlerins de Lophem », présentée dans le *Soir*, journal ouvert à toutes les opinions, par un des principaux metteurs en scène de la funeste équipée, M. Paul-Emile Janson, ancien ministre de la Guerre.

Ebloui par le nom que lui a transmis son père, qui fut un orateur populaire de grande envergure, grisé par des succès faciles, assez brillant plaideur, M. Paul-Emile Janson est embarrassé de trop de suffisance pour se méfier de sa mélodieuse mais foncière médiocrité de pensée et de caractère. Cette suffisance est en train de lui jouer un mauvais tour. Fondant trop sur les qualités qu'il s'attribue, il délaisse ses artificiels procédés oratoires et entreprend d'écrire. Or, le résultat est piteux : un ramassis d'impropriétés et de barbarismes, un charabia parfois incompréhensible, des phrases qui voudraient être ironiques et ne sont que gauches et lourdes ; et, sous ce fatras, une inconsistance de pensée si lamentable qu'on n'a plus même envie de rire, mais qu'on se prend à plaindre, comme le faisait un de mes amis français, amusé tout d'abord par le nombre des « pataquès », le pays ou le chef

d'Etat qui serait tenté de prendre au sérieux un homme aussi vain.

Notre grand poète Albert Giraud, un des esprits les plus perspicaces de notre pays, qui rédige à *l'Etoile belge* de lucides chroniques politiques et se complaît, depuis des lustres, à crever et dégonfler de son stylet aiguisé les bonshommes en baudruche qui rendent parfois grotesque notre parlementarisme, remarque fort justement que M. Paul-Emile Janson néglige volontairement de répondre à la question pressante et précise qui lui est posée, et qui constitue le fond même du débat, à savoir les gages accordés à Lophem aux extrémistes, et traitant selon ses mérites cette vaseuse tautologie, M. Albert Giraud, ajoute, paraphrasant le vers célèbre, qu'ignore sans doute M. Paul-Emile Janson, « que le reste n'est pas même de la littérature » !

Et dans *l'Express*, M. Gérard Harry, ami politique et personnel de M. Paul-Emile Janson, mais par-dessus tout journaliste loyal, se trouve dans la pénible obligation de devoir constater : « La montagne a accouché d'une souris, disent trois sur quatre des premiers lecteurs de l'article tant attendu de Paul-Emile Janson, dans le *Soir* sur les mystères de Lophem ». M. Gérard Harry plaide ensuite les circonstances atténuantes, laissant entendre que M. Paul-Emile Janson n'était pas suffisamment renseigné sur les hommes qu'il patronait et qui devaient exercer une action désastreuse sur les affaires du pays. Ce manque de psychologie apparaît plutôt comme une lacune rédhibitoire chez un homme politique, qui, bien légèrement, s'improvisait l'inspirateur des choix de la Couronne. Je ne souhaite rien tant pour ma part que de n'être point désagréable à M. Paul-Emile Janson, mais nous sommes dans un temps où les vérités ne doivent pas être mâchées, et puisque M. Paul-Emile Janson aspire à un rôle public pour lequel il n'est pas taillé, je suis bien obligé de souligner, sa fatuité dût-elle en souffrir, qu'il paraît atteint, quant aux choses et aux hommes, d'un aveuglement congénital, tant cet adulateur de soi-même est intimement persuadé que tout ce qui approche sa personne en reçoit une sorte d'auréole. N'accorda-t-il pas autrefois sa confiance, au point d'en devenir le commensal intime, au repoussant et trop fameux Nestor Wilmart (de l'escroquerie Gand-Terneuzen) — à ce Juif de non lieu — comme dirait Daudet — et financier troublant, le sieur H..., dont les agissements sur le

change, les journaux nous l'apprirent au commencement de la guerre, devaient inquiéter la justice française et dont M. Paul-Emile Janson fut l'hôte à Bordeaux, avant la bataille de la Marne? Certes, l'honnêteté privée de M. Paul-Emile Janson ne saurait être atteinte, même effleurée par ces contacts fâcheux. Mais quand on ne voit pas plus clair autour de soi, il serait plus sage de ne pas se proposer en guide à son souverain et à son pays, principalement dans une époque de crise où s'agitent tant d'intrigues financières.

Ce manque de clairvoyance et de sens du bien public est la pénible caractéristique de toute l'imposture de Lophem. Une très intéressante révélation du professeur et historien Terlinden, amenée par la publication du petit livre de Maurice des Ombiaux, nous apprend que le premier voyage n'avait pas eu lieu après l'armistice, comme les « pèlerins de Lophem » l'avaient jusqu'à présent laissé croire, mais s'était effectué, à l'instigation du kronprinz Ruprecht de Bavière, *avant même la reddition allemande, et qu'il avait par conséquent fallu un sauf-conduit pour franchir les lignes ennemies.* Et, en effet, à la suite de l'intervention du professeur Terlinden, M. Paul-Emile Janson reconnaît — je cite ses propres termes — la réalité « du voyage « pittoresque et parfois émouvant que mon ami Saura, consul « d'Espagne et moi-même nous effectuâmes avant l'armistice, « dans la nuit du 10 au 11 novembre 1918, et qui aboutit à « Lophem où le marquis de Villalobar (ministre d'Espagne « à Bruxelles) nous avait priés de nous rendre »... Et le récit de se poursuivre sur deux colonnes, dans ce même style de garde champêtre qui se croit des lettres. Il appert, d'autre part, du récit de M. Paul-Emile Janson que les autres monteurs du coup de Lophem ne virent le roi que plus tard, certains plusieurs jours après, et qu'il est donc l'auteur principal d'une manœuvre qui a ouvert pour la Belgique une ère de calamités.

Les confessions de M. Paul-Emile Janson sont datées du 4 octobre 1921, son voyage remonte au 10 novembre 1918 : il a fallu près de trois ans pour que transpire une parcelle de vérité qui serait restée longtemps encore sous le boisseau sans l'article fort précis du professeur Terlinden dans la « Revue catholique des idées et des faits », en date du 27 septembre dernier, c'est-à-dire exactement une semaine avant que M. Paul-Emile Janson ne

se sentît saisi d'un irrésistible besoin de se confier au public. Le livre de M. des Ombiaux commence donc à produire son effet, car, ainsi que le constate M. Gérard Harry, le détail si important de la date et des conditions du premier voyage à Lophem « était tout au plus soupçonné jusqu'ici par quelques rares initiés ».

Le professeur Terlinden affirme que ce voyage se produisit sur le désir et sous les auspices du kronprinz de Bavière, qui, par l'intermédiaire du marquis de Villalobar, « s'offrait à donner tous les passeports nécessaires pour permettre à des personnalités belges de rejoindre le quartier général de notre souverain ».

En effet, le kronprinz de Bavière, aussi pleutre que les Hohenzollern père et fils, avait été si épouvanté par la mutinerie des soldats allemands qui se produisit à cette époque à Bruxelles, qu'il commit la lâcheté d'abandonner son hôtel de la place Stéphanie pour se réfugier sous les couleurs espagnoles et implorer la protection du marquis de Villalobar. Mais, aussi fourbe que poltron, Ruprecht, dans le même esprit qui devait inspirer plus tard Ludendorff, s'avisa de profiter de ces troubles pour tenter de semer la panique dans l'esprit du roi en agitant ce même spectre bolcheviste dont M. Paul-Emile Janson devait se servir à Lophem pour impressionner Albert I[er] et se poser en sauveur de la monarchie, rôle qui flattait sa vanité d' « esprit fort ».

Quels événements se déroulaient donc à Bruxelles pour induire ainsi M. Paul-Emile Janson à traverser les lignes allemandes, sous la protection de l'héritier de Bavière, en compagnie d'un diplomate espagnol, « son ami Saura » ? Certes, M. Paul-Emile Janson est plutôt un timoré, c'est entendu, et il convient de lui en tenir loyalement compte : tous ses articles respirent la peur de la révolution sociale ; quand il fut au pouvoir et que les anciens combattants, outrés de son incurie à leur égard, envahirent le Parlement, tous les membres du gouvernement restèrent à leurs bancs face aux émeutiers, sauf M. le ministre de la Guerre, qui, « cédant aux instances de ses amis », jugea plus prudent de prendre la poudre d'escampette.

Il ne demeure pas moins évident qu'un esprit moins impressionnable et plus au courant de la psychologie des masses bruxelloises, un homme aussi dont le dévouement à la dynastie eût été plus solidement établi, se fût, en la circonstance, trouvé mieux qualifié pour conseiller le roi. Sans doute, M. Paul-Emile Janson

était-il trop troublé pour tenir compte de cette nuance de tact. Mais la panique et la précipitation engendrent rarement une bonne politique et constituent des bases bien vacillantes pour l'établissement d'un gouvernement de salut public. Or, en réalité, il n'y avait nullement lieu de s'affoler. Parents, amis, tous ceux que j'ai consultés, et qui furent les témoins des événements de Novembre 1918, m'expliquèrent que ceux-ci s'étaient déroulés fort logiquement et qu'il fallait être insensé ou couard pour avoir pu s'imaginer, ne serait-ce qu'un instant, que nos saines populations pouvaient verser dans le bolchevisme. La vérité, très simple, est que la mutinerie des soldats allemands surprit fort agréablement les Bruxellois comme un signe évident de défaillance de l'ennemi et qu'ils ne se tinrent plus de joie quand ils les virent dégrader leurs officiers, du reste fort pacifiquement, et arborer des emblèmes séditieux. Il se produisit, c'est exact, des scènes de fraternisation entre mutins allemands et civils belges, mais qui ne durèrent que quelques heures, tant la haine du boche, même en révolte contre ses maîtres, était ancrée dans les cœurs bruxellois. Mais le cœur de Bruxelles, qui lui refusa ses suffrages électoraux et lui préféra notamment le jeune chef libéral, son « ami » Albert Devèze, semble fermé à la compréhension de M. Paul-Emile Janson, qui se tient, en dépit de son style affreux, pour une intelligence française, fine et cultivée, en exil dans le milieu brabançon.

Du reste, s'il était permis de se tromper le 11 novembre, l'imposture devenait flagrante le 13 et le 14 novembre. Cependant, les amis de M. Paul-Emile Janson, qui virent le roi à ces dates, l'entretinrent dans l'erreur.

Aux politiciens à l'affût du pouvoir se joignirent, ajoute M. Terlinden, « les intrigues antinationales de certains chefs du mouvement flamingant, et une partie du programme von Bissing fut immédiatement reprise par ces pêcheurs en eau trouble ».

Et le savant professeur, qui est un homme d'études, éloigné de toute malsaine ambition, de conclure tristement :

Que pouvait faire la nature droite et loyale de notre roi devant cet ensemble impressionnant d'appréciations erronées ou intéressées sur la situation intérieure du pays ? Il fut trompé de bonne foi par les uns, sciemment par les autres...

C'est ainsi que fut constitué le ministère de Lophem ; ni au point de vue intérieur, ni au point de vue international, ce ministère dit d'union sacrée

n'eut de politique. Il vécut sans programme et sans directives comme un vaisseau sans boussole ni pilote, au milieu de la tempête..... Loin de s'améliorer, l'état de dépression morale dans lequel le pays se trouvait au lendemain de l'armistice ne fit que s'empirer de jour en jour.....

Tel est, en effet, le douloureux bilan de l'aventure de Lophem dans laquelle M. Paul-Emile Janson, ex-républicain soi-disant rallié à la monarchie, a joué un rôle de premier plan avec quelques-uns de ses compères du barreau et le financier Francqui. (*Voir dans le livre de M. des Ombiaux le chapitre relatif aux marks en Belgique.*)

Disons à la louange de son parti, le parti libéral, qu'il ne suit plus ses inspirations et vient de se donner un nouveau chef en la personne du jeune et sympathique M. Devèze, actuellement ministre de la Guerre, aussi populaire dans l'armée que M. Paul-Emile Janson y était impopulaire. C'est sur une circonscription provinciale, dans laquelle il ne possède d'autre attache que celle de ses frais électoraux, que M. Paul-Emile Janson, « grand homme méconnu », est obligé de se rabattre, pour se consoler de ses déboires bruxellois. Cependant, ses erreurs, imputables à une outrecuidance vertigineuse, ne doivent pas faire oublier, comme j'ai déjà eu l'occasion de le souligner, son rôle dans la conclusion de l'accord militaire franco-belge, lequel du reste dérivait logiquement des événements.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[**Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.**]

Art

François Fosca : *Bonnard.* Avec 25 phototypies ; Crès. 9 50

Linguistique

André Mazon : *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie, 1914-1918* ; Champion. 8 »

Alf. Sommerfelt : *Le breton parlé à Saint-Pol de Léon* ; Champion. 15 »

Littérature

Léon Bazalgette : *Le « Poème évangile » de Walt Whitman* ; Mercure de France. 10 »

J. Broussan-Gaubert : *La nouvelle bourgeoise*, 2e série ; Crès. 3 »

René Féry : *Séjour extraordinaire chez les Agatophiles ou Une quatrième république* ; La Mutte, Metz. 2 50

Francis Jammes : *De l'âge divin à l'âge ingrat*, mémoires, I ; Plon. 7 »

Pierre-Jean Ménard : *La fierté de vivre* ; Préface de M. H. Bergson ; Figuière. 4 50

Sartor Resartus : *Comment on joue avec la folie* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Raymond Mallet : *Le Pavillon H;* Crès. 4 »

Poésie

Yves Blanc : *Petits poèmes du terroir languedocien.* Illustr. de Claire Villeneuve ; Imp. de l'Economiste méridional, Montpellier. » »

Eugène Herdies : *Les horizons interdits ;* Bataille littéraire, Bruxelles. » »

Loys Labèque : *Poèmes visionnaires ;* Messein. 7 »

Gustave Rouger : *L'autre désir* Avec un portrait de l'auteur par Gabard ; Edit. du Faune. 6 50

André Savanier : *Des pas sur les chemins d'ombre ;* Le Thyrse, Bruxelles. » »

Politique

Les discours de M. Hugh C. Wallace, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique en France, 1919-1921, réunis avec un avant-propos par Warrington-Dawson ; Plon. » »

Dr Lucien Graux : *Histoire des violations du Traité de paix.* Tome I : 28 juin 1919-24 septembre 1920 ; Crès. 8 »

Questions militaires et maritimes

Commandant Grasset : *Franchet d'Esperey ;* Crès. 3 50

Gabriel Hanotaux et lieut.-colonel Fabry : *Joffre ;* Crès. 3 50

Roman

G.-K. Chesterton : *La Sphère et la croix*, traduit de l'anglais par Charles Grolleau ; Crès. 7 »

Georges Duhamel : *Les Hommes abandonnés ;* Mercure de France. 7 »

René Féry : *Contes à mon filleul.* Préface de Robert Morche ; Maison franç. d'art et d'édition. 4 »

R. L. Stevenson : *Les mésaventures de John Nicholson*, traduction de Albert Savine et Michel Georges-Michel ; Edition franç. illust. 5

Sciences

Georges Urbain : *Les disciplines d'une science : La chimie ;* Doin. 10 »

Sociologie

Fernand Auburtin : *La natalité ;* Crès. 9 »

Han Ryner : *Les artisans de l'avenir.* Frontispice par Pierre Larivière ; Ça ira, Anvers. 1 75

Voyages

Claude Farrère : *Croquis d'Extrême-Orient*, 1898 ; Messein. 10 »

MERCVRE

ECHOS

Le centenaire des « Confessions d'un mangeur d'opium ». — Encore un anniversaire. — Prix littéraires. — Une lettre de M. Ernest Coyecque, archiviste-paléographe, sur les Bibliothèques municipales de Paris. — Les idées d'un aviateur franciscain. — A propos de la question du Pont du Gard. — Un autographe de Sophie. — La maison natale de Villiers de l'Isle-Adam. — Erratum. — Autre erratum. — La critique dramatique du *Mercure* et les journaux de modes. — Une école d'urbanisme. — Publications du « Mercure de France ».

Le Centenaire des « Confessions d'un mangeur d'opium ». — Encore un centenaire auquel nul, chez nous, n'a songé jusqu'ici. Il

intéresse cependant et l'Angleterre et la France. C'est celui des *Confessions d'un mangeur d'Opium*, qui parurent dans le *London Magazine* d'octobre et de novembre 1921.

On sait que Baudelaire s'en inspira pour ses *Paradis Artificiels.* Mais n'y eût-il pas cette raison de nous intéresser à l'œuvre de Thomas de Quincey que celle-ci mérite par elle-même le tribut d'hommage qu'on est convenu d'accorder aux auteurs et aux œuvres à l'occasion des anniversaires.

Quincey, en outre, nous appartient aussi un peu, non seulement à cause de Baudelaire, mais encore en raison de ses ascendances françaises, que son nom indique suffisamment. A dire le vrai, sa famille est d'origine norvégienne, toutefois un de ses membres, étant venu, à l'époque lointaine des invasions normandes, s'établir dans un petit village appelé Quincey, en Normandie, en prit le nom.

Avec Guillaume le Conquérant, ils passèrent en Grande-Bretagne, s'établirent en Ecosse, où ils jouèrent un rôle politique assez important.

Au XVIIe siècle, l'un d'eux passa en Amérique et un Josiah Quincey serait, dit-on, l'un des fondateurs de la grande république américaine.

Quand furent publiées les *Confessions*, elles étaient signées de trois lettres X.Y.Z. et portaient pour titre : « Confessions d'un mangeur d'opium ou extrait de la vie d'un honnête homme ».

L'auteur promettait alors une troisième partie, qui ne vint jamais. En 1822, l'ouvrage parut en un petit volume anonyme avec, au lieu de la troisième partie promise, un appendice.

Quand Quincey réunit ses œuvres, environ trente ans plus tard, il jugea nécessaire d'augmenter ses *Confessions* de manière à en faire un volume aussi gros que les autres, ce qu'il fit à l'aide de nombreuses interpolations. Cette dernière édition était plus de trois fois plus grosse que la première.

Cependant, dans une lettre à sa fille, Quincey disait au sujet de cette édition nouvelle : « Je vous induirais en erreur si je vous laissais l'impression que j'ai augmenté cet ouvrage par un procédé de laminage. Il n'en est rien. Tout ce qui est ajouté appartenait à mon plan primitif et avait été laissé de côté uniquement en raison de la hâte qui me tenait lors de la composition de la première, c'est-à-dire l'originale publication de l'automne de 1821. » — L. D.

Encore un anniversaire. — Malheureusement, celui-là n'est guère plus précis que l'anniversaire de la Lisette de Béranger. Le même doute vient à l'esprit des organisateurs de fêtes : Judith Frère fut-elle la Lisette ? Jonas Hanway fut-il l'inventeur du parapluie ?

Car il faut savoir que les Anglais ont décidé de célébrer le centenaire de Jonas Hanway, qu'ils proclament l'inventeur du parapluie ; or cette nouvelle a provoqué dans la presse belge un tolle général.

Le Journal de Liège rappelle que tous les peuples de l'antiquité firent usage de parapluie : les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, sans oublier les Chinois. Il disait peu de chose aux Grecs et aux Romains, parce que s'accordant mal avec leurs vêtements. S'il n'a été connu, ou plutôt usité en France et en Angleterre qu'au XVIIe siècle, c'est sans doute parce que l'usage de la litière et de la chaise à porteur en empêchèrent l'introduction.

Et même, quand on commença de s'en servir, pourquoi n'en vit-on que de rares exemplaires ? La raison qu'en donne le *Journal de Liège* est fort plausible :

Le parapluie mesurait un mètre et quart de hauteur. Déployé, il avait trois mètres et demi de circonférence et pesait quatre livres au moins. Il coûtait de 50 à 60 francs (en livres de France). On le confectionnait en cuir, en étoffe de soie huilée, même en papier verni.

C'était, en somme, un objet de luxe, qu'on ne se montrait pas prodigue d'acheter. Une famille n'en possédait (pas toutes encore) qu'un seul, qu'elle se transmettait de génération en génération.

Enfin, il paraît qu'on se servait du parapluie à Liége et à Spa dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Un des marchands de cet objet, un nommé Dujardin, habitant la rue Sainte-Catherine à Liége, s'intitulait « fabricant de parapluies » et en avait un pour enseigne à sa maison.

On recherche cette enseigne. Pourvu qu'on la retrouve ! En attendant, les fêtes projetées en Angleterre nous paraissent bien compromises !

Prix littéraires. — Le prix fondé par la Société d'imprimerie, d'éditions et de journaux de Châteauroux, que dirige M. Ernest Gaubert, prix qui sera chaque année décerné par « Les Treize » de *l'Intransigeant* à un livre de vers manuscrit, a été attribué, pour la première fois, à M. Charles Tillac pour son livre : *Essai de rêve moderne*.

L'un des principaux poèmes de ce manuscrit, *Une nuit de téléphonie aux Eparges*, avait été publié par le *Mercure de France* dans son numéro du 1er février 1919.

§

Une lettre de M. Ernest Coyecque, archiviste paléographe, sur les Bibliothèques municipales de Paris.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France* du 15 octobre dernier a publié une lettre de M. Rougerie consacrée aux bibliothèques municipales de Paris et pro-

voquée par l'étude sur le même sujet parue dans le *Mercure de France* du 15 août de cette année, sous la signature de M. Albessard.

Je vous demande la permission d'intervenir ; aussi bien serai-je court, net et pratique.

Je ne m'attarderai pas, aujourd'hui du moins, à un examen critique de l'étude et de la lettre que je viens de rappeler. Peu importent pour l'instant les inexactitudes et même certaine erreur fondamentale de M. Rougerie ; l'essentiel est que nous soyons d'accord, avec toutes les compétences techniques, pour déclarer insuffisante l'organisation actuelle des bibliothèques municipales et indispensable une réorganisation technique et moderne de ces institutions d'enseignement à la fois public et général ; c'est la seule chose qu'aujourd'hui je veuille retenir de l'heureuse intervention de M. Rougerie. Cette réorganisation, voilà bientôt dix ans que je la préconise, que je la proclame nécessaire et au surplus inéluctable ; voici enfin que l'opinion publique s'intéresse à la question ; sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout. Comment douter que le Conseil Municipal de Paris ne mette l'affaire à l'ordre du jour de ses travaux ?

En ce qui me concerne, je suis prêt à présenter mon programme de réformes, à le soutenir, à l'améliorer et à l'amender de toutes suggestions judicieuses ; au surplus, c'est dans les grandes lignes et « *mutatis mutandis* » le programme adopté tout récemment par le Parlement belge.

En voici une esquisse rapide :

A la tête une direction technique et le contrôle d'une Commission de surveillance et de perfectionnement.

Paris est divisé en douze districts ; chaque district comprend :

1° une bibliothèque centrale, d'importance moyenne, largement ouverte au public de 9 heures à 21 heures ; prêt à domicile et lecture sur place ;

2° soixante-neuf bibliothèques de quartier, fonctionnant comme aujourd'hui deux heures chaque jour pour le prêt à domicile.

L'administrateur de la bibliothèque centrale est un bibliothécaire professionnel ; il surveille et contrôle le fonctionnement des bibliothèques de son district.

Les bibliothécaires de ces dernières bibliothèques reçoivent une formation technique dans un enseignement théorique, avec exercices pratiques, qui leur est donné par la direction technique du service. Administrateur de la Centrale du district et bibliothécaires de quartier sont essentiellement les professeurs de lecture de leur clientèle ; car il faut apprendre à lire au fond comme on apprend à lire matériellement.

Amélioration des locaux, revision générale des collections, élimina-

tion des inutilités et des vieilleries, formation raisonnée et méthodique des diverses séries, catalogues appropriés, causeries bibliographiques, etc., je n'insiste pas.

Fort justement le Conseil Municipal a récemment décidé de réorganiser les piscines ; il ne saurait faire moins pour les bibliothèques municipales ; après le corps, le cerveau, *mens sana in corpore sano.*

ERNEST COYECQUE.
Archiviste-paléographe,
Inspecteur des Bibliothèque de la Ville de Paris
et du Département de la Seine.

§

Les idées d'un aviateur franciscain. — Le *Mercure* a naguère conté à ses lecteurs les merveilleux avatars de Pierre M..., ex-amant de Mata Hari, devenu moine à la Chartreuse de Miraflores, près Burgos. Voici une autre histoire monacale, qui, sans avoir le haut goût romantique de la première, n'est, cependant, pas dénuée de tout piquant.

En 1898 sortait de l'Ecole Militaire d'Infanterie de Tolède un certain Eloy Gallego, fils d'officier. On était alors en pleine débâcle de Cuba et l'on dit que le lieutenant Gallego, ayant réalisé au sein de l'armée une propagande jugée dangereuse, fut arrêté chez lui et, en dépit de ses protestations, condamné à un mois d'arrêt de forteresse. En 1905, nous retrouvons Gallego, sur le point d'être promu capitaine, qui demande, toujours aigri, son transfert aux Canaries et l'obtient. C'est là que lui vient l'idée de renoncer au monde, à ses pompes et à ses œuvres, et d'endosser la cagoule franciscaine.

C'était l'époque de la conférence d'Algésiras. En 1906, le R.P *fray* Emiliano Revilla — car tel était son nouveau nom de religieux — commençait au Maroc à jeter les bases d'un audacieux programme de réformes. Pour mieux les mener à bien, il se fit pilote aviateur, étudia le droit et se fit recevoir professeur. Son but était de fon er à Melilla une école de système Monjon perfectionné, mais aussi d'établir aux Canaries un centre d'aviation franciscaine — on voit que l'Inquisition se modernise et que le Saint-Office s'est senti pousser des ailes — pour faciliter à ses confrères leur apostolat dans les Républiques sud-américaines.

Les idées du R.P. Revilla, qui est actuellement aumônier militaire de complément à l'armée du Maroc, ont été exposées par ce moine au Président actuel du Conseil des Ministres espagnol, D. Antonio Maura, qui les aurait approuvées et leur aurait promis aide et protection. En attendant leur réalisation, ce moine entreprenant demande qu'on l'emploie comme aviateur observateur et *La Correspondencia de España* lui consacre un article enthousiaste... Quand verrons-nous les avions espagnols de l'ordre de Saint François sillonner les airs ? Les projets du

R.P. Revilla sont, en tout cas, bien vingtième siècle et l'ombre de Lavigerie a dû tressaillir dans le bienheureux séjour, à l'annonce d'un plan qui laisse si loin en arrière les novatrices conceptions du fondateur des Pères Blancs!

§

A propos de la question du Pont du Gard. — Dans l'écho qu'a publié le *Mercure* du 15 octobre il est dit que le Pont du Gard était la victime innocente des architectes. Quelques précisions à ce sujet ne seront sans doute nullement superflues ici. D'abord, il importe de bien marquer que le Pont du Gard n'est véritablement un *pont* que depuis le commencement du XVIe siècle et qu'auparavant il fut pour Nîmes un véritable aqueduc, comme le pont romain de Ségovie et le viaduc romain (dit : *Puente del Diablo*) de Tarragone, en Espagne. C'est entre 1512 et 1557 que des échancrures furent pratiquées dans les pilastres du second étage pour y ménager un chemin de pied. L'ouvrage de Poldo d'Albenas contient la plus ancienne figure connue de ce pont et l'on s'explique, en la voyant, que des mulets chargés passassent dès lors sur ce rebord du 1er étage. Ce détail réduit, du même coup, à néant une fable suivant laquelle ce fut le duc de Rohan qui, en 1615, allant porter secours aux religionnaires de Nîmes, aurait pratiqué les échancrures en question pour livrer passage à son artillerie. Selon toute vraisemblance — et la gravure de Ménard, l'historien de Nîmes, confirme ce point de vue — Rohan se borna à utiliser le passage préexistant et à faire pratiquer, à hauteur des pieds droits, les balconnets munis de garde-fous élargissant cette partie du passage à la mesure de ses canons. A la suite de ces retouches, le monument subit un fléchissement et l'Intendant De Baville ordonna de remplir les coupures, de l'avis des Etats-Généraux du Languedoc en 1700, de manière à ce que seul un étroit passage subsistât pour les piétons et les cavaliers.

Le Musée du Vieux Nîmes possède une gravure de 1705 montrant le monument après cette restauration. En 1743, Pitot, Directeur des travaux des Etats du Languedoc, fit construire, sur la face orientale et aux premiers rangs des arches de l'aqueduc, le pont qui existe encore aujourd hui et qui, achevé en 1747, portait une atteinte si fâcheuse à la pureté antique des lignes du célèbre édifice. On frappa à cette occasion une médaille ayant l'inscription : *Nunc utilius*. Hélas, il eût fallu mettre aussi, sur son avers : *Nunc fœdius!* Mais qui ne voit qu'une Administration des Monuments historiques, soucieuse vraiment de sa mission, eût dû, depuis longtemps, supprimer ce hideux pont postiche et redonner de la sorte au monument qui faisait regretter à Rousseau de n'être pas né Romain son plus beau caractère, qui est la légèreté ! Mais cette Administration se soucie, en vérité, bien de cela ! Qui en douterait

n'aurait qu'à voir, à Nîmes même, l'état où elle laisse, depuis 1914, le Cirque romain. — C. P.

§

Un autographe de Sophie.

Monsieur,

Dans un de ses derniers numéros le *Mercure* a rappelé le souvenir de Sophie, la fameuse cuisinière du docteur Véron. A ce sujet, il serait peut-être intéressant de faire connaitre une lettre de ce cordon bleu au grand critique Jules Janin, le remerciant de l'envoi d'un de ses ouvrages. Cette lettre(2 pp. in-8) fait partie de ma collection d'autographes et je la reproduis ci-dessous en respectant l'orthographe souvent fantaisiste.

Monsieur

Permettez moi de prier le grand ecrivain d'accepter mes ceincère remerciement du présant quil ma fait.

La bien petite modeste artiste culinaire va lire ce beau livre et y apprendre quelques mets excellants pour le spirituel et distengué critique quand il viendera diné chez son ancien et fidèle ami, du *Bon Temps.* Car convenez-s'en l'Empire n'est pas gaie pour les hommes d'esprit, tâchons de leur donné un peu de distraction.

Depuis bien longtemps j'attend dire tant de choses magnifique de Madame Jules Janin que j'ai un envie fou de la connaitre. Si un jour de beau temps cela ne la gênerez pas trop elle voulait me faire l'honneur de me récévoir je serez trés heureuse. En attendant tant de bonne ch ses

récévez je vous prie monsieur es rémerciments de votre humble servante et lui gardée un souvenir.

SOPHIE.

— ce Lundi 18 Janvier 1864.

Croyez, monsieur, en mes meilleurs sentiments.

P.- LAMBERT.

La maison natale de Villiers de l'Isle-Adam. — Le 30 mai 1772, les dames bénédictines de la maison du Calvaire, rue Saint-Benoit, à Saint-Brieuc, vendaient à « noble Pierre Saint Ruffelet, gendarme de la garde ordinaire du Roi », et à son cousin germain, « messire Michel Christophe Ruffelet, chanoine de l'église collégiale et royale de Saint-Guillaume de Saint-Brieuc », une maison située rue Saint-Benoît « avec cour et petit jardin en dépendant». Aux termes du contrat passé entre les parties, l'immeuble devait être « jouissable à la Saint-Michel à venir contre quatre-vingt-dix boisseaux froment mesure ràcle de Saint-Brieuc, en bon bled sec, net, pur, compétent, loyal et marchand, du crû de chaque année, rendibles au grenier des dites dames, dont dix boisseaux franchissables dès à présent, pour la somme de huit cents livres, à raison de quatre livres le boisseau ».

Cette maison, qu'elles avaient fait construire en 1665 à l'extrémité nord-ouest de leur jardin pour y loger leur confesseur, était louée, à l'époque de la vente, au comte de Tréveneuc.

Le véritable propriétaire allait être désormais Pierre Ruffelet, son cousin le chanoine ne devant disposer que d'un appartement, au premier étage, dont la jouissance lui était garantie jusqu'à sa mort.

Sous le mur mitoyen avec le couvent se trouvait un puits — aujourd'hui muré mais encore visible — qui devait être commun aux religieuses et aux nouveaux occupants. Ces derniers avaient en outre le droit d'utiliser une petite porte percée dans ce même mur mitoyen pour se rendre à la chapelle du Couvent.

Par suite d'alliances ou d'héritages, la maison appartint successivement aux familles Le Bigot et Armez. Ces derniers en étaient propriétaires en 1835 quand ils la vendirent à une vieille demoiselle, Marie Félicie Daniel de Kérinau, qui vint s'y établir avec une nièce qu'elle avait adoptée, Marie Françoise Le Nepvou de Carfort. Deux ans plus tard, le 1er juin 1837, Marie le Nepvou de Carfort épousait Joseph Toussaint Charles de Villiers de l'Isle-Adam.

De leur union naquit, le 7 novembre 1838, dans une des chambres de l'appartement occupé autrefois par Messire Michel Christophe Ruffelet, Jean Marie Mathias Philippe Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur des *Contes Cruels*.

En 1841, la maison natale de Villiers de l'Isle-Adam devint la propriété d'une famille Soubiate. Il y a quelques années elle avait été transformée en hôtel meublé sous le nom d'*Hôtel Moderne*.

Pendant la guerre, cet hôtel fut occupé par un détachement du 154e Régiment d'Infanterie. L'auteur de cette note, lors mobilisé, y fut caserné.

Aujourd'hui, le passant qui, venant de la rue Saint-Guillaume — la principale artère de Saint-Brieuc — débouche place Glais-Bizoin, voit tout de suite à sa droite, au fond d'un jardin que ferme une grille de fer peinte en gris, la maison restaurée et remise récemment à neuf.

La façade, sans ornement et sans grâce, est d'une teinte jaune ; elle forme un vaste quadrilatère tout en largeur percé de nombreuses fenêtres, chacune encadrée de pierres grises.

Un toit d'ardoise s'incline légèrement derrière les fenêtres du dernier étage.

La maison ne comprend qu'un rez-de-chaussée très élevé où on accède par un perron, deux étages et un grenier. Un sous-sol se devine, dénoncé par de hautes fenêtres qui semblent sortir du sol. Les vitres du deuxième étage et du grenier ont été revêtues d'une épaisse couche de peinture bleue.

Entre le premier et le second étage, occupant toute la largeur de la

façade, on peut lire, écrit en lettres du bleu le plus vif, sur un fond du blanc le plus pur :

Mercerie-Laine-Cotons		Bonneterie-Chaussures
	PAUL PINCEMIN	
en gros		en gros.

Le jardin est limité sur la droite par le mur d'une maison voisine, où une réclame pour une chicorée quelconque surmonte une affiche vantant l'excellence d'une quincaillerie locale. Sur la gauche, il est bordé par une rue déserte, aux pavés inégaux, qui longe la maison et disparaît tout d'un coup à un tournant, c'est la rue Saint-Benoît, qui a gardé le nom sous lequel la connut Pierre Ruffelet.

Rien n'indique au voyageur que là est le berceau du gentilhomme de lettres qui prétendit un jour au trône de Chypre et de Grèce, et il serait à souhaiter que la ville de Saint-Brieuc, qui a honoré son illustre enfant en lui élevant une statue, fît apposer une plaque sur la maison où il naquit.

Il serait à souhaiter pareillement que la municipalité, qui a donné à une des rues de Saint-Brieuc le nom de Villiers de l'Isle-Adam, corrigeât l'erreur qui figure sur la plaque indicatrice du nom de cette rue. On y lit, en effet, comme date de naissance de Villiers : 1840, alors qu'il naquit, on l'a vu plus haut, en 1837. — A. CHESNIER DU CHESNE.

§

Erratum. — C'est une justice à lui rendre, malgré l'étendue du texte, la petitesse du caractère employé, les coquilles sont bien rares dans le Dictionnaire Littré. Pourtant on en trouve parfois, à preuve celle-ci, que vous pouvez relever dans le Supplément (1879), page 204, au mot *Intersigne :*

« *L'Intersigne*, titre d'une nouvelle publiée dans la *Revue des Arts* par M. Vessiere de l'Isle-Adam. »

Espérons que l'admirable auteur d'*Axel* et de *l'Eve Future* n'en a pas eu connaissance ; il en aurait fait une maladie qui eût encore abrégé ses jours !..

§

Autre erratum.

Verviers, le 11 oct. 1921.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre numéro du *Mercure* du 15 septembre (Bibliographie politique, page 837) la phrase suivante :

« M. Wilson refuse bien à la Belgique l'enclave de Maestricht, les cantons de Montmédy et d'Enfen, l'embouchure de l'Escaut, etc... »

Il faut lire sans doute au lieu de Montmédy et Enfen : Malmédy et Eupen (en français et en wallon cette dernière ville a nom Néaux). L'er-

reur, d'ailleurs, n'est probablement imputable qu'aux typos, non à l'auteur de la Chronique.

Je vous prie, etc... HENRY BRUNIN.

§

La critique dramatique du « Mercure » et les Journaux de Modes. — Nous avons déjà signalé (*Mercure de France* du 16-XII-1919) que la critique dramatique n'a pas, ici, de lectrices plus attentives que les correspondantes de la *Ruche*, supplément des *Modes de la Femme de France*. Cette attention si flatteuse ne se ralentit point, bien au contraire. C'est maintenant M. Henri Béraud qui fait l'objet de ces savoureux dialogues, à propos de cette question, innocemment posée, le mois dernier, par *Haute-Savoisienne* : « Croyez-vous la critique impartiale ? »

Haute-Savoisienne ne cachait pas ses préférences :

« Le critique impitoyable, exigeant et judicieux qui me ravit le plus : Henri Béraud », disait-elle.

Et, la semaine suivante, *le Charme des yeux*, autre correspondante de *la Ruche*, d'approuver avec enthousiasme :

« Vous aimez aussi Henri Béraud ! J'exulte !... »

Décidément la critique dramatique a du bon ! Mais qu'on nous excuse de gâter la joie d'autrui en rappelant aux correspondantes de la *Ruche* un déplorable « précédent » littéraire.

Vers 1840, une grande dame Polonaise, sans défiance contre des sentiments de ce genre, confirma par lettre, à un écrivain français, le penchant de son cœur — comme on disait alors. Elle fut, suivant l'expression de Lamartine, « enivrée par une amitié qui ne coûtait rien à la vertu » ; elle conçut pour l'écrivain une ardente passion...

Quelle désillusion lorsqu'elle commit l'imprudence de vouloir se rencontrer avec son héros. Il était de petite taille et quelque peu obèse, sa mise était négligée, il portait des gants grossiers et ses pieds étaient chaussés « de souliers à hauts quartiers passés sur un large pantalon à plis... »

Il faut avouer qu'au point de vue vestimentaire, M. Henri Béraud est tout de même plus chic que l'auteur des *Illusions perdues*. N'importe : *Charme des yeux* fera bien de continuer à « exulter » loin de son idole.

Un vieux moraliste de nos amis se plaisait à répéter :

« Les choses qui se précisent s'alourdissent. »

§

Une école d'urbanisme. — A propos de nos chroniques d' « urbanisme », l'Ecole des Hautes Etudes Urbaines de la Préfecture de la Seine nous adresse le communiqué suivant :

L'Ecole des Hautes Etudes Urbaines, près de l'Institut d'Histoire, de Géographie et d'Economie Urbaines de la Ville de Paris, a été fondée par le Conseil Général de la Seine en 1919.

L'enseignement porte sur toutes les questions qui se posent au sujet de l'aménagement, de l'extension, de l'embellissement, de l'organisation administrative, sociale et économique. Il s'adresse à ceux qui ont le souci de faire progresser une science qui tire une particulière importance du rôle considérable que joue la ville dans une civilisation contemporaine. Il s'adresse aussi à ceux qui préparent des carrières ou occupent des fonctions administratives ou techniques, et enfin, sous la forme de conférences spéciales de vulgarisation, à l'ensemble du public qui a besoin de se familiariser avec des notions occupant une place de plus en plus grande dans la vie de chaque jour.

L'enseignement comprend quatre cours fondamentaux auxquels se rattachent des conférences sur des sujets déterminés :

1° Evolution des villes.

2° Organisation sociale des villes.

A ce cours sont rattachées des conférences sur le municipalisme ou l'interventionnisme municipal en France et à l'Etranger, et sur l'hygiène des habitations.

3° Organisation administrative des villes.

4° Art urbain.

A ce cours sont rattachées en outre des conférences sur l'art de l'ingénieur municipal.

L'enseignement est complété par une série générale de conférences : l'autonomie communale à l'étranger ; Le maintien de l'ordre dans la cité ; L'évolution de l'agglomération parisienne ; Les principes de la cité-jardin et leurs applications en Angleterre.

Certains cours sont illustrés par des projections et tous comportent des travaux pratiques.

L'enseignement en est de 2 années. Il est gratuit. Chaque cours a lieu une fois par semaine. A la fin de la seconde année des épreuves donnent lieu à l'octroi d'un diplôme dont l'un des avantages est de faciliter l'accès aux carrières administratives.

On s'inscrit au Secrétariat de l'Ecole des Hautes Etudes Urbaines, près de l'Institut d'Histoire, de Géographie et d'Economie Urbaines de la Ville de Paris, 29, rue de Sévigné (tous les jours non fériés de 17 h. 1/2 à 19 heures), et par correspondance. (Tel. Archives 04-27.) On peut au même local se procurer le programme détaillé de l'enseignement.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES HOMMES ABANDONNÉS, par Georges Duhamel. Vol. in-16, 7 fr. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.625 ex. numérotés de 388 à 2012, à 15 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré 387 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse de 1 à 387, à 30 fr.

LE « POÈME-ÉVANGILE » DE WALT WHITMAN, par Léon Bazalgette. Vol. in-8 écu, 10 fr. Il a été tiré 100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 100, à 25 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CLI

—

[La livraison du 15 décembre de chaque année contient une Table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'auteurs et une table chronologique de la Revue de la Quinzaine par ordre alphabétique des rubriques.]

No 559. — 1er OCTOBRE

No 560. — 15 OCTOBRE


R.F.